

LES DEUX
REINES

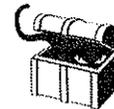


VOLUME 2



LES DEUX REINES

VOLUME 2



Editions du Matagot





« LA CONDITION DU PAYS EST TELLE, AVEC DES SIGNES
DE RÉVOLTES PARTOUT, LA REINE INQUIÈTE, LE PARTI
CATHOLIQUE EN ACROISSEMENT, LES ÉVÈNEMENTS D'IRLANDE,
LA CRAINTE INSPIRÉE PAR LA FLOTTE ESPAGNOLE, QU'IL SUFFIRAIT
D'UN CHAT POUR QUE TOUT S'EFFONDRE EN TROIS JOURS. »

DON JUAN DE VARGAS,
AMBASSADEUR D'ESPAGNE À PARIS

« J'AI PLUS PEUR DE FAIRE UNE FAUTE DANS MON LATIN
QUE DES ROIS D'ESPAGNE, DE FRANCE ET D'ECOSSE RÉUNIS,
DE TOUTE LA MAISON DE GUISE ET DE TOUS LEURS CONFÉDÉRÉS. »

ELIZABETH IÈRE D'ANGLETERRE

AUTEURS

JOSSELIN MONEYRON ET SANDIE LEVENT

ILLUSTRATRICE

SANDIE LEVENT



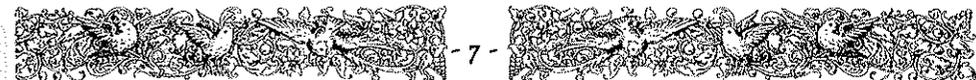
PRÉFACE

L'Écosse, dans le premier volume des Deux Reines, et pendant la première moitié de la campagne, se voulait avant tout dépayssante. Les personnages se retrouvaient dans un pays où l'équilibre des forces entre le pouvoir royal catholique et les rebelles réformés était très différent de ce qu'ils connaissaient en France, mais où la couronne, de la même manière, croyait défendre l'unité nationale contre les assauts des réformateurs.

Quand ils échouent en Angleterre, au contraire, ils découvrent un schéma parfaitement opposé : la couronne, comme la majorité de la population, adhère à la réforme, tandis que les catholiques sont en position de faiblesse. On les traque, on les enferme et on les punit, pour les mêmes raisons qu'on le fait en France aux protestants. Car dans le contexte de l'époque, quelle que soit la religion de la majorité, beaucoup considèrent parfaitement légitime de tuer celui qui, minoritaire, apparaît comme l'ennemi intérieur. Le talent d'Elizabeth est alors de savoir occulter officiellement la raison religieuse pour mettre en avant la trahison commise par les martyrs.

Pour leur faire ressentir pleinement la tension diplomatique croissante, la deuxième moitié de la campagne emmène les joueurs jusqu'en 1588, année de la défaite de l'Armada espagnole et de l'assassinat du duc de Guise, qui précipiteront la fin de la suprématie catholique sur le continent. Leurs personnages auront vieilli de vingt-et-un ans au cours de ces six scénarii, et certains d'entre eux en sortiront sûrement las et affaiblis.

Mais quinze de ces années sont libres et de nombreuses autres aventures peuvent être mises en scène en Angleterre, en France ou ailleurs, avant de faire jouer aux personnages les deux derniers épisodes, et c'est pourquoi ceux-ci prennent, en partie, valeur de conclusion. En effet, ils abordent la question de la subjectivité en matière de foi, et ont été conçus avec l'espoir de provoquer les personnages, d'obliger même les plus fervents partisans de telle ou telle religion à réfléchir. Après les événements de cette fin de campagne, il devrait leur être plus difficile de prendre position dans le conflit français, tellement ils auront cotoyé de fanatiques en tous genres.



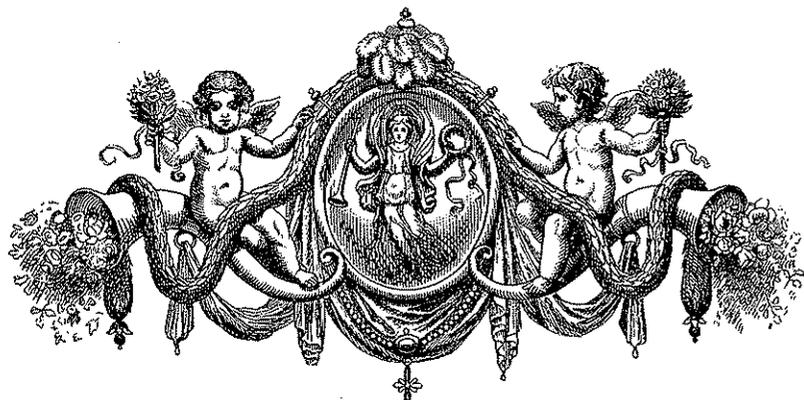


TABLE DES MATIÈRES

PARTIE I LA SOCIÉTÉ ANGLAISE

Chapitre 1 : Généralités sur la société 15
I. La campagne..... 15
II. Les villes..... 16
1. Les différents statuts..... 16
2. L'organisation de la population urbaine..... 18
3. Aspect général d'une ville..... 18
III. Les voyages..... 19
IV. Caractéristiques de la société anglaise..... 21
1. Panorama de la société anglaise..... 21
2. Un royaume en cours de centralisation..... 22
3. Femmes, familles et sexualité..... 22
4. Le Pays de Galles..... 23
Chapitre 2 : La vie quotidienne 24
Taux de change..... 24
I. L'habillement..... 25
1. Le costume masculin..... 25
2. Le costume féminin..... 25
3. Les lois somptuaires..... 26

II. L'alimentation..... 27
1. Le pain..... 27
2. La viande..... 28
3. Les herbes..... 29
4. Les <i>Alehouses</i> 29
III. L'hygiène et les soins..... 30
1. L'hygiène corporelle..... 30
2. Les épidémies..... 31
3. La médecine..... 32
IV. La pauvreté..... 33
V. Les loisirs..... 35
1. La chasse..... 35
2. Le football..... 35
3. Combats d'animaux..... 36
4. Le bowling..... 36
5. Jeux de table..... 36
6. Drogues récréatives..... 36
Chapitre 3 : La religion en Angleterre 38
I. La réformation de l'Eglise d'Angleterre..... 38
1. La structure de l'Eglise réformée..... 39
2. La religion dans la société..... 41
Les limites de la tolérance religieuse..... 41



II. Opposants de tous bords..... 42	VI. Bedlam..... 79
1. Les puritains..... 42	VII. Southwark..... 80
2. Les catholiques..... 43	1. Les <i>Alehouses</i> 81
III. Superstitions..... 45	2. Bankside..... 82
1. Les spectres..... 45	3. Le théâtre..... 82
2. La sorcellerie..... 46	4. Christopher Marlowe..... 84
3. Les fées..... 46	5. La prostitution..... 86
4. John Dee et l'astrologie..... 47	
Chapitre 4 : La criminalité 48	Chapitre 6 : La cour élisabéthaine ... 88
I. Les métiers de l'ombre..... 48	I. Westminster..... 88
II. Le bras armé de la loi..... 51	Westminster Abbey..... 89
1. Les avocats..... 53	II. Le gouvernement d'Elizabeth..... 90
2. Amener un criminel devant la justice..... 54	1. Le Parlement élisabéthain..... 90
3. Les forces de l'ordre..... 54	La Magna Carta..... 91
4. Les prisons..... 56	2. Le Conseil privé..... 92
5. Les <i>Thief-takers</i> 56	III. La cour..... 93
III. L'enterrement..... 57	1. Les fastes de la cour..... 93
	2. Vivre à la cour..... 95
Chapitre 5 : Londres 59	Les monopoles..... 96
I. Arriver à Londres..... 59	3. Le parfait courtisan..... 97
1. Entrer par la rivière..... 59	4. Philip Sydney..... 97
2. La Tour de Londres..... 61	5. Sir Walter Raleigh..... 98
3. Entrer par la terre..... 63	6. Maîtres et valets..... 100
II. L'accueil des étrangers..... 63	7. L'amour courtois..... 100
1. Les Français..... 64	8. Bess of Hardwick..... 101
2. Noirs, Juifs & Musulmans..... 65	IV. Vie culturelle de la cour..... 102
III. Topographie générale de la ville..... 66	1. Les <i>progress</i> 102
1. Aspect général..... 66	2. Les arts..... 103
2. La rivière..... 67	3. Les Masques..... 104
3. Le pont..... 68	
4. La City..... 71	Chapitre 7 : Guerre et diplomatie .. 105
5. La cathédrale St Paul..... 71	I. L'Angleterre et l'Europe au XVI ^e siècle..... 105
IV. Le peuple de Londres..... 72	II. L'armée anglaise..... 106
1. Les compagnies..... 72	1. La cavalerie..... 107
2. Les apprentis..... 73	2. L'infanterie..... 107
3. Les paroisses..... 73	3. Piquiers..... 108
4. Le Guildhall..... 75	4. Mousquetaires..... 108
5. Festivités dans la capitale..... 75	5. Arquebusiers..... 109
V. Où trouver quoi ?..... 75	6. Hallebardiers..... 109
1. Le Royal Exchange..... 76	III. La flotte..... 110
2. De quoi se nourrir..... 76	1. Dogs of War..... 110
3. De quoi dormir..... 77	2. Sir Francis Drake, « El Draque »..... 111
4. De quoi s'habiller..... 77	3. Sir Richard Grenville..... 114
5. Des livres..... 78	4. La course aux Espagnols..... 115
6. Et pour le reste..... 79	5. La vie de pirate..... 115



IV. Espionnage et contre-espionnage..	116
1. Information et désinformation...	117
2. La guerre secrète	118
3. Les hommes de l'ombre.....	118

Synopsis de scénarios

Deux morts et un disparu	37
Tous plus fous que lui.....	45
Les parfaits coupables	58
Queen of Hearts.....	82
Un bien beau spectacle	104

Fiches types

Bandit.....	20
Médecin	33
Prêtre séminariste.....	44
Voleur.....	49
Petty Constable.....	55
Thief-taker.....	57
Waterman	68
Prostituée.....	87
Pirate	116
Espion.....	120
Barde	128

Portraits

John Dee.....	47
Christopher Marlowe.....	85
Philip Sydney.....	98
Sir Walter Raleigh.....	99
Bess of Hardwick	102
Sir Francis Drake	112
Sir Richard Grenville.....	114
Richard Topcliffe.....	123
Granuaile Ni Mhaille.....	131

Divers

Carte de l'Angleterre	14
Plan de Londres	60

4. Cryptographie.....	121
5. La torture.....	122

Chapitre 8 : L'Irlande	124
1. Les Gaëls d'Irlande	124
2. Les Old English.....	125
3. Les New English.....	126
4. Le costume irlandais	126
5. Historique de la politique anglaise en Irlande	126
6. Les protecteurs de la culture gaelle	128
7. Le conflit religieux.....	129
8. Granuaile Ni Mhaille, corsaire irlandaise	130

Chapitre 9 : Quelques prénoms.....	132
---	------------

PARTIE 2 HISTORIQUE

Chapitre 7 : Une deuxième reine en Angleterre (16 mai 1568 – février 1570	135
I. L'accueil de Mary en Angleterre.....	136
II. Les conférences de York et Westminster	138
III. La crise des navires espagnols	141
IV. L'erreur de Norfolk.....	142
V. La Rébellion du Nord.....	145
VI. La Riposte d'Elizabeth et l'excommunication	146

Chapitre 8 : Les premières conspirations catholiques (juin 1570 – juin 1573	148
I. La conspiration Ridolfi.....	149
II. La crise de 1572.....	153
III. Guerre civile en Ecosse	155

Chapitre 9 : La lutte d'Elizabeth pour le conformisme religieux (1573 – 1579).....	159
I. Le Conseil privé à maturité	159
II. L'Europe après la Saint-Barthélemy.....	162



III. Les premiers séminaristes.....	163
VI. La crise des <i>prophecysings</i>	164
V. Les négociations de mariage avec le duc d'Alençon	166

Chapitre 10 : La contre-attaque catholique (1580 – été 1583).....	170
I. L'offensive papiste en Irlande.....	171
II. La répression anti-catholique.....	173
III. Les victoires catholiques en Ecosse.....	176
IV. Le Ruthven Raid	180

Chapitre 11 : La couronne en état d'alerte (novembre 1583 – 29 mars 1585)	183
I. La conspiration de Throckmorton.....	183
II. Le Pacte d'Association.....	185
III. La conspiration de Parry et les Treason Laws.....	186
IV. Episcopalisme et presbytérianisme en Ecosse	187
V. La fin des derniers espoirs de Mary	189
VI. L'impasse diplomatique avec l'Espagne	192

Chapitre 12 : Le dernier complot (décembre 1585 – juillet 1588).....	194
I. L'intervention anglaise aux Pays-Bas	194
II. Mary Stuart contre les espions	195
III. La défaite puritaine au Conseil.....	198
IV. La conspiration Babington.....	202
V. La reine à l'échafaud	205

Portraits

Thomas Howard, duc de Norfolk ..	150
Francis Walsingham	160
James VI	177
Esmé Stuart, Sieur d'Aubigny	179
Amyas Paulet	196

Chapitre 13 : Contre l'invincible Armada	211
I. La voie de la guerre	213
II. La meilleure défense.....	214
III. En prévision d'une invasion.....	215
IV. La bataille.....	217
V. Après la tempête.....	219

Conclusion	222
-------------------------	------------

Chronologie	223
Protagonistes	228
Bibliographie	231

PARTIE 3 SCÉNARIOS

Scénario 1 :	
La Fleur et le Serpent	237
I. Prélude à la guerre	237
II. Paroles enflammées sur pierre gelée	240
III. Tenir, Trahir ou Trépasser	245
Personnages non joueurs	251

Questionnaire	262
----------------------------	------------

Scénario 2 :	
L'étoffe du martyr.....	267
I. Les hommes de Walsingham.....	269
II. Conspiration	276
III. La balle bénie.....	279
IV. Le temps de sauver des vies.....	281
Personnages non joueurs	286

Scénario 3 :	
Ce grand théâtre de fous	293
I. Quitter Londres ou mourir.....	294
II. Vers Calais.....	298
III. La Grande Armada.....	302
Personnages non joueurs	307

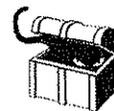
LES DEUX
REINES



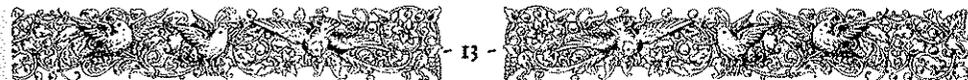
PREMIÈRE
PARTIE :
LA SOCIÉTÉ
ANGLAISE AU
XVI^E SIÈCLE



PREMIÈRE PARTIE
LA SOCIÉTÉ
ANGLAISE
AU XVI^E SIÈCLE



Éditions du Matagot





« UN AUTRE EDEN, UN DEMI-PARADIS, UNE FORTERESSE
BÂTIE PAR LA NATURE POUR SE DÉFENDRE DE
L'INFECTION ET DE LA MAIN DE LA GUERRE. »

WILLIAM CECIL

Quelques dizaines d'années, à peine, avant l'arrivée d'Elizabeth au pouvoir, les guerres constantes entre l'Angleterre et la France (et la Guerre de Cent Ans en particulier) rendaient la frontière culturelle entre les deux royaumes très perméable. Mais depuis la Peste Noire, les pays d'Europe abandonnent lentement le modèle féodal, et parce que le XVI^e siècle est, comparativement, une période paisible dans l'histoire de l'Angleterre, le royaume d'Elizabeth vit ce changement à l'abri des influences continentales.

Si sur de nombreux points, la société anglaise ressemble donc encore à la société française, elle possède aussi un certain nombre de particularités, qui ne feront que s'accroître à mesure que le temps passe.

I. LA CAMPAGNE

Pendant la deuxième moitié du XVI^e siècle, la campagne anglaise change de visage à mesure que l'agriculture se modernise. La forte augmentation de la population oblige les paysans à produire plus de nourriture, tandis que la laine devient la première industrie anglaise, avec des milliers de travailleurs ruraux employés à tisser, filer, lacer... Pour adapter la plaine à ces nouveaux impératifs, on assèche les marécages, on réduit les forêts, et on convertit les grandes réserves de gibier en terres arables.

La vie des campagnards est rythmée par leur travail. Un paysan travaille 14 heures par jour en été et 12 par jour en hiver, six



jours sur sept. Le calendrier des festivals définit les périodes de loisir en accordant aux Anglais vingt-trois jours fériés, auxquels s'ajoutent onze jours chômés au moment de Noël, Pâques et la Pentecôte. Certaines fêtes non officielles restent très populaires au sein de la population, comme le 1er mai ou le Robin Hood's Day, tous deux passés à moquer les grands et les institutions, mais les châtelains et les pasteurs, bien plus au fait de ce qui doit être considéré convenable ou non, s'efforcent d'y mettre un terme, le plus souvent en vain.

La Renaissance, dans ces régions, se caractérise par l'accession au statut de propriétaire de certains agriculteurs. Considérablement enorgueillis de cet avancement, ils achètent des armoiries et rêvent de voir leurs fils anoblis. Bien entendu, les nobles de tradition ancienne raillent ces nouveaux venus et les hérauts, qui ont la charge de fournir les nouvelles armoiries, ont à cœur d'exprimer leur mépris en attribuant à leurs « clients » des symboles bas, comme le corbeau ou la pierre.

II. LES VILLES

Alors que dans le reste de l'Europe, chaque pays possède entre cinq et dix villes de plus de 40 000 habitants, il n'y en a aucune en Angleterre à l'exception de Londres. Seul 8% de la population vit dans des bourgs de plus de 800 habitants, dont 5% dans la capitale. Les plus grandes villes du royaume d'Elizabeth possèdent à peine 7 000 habitants ; York, Norwich et Bristol sont les trois plus importantes, suivies par Salisbury et Coventry, toutes deux en déclin, et par Exeter et Newcastle, alors en passe de devenir de très grands centres. Ces sept cités sont de petites capitales à l'intérieur des terres, de grands centres administratifs,

économiquement et culturellement dynamiques. On y trouve des librairies, des écoles reconnues, on s'y adonne aux loisirs traditionnels comme la course de cheval ou le tir à l'arc, mais aussi aux nouveaux plaisirs à la mode, tels que les combats d'animaux ou le théâtre.

Les villes moyennes comptent entre 1 500 et 7 000 habitants. L'activité y est principalement économique, avec plusieurs marchés par semaine et de grandes foires à certaines dates précises. Les compagnies de marchands et d'artisans ne sont le plus souvent pas encore incorporées, et obéissent donc soit à un seigneur laïc soit à l'archevêque de la région. Certaines, comme Carlisle et Lincoln, servent tout de même de capitale régionale dans les contrées reculées.

La grande majorité des bourgs se contentent, eux, d'un seul marché par semaine. Certains sont riches, mais aucun ne peut prétendre à une quelconque influence au-delà de son petit coin de campagne.

Parmi ces trois catégories, certaines villes commencent tout de même, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, à tirer leur épingle du jeu en se spécialisant dans des industries en expansion : le métal, le sel, la laine ou le charbon. C'est le cas du bourg de Manchester, qui à l'époque, n'est ni incorporé ni représenté au Parlement, mais qui commence à attirer une foule de travailleurs grâce à une production textile d'un dynamisme exemplaire.

I. LES DIFFÉRENTS STATUTS

A cette époque, les modes de gouvernement et d'administration varient considérablement d'une ville à l'autre. Les plus petites bourgades restent sous la coupe de leur seigneur comme à l'époque médiévale, car leur activité et leur rayonnement sont



de toute façon les mêmes que deux siècles auparavant, le petit marché permettant au mieux quelques échanges de produits frais entre paysans et artisans. Ces derniers sont alors tous réunis en une seule et même guilde dont le rôle est particulièrement limité, et pendant l'été, ils abandonnent leur activité pour aller participer aux récoltes.

Quand une ville est assez importante et qu'un courtisan prend la peine de proposer sa candidature au gouvernement, elle peut être incorporée, c'est-à-dire que les différentes compagnies de marchands et d'artisans se réunissent en un conseil municipal chargé de maintenir l'ordre dans la ville et de conserver les bâtiments importants en bon état. Alors que seulement 60 villes sont incorporées à la mort de Henry VIII, 150 le seront à la mort d'Elizabeth. Le règne de cette dernière est donc une période où beaucoup de cités aspirent à cette forme d'indépendance. Les

quinze plus grandes villes du pays sont même des corporations de comté, c'est à dire qu'elles n'obéissent même plus au shérif de la région, et n'ont plus à répondre de leurs décisions que devant la couronne.

Parallèlement à l'incorporation et pour ne rien simplifier, une nuance supplémentaire existe entre les bourgs parlementaires, qui peuvent envoyer des représentants à la Chambre des communes, et les autres. De même que pour l'incorporation, l'élévation d'un bourg à ce rang nécessite l'intervention en haut lieu d'un courtisan soucieux, pour une raison ou pour une autre, des intérêts de la ville. Ainsi, tandis que l'expansive Manchester restait sous la coupe du seigneur local, certains villages d'une vingtaine de maisons obtenaient deux voix au Parlement pour la simple raison qu'un membre alors influent de la cour y était né ou y avait vécu quelque temps.



2. L'ORGANISATION DE LA POPULATION URBAINE

Un centre urbain classique est constitué, d'une part, de citoyens appartenant à une guilde ou à une compagnie locale, d'autre part d'étrangers venus de la campagne ou d'une autre ville et qui payent une taxe pour pouvoir exercer leur profession. Le dynamisme d'une cité dépend beaucoup de sa capacité à incorporer des étrangers aux talents particuliers, qui pourront ainsi former des apprentis au sein d'une compagnie locale et diversifier par là même la production de la région. Les marchands, eux, se réunissent en une compagnie, le plus souvent nommée des Merchant Adventurers, et tentent ensuite d'obtenir de la couronne un monopole sur les échanges internationaux.

Le conseil municipal réunit les représentants de toutes les compagnies de la ville. Son rôle, à l'origine, est de garder les bâtiments publics en bon état et d'assurer l'ordre dans la rue. Le plus souvent, cette dernière mission est remplie avec un succès étonnant au vu de la faible force de police disponible et de la profusion d'armes dans la population. Mais à la fin du XVI^e siècle, les compagnies veulent plus d'autonomie, et un bras de fer s'engage entre la ville, le manoir seigneurial et l'Église. Dès qu'un seigneur ou un archevêque se trouve en mauvaise posture, pour des raisons politiques ou économiques, le conseil municipal fait pression auprès de lui pour obtenir son indépendance. Des dizaines de villes parviennent ainsi à s'extirper du système féodal, et ces succès leur donnent parfois l'arrogance de s'opposer aux décisions du gouvernement, dans un pays où les cités-états sont tout simplement une impossibilité politique. Les citoyens des villes indépendantes, emplis de fierté civique, tentent alors parfois d'étendre les responsabilités du conseil municipal : on

cherche à statuer pour garder les rues plus propres ou les éclairer la nuit, pour régler des problèmes de santé publique ou pour trouver du travail aux mendiants. Seulement, très peu de taxes sont prélevées et uniquement auprès des plus riches. Le conseil municipal est donc pauvre et les initiatives d'un élu doivent être payées de sa poche. Comme on peut s'en douter, la plupart préfèrent manquer d'ambition.

Dans ces conditions, le conseil municipal se retrouve avec pour but premier de défendre les intérêts des bourgeois. On est bourgeois si l'on a été apprenti dans une guilde de la ville, si son père était bourgeois ou si l'on a les moyens de s'acheter la citoyenneté. Dans une cité de moyenne importance, environ un tiers des hommes adultes sont des bourgeois ; dans certaines villes, ils représentent la moitié de la population masculine adulte et à Londres, les trois-quarts. Au sein de cette population, chacun peut choisir de s'impliquer dans l'administration. En effet, les comptables, huissiers, percepteurs de taxes et autres postes d'une certaine importance pour l'organisation de la cité ne sont pas rémunérés, et c'est pourquoi un gros cinquième des citoyens se retrouvent, à un moment ou à un autre de leur carrière, à un poste de ce type. L'intégration politique de la population s'en trouve décuplée. Seul le poste de Lord Maire, très exigeant en temps et en ressources, est limité par cette obligation de bénévolat aux marchands les plus riches.

3. ASPECT GÉNÉRAL D'UNE VILLE

Les villes anglaises de la Renaissance sont encore entourées d'un rempart de pierre, mais il est presque toujours en mauvais état, et ne sert plus qu'à empêcher les mendiants d'entrer et sortir comme ils le souhaitent.



d'épidémie, des règles d'isolation des malades et de compensation aux familles des victimes. Mais comme expliqué plus haut, ces initiatives sont municipales, et comme elles coûtent cher, elles restent limitées aux villes qui abritent des commerçants riches, et dont la structure politique permet l'éveil chez ces derniers d'un sentiment de fierté civique.

III. LES VOYAGES

Les routes sont encore en mauvais état à l'époque d'Elizabeth, malgré des lois passées pour s'assurer de leur état. Théoriquement, tous les sujets de la reine, dans les campagnes, doivent passer six jours en été à entretenir les routes, en recouvrant la terre de galets et repoussant la végétation de telle manière que chaque grand-route fasse cinquante pieds (treize mètres) de large. Mais les plus riches font en sorte de ne pas avoir à participer aux travaux, et les plus pauvres travaillent tellement qu'il leur est impossible de venir effectuer leur quota, c'est pourquoi en moyenne, un homme ne passe que deux jours par an à entretenir les routes. Comme, en plus de cela, il dégage en priorité les routes secondaires qui mènent à ses champs ou à sa maison, et que les propriétaires de terrain caillouteux en profitent pour faire payer l'utilisation de leurs galets, les routes principales, qui relient les places de marché de la région, se creusent en hiver pour former de profondes flaques de boue, parfois infranchissables, et deviennent de plus en plus étroites à mesure que la forêt reprend ses droits, certaines grand-routes ne faisant pas plus de douze pieds (quatre mètres) de large.

Sur le bord des artères principales, d'imposantes et luxueuses auberges sont apparues. On peut y manger, y boire toutes sortes



d'alcools et s'y reposer, avec sa compagnie. Les manants mangent dans la salle commune, tandis que les hôtes de marque peuvent être servis dans leur chambre. Mais si les lits sont confortables, il ne faut pas oublier que le bâtiment est au milieu de nulle part. Certains serviteurs, contre récompense, ont l'habitude d'espionner les visiteurs, pour découvrir qui transporte des richesses. S'ils trouvent un gros poisson, ils courent voir des bandits de grand chemin et leur recommandent une cible en particulier. Les bandits, sur les routes, emploient principalement l'épée et l'embuscade (leur principale alliée étant l'étroitesse des routes), mais ne sont dangereux que pour les voyageurs isolés et les caravanes mal défendues. Le risque est faible pour une petite bande d'hommes d'épée, surtout si au même moment, un plus gros gibier arpente la même route, accaparant l'attention des plus nombreux et des plus expérimentés.

Des cochers sont disponibles à Londres pour 10 à 15 shillings par jour. Ils sont avantageux si les voyageurs sont quatre ou cinq et transportent beaucoup de matériel, mais ils ne s'éloignent pas beaucoup de la capitale car les routes deviennent rapidement difficiles à parcourir. Pour 2 shillings le premier jour, suivis de 12 à 18 pence par jour supplémentaire, il est possible de louer un cheval. C'est moins cher si les voyageurs sont peu nombreux, mais il faut nourrir les montures soi-même et il est impossible de transporter des objets trop volumineux.

Certains cochers se spécialisent dans les trajets courts, d'une ville à une autre, et font payer à la longueur plutôt qu'à la journée.

Le courrier bénéficie d'un réseau de qualité. Les messagers se confient les lettres et les colis les uns aux autres, aux postes de repos situés tous les dix miles le long des grandes artères. La vitesse moyenne d'un message est donc de dix miles (quinze kilomètres)

BANDIT DE GRAND CHEMIN

Providence : Brebis égarée

SAVOIR : SOT (D4)

Mémoriser 1	Artillerie 1
Comptabilité 1	Con. des simples 1
Tactique 2	

SENSIBILITÉ : ÉTRIQUE (D6)

Perception 2	Cuisine 1
Évaluation 1	Instr. de Musique 2
Maquillage 1	Orientation 3
Perspicacité 1	

ENTREAGENT : BADIN (D8)

Charme 3	Baratin 1
Criée 2	Intimidation 3
Marchandage 1	Mendier 1
Pose 2	

PUISSANCE : MEMBRU (D8)

Bonus dégâts +0
Pièces d'armure lourdes 5
Effort 3 Bagarre 3
Forcer 2

COMPLEXION : DISPOS (D8)

Endurance 3	Dive Bouteille 3
-------------	------------------

ADRESSE : LESTE (D10)

Actions/tour 3	Initiative 4
Course 4	Bracconnage 2
Archerie 3	Détrousser 2
Courure 1	Escrime 2
Escalade 2	Lancer 2
Esquive 3	
Se cacher 3	

à l'heure, mais ce n'est pas forcément sûr : les messagers sont non seulement victimes des voleurs de grand chemin, ils sont aussi entraînés à livrer tout courrier suspect à un représentant du gouvernement de la reine. Malheur à celui qui complot, ou critique trop violemment la politique du Conseil privé, dans une de ses lettres.



IV. CARACTÉRISTIQUES DE LA SOCIÉTÉ ANGLAISE

La pensée de la Renaissance, particulièrement en Angleterre, est basée sur le mélange parfois contre-nature de trois influences : la Bible, que les réformateurs dissèquent dans les moindres détails, espérant ainsi créer une Eglise à l'image de ce que le Seigneur souhaite ; l'Antiquité, récemment redécouverte, et que beaucoup voient comme un cycle achevé de l'histoire humaine, dont on doit s'inspirer ; et les traditions médiévales, qui ont bien entendu façonné la culture anglaise du XVI^e siècle. L'exemple parfait de ce mélange est le Songe d'une nuit d'été, de Shakespeare, dans lequel les références bibliques sont nombreuses, la croyance en

les fées centrale, et l'hommage aux tragédies classiques avoué.

Mais le plus important résultat de ce choc culturel est l'apparition d'une théorie acceptée par l'ensemble de la population de l'époque, celle des microcosmes et macrocosmes. Héritée des philosophes grecs, et réinterprétée sous un jour chrétien, elle consiste à considérer que tout l'univers fonctionne selon un modèle répété à l'infini, un modèle parfait conçu par Dieu, et observable à tous les niveaux. La hiérarchie fantasmée entre la terre, le soleil et les étoiles est exactement similaire aux rapports qu'entretiennent les organes au sein du corps humain. Selon cette pensée, la société doit calquer l'ordre familial tel qu'il est présenté dans la Bible, mais aussi d'autres modèles prétendument observables dans la nature. C'est pourquoi les théories sociales et politiques sont à la fois si strictes et parfois si peu pratiques.

I. PANORAMA DE LA SOCIÉTÉ ANGLAISE

Les Anglais considèrent donc que l'ordre ne peut régner dans la société que si une hiérarchie stricte régle les droits et devoirs de chacun. Pour les théoriciens politiques qui évoluent dans les antichambres du pouvoir, la société compte six niveaux : la couronne, la noblesse de cour, la noblesse de terre, les citoyens, les tenanciers et au bas de la liste, tous les travailleurs plus ou moins temporaires, laboureurs à la campagne et hommes à tout faire dans les villes. Bien entendu, cette échelle simpliste illustre plus l'idéal politique de la classe régnante qu'une vérité pratique, car les frontières sont pour le moins poreuses entre nobles et citoyens, citoyens et tenanciers, ou tenanciers et travailleurs, mais la conviction que Dieu a souhaité un monde





strictement hiérarchisé est la plus importante caractéristique de la culture anglaise à l'époque. Et c'est par exemple parce que la famille est une petite forme d'état (et vice versa) qu'une femme qui tue son mari ou son employeur n'est pas accusée d'homicide, mais de « petite trahison », ce qui lui vaut, si elle est jugée coupable, d'être brûlée au lieu d'être pendue. Sur un registre plus léger, énormément de comédies de la Renaissance sont basées sur des femmes qui ont de l'autorité sur leur mari ou qui s'arrogent des droits en se déguisant en homme. Au contraire, les femmes qui ont de l'autorité dans les tragédies sont la cause des malheurs de plusieurs personnages, dont elle-même (comme c'est le cas de Lady MacBeth).

2. UN ROYAUME EN COURS DE CENTRALISATION

La plus grande mission que le gouvernement d'Elizabeth se soit fixée est de centraliser le pays. Trop de seigneurs loin de Londres exercent leur pouvoir comme s'ils étaient rois sur leurs terres. Dans le nord en particulier, la population n'a jamais entendu parler d'une seule mesure ordonnée par la reine. Le comte, qu'il soit de Northumberland, Westmorland, Derby, Cumberland ou Shrewsbury, possède tout pouvoir et administre la lande à sa guise.

Pour mettre fin à cet état de fait, et pour permettre un gouvernement efficace dans un royaume qui a vu la chute du système féodal mais pas l'apparition de quoi que ce soit pour le remplacer, le Conseil privé crée une nouvelle hiérarchie parallèle, qui prend doucement le pouvoir sur les instances traditionnelles. Le shérif, garant de l'ordre à la période médiévale, perd toutes ses prérogatives, et le seigneur nommé de moins en moins d'hommes sur ses terres à des

postes d'importance. La couronne nomme un *Lord Lieutenant* par région, avec pour mission de faire appliquer les mesures décidées par la couronne. Sous ses ordres, les *High Constables* organisent l'administration locale, et dirigent les *Petty Constables*, qui appliquent au niveau local les ordres venus de Londres. De cette manière, le royaume, sans avoir recours au modèle féodal obsolète, centralise et modernise le gouvernement des domaines. Bien entendu, tout ne se passe pas encore parfaitement, mais le plus dur est fait.

3. FEMMES, FAMILLES ET SEXUALITÉ

De la même manière que la société, la famille est en théorie très hiérarchisée. Une seule voix s'élève de chaque foyer, celle du maître de maison. Sous son autorité se trouvent sa femme, ses enfants, ses serviteurs, ainsi que les apprentis et les enfants qui lui ont été confiés par d'autres familles (parmi les grands, William Cecil a pris en charge l'éducation de nombreux jeunes gens).

Mais cette vision de la famille, autant que cette vision de la société, n'est qu'un ensemble de théories élaborées par des penseurs, dont la sagesse et la culture sont aussi grandes que leur influence sur le reste de la population est minime. En vérité, un mariage est souvent une affaire économique, et les deux époux comptent l'un sur l'autre pour permettre à la maisonnée de vivre le mieux possible. Si la loi ne donne pratiquement aucun poids à l'épouse, celle-ci a autant d'autorité au sein de la maisonnée que son mari, au point qu'une veuve continue souvent l'activité professionnelle qu'exerçait son époux. A l'instar des Flamandes et des Allemandes, les Anglaises sont beaucoup plus libres de leurs mouvements que dans les pays du

sud, et celles qui ont les moyens de faire tenir la maison par des serviteurs passent beaucoup de temps à profiter des divers loisirs à leur disposition ; elles se postent à l'entrée de leur maison pour être admirées, se promènent à pied ou à cheval, vont chez des amies pour jouer aux cartes et partager des confidences...

Mais si les mariages ont avant tout une raison économique, puisque le couple obtient soudain un statut juridique complètement différent, avec des droits et des devoirs nouveaux, ils ne sont pas pour autant arrangés. La compatibilité d'humeur (plus que l'amour au sens romantique du terme) est très importante, et les mariages forcés n'ont lieu que dans la haute noblesse où les questions d'argent, d'héritage, de terres ou de renom sont prépondérantes (dans de très rares cas, on ira jusqu'à marier des enfants de l'âge de sept ans, auquel cas l'union ne peut être consommée, selon la loi, avant douze ans pour les filles et quatorze ans pour les garçons).

Bien que les rapports sexuels soient rares chez les jeunes gens non mariés, il est très fréquent que les futurs époux, une fois fiancés, succombent à leur impatience. Ainsi, une femme sur cinq est déjà enceinte au moment de son mariage. Une fois les époux unis devant la loi, les infidélités condamnées par l'Eglise sont en fait tolérées dans une certaine mesure, et ce quel que soit le sexe du coupable. L'hypocrisie est bien plus redoutable dans les hautes sphères de la société, où l'infidélité est inadmissible... dans un sens. Etre cocu étant considéré comme une grave blessure portée à son honneur, la loi est très dure envers les femmes qui trahissent leur mari. Aux gentilshommes, cependant, il est généralement reconnu le droit de « séduire » toutes les servantes ou femmes non mariées qui passent à leur portée, l'important étant de ne pas faire de tort à un autre homme.

4. LE PAYS DE GALLES

Au début du règne d'Henry VIII, le Pays de Galles était sous le contrôle de Seigneur des Marches, comme les régions qui bordent la frontière écossaise. C'était une forme d'occupation, mais suffisamment acceptée par les Gallois pour qu'entre 1536 et 1543, les actes d'union redécoupent le pays et mettent chaque shire, exactement comme en Angleterre, sous la responsabilité de *Justices of the Peace*. De plus, l'acte a autorisé les Gallois à être représenté au Parlement, où ils bénéficient de vingt-sept sièges. Pour favoriser encore l'intégration, Henry VIII avait demandé à ce que l'anglais soit la langue de l'administration, ce qu'elle est rapidement devenue, et soit parlée par tous ceux qui prétendent à un poste administratif ou ecclésiastique. Mais la plupart de la population parlant encore gallois, les rares personnes qui maîtrisaient le latin en plus de leur langue maternelle ne connaissaient pas l'anglais, et le risque était que la réforme échoue pour la simple raison que trop peu d'ecclésiastiques pouvaient lire la Bible en anglais. Il a donc été décidé d'autoriser la traduction du Book of Common Prayer et de la Bible en gallois, permettant ainsi à la réforme d'être assimilée par la population, et au gallois de survivre à l'intégration.

Sous Elizabeth, le Pays de Galles est donc une région comme une autre du royaume. Un *Lord Lieutenant* s'assure que les mesures décidées par le gouvernement de Londres sont appliquées, et la population, bien que parlant encore une autre langue, maîtrise de plus en plus souvent l'anglais. Les habitants de la région sont d'origine normande, comme en Angleterre, et contrairement à l'Irlande, les rapports entre les deux pays ne sont donc pas pollués par le moindre racisme (au-delà d'une simple fierté régionale très répandue à l'époque et valable dans les deux sens).



Henry VIII et Elizabeth étant très au fait de l'activité culturelle du continent, la société anglaise a beaucoup plus rapidement rattrapé son « retard » que la société écossaise. La vie de tous les jours, des Anglais ressemble donc beaucoup à celle des Français, mais plusieurs particularités subsistent, qui rendent le pays raisonnablement exotique pour des visiteurs français.

TAUX DE CHANGE

La pièce la plus courante, la couronne, vaut 5 shillings, et un shilling vaut 12 pence. Si une couronne a la même valeur qu'un écu français (ou un gelder flamand ou un ducat vénitien), un shilling correspond lui à 13 sols, et un penny à 13 deniers. La livre Sterling vaut 4 couronnes, c'est-à-dire 4 écus. Rappelons qu'on utilise le terme

'pence' pour les valeurs et 'pennies' pour les pièces. Cinq pennies représentent donc cinq pièces d'un penny et ont une valeur totale de cinq pence. La livre s'écrit 'L', le shilling 's' et le penny 'd'.

Les pièces en circulation sont le sovereign, qui vaut une livre ou 20 shillings, l'angel, qui vaut 10 shillings, la couronne (crown), puis la demi-couronne, le shilling, le sixpence (6 pence), le groat (4 pence), le penny, le ha'penny (un demi-penny) et de nombreux autres entre ceux-ci. La plupart des produits achetés dans la vie de tous les jours sont en pence ou shillings, un serviteur ne gagnant, par exemple, qu'entre 2 et 5 livres par an.

Autre taux de change communément admis : tous les Anglais, quelle que soit leur origine sociale, estiment qu'ils valent environs deux Français.



I. L'HABILLEMENT

Parce que la mode internationale se déplace rapidement au sein des classes plus élevées, les nobles s'habillent de manière très similaire aux autres nobles du continent. Les marchands et artisans anglais, par l'intermédiaire de la cour, s'assurent aussi qu'ils n'auraient pas à rougir de leur habit dans les rues de Paris ou de Venise. C'est donc principalement dans le cas des classes plus basses que des différences apparaissent dans le costume.

1. LE COSTUME MASCULIN

Les hommes des classes basses portent une chemise d'un blanc sale sous une veste, appelée jerkin, dont la matière et la forme varient. Les trouses sont passées, sous le

genou, dans des jambières qui recouvrent le mollet. Lorsqu'il se met à faire plus froid, des manches en laine sont ajoutées au jerkin, et un manteau, en laine lui aussi, passé par-dessus.

Les marchands et artisans portent des habits proches des vêtements de cour, à quelques nuances près. Tout d'abord, contrairement aux nobles, ils doivent pouvoir travailler, ce qui les oblige à éviter les boursofflures trop imposantes. De plus, ils sont pour la plupart puritains, ce qui signifie qu'ils peuvent porter toutes sortes d'étoffes magnifiques, mais teintées en noir.

2. LE COSTUME FÉMININ

Les femmes de basse extraction portent en permanence une smock, une chemise à manches longues qui descend jusqu'au genou et qui sert aussi de chemise de nuit.



Par-dessus, elles portent une large jupe qui descend au moins jusqu'à la cheville et souvent plus bas encore. Le bodice est une sorte de corsage, taillé dans un matériau épais et serré contre le corps de manière à soutenir la poitrine, sans pour autant devenir inconfortable.

Les nobles portent la même base, mais aussi des couches et des couches de sous-vêtements supplémentaires destinées à sculpter la silhouette à la perfection. Le bodice sera bien plus travaillé, et la jupe remplacée par la combinaison d'un vertugadin français ou espagnol, sur lequel est posé un jupon, puis une décoration de jupon et enfin la jupe. Une jupe cousue à un bodice forme une robe.

3. LES LOIS SOMPTUAIRES

Au Moyen-Âge, des lois étaient régulièrement passées pour autoriser ou non tel rang social à utiliser tel oiseau pour la chasse ou à porter tel habillement. Jamais

très respectées, ces lois ont doucement perdu de leur importance aux yeux même des législateurs.

Mais sous les Tudor, la classe marchande devient très riche, et certains citoyens commencent à se considérer tout aussi importants que les nobles. Cette audace n'est pas au goût de tout le monde, et les lois somptuaires refont leur apparition pour bien marquer la différence entre nobles et citoyens. Henry VIII entame alors une refonte totale des lois médiévales sur l'habillement, que ses deux filles continueront. Par exemple, il décrète que seul le roi peut porter de l'hermine, et que le renard et la loutre sont réservés à la noblesse. Les autres fourrures pouvaient être portées par tous. Immédiatement, les marchands se trouvaient rejetés parmi le commun des mortels.

Sous Elizabeth, un apprenti doit porter du bleu. Il en découle que les nobles, les courtisans, et les compagnons qui ont fini leur apprentissage n'oseraient jamais porter une



telle couleur, de crainte qu'on les confonde avec on ne sait quel orphelin confié à une compagnie par la paroisse.

Au contraire, de nombreux ornements et couleurs sont interdits, non seulement pour des raisons de hiérarchie, mais aussi parce que la France ou les Flandres commencent à développer leur industrie de teinturerie, et qu'une fois une couleur d'origine étrangère mise à la mode par la cour, le risque est que tous se mettent à acheter à l'étranger au lieu de soutenir l'industrie textile nationale, dont dépend la santé économique du royaume.

Selon la loi, chez les femmes, le violet est réservé à la famille royale. L'or et l'argent sont autorisés aux familles nobles, celles de haut rang pouvant aussi porter de la soie et des fourrures beige clair, tandis que les baronnes doivent se contenter de satin. Les femmes de chevaliers sont autorisées à porter du velours rouge ou des fourrures noires.

Les femmes qui n'ont pas le sang bleu doivent donc se contenter de laine, de lin et de peau de mouton, qu'elles peuvent décorer avec des pièces de soie, de velours ou de taffetas. Les couleurs qui leurs restent sont le beige, le gris, le marron ou le bleu pâle, ainsi que des teintes plus vives telles que le jaune, l'orange et le vert. La plupart des accessoires leur sont également interdits, à l'exception des chapeaux (que certaines vont donc commencer à rendre incontournables), des manteaux et des boutons.

Les hommes sont limités à peu de choses près aux mêmes matériaux et couleurs, à l'exception de quelques détails intéressants. Les grands nobles peuvent aussi porter du violet, ce qui fait qu'Elizabeth n'est pas la seule à en porter : elle est simplement la seule femme à le faire. Enormément d'accessoires sont aussi interdits aux classes sociales inférieures au chevalier, en particulier trois armes : l'épée, la rapière et

la dague. Un aventurier risque des démêlés avec la justice s'il porte l'une d'entre elles sans posséder un beau parentage.

II. L'ALIMENTATION

La base de l'alimentation anglaise est un repas à base de pain, de viande et de bière.

Le petit déjeuner est simple, et la viande souvent sous forme de potage.

Le dîner est le repas le plus important de la journée et peut durer trois heures dans les maisonnières où personne ne travaille. Les nobles, les propriétaires terriens et les étudiants mangent à 11 heures, tandis que les marchands et les artisans mangent à midi. Les autres font une pause quand ils ont fini le travail du matin.

Le souper, bien plus léger, a lieu entre 17 et 18 heures pour les nobles et les étudiants, tandis que les marchands attendent 19 ou 20 heures.

I. LE PAIN

Seuls les plus riches possèdent le four nécessaire à sa cuisson. Dans les campagnes, un four commun est à la disposition de qui veut s'en servir, mais en ville, il faut l'acheter à un boulanger. Le pain blanc est uniquement vendu à Londres, et le pain brun seulement dans les villes, où l'on peut obtenir une certaine quantité de farine de blé de bonne qualité. Dans le reste du royaume, on consomme du pain noir, composé de toutes sortes de grain, en fonction de ce que la région produit. Dans les zones où peu de grain pousse, on utilisera aussi des pois, des haricots et du maïs concassé mélangé à de la farine.



Parfois, de grandes tranches de pain sec sont utilisées comme assiettes, car elles récupèrent le jus des aliments. Dans les familles aisées, ce pain imbibé de sauce sera ensuite distribué aux pauvres.

L'immense majorité des Anglais de l'époque souffre de malnutrition, ou tout au moins de déficience en vitamine C. Ce scorbut terrestre, comme on l'appelle à

l'époque, pourrait être responsable de la paranoïa et des crises de panique qui caractérisent la société anglaise au XVI^e siècle.

2. LA VIANDE

Dans les familles qui ont les moyens de consommer de la viande, les chairs les plus consommées sont le bœuf, bouilli et servi

à presque tous les repas, puis le mouton, lui aussi cuit à l'eau. On cuisine aussi quotidiennement du veau, du porc, du lapin et de la volaille. On les assaisonne avec des moutardes de Dijon, des olives, des câpres, et on adoucit beaucoup avec du miel.

Le lait, la crème, le fromage ou les œufs sont appelés viandes blanches, et sont réservés aux pauvres, qui n'ont pas les moyens de consommer de vraies viandes.

Le beurre est conservé dans des tonneaux de 56 livres appelés firkins. Si les moins bien lotis le consomment quotidiennement, les cuisines raffinées ne l'utilisent que pour la cuisson des aliments.

Le lait écrémé sert à fabriquer du fromage dur, qui se conserve longtemps et représente une des bases de l'alimentation des plus pauvres. Le lait entier sert à faire du fromage crémeux. En vieillissant dans des herbes aromatiques, le fromage s'imprègne de leur parfum.

La consommation de poisson est obligatoire le mercredi, le vendredi et le samedi. Au moment de la réforme, le mercredi est redevenu un jour de consommation normale, mais il a été très vite réinstauré, pour des raisons tout sauf religieuses. En effet, Elizabeth compte sur sa flotte en cas de guerre, bien plus que sur son armée terrestre. Or le meilleur moyen de s'assurer que son pays comprend de nombreux marins enrôlables en cas d'urgence est de favoriser la marine de pêche. Dans ce but, la consommation de poisson est vivement encouragée par la couronne.

3. LES HERBES

C'est ainsi que l'on appelle les légumes. Bien que toutes les espèces comestibles soient connues à l'époque, elles sont très

peu consommées, à part l'ail et l'oignon, qui accompagnent les viandes.

4. LES ALEHOUSES

En 1577, l'Angleterre compte plusieurs dizaines de milliers d'établissements vendant de l'alcool. 12% sont des auberges, plus respectables, qui offrent la possibilité de manger et de dormir, mais aussi de boire du vin. Une taverne (2%) est une auberge qui ne propose pas de chambres. A Londres, un repas habituel dans une auberge ou une taverne est composé d'un plat chaud à base de viande, accompagné de pain, de fromage et de bière.

Le reste des établissements sont des *Alehouses*, spécialisées dans la vente d'alcool. Décorées de peintures murales représentant le plus souvent des scènes de la Bible, elles ne vendent pas à manger, ne permettent pas de dormir, n'ont même pas le droit de servir du vin. Elles doivent donc se contenter d'alcools moins nobles. Toutes les boissons de l'époque sont conservées dans des tonneaux, le plus petit (le *kilderkin*) contenant 18 gallons, et le plus gros (le *tun*) en contenant 252 (1000 litres).

LES BOISSONS POPULAIRES EN ANGLETERRE AU XVI^e SIÈCLE :

LA BIÈRE

Au cours du règne d'Elizabeth, l'épaisse et âpre bière anglaise (« Ale »), à base de malt infusé avec des épices, est progressivement remplacée par la bière d'origine flamande, plus douce, moins chère à produire et qui se conserve beaucoup mieux grâce à l'ajout de houblon. Appréciée des plus pauvres comme des plus aisés (en voyage, Elizabeth



envoie un goûteur tester la bière pour savoir s'il est besoin de faire venir la sienne, c'est la boisson de base (consommée en grande quantité au petit déjeuner), à une époque où l'eau est encore susceptible de transporter toutes sortes de maladies.

Pour varier le goût, la bière était souvent agrémentée d'épices, comme la cannelle, la gentiane, ou le genièvre.

LE CIDRE & LE PERRY

À base de pommes ou de poires fermentées, ces deux boissons étaient bien plus populaires à la campagne qu'en ville.

LE VIN

Le vin est toujours bu jeune, au XVI^e siècle. Il est servi à table, souvent « abâtardi » avec du miel, du sucre ou des épices. Au Moyen-Âge, il existait des vignes sur l'île, mais depuis le démantèlement des monastères, la technique s'est perdue, et sous Elizabeth, le vin vient de Crète, d'Italie ou de Hongrie, en plus des vins français qui viennent d'Alsace, de Gascogne ou de Bordeaux.

AQUA VITAE

L'eau de vie, nom donné à l'époque au whiskey, est utilisée comme un médicament plus que comme une boisson courante. En Ecosse, d'ailleurs, les barbiers-chirurgiens sont les seuls autorisés à fabriquer de l'eau de vie.

LE LAIT

Le lait est considéré comme une boisson réservée aux enfants et aux personnes âgées, pour lesquelles on le prépare avec

des fruits et des épices. Pour la consommation humaine, on préfère le lait d'ânesse, mais cela reste une boisson peu commune, la plupart du lait servant à fabriquer du fromage. Le petit lait, cependant, constitue la boisson de base des travailleurs ruraux les plus pauvres. Bien entendu, il n'est pas servi dans les *Alehouses*.

III. L'HYGIÈNE ET LES SOINS

L'espérance de vie à la naissance est de 20 à 25 ans pour les pauvres, et de 30 à 35 ans pour les riches, mais ces chiffres très bas sont principalement dus à la très forte mortalité infantile.

Une fois passé l'âge de cinq ou six ans, l'accouchement devient la principale cause de mortalité des femmes, et la guerre celle des hommes. Tous les sexes, cependant, sont victimes des épidémies chroniques qui dévastent le pays.

I. L'HYGIÈNE CORPORELLE

Le niveau sanitaire est assez bas, la plupart des techniques médiévales étant encore en vigueur.

L'Anglais Sir John Harington invente le premier modèle de toilettes de chasse d'eau à la fin du siècle, mais il n'aura pas le moindre succès avant l'époque victorienne.

L'eau de pluie est récupérée mais la plupart vient du puits le plus proche. Des pompes permettent de remplir des citernes en pierre ou en bois, et même de faire arriver de l'eau directement au rez-de-chaussée de certaines maisons, mais jamais au-dessus.



Les canalisations en plomb et en cuivre sont volées très souvent.

Il existe des établissements construits expressément pour la baignade, mais ce sont soit des « bagnios », dont les bains froids et chauds ont une fonction médicinale et où l'on vient beaucoup également pour des raisons sociales, soit des hammams où, en plus des bains de vapeur, on propose des chambres privées, du vin et des femmes. Aucun des deux n'est conçu pour répondre à des impératifs d'hygiène, et le second, évidemment, n'est pas des plus convenables, ce qui empêche la majorité de la population de s'y rendre.

Se laver tout le corps n'est donc pas fréquent, mais de temps en temps, un bac est placé près de lâtre dans la chambre à coucher, rempli d'eau, et chacun vient y prendre son bain. Il est aussi possible de se laver dans la rivière, par exemple au moment du lavage du linge. La plupart du temps, on se lave surtout le visage et les mains, et pour ce faire, l'usage d'eau parfumée est très courant.

Pour faire ses besoins, la plupart des maisons possèdent un bac fermé, isolé, avec un trou sur le dessus, dont on va ensuite jeter le contenu, et des pots de chambre en terre cuite, mais les hommes, même dans les palais de la reine, utilisent encore communément les coins d'une pièce... Pour s'essuyer, on met des mousses ou une éponge au bout d'un bâton et on trempe cet ustensile dans de l'eau salée. Chez les plus riches l'éponge sera faite de coton.

2. LES ÉPIDÉMIES

En 1563, les soldats abandonnés par Elizabeth au Havre ont ramené avec eux la peste noire, et l'épidémie qui s'est

ensuivie a coûté la vie à une personne sur quatre dans la capitale. Et tous les quatre ans, environs, la peste est de retour. Pour gérer les épidémies, les grandes villes, et Londres en particulier, sont obligées de mettre en place des règles strictes : une maison touchée par la maladie est mise en quarantaine, et un billet placé sur la porte, avec le message « Lord have mercy on us » (« Seigneur, ayez pitié de nous »). Un homme est payé par la paroisse pour apporter de la nourriture à la famille, et vérifier par la même occasion que tous sont bien à l'intérieur. On tue les chiens errants et l'on fait sortir les porcs de la ville. Seuls restent les chats, dont on attend qu'ils tuent les rats. Les vêtements et les draps d'un malade doivent être brûlés après sa mort, mais les plus pauvres ne peuvent pas se le permettre, un vêtement passant traditionnellement de l'un à l'autre jusqu'à usure totale.

Mais si la peste est la plus terrible, la plus meurtrière et la plus rapide à se répandre, d'autres maladies épidémiques sont très fréquentes à Londres et dans les lieux fortement habités. La petite vérole (variole) est bien entendue la plus commune. La plupart des Anglais ont déjà attrapé cette maladie, et si beaucoup y survivent, tous en gardent des cicatrices sur le visage. C'est le cas d'Elizabeth, mais aussi du Duc d'Alençon qui, étonnamment, pourra compter sur cette caractéristique pour plaire à la reine lorsqu'il la courtisera. La syphilis, surnommée par les Anglais « vérole française », frappe plus de monde qu'on ne pourrait croire dans une ville aussi puritaine que Londres, mais elle profite beaucoup de ce que la fidélité est surtout une vertu que l'on attend des femmes.

Deux vieilles femmes, dans chaque paroisse, ont pour mission de se tenir au courant des morts et d'en prévenir les autorités. Elles reçoivent 2 pennies par corps déclaré.



3. LA MÉDECINE

Dès 1543, un acte du Parlement autorise les particuliers à utiliser des herbes, des racines et toutes sortes de liquides pour soigner les maladies. Auparavant, ce genre d'activité pouvait paraître suspecte de sorcellerie, et c'est pour protéger les praticiens à une époque où la chasse aux sorcières redevenait à la mode que cet acte a été passé.

Les autorités s'efforcent, cependant, de réguler cette pratique en exigeant des médecins l'obtention de licences, et le seul collège à fournir des licences est le Collège des médecins à Londres, qui est aussi le seul endroit du royaume où il est possible d'étudier la médecine. Dès qu'on s'éloigne de la capitale, il devient donc presque impossible de trouver un médecin licencié, mais surtout un médecin compétent.

La guilde des barbiers-chirurgiens est le premier corps médical reconnu en Angleterre, et ne date que de 1540, mais les barbiers étaient déjà autorisés à effectuer des incisions depuis 1462. Un barbier ne se contente donc pas de couper les cheveux et la barbe, de couper les ongles et de nettoyer les dents ainsi que les oreilles ; il peut aussi arracher une mauvaise dent, et effectuer des soins mineurs, le plus populaire étant la saignée, que certains clients apprécient en même temps que le reste des services.

Les pharmaciens appartiennent à la guilde des épiciers, car ils vendent principalement des herbes. Leur nombre a considérablement augmenté depuis le démantèlement des monastères, les moines fournissant la plupart des onguents nécessaires au moment d'administrer les soins. Il s'agit désormais de payer pour les médicaments, plutôt que de profiter de la charité ecclésiastique. La plupart des pharmaciens

utilisent sur leur enseigne le symbole caractéristique de leur activité : une tête de Turc avec une pilule posée sur sa langue tirée. La pilule, en effet, est la principale forme d'administration des recettes. Le pharmacien broie les plantes en une fine poudre, parfois pâteuse, puis il ajoute du miel comme liant et mélange le tout jusqu'à obtenir une pâte dense et presque solide. Il coupe cette pâte en petits morceaux qu'il roule dans la paume de ses mains, pour créer de petites billes solides qui fondent dans la bouche. La plupart des drogues proposées sont contenues dans des pots en terre fermés par un parchemin noué. Les préparations liquides sont conservées dans des bouteilles en verre ou en os. Les racines et branches séchées pendent du plafond.

Les médecins ont rarement étudié en Angleterre. Montpellier, à l'époque, est considéré comme le plus grand centre médical en Europe, mais les universités de Bologne, Padoue, Pavie et Pise proposent elles aussi des cours de médecine et d'anatomie.

L'anatomie s'étudie la plupart du temps sur un squelette, la dissection étant encore assez mal vue, tout particulièrement en Angleterre. En 1565, cependant, arguant que tous les grands pays d'Europe le font déjà, le Collège de médecine obtient de la couronne le droit de disséquer quatre corps de criminels exécutés par an. Ce Collège fournit toutes les licences nécessaires pour avoir le droit de pratiquer dans un rayon de 10 kilomètres autour de Londres. Si jamais l'un d'entre eux est soupçonné de ne pas être suffisamment qualifié, soit en médecine, soit en astrologie, il peut se voir retirer sa licence.

Le diagnostic, et le traitement qui en découle, sont basés sur la théorie des humeurs. Le sang, la bile rousse, la bile



noire, et le phlegme sont censés être en équilibre dans le corps humain, et toute affliction est due à un déséquilibre dû communément à l'une des humeurs qui se

retrouve en trop grande quantité. Le patient est alors sanguin, colérique, mélancolique ou flegmatique, en fonction de l'humeur en excès, et doit recevoir, le plus souvent, un saignement ou un lavement. Pour juger de l'équilibre des humeurs, le médecin observe l'urine du patient, le symbole des médecins étant d'ailleurs la flasque d'urine. Le prix standard d'une consultation est un angel, soit dix shillings.

MÉDECIN

Providence : Fils prodigue (D6)
Grâce : Disciple d'Esculape

SAVOIR : DOCTE (D2)

Mémoriser 5	Anatomie 4
Arithmétique 2	Astrologie 5
Cabale 1	Con. des simples 4
Grec Ancien 1	Français 4
Latin 2	Lire / Ficrire 2
Médecine 5	Parfumerie 1
Philosophie 1	

SENSIBILITÉ : ÉTRIFIÉ (D6)

Perception 2
Cuisine 1
Évaluation 2

ENTREAGENT : BADIN (D8)

Charme 3	Baratin 1
Commander 1	Éloquence 2
Enseigner 2	Fisquette 1
Marchandage 2	

PUISSANCE : DÉLICAT (D6)

Bonus dégâts -1
Pièces d'armure lourdes 3
Effort 2
Lutte 2

COMPLEXION : LANGUIDE (D6)

Endurance 2
Dive bouteille 2
Verrerie 1

ADRESSE : LESTE (D10)

Actions/tour 3	Initiative 4
Course 4	Arquebusade 1
Archerie 1	Couture 2
Chirurgie 4	
Équitation 1	

IV. LA PAUVRETÉ

Le haut Moyen-Âge était le théâtre d'une étonnante sanctification de la pauvreté. C'était l'âge d'or des Franciscains et les plus démunis avaient toutes les chances d'être les premiers acceptés au paradis. Le système féodal organisait donc la prise en charge des pauvres, chaque paroisse étant censée veiller sur les siens en assurant le servage des valides et en s'occupant des invalides. Ce modèle était d'autant plus pratique qu'il obligeait les sans-emploi à rester dans leur paroisse d'origine plutôt que d'aller traîner sur les routes.

Mais après la grande épidémie de peste noire du XVI^e siècle, le système féodal a commencé à s'effriter et l'attachement à la paroisse avec. La population s'est mise à augmenter de manière frénétique, et les jeunes qui cherchent du travail aujourd'hui n'en trouvent plus assez pour survivre.

Ces nouveaux pauvres, grands et bien bâtis comparés aux miséreux bibliques des décennies précédentes, n'ont plus aucun intérêt à rester dans leur paroisse : les monastères qui distribuaient de la nourriture ont été démantelés par Henry VIII et transformés en grandes demeures pour les nobles les plus riches ; de plus, après leur service dans l'armée, ils ont été relâ-



chés loin de chez eux et près des grandes villes, où le marché du travail est de loin le plus florissant.

Cette évolution de la société est considérée comme un grave danger pour l'ordre naturel des choses. Selon la culture politique anglaise de l'époque, la société dans son ensemble doit être aussi bien hiérarchisée qu'aux premiers jours de la terre. L'homme a autorité sur la femme, l'adulte sur l'enfant, le maître sur le serviteur. Au niveau humain, une femme sans mari ou un homme sans maître sont des dangers pour la paix du royaume. Au niveau national, la paroisse est le premier échelon d'une chaîne qui passe par les shérifs, les *Lords Lieutenants*, jusqu'à la reine qui ne répond qu'à Dieu. Ces jeunes gens qui n'ont pas de travail et qui ont quitté leur paroisse sont des électrons libres, des cultivateurs de chaos, d'autant plus effrayants qu'ils se déplacent le plus souvent en groupes et qu'en 1560, les moins de 25 ans représentent plus de la moitié de la population.

Pour maîtriser cette masse terrifiante, le gouvernement d'Elizabeth doit inventer de nouvelles règles, trouver les premières solutions aux plus graves problèmes de l'époque moderne : la pauvreté et la criminalité.

Sous le règne d'Elizabeth, la pauvreté permanente ne s'élève qu'à 4% (7% en période de famine). Mais la pauvreté occasionnelle, celle qui frappe les travailleurs itinérants en période creuse, touche entre 12 et 18% de la population. C'est souvent cette précarité qui pousse certains à se tourner, de temps à autre, vers la criminalité. Face à cet état de fait, et en raison des famines de plus en plus fréquentes, les *Justices of the Peace* commencent en 1563 à collecter des fonds pour aider les pauvres. En 1572, un nouvel impôt, le *Poor Rate*, demande aux citoyens de participer à l'aide

publique accordée à ceux qui n'ont pas les moyens de vivre. La société commence alors à faire la distinction entre les *impotent poor*, ceux qui ne sont pas physiquement capables de travailler, soit à cause de leur âge, soit à cause d'un handicap ; les *idle poor*, ceux qui sont pauvres parce qu'ils ne sont pas travailleurs ; et les *able-bodied poor*, ces travailleurs qui sombrent dans la pauvreté lorsqu'il n'y a plus de travail à leur proposer. Seuls les premiers ont vraiment droit aux bénéfices de la *Poor Rate*, tandis qu'on réfléchit, pour les derniers, à un moyen de les faire travailler pour la paroisse en échange de l'aide apportée. Les prétendus fainéants, bien entendu, n'ont droit à rien.

En Angleterre, depuis le démantèlement des monastères, le principal organe d'aide aux plus démunis est l'hôpital de paroisse. Son premier rôle est bien entendu de soigner, mais il a aussi pour mission de punir ceux qui ont fauté et de les éduquer moralement. Les bonnes paroles des pères, cependant, n'ont pas le temps d'imprégner l'esprit des patients, car ceux-ci restent rarement plus de deux ou trois mois. Les revenus d'un hôpital proviennent de la *Poor Rate*, de testaments, et de pensions offertes par certaines compagnies ou guildes. Les citoyens payent aussi directement les soins administrés à leurs serviteurs. Ces revenus sont alors partagés avec les paroisses les plus pauvres. A Londres, ils s'élèvent à 7 000 livres par an, un chiffre plus qu'honorable, mais ridicule au regard des 75 000 pauvres de la capitale qui espèrent obtenir des soins. Evidemment, les seuls à y avoir droit se trouvent être les enfants et les personnes âgées.

A Londres, un hôpital pour pauvres est donc réservé aux enfants : Christ Hospital. L'établissement refuse de prendre en charge les filles mères et, théoriquement, les enfants illégitimes, mais ces derniers



se voient en pratique toujours offrir des soins. Les médecins qui y opèrent sont des hommes désintéressés et passionnés par leur travail, si bien que les bourgeois et les nobles, impressionnés par les bons soins apportés aux orphelins et autres bâtards de manants, amènent leurs propres bambins. Bien évidemment, on leur demande une petite participation financière, et l'engagement personnel des médecins se trouve ainsi récompensé par des entrées d'argent supplémentaires à investir en faveur des plus démunis.

V. LES LOISIRS

Les loisirs varient légèrement entre les villes et les campagnes, entre les nobles et les manants, mais tous – ou presque – ont en commun la mauvaise opinion qu'en ont les puritains. Les jeux violents, les pièces grossières, et toutes les activités qui sont si populaires qu'elles inspirent une intolérable promiscuité, sont régulièrement condamnées dans les livres et les sermons.

I. LA CHASSE

Comme dans tous les pays d'Europe à l'époque, la chasse est un loisir très apprécié des nobles, mais aussi des autres classes de la population, en particulier à la campagne, où les grandes étendues vides permettent aux grands et petits propriétaires de ne pas se marcher sur les pieds. En Angleterre, on chasse le cerf, le daim, le chevreuil, le renard, le lièvre, le blaireau, la loutre, le sanglier, et la chèvre sauvage.

Si la partie de chasse est bien entendue centrale, la préparation est aussi très importante. Une meute de chiens est constituée avec soin, en choisissant des chiens

de tailles différentes, aux cris complémentaires, en fonction du style du chasseur. Le veneur a aussi pour mission d'arpenter le terrain choisi la veille de la partie ; en fonction de ce que les animaux qu'il rencontre sont des prédateurs ou non, il tire de plus ou moins bons présages.

2. LE FOOTBALL

Ce que les Anglais du XVI^e siècle appellent football est en fait plus proche du rugby. Le jeu se déroule entre deux villages voisins ; chaque équipe (formée d'autant de joueurs qu'il y a de volontaires) doit apporter la balle (fabriquée à partir d'une vessie de porc fourrée, et parfois renforcée de cuir) dans le village adverse, et ce par tous les moyens. Si l'entrée du village est trop bien protégée, le joueur peut marquer un point en envoyant la balle dans le clocher de l'église.

Pour prendre possession de la balle, on se frappe, on se pousse... Les blessures sont plus que courantes, et les blessures graves régulières. De plus, toute cette violence déborde parfois des limites du jeu, et des combats éclatent entre joueurs en dehors des matchs, allant, paraît-il, jusqu'au meurtre. Les autorités n'apprécient pas vraiment ces décharges de brutalité, et Henry VIII, lui-même amateur de ce sport, a essayé de l'interdire en 1548. Condamné par les puritains, ce loisir attire énormément de spectateurs qui apprécient les côtes cassées et les nez sanglants.

Toutes les franges de la population se plaignent à jouer au football, même si dans les milieux plus aisés, le jeu possède plus de règles : vingt joueurs, exactement, se disputent la balle devant Mary Stuart en 1568, lors de sa toute première captivité anglaise à Carlisle. De l'autre côté du spectre social, des hommes de l'explorateur John Davis,



débarquant au Groenland en 1586, racontent avoir disputé une partie contre des Inuits intrigués.

3. COMBATS D'ANIMAUX

Pour ceux qui aiment le suspense et la vue du sang, un autre loisir très apprécié est l'organisation de combats d'animaux.

Dans les campagnes, ce sont principalement des coqs – aux ergots coupés – que l'on dresse à se battre. Dans les grandes villes, et à Londres en particulier, où le loisir a atteint un degré d'évolution plus avancé, et où les organisateurs ont plus de moyens car plus de spectateurs, le jeu consiste à faire combattre des chiens contre un taureau (le bull-baiting) ou un ours (le bear-baiting). Les chiens spécialement entraînés à attaquer le taureau sont appelés bull-dogs, mais ils perdront considérablement de leur taille et de leur puissance au cours des siècles suivants. Le gros animal, attaché pour que ses adversaires aient une chance (on arrachait parfois aussi les dents des ours), doit réussir à vaincre le plus de chiens possibles. Malgré tout le mal qu'on leur fait, curieusement, les ours sont très populaires, et les plus puissants, rendus célèbres par leurs nombreux combats, possèdent une foule d'admirateurs affectueux. Elizabeth elle-même apprécie beaucoup le bear-baiting, organisé pour elle par son *Master of Revels*.

4. LE BOWLING

Ce terme anglais représente le jeu de boule, ou pétanque. On trouve des bowl-alleys à la campagne, en ville et à la cour, indifféremment. C'est un jeu d'adresse, presque toujours pimenté de nombreux paris. Les joueurs, qui démarrent la partie l'esprit

léger, sont très bientôt penchés autour du cochonnet et se chicanent pour des quarts de pouce de distance. Un bel esprit dira plus tard : « au bowling, on jette trois choses en plus des boules : du temps, de l'argent et des jurons ; et ces derniers à raison de dix pour une. » Il est aussi souvent dit qu'il suffit de regarder un perdant pour découvrir sa vraie personnalité.

5. JEUX DE TABLE

Les échecs et les dames sont répandus, mais de très loin le plus populaire jeu de table est le backgammon, que l'on appelle à l'époque 'tables'. Les règles sont déjà arrêtées, et il s'agit donc de faire avancer des pions le long de deux rangées en tirant leurs déplacements aux dés.

Les jeunes seigneurs qui sont envoyés à l'université mais qui trouvent idiot d'étudier alors qu'ils n'auront jamais besoin de travailler, partagent leur temps entre les dés et les tables.

4. DROGUES RÉCRÉATIVES

Le tabac, appelé Nicotiana ou « graine de nicotine », introduit en Angleterre par le corsaire John Hawkins à son retour des Amériques, a énormément de succès (tout comme les esclaves noirs, eux aussi introduit à Londres par Hawkins).

Les amateurs ne sortent pas de chez eux sans leur pipe, qu'ils allument partout où ils se posent, que ce soit au théâtre, à la taverne, ou bien entendu, chez le marchand de tabac.

Bien que certains scientifiques espagnols lui attribuent des dizaines de capacités médicinales, la plupart des observateurs de l'époque décrivent déjà les ravages qu'il



INSPI SCÉNARIO

DEUX MORTS ET UN DISPARU

Les PJ sont censés rencontrer un marchand français pour qu'il les mette au courant de la santé du parti marianiste en France et en Ecosse, mais quand ils arrivent à l'auberge où il leur a donné rendez-vous, l'homme ne vient pas. En se renseignant auprès de l'aubergiste, il leur apprend qu'il a pris une chambre ici, pour lui et ses deux valets, il y a trois jours, mais qu'il ne l'a pas vu sortir aujourd'hui.

En fait, l'homme est mort dans sa chambre, sans la moindre blessure, et ses deux valets ont disparu.

L'un d'eux erre dans les rues de la ville, sans aucun souvenir des deux dernières années, avec le vague sentiment d'avoir mangé quelque chose. L'autre s'est enfui, s'est fait attaquer par des bandits de grand chemin, et

est aussi capable d'infliger, et surtout le désagrément causé aux autres, qui n'apprécie pas forcément que les murs de leur maison, et les tapisseries, soient imbibés de l'odeur. Comme dirait l'un des personnages féminins de *L'honnête Ribande (The Honest Whore)*, « ça vous fait une haleine puante comme de la pisserie de renard ! »

Les apothicaires cultivent aussi du cannabis, administré pour le mal d'oreille, mais s'ils le vendent aussi pour une consommation de plaisir, ils rappellent que son

s'est fracassé le crâne en tombant de cheval. Il a sur lui une note à propos de son maître, manifestement adressée à un médecin, parlant de douleurs au crâne et au ventre.

Les PJ auront peut-être affaire aux brigands pour la récupérer. Mais il n'y a plus de médecin dans le village, depuis que celui qu'ils avaient perdu sa licence. Les PJ peuvent le trouver et lui demander s'il a exercé récemment, mais saoul, il niera. En fait, c'est bien lui qui a prescrit, contre une belle somme d'argent, de l'opium contre la douleur. Les doses étaient bien trop fortes pour des néophytes, et le marchand est mort, tandis que son valet, qui en avait volé un peu, est devenu amnésique. L'autre valet, qui avait acheté la dose, craignant d'être considéré coupable, s'est enfui et n'a pas eu de chance.

Pendant ce temps, l'aubergiste a appelé le *constable*, qui veut en savoir plus sur les PJ et les recherche, bien que ceux-ci n'aient pas forcément envie d'être trop interrogés étant donné leur passé.

principal effet est de « retirer aux hommes toute volonté propre. »

Enfin, l'opium est utilisé pour faire oublier la douleur et aider à s'endormir, mais si une trop grosse quantité est prise, cela peut tuer, ou faire perdre la mémoire. Dans ce cas, il faut réveiller la victime par tous les moyens et lui administrer un lavement.

La consommation de cannabis ou d'opium par un personnage augmente tous ses jets d'1 niveau de difficulté.



« NOUS N'AVONS QU'À BANNIR LES RÉFORMATEURS EN LANCASHIRE,
STAFFORDSHIRE, SHROPSHIRE ET AUTRES CONTRÉES BARBARES, QU'ILS
USENT LEUR ZÈLE SUR LES PAPISTES ! »

UN MEMBRE DU CONSEIL PRIVÉ, À PROPOS DES PURITAINS.



au XVI^e siècle, deux souverains récents, Henry VI et Richard III, ont prouvé qu'un homme trop pieux ne fait pas un bon roi d'Angleterre. Au contraire, Henry VII et Edward IV ont montré qu'être résolu et impie n'empêche pas d'être un monarque efficace et même prestigieux. Même si la propagande nécessite qu'elle apparaisse comme un grand serviteur de la foi, Elizabeth se sent en vérité bien plus proche de la deuxième catégorie. Pragmatique, elle tente de faire en sorte que la religion n'interfère pas avec le reste de sa politique. Mais évidemment, l'époque n'est pas propice aux réves agnostiques.

I. LA RÉFORMATION DE L'ÉGLISE D'ANGLETERRE

Quand Elizabeth décide de réformer la religion nationale, le pays sort de cinq années d'un règne catholique fervent durant lequel 300 protestants ont été exécutés, et beaucoup d'autres ont fui à l'étranger. Elle doit donc réussir à accoucher de lois qui soient acceptées à la fois par les évêques actuels et par les calvinistes fraîchement revenus de Genève. Un tel tour de force n'est possible



que grâce à quelques emprisonnements, et surtout en retirant des textes tout ce qui pourrait paraître choquant à l'une ou l'autre partie. Le résultat est une religion d'état, au fonctionnement clair et au contenu autrement plus pragmatique qu'idéal.

Le premier des trois actes de Parlement qui régissent l'Église d'Angleterre est l'acte de Suprématie (1559). C'est celui qui a été le plus facilement accepté, puisqu'il se contente de nommer Elizabeth « Gouverneur de l'Église ». Mais il posera problème plus tard, quand les puritains lui reprocheront de conserver le modèle épiscopal de l'Église catholique.

Le second, l'acte d'Uniformité (1559), explicite les canons de la pratique religieuse, le déroulement de la messe, en particulier la lecture de la Bible en anglais, l'interdiction d'un certain nombre de rituels et la destruction des images idolâtres. Ayant été beaucoup plus difficile à faire voter, ce canon se trouve criblé d'éléments catholiques, comme le port du surplis, conservés pour que l'acte passe mais qui seront plus tard violemment critiqués.

En 1563, une commission est réunie pour rédiger une série d'articles censés définir précisément la religion d'état. Les membres se basent alors sur les quarante-deux articles de foi écrits sous le règne d'Edward VI, principalement par l'archevêque Thomas Cranmer, mais retirent trois articles jugés trop extrêmes. Elizabeth en retire un quatrième, sur la communion, pour ne pas choquer ses sujets à tendance catholique. Il est réinséré en 1570, à la suite de l'excommunication d'Elizabeth, ses sujets catholiques étant de toute manière forcés de choisir entre leur loyauté et leurs convictions religieuses. Ces trente-neuf articles de religion, insérés en partie dans le *Livre des Prières Communes*, définissent la future religion anglicane.

I. LA STRUCTURE DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE

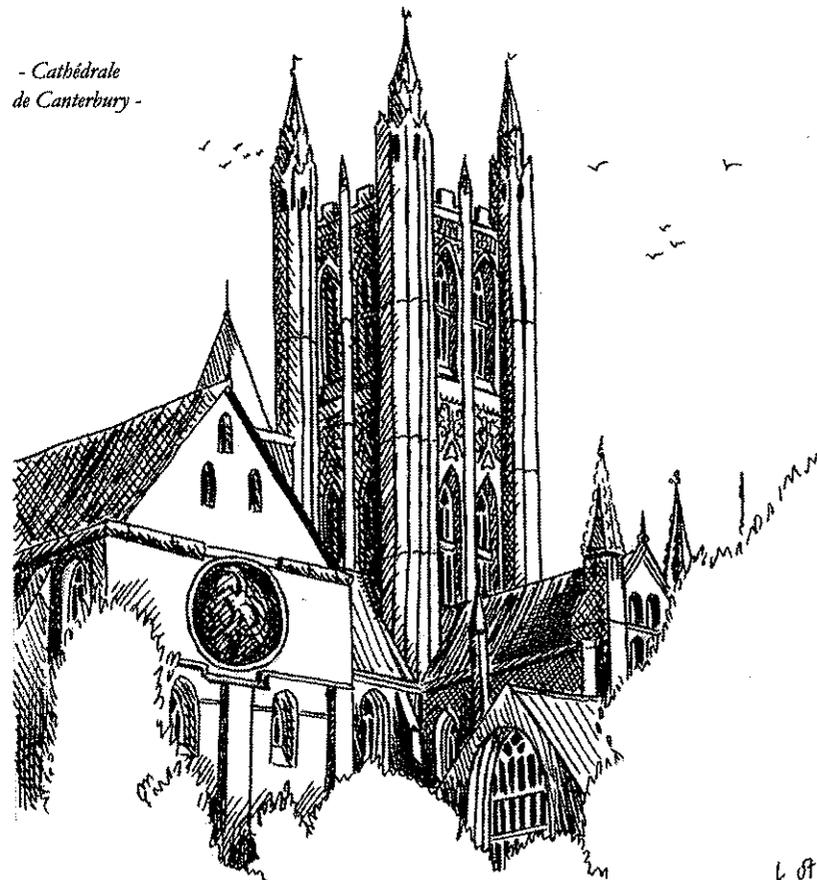
L'Église d'Angleterre est dirigée par l'Archevêque de Canterbury, qui ne rend de comptes qu'à Elizabeth (même si, bien entendu, il s'entretient régulièrement avec les principaux membres du Conseil privé). Il se partage les vingt-six diocèses du royaume avec l'archevêque de York et vingt-quatre autres évêques sous sa responsabilité. Ces vingt-six diocèses sont divisés en 9 400 paroisses, sur lesquelles veillent 8 000 pasteurs (recteurs, vicaires ou curés). Les recteurs sont assez bien payés, mais les vicaires très mal, et c'est pourquoi il n'y a pas assez de pasteurs pour le nombre de paroisses, ce qui oblige certains à occuper plusieurs postes.

Le but de cette structure épiscopale, dirigée d'en haut par une hiérarchie stricte, est d'assurer l'unité de l'Église et le conformisme des pasteurs, mais le manque de moyens de l'Église l'a poussé à vendre l'administration de nombreuses paroisses à des patrons, qui imposent sur leurs terres leur forme de religion favorite (allant du puritanisme le plus révolutionnaire au catholicisme le plus traditionnel).

Les pasteurs, au début du règne, sont terriblement peu éduqués, mais les réformateurs prennent à cœur d'améliorer la situation, et de plus en plus d'entre eux sortent d'une université. Mais ce plus haut degré d'instruction n'empêche pas les pasteurs d'être plus proches de leurs paroissiens que du temps des catholiques. Ces pasteurs, en effet, sont mariés ; ils passent moins de temps à effectuer des rituels parfois obscurs, et plus à prêcher la parole de Dieu, de préférence à l'aide d'exemples concrets et issus de la vie quotidienne (il est courant de commencer un sermon par une expé-



- Cathédrale
de Canterbury -



rience personnelle récente). Et en vérité, dans de nombreuses paroisses, l'Église prend un visage beaucoup plus humain, d'autant plus qu'avec tous les privilèges judiciaires qui leur ont été retirés, les tribunaux ecclésiastiques se spécialisent dans les affaires de couple.

L'importance accordée à l'éducation des pasteurs est aussi la marque d'une Église qui

place au centre de sa doctrine l'instruction du peuple. Chaque adulte, et même chaque enfant, devrait être en mesure de lire la Bible chez lui, sans l'aide d'un ecclésiastique. *La Bible de Genève*, publiée en 1561, est distribuée dans des dizaines de librairies de par le royaume, et un exemplaire est enchaîné à l'intérieur de chaque église, pour que chacun puisse venir en lire ou en étudier un passage quand il lui chante.



LES LIMITES DE LA TOLÉRANCE RELIGIEUSE

Si Elizabeth et ses proches répugnent à punir les catholiques, il n'est pas de même à l'égard de tous les dissidents.

En 1575, vingt-cinq Hollandais de confession anabaptiste sont arrêtés à Londres. Cette secte, qui refuse de baptiser les enfants tant qu'ils ne sont pas en mesure de faire le choix par eux-mêmes, et surtout qui ne reconnaît pas le pouvoir des magistrats ou des princes, est persécutée partout sur le continent. Réfugiés en Angleterre en croyant qu'ils seraient à l'abri, ils se retrouvent jugés et condamnés au bûcher.

L'idée même du bûcher pour ces familles de chrétiens fait remonter à la surface le souvenir des procès religieux du temps de Bloody Mary, et le dégoût est général. John Foxe, auteur

du *Book of Martyrs* sur l'utilisation du bûcher par les catholiques anglais, écrit à Elizabeth une longue lettre déclarant que le bûcher est une pratique plus fréquente chez les papistes que dans la Bible. Elle fait suivre la lettre au tribunal, mais parce qu'elle n'intervient pas personnellement, les juges n'y prêtent aucune attention. Par humanité, qui dans ce cas paraît un bien grand mot, les femmes et les enfants sont « seulement » fouettés et bannis du royaume. Cinq hommes, qui ne se sont pas repentis pendant le procès, sont condamnés à mort. Trois d'entre eux reviennent finalement sur leur choix face à la lourdeur de la peine capitale, mais les deux derniers tiennent bon, et sont brûlés à Smithfields le 22 juillet 1575.

Personne ne sait pourquoi les juges ont tenu à leur imposer de telles peines. Le sort réservé à ces anabaptistes, en parfaite contradiction avec le discours officiel sur la tolérance religieuse, démontre que ce combat d'Elizabeth en faveur des catholiques est avant tout politique.

2. LA RELIGION DANS LA SOCIÉTÉ

La réforme anglaise est partie du haut, et du centre. Les idées de Luther, Zwingli, et plus tard de Calvin, ont atteint l'île sous la forme de tracts, qui n'atteignent finalement que les régions dont les rivières donnent sur la Manche. Une fois que certains penseurs, séduits, ont commencé à les diffuser autour d'eux, elles se sont propagées dans les zones urbaines, où la population plus nombreuse et plus

éduquée vit à proximité des ateliers d'imprimerie. Dans le nord, plus pauvre, illettré, et donc plus conservateur et traditionaliste, ces idées ont beaucoup moins de succès. Les concepts catholiques de purgatoire et de bonnes actions sont concrets et donc facilement compréhensibles. Les messes en latin sont rassurantes, car malgré son ignorance, on sait qu'il existe des gens qui comprennent parfaitement ce dont il s'agit. La grâce et la prédestination, au contraire, sont des concepts beaucoup trop abstraits, et la lecture de la Bible en anglais, avec ses termes obscurs et ses constructions de phrases difficiles, met chaque croyant face



à sa propre ignorance (un sentiment désagréable s'il en est). De plus, de nombreux paysans très pauvres dépendaient de la charité des monastères, et ils souffrent beaucoup de leur démantèlement.

C'est donc la ferveur et l'énergie déployée par les pasteurs anglicans qui permet, pendant les premières années de la réforme, de faire accepter la nouvelle religion au plus grand nombre (même si les prières latines réapparaissent sous des formes variées, comme au sein de la « magie blanche »). Comme la doctrine officielle laisse planer un flou sur plusieurs points de friction entre les deux obédiences, et comme l'immense majorité de la population n'est pas assez éduquée pour comprendre ce que certains détails peuvent avoir d'important, elle accepte facilement les nouvelles règles. Quitte à prononcer en latin quelques expressions apprises dès le plus jeune âge, et à venir à la messe avec le missel ou le rosaire familial.

II. OPPOSANTS DE TOUS BORDS

I. LES PURITAINS

Appelés « puretains » par les Français et « réformateurs » par les politiciens de l'entourage d'Elizabeth, à cause de leur désir de nettoyer l'Eglise Anglicane de ses derniers résidus de papisme, ces hommes sont les pires ennemis d'Elizabeth en terme de religion.

Issus de bonnes familles mais pas de la noblesse, ils sont extrêmement nombreux au Parlement, ce qui leur donne un pouvoir bien trop grand au goût d'Elizabeth. Elle

déteste leur austérité, et surtout leur intolérance : pour eux, la répression du catholicisme devrait être généralisée et violente s'il le faut. Ils sont convaincus que le papisme ne s'éteindra pas de lui-même, et qu'il faudra bien, à un moment ou à un autre, le passer par les armes. Pour ne rien arranger, ils considèrent que l'organisation pyramidale de l'Eglise nationale reflète son origine catholique, et qu'elle devrait, en fait, être séparée de l'état. Ils rêvent d'une Eglise locale, dirigée, dans chaque paroisse, ou chaque diocèse, par un conseil d'anciens, comme décrit dans l'Ancien Testament. Evidemment, rien n'in-supporte plus Elizabeth que de s'entendre dire qu'elle ne devrait pas être à la tête de son Eglise.

En 1572, alors que les rapports avec les puissances catholiques deviennent de plus en plus tendus, Elizabeth se retrouve obligée de gérer une autre menace intérieure : les puritains se sont réunis en un véritable parti politique, au Parlement, et même à la cour, où Leicester s'est mis en tête de soutenir leurs idées. Quand ils essaient de faire voter la liberté de liturgie dans chaque paroisse, elle comprend aisément qu'ils espèrent prêcher, avec l'accord de leur évêque, une forme plus extrême de protestantisme, et décide de l'interdire. Certains évêques ont des sympathies puritaines, mais quand ceux-ci commencent à violemment remettre en cause leur poste, comme étant un immonde reste de papisme, ils sont bien obligés de se ranger du côté d'Elizabeth. Ceux qui ne le font pas, cependant, sont démis de leurs fonctions ; ils se trouvent alors un patron à la cour, et décuplent leur influence. Pour empêcher qu'un véritable conflit n'éclate entre les radicaux et Elizabeth (qui cherche toujours un moyen d'empêcher une guerre civile dans son royaume, et une guerre de religion généralisée en Europe), Lord Burghley organise le vote de manière à laisser passer

quelques petites mesures en faveur des puritains de temps en temps. Juste assez pour calmer temporairement les ardeurs de ce lobby toujours plus puissant.

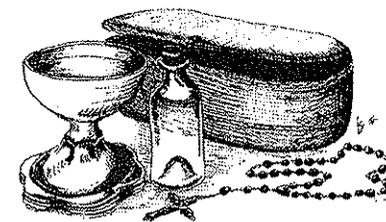
Mais le parti puritain finit par se considérer comme un adversaire légitime du gouvernement. En février 1576, le très éloquent gentilhomme du Suffolk, Peter Wentworth, qui aime appeler les évêques d'Elizabeth de « petits papes », fait un long discours contre la politique de tolérance à l'égard des catholiques et s'attaque directement à Elizabeth, lui reprochant de mettre la vraie foi en danger en laissant la vie sauve à Mary Stuart. La majorité des membres du Parlement, qui n'appartient pas à sa faction extrémiste, est vivement choquée par cette attitude, et la Chambre des communes ordonne immédiatement la censure du discours et l'arrestation du député déloyal. Au bout d'un mois seulement, Elizabeth le fait libérer, mais elle est soucieuse que cet homme puisse s'avérer dangereux pour son pouvoir. Cependant, le mal est fait. A plusieurs reprises, Wentworth sera jeté en prison pour des discours irrespectueux envers la reine, mais le plus grave, c'est qu'il n'est bientôt plus le seul. Le puritanisme, muselé le mieux possible par l'arrêt des *prophesyings* (des conférences publiques lors desquelles des théologiens débattaient du dogme) et la surveillance accrue des évêques, a malheureusement énormément de succès au sein de la bourgeoisie, chez les petits propriétaires et auprès du petit peuple des villes. La population rêvée pour siéger au Parlement.

2. LES CATHOLIQUES

En juin 1570, après la Révolte du Nord, une proclamation de la reine promettait que cette rébellion facilement étouffée n'avait rien changé à la volonté de tolérance exprimée depuis le début du règne

par le gouvernement, et que jamais celui-ci n'irait « fouiller dans les consciences ». La liberté de culte était toujours garantie en privé à tous ceux qui se conformaient à la pratique anglicane en public. Le but était qu'aucun catholique ne se trouve obligé de choisir entre sa foi et sa loyauté envers la couronne. Cette politique permettait de réduire l'opposition à une infime minorité de catholiques fervents, faciles à museler, tout en s'assurant le consentement passif de la majorité de la population. Qu'importait, au fond, à Elizabeth d'être la parfaite reine protestante quand elle pouvait être reine de tous les Anglais et s'inscrire dans la continuité d'une dynastie, d'une tradition de monarques de droit divin, au prix d'un peu de diplomatie ? Mais cette politique était particulièrement risquée car elle empêchait d'avoir la moindre idée du nombre de catholiques en Angleterre ; elle partait aussi du principe que faute de visibilité, le catholicisme s'éteindrait en l'espace d'une génération ou deux ; or au début des années 1570, la contre-réforme atteint de plein fouet le royaume.

En 1568, William Allen, un catholique anglais réfugié en France, a créé un séminaire à Douai. Là, les jésuites forment des jeunes gens issus de bonnes familles anglaises à devenir des prêtres. En 1574, les premiers séminaristes reviennent en Angleterre, avec pour mission non pas de convertir des hérétiques, mais de ranimer la ferveur catholique chez ceux que





la réforme ne séduit pas. Déguisés en soldats, en dentistes, en vagabonds, ils sont cachés par des habitants et prononcent des messes privées dans les châteaux de grands seigneurs. Ils portent une petite sacoche en cuir solide, contenant juste le nécessaire pour effectuer une communion : une petite bouteille de vin, un calice et une coupelle en métal pour l'ostie. Une quarantaine d'entre eux débarque sur l'île en l'espace de

trois ans, et rapidement, la contre-réforme rencontre du succès auprès de catholiques placides, mais qui vivent de plus en plus mal d'avoir à se cacher pour prier.

En 1571, à la suite de son excommunication, Elizabeth avait utilisé son veto royal contre des mesures ouvertement anticatholiques. Elle savait pourtant que désormais, un catholique fervent avait le droit, et même la mission sacrée, d'essayer par tous les moyens de la déposer, mais elle avait choisi de croire en la loyauté de ses sujets.

Malheureusement, les catholiques extrémistes commencent à se multiplier depuis le retour des séminaristes, et la situation devient de plus en plus dangereuse pour la reine : combien de temps encore, avant qu'un fanatique n'essaie de l'assassiner ? C'est pourquoi les lois anti-catholiques se multiplient, bien qu'Elizabeth continue à mettre son veto quand elle estime que le texte s'attaque trop explicitement aux convictions intimes. Au grand dam de son maître-espion Francis Walsingham (« encore un ou deux ans, et il sera trop tard »), elle refuse de punir ses sujets catholiques autrement que pour trahison. Le catholique le plus fervent, s'il lui reste loyal, doit pouvoir vivre en paix en Angleterre.

Elizabeth, cependant, est régulièrement poussée à agir par le parti puritain. Les affaires trop publicisées sont une arme qu'ils utilisent contre elle, et c'est pourquoi il lui arrive d'agir à contrecœur : en 1572, lors d'un *progress*, une grande statue de la Vierge est découverte par hasard dans la grange de son hôte catholique. Les images idolâtres, cheval de bataille de nombre de réformateurs, est un sujet beaucoup trop sensible pour qu'elle puisse se permettre de ne rien faire. La statue est immédiatement brûlée, et le seigneur coupable arrêté. Elle le fera pourtant libérer peu après.

PRÊTRE SÉMINARISTE

Providencia : Bon samaritain (d8)

SAVOIR : LETTRÉ (D10)

Mémoriser 4	Angéologie 1
Astrologie 1	Cosmographie 2
Grec Ancien 2	Français ou Italien 2
Latin 5	Lire / Écrire 3
Philosophie 2	Stratégie 1
Théologie 6	

SENSIBILITÉ : OUVERT (D8)

Perception 3	Cuisine 1
Maquillage 1	Orientation 2
Perspicacité 2	

ENTRETIEN : DISERT (D10)

Charme 4	Baratin 4
Commander 2	Discrétion 3
Éloquence 3	Enseigner 3
Étiquette 1	Marchandage 2
Mendier 2	

PUISSANCE : DÉLICAT (D6)

Bonus dégâts -1	
Pièces d'armure lourdes 3	
Effort 2	Lutte 1

COMPLEXION : ANÉMIQUE (D4)

Endurance 1

ADRESSE : INGAMBE (D8)

Actions/tour 2	Course 3
Initiative 3	Équitation 2
Escalade 1	Escrime 1
Ésquivé 2	Se cacher 5

INSPI SCÉNARIO

TOUS PLUS FOUS QUE LUI

Les PJ sont cachés chez des habitants dans la campagne anglaise. Sara, la femme qui les accueille, s'occupe de ses deux enfants, bientôt adolescents, et de son frère Edmund. Quelques années plus tôt, la famille a abrité un séminariste que la police secrète a finalement découvert. A l'époque, cette complicité n'était pas passible de mort, mais ils ont tout de même été torturés pour obtenir des informations supplémentaires sur les *recusants* de la région. Sara a eu la chance de n'en garder que des cicatrices, mais son mari est mort d'infections peu après et Edmund a lentement sombré dans la folie.

Or ce soir-là, Edmund a fait une terrible bêtise ; il a vandalisé l'entrée de l'église et a inscrit un passage de la Bible en latin sur la porte, à la craie. Tout le monde au village sait qui est le coupable et beaucoup d'entre eux savent aussi que la famille abrite les PJ. Si ces derniers ne font rien, toute la famille sera arrêtée et, la loi ayant bien changé depuis la première fois, condamnée au supplice pour trahison.

La mission est difficile. Il faut retrouver Edmund sans se faire remarquer et nettoyer la craie qu'il a sur les mains et les vêtements, puis essayer de lui créer un alibi en négociant avec des voisins. Mais le plus difficile, moralement, est qu'il faut trouver un autre coupable pour les autorités, et donc potentiellement faire condamner un innocent.

Au cours des années 1570, la situation continue à dégénérer, jusqu'à ce qu'en 1577, un séminariste pacifique, Cuthbert Mayne, soit exécuté sans avoir jamais exprimé le moindre concept séditieux. Aux yeux du gouvernement, prêcher la vieille religion catholique fait désormais de vous un homme coupable du pire des crimes. Pendant les années qui suivront, 123 autres prêtres seront condamnés, selon la méthode réservée aux traîtres, à être *banged, drawn & quartered*.

III. SUPERSTITIONS

Ce que les intellectuels de l'époque appellent superstitions sont des croyances issues de la période médiévale, telles que les fées, ou des pratiques traditionnelles liées aux rituels catholiques. Elles sont très répandues, et ce à tous les niveaux de la population, puisque même Elizabeth offre plus ou moins sérieusement de petits charmes à ses favoris pour les protéger du danger. Mais les traditions sont de plus en plus remises en cause par les réformateurs, qui considèrent toutes les superstitions comme impies, et du fait de l'origine plus ou moins catholique d'un grand nombre d'entre elles, cette condamnation est très souvent à considérer comme appartenant au débat religieux.

I. LES SPECTRES

Le cas des fantômes illustre parfaitement la question : selon la croyance commune, un fantôme est l'âme d'un mort qui vient passer un temps très court sur terre, le plus souvent pour faire passer un message. Ils apparaissent de préférence la nuit, et à une seule personne à la fois. Pour s'en débarrasser, il suffit généralement de retrouver la tombe de l'âme égarée, et de taper



dessus du pied en déclarant : « Vade ad Gehennam ! ». Les apparitions sont aussi plus nombreuses certains jours du calendrier des fêtes catholiques, et c'est là que la question devient théologique. Les plus nombreuses apparitions sont celles d'âmes damnées, qui sont complètement noires, tandis que les âmes venues du paradis, parfaitement blanches et lumineuses, sont très rares. Mais il est aussi généralement reconnu que les âmes échappées du purgatoire sont d'apparence normale et leur apparition assez fréquente. Or les réformés ne croient pas au purgatoire, et aux bonnes actions ou autres offrandes pour en sortir plus vite. Ils sont d'autant plus véhéments à l'égard de cette croyance que certains théologiens catholiques ont fourni comme preuve de l'existence du purgatoire et de l'utilité des bonnes actions, que des fantômes avaient témoigné en faveur de cette théorie. Dans les milieux éduqués, c'est un sujet de choix pour se moquer de la vieille religion, mais pour les pasteurs sur le terrain, c'est un cauchemar que de devoir combattre ce genre de superstition au quotidien.

2. LA SORCELLERIE

De toutes les superstitions dont sont victimes les Elisabéthains, la peur des sorcières est certainement la plus répandue, et la plus reconnue, comme le prouve le Witchcraft Act de 1563.

Comme partout, ce sont souvent des femmes qui hallucinent en se jetant corps et âme dans un désir de vengeance, d'intégration ou de pouvoir, mais contrairement à l'Ecosse, où les sorcières obtiennent leur pouvoir de toutes sortes de manières et tout aussi souvent pour faire le bien que le mal, les Anglais ne croient qu'en une seule manière d'obtenir des pouvoirs magiques : l'allégeance au Malin.

Quand une femme réussit plusieurs prodiges (le plus souvent des guérisons), de telle manière que son maître devient suspicieux et s'en inquiète, il commence par lui demander comment elle fait. Si elle refuse de répondre, il est aisé de deviner la vérité, et on exerce alors sur elle quelques tortures simples, comme lui déboîter les doigts. Généralement, elle finit par avouer avoir rencontré le Diable, et souvent avoir commis avec lui des actes coupables. Après quelques mois en prison, l'ennui et les mauvaises conditions lui délient à nouveau la langue, et elle se met à dénoncer d'autres participants.

Dans son essentiel *Discoverie of Witchcraft*, Reginald Scott raconte comment un enfant non baptisé et non protégé par le signe de la croix est souvent enlevé par les sorcières, qui après l'avoir tué, enterré et avoir violé sa tombe, le font cuire dans un chaudron pour en faire des onguents magiques. Mais si le crime a véritablement lieu, Scott soupçonne déjà, en puritain inquisiteur et sceptique, que les femmes qui commettent ces atrocités n'en tirent des pouvoirs qui n'existent que dans leurs têtes. Et bien qu'il ne soit pas capable d'exprimer ce qui leur arrive, il est raisonnable de considérer que de nombreuses plantes utilisées dans leurs décoctions doivent avoir des effets narcotiques.

3. LES FÉES

Grim, Gull, Pinch ou Puck, les fées qui vivent sous les ordres du roi Oberon et de la reine Titania, adorent les humains, et plus que tout leur jouer des tours. Cette croyance a la qualité d'être véritablement réservée à la sphère privée et à la vie quotidienne, de telle sorte qu'elle n'entre pas en opposition avec la religion réformée. En effet, il est rare de discuter du royaume des fées, mais tout le monde garde de son enfance la conviction à demi endormie



- John Dee -

qu'elles existent. Quand un objet disparaît, qu'un enfant ou un animal tombe malade, si une rougeur apparaît sur un bras, ou que l'on est pris de nausée, c'est le mauvais tour d'un habitant de l'autre monde. Plus qu'une croyance ordonnée, décrite et ritualisée avec précision, c'est une manière d'expliquer simplement, pour se rassurer, tout ce qu'il y a d' inexplicable dans la vie.

4. JOHN DEE ET L'ASTROLOGIE

Les présages faisant aussi partie des superstitions répandues, il est vite apparu des scientifiques pour essayer de justifier, d'expliquer et d'élaborer des théories à propos de cette pratique. Le plus célèbre d'entre eux est le mathématicien John Dee, astrologue d'Elizabeth. Scientifique reconnu dans toute l'Europe, qui donnait à vingt ans des conférences à la Sorbonne devant une audience nombreuse, il est généralement reconnu par ses congénères comme l'homme le plus érudit de l'époque. Après avoir étudié les mathématiques et l'astronomie, puis la géographie et la cartographie, pendant des années, il s'intéresse à l'astrologie, qui lui paraît complémentaire, et à la cabale. Il rédige alors des ouvrages de philoso-

phie hermétique, tentant, comme les autres auteurs de sa tendance, de trouver la clé de l'univers, un motif qui se répète à l'infini et à toutes les échelles de l'existence.

Il possède un miroir aztèque en obsidienne, et regarde souvent dans sa surface d'un noir d'encre pour essayer de voir le futur. Il prétend l'avoir reçu d'un ange, et la vérité est que personne ne sait comment cet objet est arrivé en sa possession.

JOHN DEE

Grâces : Disciple de Calliope, Disciple d'Uranic
Providence : Fils prodigue (D6)
Bienveillance 4

SAVOIR : HUMANISTE (D20)

Mémoriser 6	Alchimie 4
Allemand 3	Arabe 3
Arithmétique 9	Astrologie 7
Cabale 6	Cartographie 4
Cosmographie 7	Grec Ancien 4
Hébreu 3	Français 4
Italien 2	Latin 5
Lire / Écrire 4	Philosophie 6
Théologie 3	

SENSIBILITÉ : FIN (D10)

Perception 4	Dessin 4
Littérature 3	Navigation 2

ENTRETIEN : DISERT (D10)

Charme 4	Éloquence 4
Enseigner 5	Étiquette 2

PUISSANCE : MENU (D4)

Bonus dégâts -2
Pièces d'armure lourdes 1
Effort 1

COMPLEXION : DISPOS (D8)

Endurance 3

ADRESSE : GAUCHE (D6)

Actions/tour 2	Course 2
Initiative 2	Calligraphie 4
Équitation 1	



CHAPITRE 4 LA CRIMINALITÉ

La peur des jeunes gens sans maître qui quittent leur paroisse et s'extrait ainsi du système, entraîne la création de lois sur le vagabondage qui visent à interdire aux travailleurs itinérants d'errer sur les routes, ce qu'ils sont pourtant bien obligés de faire. Incidemment, ces lois obligent aussi les troupes de théâtre à se trouver des patrons, dont ils portent les couleurs pour montrer qu'ils sont – d'une certaine manière – des serviteurs, et non pas des vagabonds.

Hors-la-loi par nature, il devient très difficile pour les garçons visés de ne pas se laisser séduire par la criminalité, la vraie, puisque la société autour d'eux s'évertue à leur faire comprendre qu'ils ne valent, de toute manière, pas mieux.

I. LES MÉTIERS DE L'OMBRE

A la campagne, ceux qui ne trouvent pas de travail et ne veulent pas mendier deviennent voleurs de poules ou bandits de grand chemin, mais la plupart vont trouver du travail à la ville, et surtout dans la capitale, où les opportunités sont nombreuses. Si chaque spécialité a un nom, les bonnes gens qui ne sont pas au fait de ces choses-là, appellent tous les criminels des *evil men*.

VOICI UNE LISTE DES PRINCIPAUX TYPES DE CRIMINELS :

UPRIGHT-MAN

Un ancien serviteur, doué pour le vol et l'escroquerie, souvent armé et agressif pour plus d'efficacité, qui se contente de soutirer



une partie de leur butin aux autres voleurs. S'entourant de brutes moins habiles, il se fait chef de gang, et peut ainsi prendre le contrôle d'un quartier, rackettant tous ceux qui travaillent sur son territoire, qu'ils soient voleurs, taverniers ou prostituées. Sa femme est appelée *Autem-Mort*.
(*Baratin* +2 ; *Commander* +3 ; *Comptabilité* +3 ; *Intimider* +2 ; *Lire/Ecrire* +1)

RUFFLER

Un ancien soldat qui, sans emploi, choisit le racket plutôt que de mendier, et peut rejoindre les services d'un *upright-man*, pour la tranquillité de n'avoir qu'à obéir.
(*Puissance* +1 ; *Armes d'bast* +3 ; *Bagarre* +2)

JARKMAN

Grâce à sa connaissance du droit, il fabrique de faux papiers officiels. Il est aussi

VOLEUR

Grâces : Robuste ou Doigts de fée
Providence : Brebis égaree

SAVOIR : SOT (D4)

Mémoriser 1 Tactique 1

SENSIBILITÉ : ÉTRIFIÉ (D6)

Perception 2 Orientation 3
Perspicacité 1

ENTREAGENT : BADIN (D8)

Charme 3 Baratin 2
Comédie 1 Discrétion 2
Étiquette 1 Intimidation 1
Marchandage 3 Mendier 2

PUISSANCE : MEMBRU (D8)

Bonus dégâts 0
Pièces d'armure lourdes 5
Effort 3 Bagarre 1
Forcer 2 Saut 1

COMPLEXION : GAILLARD (D10)

Endurance 4 Canotage 2
Dive bouteille 2 Natation 1

ADRESSE : INGAMBE (D8)

Actions/tour 2 Course 3
Initiative 3 Crochetage 1
Détrousser 2 Escalade 1
Esquive 2 Jeux de cartes 1
Jeux de dés 2 Lancer 1
Se cacher 3

chargé de marier les couples de brigands de son quartier.

(*Calligraphie* +2 ; *Lire/Ecrire* +2 ; *Dessin* +1 ; *Droit* +3)

CUTPURSE

Le plus commun de tous les voleurs, il utilise un petit couteau pour couper la cordelette qui attache la bourse à la ceinture. Souvent très jeune, il commence par



apprendre à l'arrière d'une taverne, dans de véritables petites écoles pour voleurs tenues par un *upright-man*. Quand il a appris à aller piocher les pièces dans une bourse sans faire sonner les grelots attachés, il est prêt à être lâché dans une foule où arracher des bourses sera pour lui un jeu d'enfant. (Adresse +1 ; Détrousser +4)

HOOKER (OU ANGLER)

Un voleur qui attrape des biens dans les maisons, à l'aide d'un crochet au bout d'un bâton passé par la fenêtre. (Adresse +1 ; Acrobatie +2 ; Lancer +1)

PRIGGER

Un voleur de cheval. (Équitation +3 ; Se cacher +2)

SWADDLER

Un trafiquant, qui, par exemple, fournit en alcool les tavernes sans licence. (Discrétion +2 ; Baratin +2)

BAWDY BASKET

Une voleuse qui, contre des petits cadeaux faits aux servantes, obtient la permission d'entrer chez les gens. (Entregent +1 ; Baratin +2 ; Discrétion +3 ; Détrousser +2)

DOXY

Une jeune fille séduite ou violée par un *upright-man*, dont ce dernier espère faire une prostituée. De nombreux termes péjoratifs sont utilisés pour décrire les jeunes femmes qui ne sont ni mariées ni servantes, en particulier *Dell* (pour les adolescentes) et *Walking Mort* (pour les femmes). Evidemment, ce sont les premières victimes des autres criminels.

AUTRES

Le *Kinchin Co* et la *Kinchin Mort* sont les enfants des criminels, qui seront, comme il ne fait à cette époque aucun doute pour personne, « bientôt mûrs, bientôt pourris »...

Un certain nombre de petits escrocs ont pour spécialité de mendier en se faisant passer pour fous (*Abram-man*), épileptiques (*Counterfeit Crank*) ou muets (*Dumberer*). Beaucoup moins dangereux que les faux avocats, ils sont pourtant régulièrement poursuivis par la police. (Baratin +3 ; Comédie +1 ; Maquillage +2 ; Mendier +2)

TRICHEURS PROFESSIONNELS

Les Anglais aiment jouer, mais plus que tout, ils aiment parier sur le résultat. Tous les jeux de cartes et de dés sont donc potentiellement des jeux d'argent, et certains ont appris à en profiter. Vêtus comme des membres de la cour grâce à des gains précédents, ils s'inventent une petite histoire (« J'ai étudié en France pendant quatre années, et dès mon retour suis venu me mettre au service du Lord Chancellor »), et s'assoient à table avec quelque grand seigneur. Ils sortent leurs dés pipés ou leur cartes aiguisées et en moins d'une heure, ils sont plus riches que le cousin de la reine (les joueurs appellent toujours « cousin » une victime qui mord à l'hameçon et se laisse entraîner malgré l'évidence de ses pertes).

Au milieu du règne d'Elizabeth, la technique est si bien rodée qu'il faut l'apprendre auprès d'un maître. Chaque tour à un nom, et correspond à un jeu et un dé particuliers. Certains dés font toujours 2 et 5, d'autres jamais 3 et 4... Avec les cartes, l'important est de bien mélanger en fonction du jeu



choisi, d'avoir su marquer les cartes de telle manière à pouvoir les reconnaître au premier coup d'œil, sans qu'un novice puisse rien remarquer. Si le cousin veut avoir le dos au mur, il ne se rendra pas compte qu'il est au pied d'un grand miroir, et si au contraire il préfère avoir la foule dans le dos, il peut être sûr d'avoir un complice de son adversaire penché au-dessus de l'épaule. Quoi qu'il fasse, celui qui tombe dans les filets d'un tricheur est sûr de perdre.

S'attaquer aux grands du royaume est peut-être bien dangereux quand il s'agit de rendre des comptes, mais qui ne prendrait pas le risque en voyant ces coquins mener un train de vie digne de la comtesse de Hardwick ?

TRICHER AVEC LES COMPÉTENCES JEUX DE DÉS ET JEUX DE CARTES

S'il utilise une de ces compétences sans tricher, un personnage s'oppose à la même compétence chez son adversaire. S'il gagne, il gère bien ses paris, et gagne *plus d'argent* que son adversaire, bien qu'ils aient autant gagné l'un que l'autre *statistiquement*.

S'il utilise sa compétence pour tricher, un personnage gagne automatiquement, mais son jet s'oppose à un jet de *Perspicacité* de son adversaire, qui peut repérer quelque chose de louche. Une réussite normale au jet de *Perspicacité* permet de comprendre que la fortune penche artificiellement en faveur du tricheur, tandis qu'une réussite critique permet de repérer la technique employée.

II. LE BRAS ARMÉ DE LA LOI

Sous les Tudor, de nombreuses lois font leur apparition, pour interdire, mais surtout pour définir la punition en cas de violation d'un interdit dont la gravité était jusqu'alors tacite. Comme la plupart de ces punitions sont des amendes, il apparaît clairement que ces lois sont motivées par la nécessité pour le gouvernement de trouver de nouvelles sources de revenu, mais elles illustrent aussi le désir grandissant de réguler la vie des sujets de la reine. Les procès se multiplient (13 300 en 1580), mais cette augmentation du nombre d'amendes concerne principalement les bonnes gens, ceux qui ratent un prêche, ou oublient de payer la *Poor Rate*. Quand il s'agit de punir les criminels, la loi se montre autrement plus dure, surtout que sous le règne d'Elizabeth, pour la première fois, les peines augmentent d'intensité pour les récidivistes.

Les coupables de félonie, c'est-à-dire ceux qui ont commis un meurtre, un viol ou un acte de pyromanie, sont pendus. Commettre un vol d'une valeur totale supérieure à 12 pence est aussi considéré comme une félonie, mais les autorités sont conscientes que la somme limite est affreusement basse et que si elle devait punir tous les coupables de tels crimes, ce serait un véritable bain de sang. C'est pourquoi, très souvent, le prix des objets volés est sous-évalué par le jury, pour que l'accusé soit simplement coupable d'un petit larcin (qui lui vaut tout de même des coups de fouet ou un séjour en prison).

La peine la plus terrible est celle indiquée sur les papiers officiels sous le sigle « HDQ ». Ces initiales signifient *Hanged, Drawn & Quartered*, et représentent le



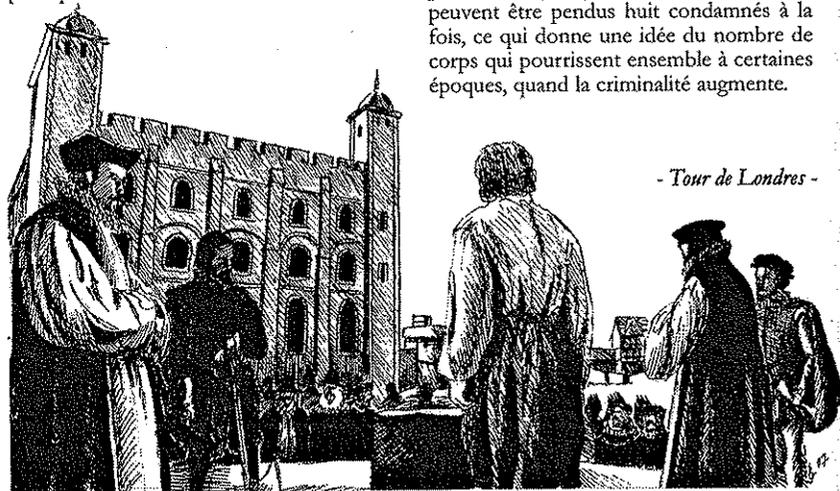
sort réservé aux traîtres. Pendus (*Hanging*) jusqu'à être à moitié morts, ils sont ensuite descendus de l'échafaud et étendus sur un billot. On leur ouvre alors le ventre et on jette leurs entrailles au feu (*Drawing*). S'ils ne sont pas encore morts, tout au moins sont-ils déjà évanouis quand, pour finir, on leur coupe les membres et la tête (*Quartering*). La population, qui pourtant prend beaucoup de plaisir à assister aux exécutions, supporte mal cette méthode, et si plusieurs condamnés sont victimes de ce châtement le même jour, le dégoût finit par être le plus fort et des émeutes éclatent au sein de la foule.

Le bûcher est réservé aux femmes accusées de trahison, aux sorcières et aux hérétiques. C'est une méthode utilisée beaucoup plus rarement que dans les autres pays, puisque Elizabeth refuse de faire condamner les catholiques comme hérétiques. Quand ils doivent être punis de mort, pour « assurer la sécurité de la reine et du royaume », ils sont condamnés comme traîtres, et donc punis selon la méthode précédente. Les principales victimes sont les membres de

sectes plus faibles et plus exotiques, comme les anabaptistes, qui sont persécutés avec la même ferveur dans tous les pays d'Europe.

Autour de Londres, les lieux réservés aux exécutions sont peu nombreux. La Tour de Londres prend en charge l'exécution des traîtres, principalement parce que c'est la prison chargée de veiller sur eux et parce que la garnison est plus à même de contrôler les débordements. A Wapping, en aval de la Tamise, les pirates sont pendus à marée basse, de telle manière qu'ils aient la tête sous l'eau à marée haute. West Smithfields, de temps en temps, accueille le bûcher d'une sorcière, d'un hérétique, mais le plus souvent sert à punir les meurtriers coupables de petite trahison, c'est à dire de s'être attaqué spécifiquement à un parent ou à un maître.

La plupart des exécutions de la ville, les pendaisons de félons, ont lieu à Tyburn. Sur la colline, un étrange échafaud reste monté toute l'année : le *triple tree* (le triple arbre) est constitué de trois poteaux, reliés par trois longues poutres. A chaque poutre peuvent être pendus huit condamnés à la fois, ce qui donne une idée du nombre de corps qui pourrissent ensemble à certaines époques, quand la criminalité augmente.



- Tour de Londres -



- Staple Inn, rattachée à Gray's Inn -

La pendaison d'un félon est un des spectacles les plus appréciés par la population de la capitale, ce qui explique pourquoi de si nombreuses pièces de théâtre y font référence. Le condamné, après être allé boire un dernier verre à la taverne en compagnie de son bourreau, est amené sur place attaché à un chariot sans roue, suivi de son cercueil et d'un pasteur. En fonction de sa popularité, il reçoit des pierres ou des cadeaux. Quand il arrive en vue du *triple tree*, une foule immense est déjà agglutinée au pied de la colline. Des vendeurs à la crieie proposent des fruits, des friandises, ou des *execution scenes*, des pamphlets qui racontent chacun une exécution célèbre. Le clou du spectacle est le discours : le condamné, en haut de la colline, attend que l'audience fasse un peu moins de bruit et fait le récit des événements qui l'ont mené ici. Plus son expérience est édifiante, ou plus ses aventures sont excitantes, et plus il a de chances que son discours soit retranscrit, imprimé et vendu plus tard, à l'exécution d'un autre.

I. LES AVOCATS

On appelle avocat n'importe quel homme qui prend en charge les affaires judiciaires d'un autre. Sous Elizabeth, leur nombre augmente environ de 1000 à 1600. Ils sont de deux sortes :

Un *Solicitor*, contre une somme d'argent, prépare et dirige un dossier, mais son rôle est encore très vague à l'époque, et les escrocs abondent.

Un *Attorney*, au contraire, est autorisé à prendre la parole à la place de son client lors du procès, mais pour atteindre ce niveau, il a du étudier plusieurs années et prêter serment à la fin de son cursus. Pour apprendre le métier, un jeune homme intéressé par le droit peut soit devenir l'apprenti d'un avocat, ou entrer dans un *Inn of Court*, une sorte de grande maison où il vit et étudie avec des dizaines d'autres jeunes gens. Les quatre *Inn of Court*, tous situés autour de Londres, sont *Inner Temple*, *Middle Temple*, *Gray's Inn* et *Lincoln's Inn*. Une forte rivalité existe entre les hôtes des *Inns of Court* et les apprentis placés chez des professionnels, car il y a d'un côté les théoriciens, qui étudient la loi et débattent sur les implications constitutionnelles de telle ou telle proclamation, et de l'autre les praticiens, qui apprennent sur le tas, au contact de la population. Cette rivalité dégénère régulièrement, lorsque des bandes d'apprentis viennent à un *Inn of Court* pour se bagarrer avec les autochtones.

Les juges, les huissiers et les avocats chargés de gérer les affaires d'un tribunal étudient dans un *Sergeant's Inn*, qui leur coûte 40 livres par an, pendant sept ou huit ans.



C'est beaucoup, et sans une aide financière extérieure, il est pratiquement impossible de trouver une telle somme d'argent, mais ceux qui y arrivent peuvent compter sur un salaire annuel de l'ordre de 600 livres !

2. AMENER UN CRIMINEL DEVANT LA JUSTICE

Entre les deux tiers et les trois-quarts des procès pris en charge par les tribunaux royaux concernent le vol, et les meurtres représentent entre 10 et 15%. En cas de vol, la victime dépose une plainte. Quand un corps est découvert, celui qui le trouve déclenche un *hue & cry*, en prévenant les quatre premières personnes qu'il croise. Celles-ci ont la responsabilité d'aller prévenir le *bailiff*, qui envoie un employé de la ville, peu ou pas formé à la médecine, pour qu'il décide des causes de la mort. Si elle lui paraît suspecte, le *bailiff* convoque le coroner et tous les citoyens de la ville au-dessus de l'âge de douze ans. Le *coroner* en sélectionne douze dès son arrivée (dans les trois jours), qui vont l'accompagner auprès du corps pour l'observer, et décider si c'est un accident, une mort naturelle, ou un meurtre. Il aura tendance à opter pour le meurtre, car dans ce cas une enquête est ouverte, et si un coupable est découvert, ses biens seront confisqués et 13s. 4d. réservés au *coroner*. Certains pays d'Europe pratiquent déjà l'autopsie, mais en Angleterre toute dissection est interdite et même considérée comme de la barbarie. S'il estime que c'est un meurtre, il ordonne immédiatement l'arrestation des suspects, qui devront rester en prison jusqu'à ce que le tribunal se réunisse.

A Westminster, les cours centrales se réunissent pendant quatre semaines, quatre fois dans l'année.

A la campagne, les Sessions Trimestrielles se réunissent chaque trimestre pendant trois jours ; secondés par douze jurés, le *Justice of the Peace* préside. Des informateurs amateurs en profitent pour présenter des listes de délits dont ils ont été témoins, en échange de quoi ils reçoivent à chaque fois la moitié de l'amende. Si l'acte est trop grave pour être jugé par des citoyens, le plaidoyer est envoyé à la cour centrale concernée, qui l'ajoute à la liste des procès prévus lors de la prochaine tournée. Deux fois par ans, les juges des cours centrales doivent alors faire une tournée dans tout le royaume, pour rendre leur jugement dans les tribunaux d'assises des différents comtés.

Un procès pour meurtre dure rarement plus de quelques minutes. Un individu accusé de félonie ou de trahison n'avait pas le droit d'être représenté par un avocat, et parce que l'accusation est habituellement faite au nom de la couronne, un témoin de la défense parle contre la reine, ce qui est très mal vu. Le seul moyen pour un accusé de se défendre est de se confronter directement à ceux qui témoignent contre lui. S'il est habile, il peut s'en sortir, mais mettre un doute dans la tête d'un juré n'est pas suffisant, car la justice n'est pas basée sur la notion de preuve, ou d'unanimité. Ce qui paraît le plus évident pour le plus grand nombre est considéré comme la - plus probable - vérité.

3. LES FORCES DE L'ORDRE

Grâce à la centralisation effectuée par Elizabeth et son conseil, le système administratif anglais se modernise efficacement sous son règne. Alors qu'à l'époque médiévale, plusieurs autorités issues de plusieurs sources à différentes échelles entraient régulièrement en conflit, le modèle pyramidal élisabéthain permet de bien mieux réguler la vie quotidienne à l'échelon local.



Les *Justices of the Peace* (Juges de Paix), ont la responsabilité d'administrer leur portion du royaume. Leur mission consiste à s'assurer que les routes et les ponts sont en bon état, qu'il y a assez de prisons, que les prix et les salaires sont respectés, et que la *Poor Rate* est payée par tous.

En plus de ces fonctions administratives de première importance, ils préparent les procès, appellent les intéressés et les témoins à comparaître et président chaque trimestre les Sessions Trimestrielles.

De plus en plus nombreux, ils sont 1 738 en 1580, pour gérer l'ensemble du royaume, et prennent de plus en plus de place par rapport aux administrateurs traditionnels. Ces nouveaux fonctionnaires, proches de la paroisse, sont nommés directement par le gouvernement de la reine, qui centralise ainsi les actions des autorités au niveau local.

Le *Sheriff* est aussi nommé par le Conseil privé, mais tous les pouvoirs qu'il avait au Moyen-Âge sont passés entre les mains des *Lord Lieutenants* et des *Justices*. Mal payé, il se contente désormais d'une fonction policière en appliquant les décisions de ces derniers. Il doit donc organiser à ses frais exécutions, transports de prisonniers, etc. Evidemment, ce poste n'intéresse pas grand-monde, et ceux que l'on nomme et qui s'y plaisent sont en fait passionnés par ces activités de terrain peu reluisantes.

Le *Coroner*, dont il a été question plus tôt, a pour mission de déclarer les causes d'une mort. S'il estime que c'est un meurtre, il peut ordonner des arrestations, et c'est le seul pouvoir qui lui reste de la période où il était le représentant de la couronne. Désormais, il obéit, comme tous, aux *Justices*.

La police locale est formée des *High Constables* et des *Petty Constables*, des gens peu éduqués, issus de la population, qui exécutent les ordres des autorités judiciaires.

Le *High Constable* dirige la garde, gère les signaux d'alerte, surveille les réparations de routes et de ponts, et applique la loi à l'échelon local.

Il est secondé par les *Petty Constables*, choisis par le seigneur du manoir le plus proche,

PETTY CONSTABLE

Grâces : Robuste
Providence : Pauvre pêcheur (D4)

SAVOIR : SOT (D4)

Mémoriser 1	Armurerie 2
Artillerie 2	Héraldique 1
Tactique 2	

SENSIBILITÉ : ÊTRIQUE (D6)

Perception 2	Orientation 2
Perspicacité 1	Pistage 2

ENTREMENT : BADIN (D8)

Charme 3	Commander 1
Créer 4	Intimidation 2
Marchandage 1	

PUISSANCE : MUSCULEUX (D12)

Bonus dégâts 2	
Pièces d'armure lourdes 9	
Effort 5	Bagarre 5
Armes d'hast 4	Bagarre 2
Forcer 3	Lutte 1

COMPLEXION : LANGUIDE (D6)

Endurance 2	Dive bouteille 2
-------------	------------------

ADRESSE : INGAMBE (D8)

Actions/tour 2	Course 3
Initiative 3	Archerie 3
Arquebusade 1	Esquive 2
Jeux de dés 1	Lancer 1



ou élus par leurs villages respectifs. Ce sont les hommes de main, ceux qui courent après les criminels et appliquent les sentences sous les ordres du *shérif*. Ils sont armés en conséquence, d'armes traditionnelles comme le *bill* (une hallebarde primitive) et l'arc, mais aussi de piques et de mousquets dans les régions plus riches.

Les *Watchmen* sont eux aussi issus de la population. Ils ont pour mission de sonner les heures de la nuit et de repérer les malfaiteurs. Ils sont simplement armés de piques, de cloches et de lanternes.

4. LES PRISONS

Habituellement réservées à ceux qui attendent d'être jugés, les prisons accueillent aussi beaucoup de gens coupables d'offenses religieuses graves. En effet, sous Elizabeth, les cours ecclésiastiques ont perdu beaucoup de leur pouvoir, et en particulier, elles ne peuvent plus condamner à mort. Elles utilisent donc de plus en plus souvent la prison pour punir les déviances sexuelles qui forment le gros de leur travail.

Malheureusement pour les prisonniers, rester un peu trop longtemps dans une prison signifie la mort certaine, et pas une jolie mort, car elles sont dans un état ignoble. On y attrape quotidiennement la dysenterie et le typhus d'ailleurs surnommé « fièvre des geôles ». Il y fait froid, humide, les cellules sont infestées de vermine et il n'y a rien d'autre à manger que des aliments moisis, si l'on n'a pas d'argent. En effet, les gardes ne sont pas payés par une quelconque institution. Leur salaire provient de ce qu'ils font payer aux prisonniers la nourriture de meilleure qualité, ainsi que d'autres services nécessaires pour survivre au séjour, comme de la protection, le droit d'être seul dans sa cellule... Les visites sont autorisées, et les visiteurs peuvent même passer autant

de temps qu'ils veulent avec le prisonnier, à condition de payer le prix juste.

A partir de 1572, les *Justices of the Peace* commencent à lever des taxes pour nourrir les prisonniers. C'est la première fois que la société anglaise se voit d'une responsabilité envers ses criminels. Cette évolution est due à la multiplication des lois, qui commencent à mettre des gens honorables derrière les barreaux, dans l'attente de leur jugement.

En plus des circonstances habituelles, le monarque peut ordonner que n'importe qui soit jeté en prison pour aussi longtemps qu'il lui chante, s'il a été complice d'un crime (le plus souvent, en cachant aux autorités qu'il connaissait le coupable), ou en cas de *praemunire*, c'est à dire si un de ses sujets a soutenu à haute voix un pouvoir étranger (bien entendu, dès qu'il dépasse le stade des simples paroles, c'est une trahison en bonne et due forme).

5. LES THIEF-TAKERS

Pour échapper à la prison en attendant un procès, il faut être en mesure de trouver un personnage honorable, prêt à payer une caution et à prêter serment que l'accusé se présentera au procès. La caution s'élève à 40 livres en attendant que le Grand Jury local se réunisse, et à nouveau 40 livres si le Grand Jury décide que l'accusé doit apparaître devant la cour d'assises. Pour la plupart des petits criminels, c'est une somme énorme à réunir, et ils connaissent rarement un citoyen honorable pour prêter serment. Ils ont alors la possibilité de faire appel à un *thief-taker*, un professionnel des rouages du système.

Le *thief-taker* paie et prête serment pour des inconnus quotidiennement. Abreuvé de nouveaux clients par les gardes des prisons auxquels il graisse la patte, cet



homme entre deux mondes rend un grand nombre de services : à force de payer des cautions (ce qui l'oblige à garder un œil sur celui qu'il a libéré pour s'assurer qu'il reverra son argent), il connaît énormément de criminels. Mais s'ils apprécient son argent quand il s'agit de sortir de prison, ils savent aussi que sa loyauté n'est pas

arrêtée. Une victime de vol ou d'agression doit amener elle-même le coupable aux autorités, ce qui n'est pas toujours facile, d'une part parce qu'il se laissera rarement faire, d'autre part parce qu'il arrive que la victime ne connaisse pas l'identité de son ennemi. Elle peut alors faire appel au *thief-taker* qui, comme son nom l'indique, profite de sa grande connaissance du milieu criminel pour attraper un coupable. Mais rien n'est plus important pour lui que son profit personnel : si celui qu'il a attrapé est prêt à payer cher pour ne pas être livré aux forces de l'ordre, il préférera sans doute le laisser filer ; et s'il tient à tout de même toucher l'argent de ses employeurs, il pourra toujours attraper un innocent et le faire passer pour le coupable. Une fois le procès entamé, le travail du *thief-taker* n'est pas forcément fini : l'accusation peut très bien le payer pour produire un faux témoignage (comme dit plus haut, témoigner en faveur de l'accusé est mal vu, et le *thief-taker* ne portera jamais un tel coup à sa réputation, à moins que la somme offerte ne soit vraiment très élevée).

Le *thief-taker* est donc avant tout un débrouillard qui profite de toutes les approximations du système judiciaire de l'époque. Raisonnablement riche, il se fait passer pour un citoyen exemplaire auprès du grand public, alors qu'en vérité, c'est un homme d'action crapuleux, qui arpente les quartiers les plus mal famés à la recherche de criminels, pour s'en faire des ennemis ou des alliés.

III. L'ENTERREMENT

La plupart des corps sont enterrés dans la cour de l'église, sans cercueil. Quelques années plus tard, leurs os pourront être déterrés pour faire de la place aux suivants. Les plus riches ont droit à un cercueil, et peuvent se faire construire un tombeau à

THIEF-TAKER

Grâces : Fin garde
Providences : Brebis égarée

SAVOIR : LETTRÉ (D10)

Mémoriser 4	Armurerie 1
Artillerie 1	Comptabilité 1
Droit 3	Lire / Fierce 2
Stratégie 3	Tactique 2

SENSIBILITÉ : OBTUS (D4)

Perception 1	Évaluation 2
Orientation 5	Perspicacité 2
Pistage 4	

ENTREMENT : GALANT (D12)

Charme 5	Baratin 3
Commander 1	Discretion 1
Éloquence 2	Étiquette 2
Intimidation 3	Marchandage 4
Pose 2	

PUISSANCE : DÉLICAT (D6)

Bonus dégâts -1
Pièces d'armure lourdes 3
Effort 2 Bagarre 2
Forcer 1 Lutte 2

COMPLEXION : DISPOS (D8)

Endurance 3	Canotage 2
Dive bouteille 2	Natation 1

ADRESSE : GAUCHE (D6)

Actions/tour 2	Course 2
Initiative 2	Arquebusade 2
Détrousser 2	Fierce 2
Esquive 3	Jeux de cartes 1
Jeux de dés 1	Se cacher 2



l'intérieur de l'église. Certains d'entre eux, cependant, commencent à se faire construire leur tombe à l'extérieur.

Un tombeau étant un monument à la gloire de celui qui le fait ériger, il n'est pas rare que le commanditaire soit représenté sur les côtés de la pierre, avec ses enfants et les différentes femmes qu'il a eues dans sa vie.

INSPI SCÉNARIO

LES PARFAITS COUPABLES

Un *upright-man* désire se débarrasser d'un inconvénient qui a attiré sur lui l'attention du Conseil privé. Mais beaucoup de gens connaissant ses rapports de plus en plus tendus avec la victime, il craint d'être le premier soupçonné si le crime n'est pas expliqué autrement.

Il engage donc un *thief-taker* pour monter un dossier solide contre des étrangers, en l'occurrence les PJ. Voici comment s'organise le plan :

Dans la soirée, alors que les PJ rentrent à l'auberge, l'un d'eux est pris à parti par un homme bizarrement accoutré de couleurs vives, qui lui propose une partie de cartes ou de dés. Si le PJ accepte, il gagne sans trop comprendre pourquoi, et soudain, l'autre l'accuse de tricher, se lève et tire son arme. S'il refuse, l'autre insiste, hausse le ton, et harcèle le PJ jusqu'à ce que ça dégénère. Finalement, il prend la fuite.

Les papistes n'ont pas le droit à un service, et sont même parfois enterrés de nuit. Les coupables de suicide sont enterrés entre neuf heures du soir et minuit, après qu'on leur a planté un pieu dans le corps. Dans les régions plus traditionalistes, on continue à pratiquer certains rites d'origine normande, à base de bougies et de sel, accompagnés d'un chant sur le voyage du corps vers l'après-vie.

Plus tard, dans la nuit, alors que les PJ dorment au dernier étage (c'est pour ça qu'ils ont été choisis), un *hooker* utilise son crochet depuis le toit pour ouvrir leur fenêtre. Les PJ entendent un cri au-dessus de leur chambre, puis d'autres dans la rue, et quand ils passent la tête pour voir ce qui s'est passé, ils découvrent un corps écrasé dans la boue. Un homme pointe alors du doigt en direction des PJ et s'écrie qu'il a vu le corps tomber de cette fenêtre. Il vient en fait de deux mètres au-dessus, mais tout le monde se met rapidement à acquiescer. Car si le visage de la victime, ravagé par les coups, est impossible à reconnaître, les couleurs criardes de ses vêtements ne laissent aucun doute sur son identité.

En vérité, l'homme a été battu à mort deux jours plus tôt, mais pour le prouver, les PJ doivent retrouver le tricheur qui a attiré l'attention sur eux à l'auberge, attraper le *hooker* qui a ouvert leur fenêtre, crié, et fui par les toits, ou interroger rudement celui qui avait pour mission de pointer leur fenêtre devant tout le monde. Ils peuvent ainsi remonter jusqu'au *thief-taker*, qui leur proposera, contre une belle somme d'argent, de se retourner contre son employeur.



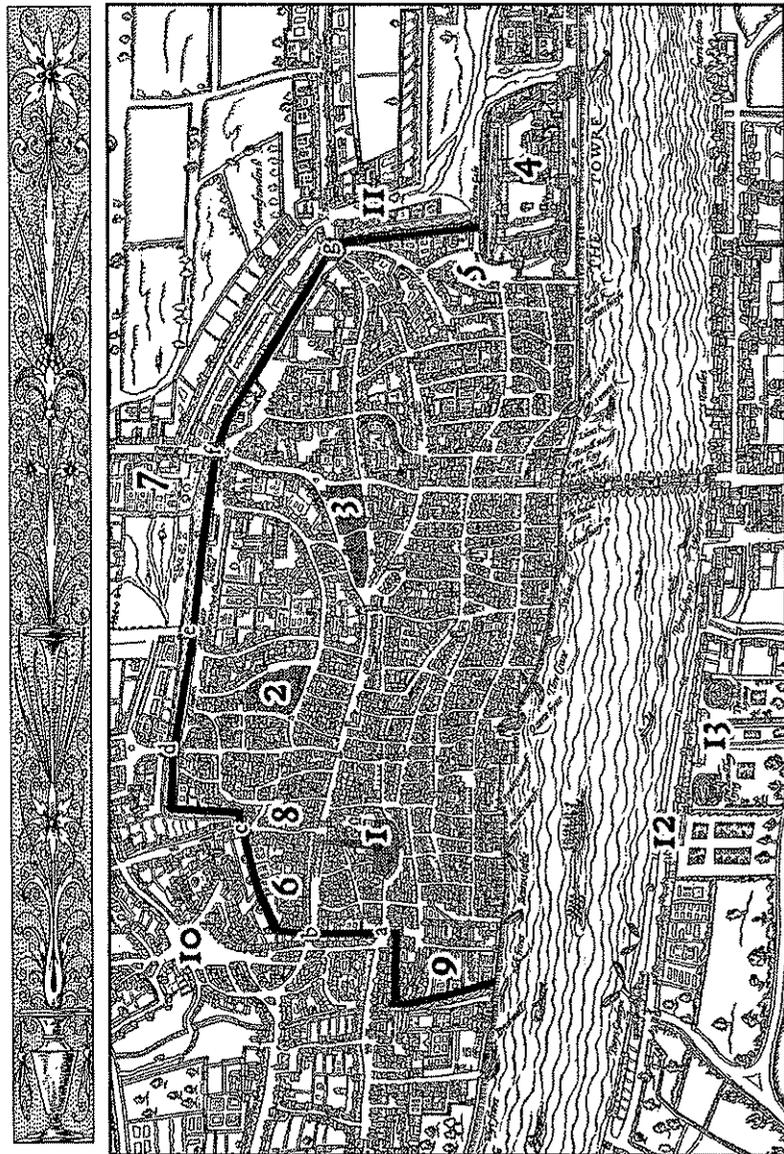
Entre 1550 et 1600, la population anglaise passe de trois à quatre millions. Cette population grandissante a besoin de travail, de nourriture et de produits manufacturés. Or la capitale est justement en pleine expansion depuis que Henry VIII a revendu les terres du clergé qui encerclaient la ville jusqu'alors et gênaient son développement. Jusqu'au début du règne d'Elizabeth, les terrains disponibles étaient peu recherchés et peu chers, mais après la réforme, de nombreux réfugiés protestants se sont mis à affluer, faisant grimper les prix mais donnant aussi du travail à de nombreux corps de métier. De ce fait, la population de Londres passe, elle, de 120 000 à 200 000 habitants pendant la même période (elle n'était que d'environ 60 000 en 1525). C'est une des plus grandes villes d'Europe, et la première mégalopole par son fonctionnement. Le développement de la cité est

frénétique. Les bourgeois, inquiets de cette expansion jugée anarchique, tentent de convaincre les nobles et les marchands de repartir, mais il est trop tard : Londres est comme le centre du monde.

I. ARRIVER À LONDRES

I. ENTRER PAR LA RIVIÈRE

Les voyageurs en provenance de France, d'Allemagne ou des Pays-Bas débarquent à Gravesend, dans l'estuaire de la Tamise. Mais il n'y a pas grand-chose à faire dans cette petite ville portuaire, puisque toute l'activité économique de la région a lieu plusieurs kilomètres en amont.



LES PORTES : a - Ludgate b - Newgate c - Cripplegate d - Aldersgate e - Moorgate f - Bishopsgate g - Aldgate
 LES LIEUX IMPORTANTS : 1 - Cathédrale St Paul 2 - Guildhall 3 - Royal Exchange 4 - Tour de Londres
 5 - Echaffaud 6 - Christ's Hospital 7 - Bedlam
 QUARTIERS D'ACCUEIL DES ÉTRANGERS : 8 - St Martin 9 - Blackfriars 10 - Smithfields 11 - Whitechapel
 SOUTHWARK : 12 - Bankside 13 - Arènes de jeu

Afin de rejoindre la capitale, ceux qui ont les moyens paieront 4 shillings pour louer une barque propulsée par quatre rameurs et un barreur, tandis que les plus pauvres prendront le ferry en compagnie des bœufs, des moutons, mais aussi des taureaux et des ours en chemin vers Southwark. Au cours du voyage, ils peuvent voir Greenwich, où la reine passe ses étés quand elle n'est pas en voyage dans les terres de ses seigneurs. Un escalier descend du palais directement au bord de l'eau. Quelques kilomètres plus loin, ils passent à Wapping in the Wose, où ont lieu nombre d'exécutions, en particulier celles des pirates. Les bourreaux ayant tendance à laisser les corps jusqu'à avoir à nouveau besoin de la place, les échafauds devraient être assez sinistrement décorés...

Tout le long du chemin, le paysage campagnard est entrecoupé de tavernes au bord de l'eau, où il est possible de s'arrêter quelques instants pour goûter sa première bière anglaise. Alors qu'ils remontent les derniers virages, les nouveaux arrivants peuvent bientôt apercevoir la Tour de Londres. Ils passent lentement devant, remontent jusqu'au pont, où on les invite à débarquer, au milieu des énormes navires marchands et de la cohue des quais.

D'ici, ils peuvent s'enfoncer dans une rue, ou dépasser le pont et faire appel à l'un des 3 000 bateliers qui assurent quotidiennement les déplacements sur la rivière.

2. LA TOUR DE LONDRES

Le premier bâtiment visible en arrivant à Londres par la rivière (et c'est le cas de tous les continentaux) est la célèbre Tour de Londres, dont la construction avait été ordonnée par Guillaume le Conquérant à la fin du XI^e siècle pour défendre la capitale des invasions, et pour défendre ses troupes de la population londonienne.

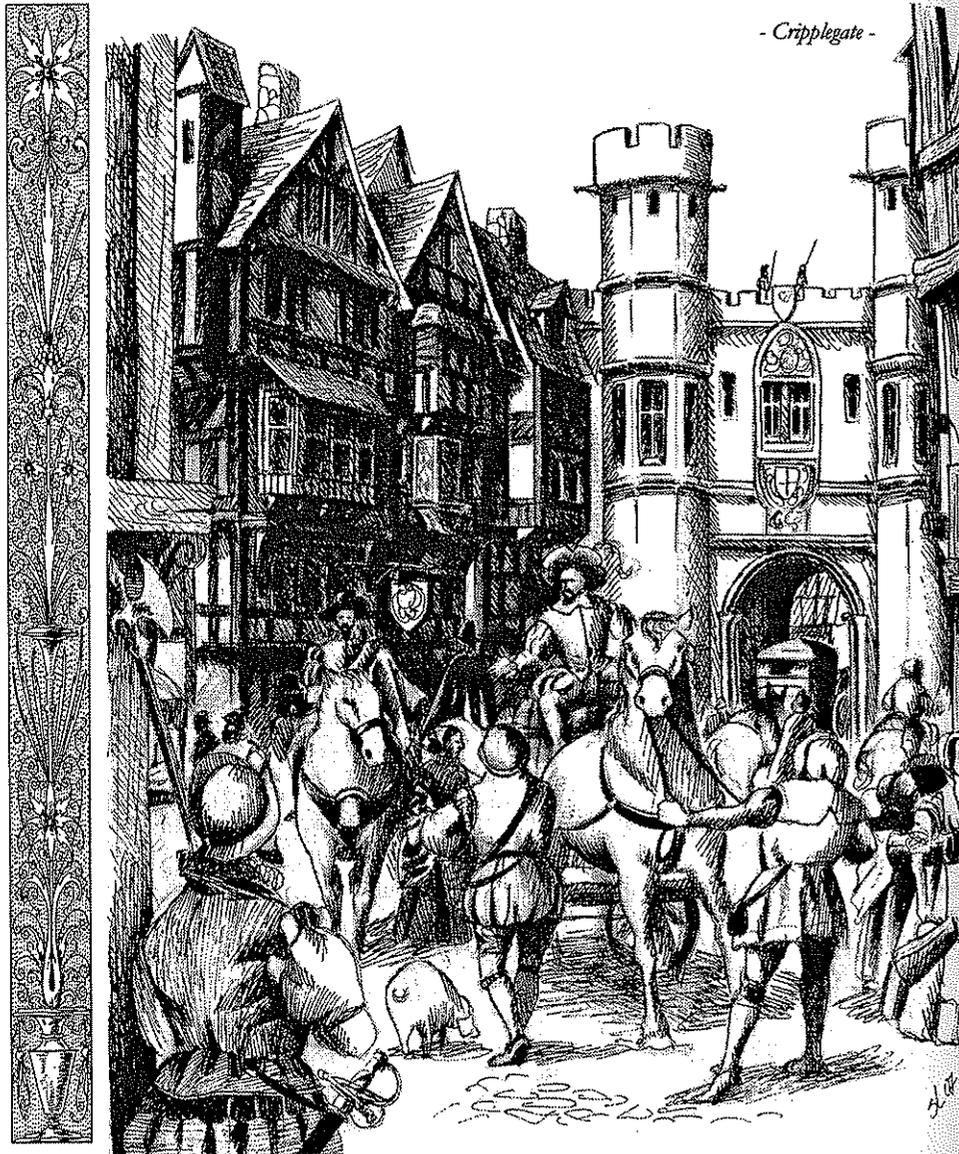


Le bâtiment, rénové à plusieurs reprises, dont une fois sous la supervision de Geoffrey Chaucer, l'auteur des Contes de Canterbury, a reçu de nombreux ajouts récents sous Henry VII, Henry VIII et Edward VI. Son aspect actuel, avec ses appartements en colombage, et la présence non loin des prisonniers des joyaux de la couronne, rappelle que c'était, encore quelques années avant l'arrivée d'Elizabeth sur le trône, une résidence royale. Et les Gentlemen de la Garde, dont la mission première semblerait être, logiquement, de s'occuper des prisonniers, font en fait officiellement partie de la garde rapprochée de la reine.

Pour entrer dans la prison, il faut commencer par traverser les douves au niveau d'une des tours de garde. On passe ensuite sous le premier rempart, dont les tours angulaires accueillent des appartements raisonnablement luxueux pour les prisonniers de marque, comme le duc de Norfolk. On arrive alors dans la cour, où ont lieu les exécutions (l'échafaud est d'ailleurs visible).



- Cripplegate -



Dans le fond, on peut apercevoir les baraquements des gardiens, et surtout, enfin, la Tour elle-même, un grand bloc de style Renaissance, entouré de tourelles rondes en pierre française, vieilles de 500 ans.

À l'époque, on raconte que le bâtiment originel remonte à Jules César, et que le mortier fut alors mouillé avec le sang de bêtes sauvages, mais ce sont tous deux des mythes, bien que souvent relayés par des personnes éduquées.

3. ENTRER PAR LA TERRE

Au XVI^e siècle, les remparts qui enserrent la City servent surtout à tenir les indésirables (les mendiants, les vagabonds, en fait tous les hommes sans maître) à l'écart. Les grandes portes sont donc gardées en permanence, il faut être capable de justifier sa venue et de citer quelqu'un chez qui coucher. Mais ces portes ne sont pas simplement des trous dans la muraille. Ce sont des bâtiments, dans lesquels des gens habitent, et qui sont entièrement intégrés aux constructions environnantes.

En arrivant par l'ouest, après avoir traversé les jolies forêts de hêtres de Spitalfields, puis l'immonde Fleet River qui se jette quelques centaines de mètres plus bas dans la Tamise, on peut entrer par Newgate, ou par Ludgate, qui sert aussi de prison et d'où il est facile d'atteindre le quartier de Blackfriars, tout de suite à droite.

Ceux qui arrivent du nord par la grand-route entrent par Aldersgate, un magnifique bâtiment à colombage, avant de traverser le quartier indépendant de St Martin le Grand. Bien qu'à l'intérieur des remparts, ce quartier également accessible par Newgate dispose, comme celui de Blackfriars, de privilèges hérités du temps où il appartenait à des moines. La ville de Londres n'y a pas

toute autorité, et c'est pourquoi les étrangers s'y installent en masse, pour ne pas avoir à respecter les centaines de règles qui caractérisent la vie de la capitale.

En venant du nord par les champs, le voyageur dépasse les champs de moulins de Finsbury Field, puis traverse Moorfields, étrangement coloré par toutes les étoffes qui sont étendues ici pour sécher après avoir été teintes. Il entre alors dans la cité par Cripplegate ou Moorgate, toutes deux situées dans le grand quartier nord de la ville, au centre duquel s'élève le majestueux Guildhall.

Venant du Norfolk ou du Suffolk, au nord-est de la capitale, la grand-route passe devant les deux premières salles de spectacle, le Theatre et le Curtain, puis devant Bethlehem Hospital, surnommé Bedlam, où sont traités les malades mentaux. Il faut, pour entrer dans la ville, passer par Bishopsgate, d'où pendent les têtes et les membres des traîtres exécutés à la Tour de Londres.

La seule route venant de l'est, Whitechapel, pénètre dans la City par Aldgate, qui conserve encore sa herse médiévale.

Ceux qui arrivent par le sud entrent à Southwark, le quartier des plaisirs, et doivent traverser la rivière pour atteindre la City, soit par le pont, soit en engageant un batelier.

II. L'ACCUEIL DES ÉTRANGERS

Puisque les Pays-Bas sont en guerre, et que l'Ecosse est une étendue sauvage où il ne fait pas bon vivre, l'Angleterre est le seul pays d'Europe où un gentilhomme peut



librement critiquer le pape et ses acolytes. De grandes vagues d'immigration frappent donc le royaume d'Elizabeth, à mesure que des milliers de protestants fuient les persécutions en Hollande, en Belgique, ainsi que dans le nord de la France et de l'Allemagne. Les administrateurs craignent que ces immigrants ne soient un danger pour l'économie, car beaucoup d'entre eux sont des artisans, mais en vérité, ils ne posent aucun problème. Les Flamands s'installent définitivement, mais les Français retournent chez eux une fois les troubles calmés (en 1562, 1566-7 et 1572), et comme la plupart des immigrés n'achètent pratiquement jamais un patent qui les naturaliserait, ils payent de lourdes taxes pour exercer leur métier, ce qui satisfait les autorités. La métropole, tolérante, s'assure qu'ils s'installent à Southwark, Blackfriars ou à St Martin le Grand, dans les quartiers pauvres et surpeuplés qui entourent la ville, où l'on interdit aux artisans d'avoir une boutique qui donne sur la rue, et une fois qu'ils sont tous ruinés, on leur confie les travaux manuels les plus difficiles.

Mais malgré tout ce qu'on leur inflige, les immigrés sont, comme partout et de tout temps, les premiers auxquels on pense lorsqu'il faut un bouc émissaire : ils volent les emplois, font augmenter le prix de l'habitat, et transmettent des maladies parce qu'ils sont pauvres et sales. De plus, ils ne respectent pas les lois du royaume : ils achètent de la propriété alors qu'ils ne sont pas citoyens, les subdivisent et les louent, ce qui a été interdit par les autorités justement pour empêcher les plus pauvres de s'installer trop près des riches. Comme si cela ne suffisait pas, ils vont jusqu'à garder les produits d'importation plus de six semaines, au mépris de toutes les règles de leur pays d'accueil. Et ce n'est pas comme s'ils faisaient des efforts pour s'intégrer ; ils ne vont pas dans les mêmes églises et gardent les coutumes de leur pays d'origine !

C'est ainsi que des pamphlets apparaissent sur les églises réservées aux étrangers, leur reprochant tel ou tel crime contre la culture locale, et menaçant de telles ou telles représailles, jusqu'à ce qu'un jour, une bande d'apprentis sorte d'une taverne avec l'esprit brouillé et, criant « clubs ! » pour réunir des alliés, aille saccager un quartier célèbre pour sa population d'étrangers, histoire de changer des vandalismes contre les bordels et des passages de serveurs à tabac.

Tous ces reproches faits aux étrangers par la population sont relayés en 1571 au Conseil privé, par l'intermédiaire du conseil municipal, puritain et conservateur ; mais ses membres sont partagés : certains sympathisent avec les craintes des citadins, tandis que d'autres voient l'immigration comme un bienfait. Horacio Pallavicino, le plus riche bourgeois de Londres, respecté, apprécié et qui deviendra finalement l'âme commerçante de la capitale à la mort de Thomas Gresham, est un immigré génois.

Les étrangers s'avèrent particulièrement travailleurs, acceptant les travaux difficiles dont les Anglais ne veulent pas, et sûrement les artisans peuvent-ils former des autochtones dans une certaine mesure... Finalement, le Conseil privé, pour faire plaisir aux compagnies londoniennes, accepte d'organiser un référencement des étrangers, mais la technique est nouvelle, peu maîtrisée, et le résultat final peu représentatif.

I. LES FRANÇAIS

La communauté française de Londres est le deuxième plus important groupe d'étrangers derrière les Hollandais. En 1568, ils sont 1 800 dans la capitale, contre 2 000 Flamands. Parce qu'un certain nombre



d'immigrés d'origine française ont du sang noble, la communauté jouit d'une certaine reconnaissance à la cour, tandis que les Hollandais sont mieux intégrés dans les milieux marchands. Il existe depuis 1483 un manuel, *Dialogues in French and English*, qui permet d'apprendre des formules toutes faites pour permettre aux Anglais de communiquer en France, mais qui marche aussi dans l'autre sens.

Comme les étrangers n'ont pas le droit d'entrer dans une corporation, le principal moyen de contrôle trouvé par les autorités est d'obliger chacun d'entre eux à appartenir à une des deux églises réservées aux immigrés. Les Français vont tous à l'église St Anthony sur Three Needle Street, tandis que les Hollandais vont prier au monastère St Augustin sur Broadstreet. A partir de 1573, tous les immigrés, quelle que soit leur nationalité, doivent intégrer l'un de ces deux services ou risquer le bannissement. Une fois par an, les deux communautés échangent leur lieu de culte. Le problème de faire venir tous les immigrés de la ville dans seulement deux églises, c'est que lorsqu'ils sont tous réunis le dimanche matin, à l'intérieur de la ville, ils donnent l'impression d'être incroyablement nombreux, et c'est à ce moment que la xénophobie augmente chez les Londoniens.

Chaque église possède au départ huit anciens pour la diriger, mais face au nombre croissant de fidèles, le nombre augmente à douze en 1571. Les mariages sont très rares, car il est difficile d'obtenir la bénédiction des parents restés dans leur pays d'origine, et encore plus de savoir si les deux promis sont déjà mariés à quel qu'un d'autre parce que les registres sont sur le continent. Les anciens se montrent donc compréhensifs envers l'adultère, et s'assurent simplement que personne ne multiplie les partenaires.

2. NOIRS, JUIFS & MUSULMANS

Ce que les Anglais appellent des Maures représente n'importe quel individu qui n'a pas la peau parfaitement blanche comme une bergère de Cornouailles. Tous les Africains, qu'ils viennent du sud ou du nord du Sahara, sont des Maures, et un Espagnol à la peau un peu sombre est certain, à Londres, d'être considéré comme tel. Ce serait d'ailleurs aussi le cas des Ottomans et de tous les peuples d'Asie Mineure, si le terme Turc n'était pas déjà si populaire.

Pourtant, si la mode est à la peau très blanche, ce n'est qu'un critère de beauté, et ceux qui ont la peau sombre ne souffrent d'aucune animosité, et sont le plus souvent respectés. Même les esclaves noirs, introduits à Londres en 1567 par John Hawkins et qui deviennent vite très à la mode, sont considérés plus comme des serveurs exotiques que comme des esclaves (de toutes façons, les serveurs sont souvent à peine rémunérés, le plus gros de leur récompense venant du logis et du repas fournis).

Il n'en est pas de même des Juifs. L'antisémitisme est très fort en Angleterre au XVI^e siècle, et ce pour une raison très simple : cela fait bientôt 300 ans que la population n'en a pas vu un seul. En 1290, une proclamation royale obligea l'immense majorité des 16 000 Juifs du royaume à quitter le pays, tandis que ceux qui restaient se faisaient baptiser et cachaient leur véritable foi. La plupart sont allés s'installer en France. Les Anglais de bonne famille qui voyagent sur le continent ont déjà eu l'occasion de rencontrer des Juifs en France ou à Venise, mais le gros de la population se contente de transmettre à ses enfants un antisémitisme artificiel, vieux de 300 ans et abreuvé de temps en temps des travaux



d'un penseur respecté, comme c'est le cas du traité de Luther *Des Juifs et de leurs mensonges*.

Le résultat est flagrant dans les pièces de Shakespeare, qui s'adressent à la population basse des théâtres publics. Tandis qu'Othello, le Maure de Venise, est un héros tragique, Shylock, l'usurier juif du Marchand de Venise, est un méchant de comédie, grisé pour avoir une apparence en accord avec tous les préjugés imaginables. Tout comme Barabas, le monstre du *Juif de Malte*, de Christopher Marlowe, Shylock ne représente pas un portrait manichéen, mais comme les spectateurs n'ont pas l'occasion de voir des Juifs dans leur vie quotidienne, ces personnages sont difficiles à interpréter de manière plus fine, et sont donc généralement considérés comme ce qui se fait de plus antipathique sur cette terre.

III. TOPOGRAPHIE GÉNÉRALE DE LA VILLE

La taille impressionnante de la capitale est directement due à la centralisation du royaume par le gouvernement d'Elizabeth, à l'agglomération, dans le même pli de la Tamise, des pouvoirs politiques, religieux et d'une certaine manière économiques, ainsi qu'à la présence des bâtiments administratifs et des meilleurs établissements d'enseignement.

I. ASPECT GÉNÉRAL

Les rues sont étroites et encombrées, pleines d'animaux le plus souvent, boueuses en temps normal mais recouvertes de sable ou

de gravier quand la reine traverse la ville. Les plus grandes sont pavées, c'est à dire qu'une couche de galets a été posée sur le sable et incrustée par les passages incessants. La ville ne faisant pas plus de trois miles de long, de Westminster à la Tour de Londres, la plupart des gens se déplacent à pied. Certains sont suivis de leurs oies, d'autres de leur troupeau de vaches, les plus riches traversent la foule sur des étalons châtrés, marqués et décorés à l'extrême, qui indiquent leur statut. Des femmes de bonne famille et d'un certain âge, se font porter dans des litières. Elles portent à la ceinture un pomander, une petite boîte ronde remplie d'herbes odorantes qui protègent leurs narines de la puanteur du dehors. Des carrosses à deux, quatre ou six chevaux tentent de se frayer un chemin à travers la cohue, mais les règles de circulation, entièrement tacites, ne sont pas connues de tous, et encore moins respectées.

La plupart des maisons sont à colombage. Elles sont plus faciles à construire, plus faciles à détruire et même plus faciles à déplacer. Les jetées, qui font souvent plus d'un mètre, sont interdites, et une maison qui en est équipée est donc un signe extérieur de richesse, signifiant que le propriétaire a les moyens de soudoyer les autorités. Certaines d'entre elles se balancent dans le vent, tant la base est plus étroite que le toit. Ce type de construction étant très populaire, le métier de charpentier est une carrière de choix, bien que l'apprentissage dure sept ans et ne rapporte rien. On vient des quatre coins du pays pour l'exercer, et il n'est par exemple pas rare d'y croiser quelques Highlanders.

Pour fabriquer en pierre, on va se servir dans les ruines des monastères, mais la plupart ont désormais été rachetés par des nobles qui les reconstruisent en manoirs. Le métier de maçon fait donc partie des artisanats de luxe.



Pour ne pas avoir à acheminer les pierres, on peut aussi construire en brique, l'argile étant disponible sur place. C'est une méthode plutôt en vogue, comme en témoigne le Royal Exchange, bourse de Londres construite entièrement en brique en 1568.

Quelle que soit la technique de construction employée, l'étroitesse des ruelles ne permet pas un véritable chantier. C'est pourquoi on préconstruit en dehors de la ville et on monte les différentes pièces sur place au dernier moment.

Malgré la frénésie immobilière de la deuxième moitié du XVI^e siècle, il reste tout de même quelques bâtiments des siècles précédents. En particulier, la ville regorge de petites églises (une pour chaque paroisse) qui datent pour la plupart du XIII^e siècle, et dont certaines remontent jusqu'avant la conquête normande. De la même manière, les sièges des corporations datent du XII^e siècle, grande époque des guildes d'artisans. Certaines grandes demeures ont aussi résisté aux assauts des promoteurs, mais elles sont assez rares.

Les maisons n'ont pas de numéro mais des noms, et encore, toutes n'en ont pas. Le plus important, lorsque l'on cherche la maison de quelqu'un, est de savoir dans quelle paroisse elle est située. En effet, les 107 paroisses de Londres sont si minuscules qu'une fois arrivé au bon endroit, il suffit généralement de demander à un passant où habite la personne recherchée pour qu'il soit en mesure de vous indiquer le chemin restant.

2. LA RIVIÈRE

La Tamise définit Londres. Elle en a déterminé l'emplacement, influe sur son développement... Sans elle, il n'y aurait pas de commerce, et sans activité économique la

ville ne serait qu'une de ces vieilles cités médiévales qui se meurent lentement à la Renaissance pour cause d'inadaptation au nouveau système économique. Les compagnons de Londres considèrent que l'importance de la ville est plus liée à la rivière qu'à la présence du palais de Westminster quelques kilomètres en amont. Quand Mary Tudor, qui détestait la capitale, a menacé de déplacer la cour et le Parlement loin de la ville, un marchand a rétorqué que s'ils n'avaient pas l'intention de détourner le cours de la Tamise, la ville de Londres ne souffrirait pas vraiment de cette mesure punitive. Même si, en vérité, la ville ne va jamais aussi bien que lorsque le Parlement se réunit, et qu'elle se met à dépérir aussitôt qu'Elizabeth part en *progress*.

Bien que la rivière soit le point d'arrivée de tous les égouts de la ville, l'eau est raisonnablement propre, car une grande partie des déchets est récupérée comme engrais ou brûlée (la cendre étant elle aussi très fertile). Une loi oblige les bouchers à donner leurs carcasses aux dresseurs d'ours plutôt que de les jeter dans la rivière, et bien que certains enfreignent la règle à la faveur de la nuit, la Tamise reste grâce à ce genre de mesure bien plus propre que le Nor Loch d'Edimbourg. L'eau, bien que vaseuse, est propice à la pêche : on y trouve des perches, des truites, et même des saumons. De plus, il y a suffisamment de puits et de fontaines dans la ville, et les services d'un porteur d'eau sont suffisamment bon marché pour que personne ne se trouve obligé de consommer l'eau des bras de rivière les plus sales (et il y en a : le quartier de Houndsditch tire tout de même son nom de toutes les carcasses de chiens qui flottent à cet endroit).

Une grande partie des déplacements au sein de la ville se fait par bateau. Toutes les rues perpendiculaires à la rivière finissent par des marches où attendent des embarcations



WATERMAN

Providence : pauvre pêcheur (D4)

SAVOIR : SOT (D4)

Mémoriser 1 Artillerie 1
Cartographie 1

SENSIBILITÉ : ÉTRIQUE (D6)

Perception 2 Cuisine 1
Évaluation 1 Navigation 5
Orientation 3 Perspicacité 1

ENTREAGENT : FRUSTE (D6)

Charme 2 Baratin 1
Criée 3 Marchandage 2

PUISSANCE : VIGOREUX (D10)

Bonus dégâts 1
Pièces d'armure lourdes 7
Effort 4 Armes d'hast 1
Bagarre 2 Lutte 2
Saut 2

COMPLEXION : GAILLARD (D10)

Endurance 4 Canotage 6
Dive bouteille 2 Menuiserie 1
Natation 4

ADRESSE : GAUCHE (D6)

Actions/tour 2 Course 3
Initiative 3 Archerie 2
Arquebusade 1 Escalade 2
Escrime 1 Esquive 1
Jeux de dés 2 Lancer 3
Pêche 4 Se cacher 1

destinées à accueillir des passagers. De toutes les tailles et toutes les formes, ils vont de la barque la plus simple à l'élégant *wherry*, équipé d'un toit et décoré de tentures. Il y en a 2 000 dans la capitale. Leurs conducteurs, au nombre de 3 000, sont appelés les *Watermen* : d'origine sociale basse, ils font souvent de la piraterie à un moment ou à un autre de leur vie, et sont recrutés dans la marine nationale en période de conflit (il devient alors très difficile pour un piéton de



traverser la rivière). Travailler à Londres est pour eux l'occasion de gagner de l'argent grâce à leur connaissance de la navigation sans courir les risques (similaires) de la flibuste ou de la guerre. D'ailleurs, ils sont si enthousiastes qu'ils respectent tous au pied de la lettre les réglementations imposées par la compagnie : deux ans d'apprentissage avant d'avoir le droit d'exercer, puis des tarifs fixes de 1 penny pour traverser, 8 pence pour descendre la rivière et 12 pence pour la remonter. Le trafic est important et le bord de la Tamise est toujours rempli des voix des barreaux qui annoncent leur direction en criant « Eastward ho ! » ou « Westward ho ! ».

3. LE PONT

Lorsque l'on vient du Kent ou d'autres régions de sud de l'Angleterre, et que l'on cherche à faire entrer du bétail dans la

capitale, prendre un bateau pour traverser la rivière est hors de question. Le seul moyen est d'emprunter le célèbre pont de Londres, magnifique objet médiéval datant de 1176. Long de plus de 300 mètres, il est constitué de vingt arches de dix mètres de diamètre soutenues par des piliers de sept mètres d'épaisseur contre lesquels s'amoncellent les débris charriés par le fleuve. En 1576, les tours qui régulaient la circulation à l'époque médiévale – et sur lesquelles on plaçait traditionnellement les têtes des traîtres depuis celle du rebelle écossais William Wallace en 1305 – sont détruites. Dans les années 1580, l'emplacement sera occupé par des moulins et des roues à aubes construits sous les arches. Par un miracle de technique, le tiers du milieu peut se soulever pour laisser passer des navires de grande taille. C'est un spectacle

impressionnant pour tout nouvel arrivant, et même les visiteurs réguliers devraient sentir leur cœur battre plus vite au moment de passer sous la grande porte.

Voie passante par excellence, c'est un terrain de choix pour les commerçants, et les côtés sont entièrement recouverts de hauts bâtiments (pour la plupart s'élevant quatre étages au-dessus de la rue) à l'exception de trois segments sauvegardés, d'où l'on peut regarder la Tamise s'écouler. Le trafic est ahurissant, et il est impossible de le traverser autrement qu'à travers une foule épaisse, ce qui explique aussi le succès des bateliers. Toutes les couches de la société se rencontrent sur le pont, du riche courtisan venu se faire concevoir un bijou au tire-laine qui le suit depuis quelques mètres.

- London Bridge -





- Cheapside et la cathédrale Saint Paul -



4. LA CITY

Une fois qu'on a traversé le pont ou qu'on y a été déposé par le bateau en provenance de Gravesend, on se retrouve véritablement au cœur de la vieille ville.

La City représente la ville ancienne, à l'intérieur des remparts. Le conseil municipal de Londres, pour des raisons logistiques, n'exerce son autorité que sur cette portion : la plus grande, la plus riche, la plus célèbre et surtout la plus pieuse. Ceux qui y vivent sont ceux qui acceptent et encouragent les décisions du conseil puritain, tandis que les autres démenagent à l'extérieur, où ils sont parfaitement libres. Le résultat est une banlieue nouvelle, pauvrement peuplée, où les gens de bonnes familles craignent de s'aventurer.

Le centre de la ville est un triangle dont les trois points, chacun à une extrémité de la City, sont la Tour de Londres à l'Est, la cathédrale St Paul à l'Ouest, et le Guild Hall, au Nord.

L'artère est-ouest, qui rejoint Newgate à Aldgate, s'appelle Cheapside. La plus belle, la plus populaire, cette rue est assurément le joyau de la capitale. Bordée de maison d'au moins quatre étages, dont la plupart appartiennent à des orfèvres, elle est si large qu'Edward III y avait une année organisé un tournoi. Les demeures sont si célèbres et respectées que leurs enseignes ne sont pas changées, et ne représentent donc plus du tout le corps de métier qui exerce à l'intérieur.

A l'ouest, elle devient Newgate Street et s'enfonce dans le quartier des étrangers, célèbre pour la contrebande de bijoux qui y sévit. A l'est, elle fourche au niveau des piloris de Stocks Market, pour devenir Three Needle Street, Cornhill et Lombard

Street. La première mène au Hall de la toute-puissante compagnie des marchands-tailleurs, puis au Royal Exchange, la bourse de Londres.

Parallèlement à celle-ci, Thames Street longe la rivière. La plupart des dizaines de ruelles qui en proviennent finissent par un escalier qui plonge dans la rivière, où patientent des *watermen* en attente de clients. Elle mène à l'est à la Custom House et à la Tour de Londres.

Fish Street, l'artère nord-sud, qui croise Cheapside et Thames Street, part du pont de Londres, devient Gracechurch Street, puis Bishopsgate Street, et aux portes de la ville, remonte vers le nord-est en direction de Bedlam et des théâtres.

5. LA CATHÉDRALE ST PAUL

Cet immense bâtiment gothique aux magnifiques vitraux (les plus beaux du pays, dit-on), accueille les tombes de dizaines de grands nobles et évêques, ainsi que de deux rois saxons. Mais sous Henry VIII, la cathédrale a énormément souffert de l'action des réformateurs. En 1549, depuis St Paul's Cross, un prêcheur exhorta la foule à mettre à bas les symboles papistes et toutes les décorations intérieures furent détruites, ainsi que les chapelles, les cloîtres, les cryptes, les ossuaires, les autels et les chanteries. Les bâtiments extérieurs qui furent épargnés à cette époque ont ensuite été vendus à des commerçants, la plupart des libraires-éditeurs.

Le tour de la cathédrale est donc désormais un marché, spécialisé dans les livres. En 1561, le clocher de 150 mètres, un des plus grands d'Europe, a été frappé par la foudre, et les puritains ont immédiatement conclu à un message des cieux approuvant leur action.



L'intérieur, abandonné, est habité par toutes sortes d'indésirables, et régulièrement utilisé par les conspirateurs catholiques pour leurs réunions secrètes.

IV. LE PEUPLE DE LONDRES

Les milieux urbains sont généralement plus sensibles à la réforme que les campagnes, et à Londres, la proximité des organes de pouvoir accentue cette tendance. Les Londoniens défendent donc la logique calviniste des puritains de tout leur cœur, au risque de se montrer parfois un peu excentriques. A la fontaine de la Cross, par exemple, se tient une statue de la Vierge Marie. En 1596, le conseil municipal estime que cette image blasphématoire et condamnable a résisté trop longtemps aux efforts honorables des réformateurs. Il ordonne donc la destruction du monument et le fait remplacer par une autre statue, bien plus convenable : une Diane chasserresse à moitié nue qui remplit la fontaine grâce à deux jets d'eau situés au niveau des seins...

Au-delà de religiosité des bourgeois, d'un extrémisme tantôt amusant et tantôt tragique, les habitants de la capitale se caractérisent par leur âme commerçante. On monte à Londres pour vendre ses services. Il n'est donc pas étonnant que son ordre social et son gouvernement soient modelés par les compagnies qui en ont fait un centre économique international.

I. LES COMPAGNIES

Aussi appelées corporations, elles regroupent en leur sein les trois-quarts des adultes de sexe masculin de la ville. Ceux qui n'y

appartiennent pas sont soit des serviteurs sous l'autorité d'un citoyen incorporé, soit des nobles. Les vagabonds, les journaliers, n'ont pas le droit de s'installer dans la cité.

Issues des guildes médiévales et fortes d'une expérience plusieurs fois centenaire, elles sont au XVI^e siècle au cœur d'une mutation qui n'est pas sans créer des conflits. Dans les petites compagnies, l'esprit de corps est très fort, et la communauté soudée. En cas d'accident de travail, la compagnie paie pour les soins, prend en charge la famille, etc. Dans les plus grandes, les plus riches ont depuis longtemps arrêté de produire eux-mêmes et se contentent de revendre. Ces marchands, qui prennent le pouvoir parce qu'ils passent moins de temps au travail que les artisans, estiment que l'esprit de corps ne devrait jamais s'opposer aux lois du marché. L'exemple le plus flagrant est bien entendu celui de la plus imposante corporation londonienne, celle des marchands-tailleurs, qui à force de favoriser l'importation de produits mis en forme à l'étranger, risque de ruiner les artisans, pourtant incorporés au sein de la même compagnie, mais mal représentés au conseil.

Pour appartenir à une corporation, il faut d'abord avoir été apprenti. Puis une fois ses études terminées, l'apprenti devient citoyen. Il travaille pour un propriétaire

LES GRANDES GUILDES DE LONDRES

Charpentiers	Drapiers
Épiciers	Forgerons
Marchands tailleurs	Merciers
Orfèvres	Poissonniers
Quincailliers	Marchands de sel
Tanneurs	Vendeurs de vin



pour se faire de l'argent et peut, au bout de trois ou quatre ans (un ou deux si sa famille est assez riche) devenir propriétaire, avec l'aide de sa compagnie. Si son commerce fleurit, il acquiert le statut de compagnon (800 à 900 dans la capitale), qui l'autorise à se présenter pour être élu à la *Court of Assistants*. Parmi cette cour, qui réunit presque exclusivement des marchands, certains deviendront ensuite *Warden*, ce qui accorde énormément d'autorité au sein de la compagnie et représente le premier pas pour devenir *Master*. Chaque échelon dépose sur les épaules du compagnon plus de responsabilité et plus de travail. Peu désirent s'impliquer aussi totalement dans l'administration de la compagnie, mais il existe une récompense au bout du tunnel qui pousse les plus ambitieux à s'imposer toutes ces années de labeur : le poste de Lord Maire est réservé aux *Masters* des grandes compagnies de la ville.

2. LES APPRENTIS

L'apprentissage est la période la plus importante de la vie de beaucoup de Londoniens. Pendant environ sept ans, ou tant qu'ils n'ont pas atteint l'âge de 24 ans, ils vivent en permanence en groupe. Ils sont punis en public quand ils commettent une faute grave et reçoivent les différents honneurs liés à leur activité lors de grandes célébrations. Sur 1250 nouveaux apprentis chaque année à Londres, 40% seulement vont jusqu'au bout ; 45% abandonnent et 15% meurent pendant ces quelques années, victimes le plus souvent d'une épidémie. Deux ou trois se sont mariés et ont dû abandonner leurs études. Mais ceux qui deviennent des citoyens ressentent toute leur vie l'esprit de corps qui les a unis à une époque, et sont capables de montrer dans la rue ceux qui étaient en apprentissage à la même époque qu'eux, dans leur compagnie ou dans une autre. Les orphelins en parti-

culier, qu'on appelle apprentis de paroisse, entrent dans une compagnie à l'âge de 9 ans. Comme ils doivent rester apprentis jusqu'à 24 ans, ils passent quinze années au sein de la compagnie, qui devient rien de moins que leur famille.

Parmi les apprentis, les jeunes filles sont de véritables raretés. Les étrangers, au contraire, sont très nombreux : 40% des apprentis poissonniers viennent des Highlands. Un peu rudes, souvent peu éduqués, ils aiment les jeux violents – le football ou se battre contre des serviteurs – et il n'est pas rare, dans les rues de la capitale, d'entendre « Clubs ! », le cri de ralliement des apprentis en cas de bagarre, qui signifie « Bâtons ! ». Bien qu'il puisse exister des rivalités entre corps de métier, les apprentis se réunissent souvent pour passer une soirée ensemble, et sont extraordinairement solidaires. Mais cette solidarité, et un goût souvent prononcé pour l'alcool, favorisent aussi les comportements de foule, et ils sont les premiers à sombrer dans la violence quand un conseiller municipal condamne à haute voix les bordels, les théâtres, où la masse grouillante des étrangers qui envahissent le royaume.

Ils sont vêtus de bleu (que les plus riches refusent donc de porter), et ont toujours sur eux un couteau à tout faire, ainsi qu'un grand bâton, au cas où.

3. LES PAROISSES

Parce que tout le monde n'est pas citoyen ou au service d'un citoyen, la paroisse permet de recenser, et de surveiller, le reste de la population. Chaque habitant de Londres, qu'il soit propriétaire ou non, homme ou femme, adulte comme enfant, doit être inscrit sur le registre d'une paroisse, et comme celles-ci sont minuscules, les administrateurs savent exactement qui est qui.

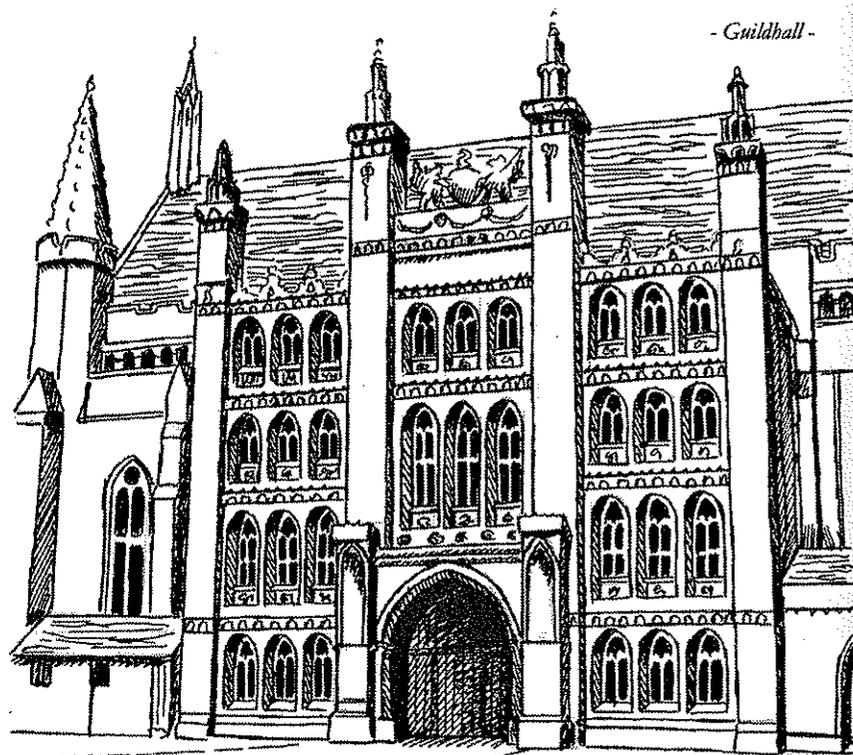


La paroisse est dirigée par un titulaire, qui a sous ses ordres un secrétaire, deux marguilliers, un bedeau, un sacristain (qui sonne les cloches et enterre les morts) et quelques aides. Si les derniers se contentent de seconder le titulaire dans ses activités ecclésiastiques, le secrétaire et les marguilliers ont des fonctions administratives et sociales importantes. Le secrétaire est chargé de noter dans le registre chaque baptême, chaque mort et chaque mariage.

Les marguilliers, dont l'un est élu par les paroissiens et l'autre nommé par le titulaire, se tiennent au courant de la vie de la paroisse et s'assurent que tout le monde est inscrit. Ils connaissent le nom et l'adresse de tous les paroissiens, et c'est à eux qu'il faut s'adresser quand on recherche quelqu'un.

Les paroisses sont réunies en vingt-six circonscriptions, qui élisent chacune un conseiller municipal à vie. Celui-ci siège à

- Guildhall -



207



la *Court of Aldermen*, dans le Guild Hall, qui sous la direction du Lord Maire, applique les lois et organise la recherche des criminels avec une efficacité impressionnante, au vu du peu d'hommes sous leurs ordres et de la profusion des armes au sein de la population.

4. LE GUILDHALL

Ce bâtiment datant de 1411 accueille le Lord Maire, tous ses assistants et la *Court of Aldermen* qu'il dirige. Sur les hauts murs du grand hall, entre les vitraux, sont représentées les armoiries des différentes compagnies. Parmi les hommes qui travaillent ici sous les ordres du Lord Maire, on peut compter le Shérif de Londres, le coroner, le greffier et le sergent de ville, mais aussi des *baillifs* chargés de l'eau et du bois, un écuyer en charge de la chasse municipale, ainsi que tous ceux qui travaillent à l'organisation de célébrations à la gloire de la ville, comme les cuisiniers ou les coupeurs de viandes.

Au dehors, en plein milieu de Cannon Street, se tient la London Stone, haute de deux mètres, qui selon la légende est la pierre où Brutus de Troie, après avoir vaincu les géants Gog and Magog, les enchaîna. Le Guildhall accueille d'ailleurs une image des deux monstres païens. John Dee, le célèbre mathématicien et astrologue de la reine, s'est installé à quelques mètres de là, pour pouvoir étudier les pouvoirs potentiels de la pierre.

5. FESTIVITÉS

DANS LA CAPITALE

La plus grande attraction de la capitale est la St Barthelemew's Faire, qui se déroule pendant deux semaines à partir du 24 août,

à Smithfield hors la ville. Presque une fête des fous, on y représente des curiosités de la nature pendant que des acrobates et des jongleurs font des tours. Tout le monde y vient, quelle que soit son origine sociale, dans un désordre amusant, et parfois lucratif pour les voleurs à la tire.

Le deuxième plus important événement de l'année est l'élection du Lord Maire, qui est suivie d'une grande parade en barges, lorsqu'il va prêter serment à Westminster.

Pendant les dimanches d'été, sont organisés des concours de tir à l'arc ou de lutte, auxquels assistent le Lord Maire et les *Aldermen*, ainsi qu'une grande partie de la population.

Pendant le reste de l'année, on va assister aux exécutions à Tyburn et aux joutes judiciaires sur Tothill Field, mais la plus grande attraction est bien entendu la reine elle-même. La ville est décorée de tentures et de tapisseries au moment de son départ en *progress*, et près de 10 000 personnes se réunissent habituellement pour venir l'accueillir à son retour. Elizabeth rêve d'être la reine de tous les Anglais, mais pour les Londoniens, elle est déjà leur reine à eux.

V. OÙ TROUVER QUOI ?

Quoi qu'on cherche, il y a sûrement moyen de le trouver à Londres, d'une manière ou d'une autre. La flotte marchande est si grande et dynamique que l'importation du continent est constante. Même les fruits rares qui viennent d'Espagne, d'Afrique du Nord ou du Nouveau Monde sont disponibles, si l'on est prêt à y mettre le prix.



VOICI UN PETIT GUIDE DES ENDROITS LES PLUS IMPORTANTS POUR SE PROCURER CE DONT ON A BESOIN.

I. LE ROYAL EXCHANGE

Dans les années 1560, les marchands anglais craignent que les troubles aux Pays-Bas et les rapports de plus en plus inamicaux avec l'Espagne ne les forcent à quitter la bourse d'Anvers. Plusieurs se sont déjà reportés sur la bourse d'Hambourg, mais Thomas Gresham, l'âme marchande du royaume, estime qu'il est temps pour Londres d'avoir sa propre bourse. C'est dans ce but qu'il organise la construction du Royal Exchange, et dès son inauguration par la reine en 1571, il devient le plus grand centre commercial du pays.

Entièrement construit en brique, à cause de la pénurie de pierre aux abords de la ville, et simplement parce que ce mode de fabrication est très à la mode à l'époque, il comprend une gigantesque cour, entourée de galeries que les plus grands marchands de la ville s'attachent. Les accessoires vendus ici sont tous de grande qualité, et la plupart sont rien de moins que des produits de luxe. Se fournir ici peut être très utile pour des courtisans qui cherchent un cadeau à faire ; les cadeaux, en effet, sont très importants à la cour, car celui qui le reçoit devient l'obligé de celui qui l'offre. Offrir de l'argent, bien sûr, est d'une affreuse vulgarité, mais au Royal Exchange, il est facile de trouver son bonheur : on y trouve des chapeaux, des perruques (luxueux mais délicat à offrir), des vêtements de qualité, des parfums, des accessoires importés ou brodés, et de la dentelle à fraise.

Tous les dimanches d'été, des concerts gratuits sont organisés au Royal Exchange, ce qui attire une foule immense, au grand dam des commerçants qui n'ont pas le droit de travailler ce jour-là.

2. DE QUOI SE NOURRIR

Comme il n'existe rien pour conserver les aliments, il faut acheter de quoi se nourrir presque tous les jours. Chaque type de produit a un marché spécifique, et il faut obtenir la permission de la compagnie concernée pour pouvoir vendre sur leur marché. Une boutique peut être aussi petite qu'un mètre de large, tandis que les épicerie luxueuses de Cheapside font jusqu'à 25 pieds par 12, avec un étage ouvert au public. Des femmes errent dans les rues et font la criée, proposant à la vente le contenu de leur panier, c'est-à-dire le plus souvent des tartes, des chapelets de saucisses, du poisson, des fruits, et parfois même des légumes, malgré le peu de succès qu'ils rencontrent.

Les Anglais mangent énormément de viande, bien plus que dans les pays du continent. Le bétail arrive donc à Smithfield Market, hors la ville, tandis que le poisson arrive par bateau le long de la Tamise. Bien entendu, tous les abats sont consommés, mais il reste tout de même des pièces invendables ; ce sont ces pièces que les bouchers n'ont parfois pas l'énergie de porter aux montreurs d'ours, et qu'ils jettent alors dans la Fleet River. Le poisson est le sujet d'une forte propagande de l'état, qui entend par là multiplier le nombre de pêcheurs enrôlables dans la marine royale en temps de guerre. Les marchés aux poissons sont logiquement situés sur Thames Street, et dans quelques ruelles environnantes.

Le commerce du pain est assez compliqué car régulé très précisément. Le prix et le poids sont fixés par l'état pour assurer qu'il reste abordable, et chaque miche est donc pesée et marquée. Il existe 127 boulangers répartis dans la capitale, ce qui rend l'achat de cette denrée plus simple que dans le cas des produits limités à un seul marché.



Les femmes ayant plus de liberté que sur le continent, leurs maris les envoient parfois en mission spéciale : certaines courent accueillir les pêcheurs les jours de poisson, espérant arriver avant tout le monde et acheter tout le stock. D'autres vont acheter un produit dans un marché et le revendent sur un autre, profitant de l'envie des clients de ne pas avoir à arpenter tous les quartiers de la ville. Mais ces deux pratiques sont formellement interdites, et les coupables sont considérées comme la lie de l'humanité.

Il y a des tavernes partout, et en particulier à Southwark, où la clientèle est cependant un peu rude, si l'on n'est pas habitué aux vagabonds et autres hommes sans maîtres. Les tavernes de la City, qui appartiennent parfois à une compagnie, sont évidemment mieux tenues, et jamais une jeune femme ne viendra vous proposer de coucher avec elle contre de l'argent. D'ailleurs, on ne voit pas les autres clients, car chaque table est tenue à l'écart par des panneaux de bois qui assurent une certaine intimité.

3. DE QUOI DORMIR

Bien qu'elles aient souvent mauvaise presse auprès des Anglais eux-mêmes, les auberges de Londres sont souvent louées par les étrangers en voyage sur l'île pour leur taille impressionnante, leurs multiples services et le confort général. Contrairement aux auberges des grand-routes, le risque est également bien plus faible d'être annoncé aux bandits de grand chemin par des serviteurs zélés. Mais bien entendu, pour obtenir une chambre (avec une table à manger, au moins un lit, et plusieurs couches pour les serviteurs), il faut avoir un peu d'argent sur soi, sinon le tenancier proposera de dormir à l'étable.

Pour le même prix qu'une étable, pour ceux qui cherchent à être discrets et souhaitent trouver un endroit où dormir sans avoir à

répondre à la moindre question, le meilleur endroit est, étonnamment, la prison. Les gardiens ne touchant aucun salaire, ils font payer des services « supplémentaires » comme de la nourriture comestible ou une cellule plus salubre. Les prix, même pour la meilleure couche et le meilleur repas, sont très bas, et les gardiens ne posent aucune question, car ils sont bien contents de vendre leurs services les plus coûteux à des visiteurs qu'ils ne sont même pas obligés de surveiller.

4. DE QUOI S'HABILLER

La plupart des drapiers qui vendent des vêtements aux particuliers sont situés sur Lombard Street ou Cornhill, tout près du Royal Exchange. Tout est au prix moyen payé par les bourgeois de la ville, et de qualité honorable.

Mais les tailleurs les plus luxueux sont sur Cheapside. Les matériaux sont fabriqués par les meilleurs artisans de la capitale, ou sont importés depuis les plus grandes villes du continent. Les travailleurs sont tous des membres de la riche compagnie des marchands-tailleurs, qui ont fait des années d'apprentissage difficile auprès de maîtres reconnus. On brode au fil d'or et d'argent, on amidonne les plus grandes et les plus complexes fraises du pays. Entrer dans une telle boutique donne immédiatement l'impression de porter des haillons, tellement tout est magnifique. Mais les prix sont exorbitants, et à moins d'être un noble puissant, un courtisan très apprécié ou un bourgeois habile en affaires, ce n'est pas abordable.

Au contraire, les vêtements d'occasion de Birchin Lane sont très bon marché, mais venir acheter ici est une habitude de laquais. Un individu bien né n'approche pas d'un tel endroit, et être vu ici quand



on fréquente la cour, n'est rien de moins qu'une blessure à l'honneur. Il n'empêche que parfois, même les meilleurs voient le fond de leur bourse, et il y a ici tout ce qu'il faut pour se tenir chaud. C'est aussi une solution pour se procurer un déguisement plus vrai que nature, quand il s'agit de passer inaperçu dans un quartier mal famé.

5. DES LIVRES

Depuis que les imprimeurs sont incorporés, ils doivent entrer dans le registre de la compagnie tous les titres qu'ils souhaitent publier et vendre. Mais à mesure que la réforme devient plus sévère, en particulier dans la capitale, la censure se fait plus régulière, et les imprimeurs commencent à publier de nombreux titres appréciés mais difficiles à faire accepter par les autorités. C'est bien entendu le cas des ballades érotiques traduites de l'italien, qui se vendent comme des petits pains dans les librairies de Londres. Se vendent bien, aussi, les récits de voyage, les confessions de criminels et les récits d'exécution, les romances du Moyen-Âge, comme les *Contes de Canterbury* de Chaucer, et bien sûr les livres pieux, dont le *Book of Martyrs*, de John Foxe, qui est le livre le plus lu et le plus vendu sous le règne d'Elizabeth.

Les pièces de théâtre ont aussi du succès, mais leur cas est assez particulier, car l'auteur ne touche presque jamais rien. En effet, les éditeurs considèrent qu'un dramaturge est payé par le public des *playhouses*, et qu'une transcription dactylographiée depuis l'assistance peut être vendue sans que rien ne lui soit versé en échange. Parce que les livres ne sont pas publiés à partir du manuscrit original, les versions varient d'un vendeur à un autre, à cause du degré élevé d'improvisation de la part des acteurs. La plupart des didascalies sont

aussi manquantes. Une pièce est vendue six pence sous forme de quarto, c'est à dire peu cher pour un livre, mais bien plus cher que d'aller voir la pièce au théâtre.

Un jeune homme qui souhaite se contenter de vendre des livres n'a qu'à acheter un stock et s'installer un stand contre un mur de la cathédrale St Paul, mais la plupart des libraires sont aussi des éditeurs. Souvent, celui-ci commence par mettre la main sur un manuscrit qui lui paraît intéressant. Il s'arrange avec un imprimeur pour en faire un premier tirage et le vend. Si le livre se vend bien, il peut alors l'échanger à d'autres éditeurs-libraires, contre leur propre production, et se retrouver avec une petite collection suffisante pour ouvrir un vrai commerce. Le plus difficile, à partir de là, est de ne pas entrer en conflit avec la compagnie, qui a tendance à vouloir réguler toutes les dimensions de l'activité de ses membres. En plus des abords de St Paul, les bons endroits pour trouver des livres sont Fleetstreet, hors les murs, Paternoster Row, et les bords de la Tamise. Les libraires des abords du pont, cependant, se spécialisent dans les guides de voyage et les récits d'aventuriers.

Pour ceux qui ne souhaitent pas acheter un livre mais juste le consulter (après tout, un livre normal coûte tout de même entre 2 et 15 shillings), il existe bien entendu des bibliothèques. Au Moyen-Âge, elles appartenaient toutes aux monastères, et lors de leur démantèlement, de nombreux ouvrages ont été perdus, mais Henry VIII a tout de même réussi à construire trois bibliothèques dans ses palais rien qu'avec des livres sauvés des ruines.

L'archevêque Thomas Cranmer en a lui aussi conservé un certain nombre, qui appartiennent désormais à un collectionneur passionné, Lord Lumley. En 1579, Lumley possède 1000 livres imprimés et 150 manuscrits, mais il finira par amasser



7 000 titres, dans la plus imposante bibliothèque du royaume.

S'il n'y a jamais beaucoup de titres en vente au même moment, parce que beaucoup de libraires se contentent d'une toute petite boutique, ou même d'un simple stand, certains gardent cependant des copies de titres plus anciens chez eux, et un amateur habile peut obtenir la permission d'aller les consulter. Certaines collections dépassent 2 000 volumes.

Les livres sont gardés dans des coffres, plutôt que sur des étagères, et ceux qui restent sortis sont utilisés régulièrement. Pour retrouver le titre du livre sans avoir à l'ouvrir, il faut regarder sur la tranche des pages, car la reliure en cuir est trop précieuse pour être abîmée avec des écritures. Les ouvrages sont donc rangés « à l'envers », de telle manière qu'on puisse lire facilement le titre inscrit sur chaque tranche.

6. ET POUR LE RESTE

Les forgerons sont installés sur la bien nommée Ironmongers Lane, ainsi qu'à Old Jurie et sur Thames Street. Ils travaillent principalement sur commande, mais s'il est urgent de mettre la main sur une lame, il y a toujours quelques spécimens fabriqués d'avance que l'on peut se procurer à un prix raisonnable.

Il est facile de trouver un bijou chez un orfèvre de Gutherons Lane, mais le prix sera sûrement exorbitant, tandis qu'avec un petit effort, et si l'on n'a pas peur de s'enfoncer dans une ruelle sombre, il est possible de trouver à Blackfriars, St Martin le Grand ou dans le reste du quartier de Newgate de la contrebande de qualité. Les artisans étrangers, qui n'ont pas vraiment la possibilité d'exercer leur métier honorablement à cause de l'interdiction de rejoindre

une compagnie, se rattrapent comme ils peuvent, et pour un visiteur français, acheter une broche d'un compatriote exilé est une question de fierté nationale.

VI. BEDLAM

Dans le quartier de Bishopsgate, plusieurs personnes semblent errer sans but, leur attention portée sur quelque chose d'invisible au commun des mortels. Sur la manche de leur bras gauche, un badge en fer blanc indique que ce sont des bedlamites, des « ménestrels de Dieu » comme on les appelle souvent. Ce sont des patients de l'hôpital St Mary de Bethlehem, dit « Bedlam », le premier asile psychiatrique d'Europe.

Le prieuré, fondé en 1247, est devenu hôpital royal en 1375 et a accueilli ses premiers malades mentaux deux ans plus tard. En 1547, quand Henry VIII démantèle le prieuré et accorde une autorisation spéciale à l'hôpital, Bedlam ne s'occupe déjà plus de maux physiques. En 1557, la gouvernance de Bedlam passe à la ville de Londres, qui la délègue aux gouverneurs de Bridewell. Bridewell est un ancien palais royal, déserté à cause de l'odeur putride qui s'élève de la Fleet River, et reconverti en prison pour les coupables de vices moraux. Les pratiques sexuelles déviantes (réunies sous l'appellation générique de 'sodomie') étant liées, dans l'esprit de l'époque, à la maladie mentale, il a paru normal que les deux institutions soient administrées par les mêmes personnes. D'ailleurs, plusieurs patients de Bedlam viennent de la prison de Bridewell.

Mais les administrateurs de Bridewell ont bien assez à faire avec l'entretien de la prison, et Bedlam est abandonnée à son sort. Pour lever l'argent nécessaire, les responsables



de l'hôpital sont obligés de demander une participation aux paroisses d'origine des patients, mais aussi à leurs compagnies, quand ils en avaient une, et à leurs familles. De plus, ils marquent les malades les plus calmes du badge de fer blanc et les relâchent dans la ville pour qu'ils mendient en faveur de l'hôpital. Malgré tous ces efforts, Bedlam est très pauvre : les bâtiments tombent en décrépitude, tout est sale... En vérité, c'est un enfer pour les patients.

On entre dans la cour d'entrée par Bedlam Gate. Autour de cette cour, une sombre église et un petit jardin fané apportent un semblant de familiarité, un point d'ancrage dans une réalité moins terrible, mais de tous les autres vieux bâtiments de pierre moussue s'élèvent des cris ; les patients jugés violents ou dangereux sont enchaînés au sol ou aux murs de leur cellule ; pour les calmer, on les fouette régulièrement. Les bedlamites qui reviennent le soir après une journée d'errance doivent les côtoyer des heures durant et la nuit, la paranoïa collective atteint son comble. Des visiteurs de Bridewell, plus habitués que le commun des mortels à des décharges de fureur ou à des comportements irrationnels, s'épouvantent de l'atmosphère du lieu, déclarant « [qu']il paraît étrange que quiconque puisse guérir ici, car les pleurs, les hurlements, les rugissements, les bruits de luttés ou de chaînes qu'on agite, les frottements en tout genre, sont si cacophoniques et affreux qu'un individu avec toute sa raison a plus de chance de la perdre, qu'un homme l'ayant perdue ou n'en ayant jamais eu, de la retrouver. »

Un visiteur plus fragile ne manquera pas d'être profondément choqué par l'état de délabrement, la crasse qui s'infiltre partout, les cris incessants de colère ou de douleur, une sorte de poisse qui donne le sentiment qu'aux cours des siècles, la folie et la souffrance ont progressivement imprégné la pierre de construction.

Le responsable de l'hôpital est surnommé Abraham. C'est un homme calme, de nature compassionnelle, mais rendu nerveux et parfois dur par sa difficile charge. Il est victime des mêmes préjugés que ses contemporains, croit aux vertus du fouet, à l'incurabilité de certains, et considère son établissement avant tout comme une prison assez particulière. Comme les autres, aussi, il considère que ses patients les plus inoffensifs ne sont pas maudits mais au contraire dotés d'une sensibilité accrue au divin. Il ira parfois jusqu'à faire un trait d'esprit à ce sujet, mais en pratique, il n'accorde aucun poids à ce qu'ils déclarent.

Les aides sont des employés qui n'exercent pas ce métier par vocation, mais plutôt par défaut, s'énervent souvent contre les patients et les frappent, considérant que c'est là le seul moyen de se faire comprendre.

Les patients, eux, sont tous dans des états assez graves. Puisque de toute façon on ne les croit pas guérissables, les personnes atteintes de problèmes psychiques restent souvent sous la garde de leur famille. Ceux qui sont placés à Bedlam ne le sont que lorsqu'ils deviennent un danger pour leur famille ou pour eux-mêmes, ou alors un véritable fardeau. La plupart sont donc violents, du moins à leur entrée, et beaucoup le restent. Ceux que le temps ou le fouet ont rendus plus calmes sont autorisés à sortir pour mendier.

VII. SOUTHWARK

La nuit, les rues de la City sont plus calmes que le jour, car un couvre-feu est imposé aux petites gens, du coucher au lever du soleil en hiver et de 21h à 6h en été. Les volets des maisons, des boutiques et des auberges sont alors fermés, le silence règne, il n'y a rien



à faire. Pourtant, il reste des *watermen* sur la berge, qui attendent des clients malgré l'heure tardive. Ils sont là pour emmener ceux qui s'ennuient de l'autre côté de la rivière, là où il y a de la lumière et de la musique, à Southwark, le quartier des plaisirs, de la débauche et du vice.

Au Moyen-Âge, le village de Southwark, face à la capitale, était à la mode pour ses jolis jardins à quelques minutes de la cour. En 1550, il est d'ailleurs incorporé à la ville de Londres, c'est-à-dire que le conseil municipal obtient autorité dessus. Mais il appartient à cette catégorie de terrains autour de la Cité qui jusqu'en 1546 appartenaient à l'Eglise, ce qui leur offrait un certain nombre d'immunités. Or, au moment du démantèlement des monastères, les entrepreneurs rusés qui ont racheté les terrains confisqués ont obtenu de pouvoir conserver cette immunité. Southwark, comme d'autres quartiers hors des murs de Londres, est donc une enclave où les autorités de Londres n'ont pas beaucoup d'influence.

Or la principale population du quartier est composée d'artisans et autres travailleurs manuels très pauvres, souvent d'origine étrangère, qui sont montés du sud jusqu'à Londres par les routes principales, et qui se sont vus refuser le passage du pont par la garde. Aucun autre endroit dans le pays ne regroupe autant de ces hommes sans maître que les Anglais craignent tant, et c'est pourquoi le quartier s'est rapidement adapté en devenant un havre pour les criminels et les amateurs de plaisirs interdits.

Les premiers à s'installer ont été des ménestrels, des acrobates et des chanteurs de ballades ; des clowns, des marionnettistes et des montreurs d'ours. Puis ces derniers ont construit des arènes dans les jardins, et des entrepreneurs y ont monté des allées de bowling. Enfin, les troupes de

théâtre expulsées de Londres sont arrivées et les premiers théâtres solides ont été construits.

C'est un quartier très agréable, avec de la verdure, de belles auberges et de nobles manoirs. Malgré la pauvreté de beaucoup de ses habitants d'origine étrangère, l'activité économique frénétique (les rues grouillent de monde en permanence) lui permet de se maintenir en état de grâce. Bien que les cartes de l'époque ne montrent que la partie qui borde la Tamise, Southwark s'étend sur un mile vers le Sud, depuis le pont.

I. LES ALEHOUSES

A Southwark, un bâtiment sur six est une *Alehouse*, et beaucoup d'autres appartiennent à des brasseurs. Les autorités de Londres craignent l'ivrognerie, mais en vérité le fléau qui frappe ces établissements est bien plus terrible. La sagesse populaire veut à l'époque que la bière ait des vertus médicinales. En période d'épidémie, tous ceux qui ont l'impression d'avoir peut-être attrapé quelque chose se retrouvent à la taverne, qui devient alors un important lieu de propagation de la maladie.

Le *Pressing Iron* et le *Rose* sont des établissements très particuliers, car ils servent de lieu de rencontre aux criminels du quartier. Comme Southwark a plus de tire-laines au kilomètre carré que nulle autre part en Angleterre, et peut-être même en Europe, il n'est généralement pas conseillé à un gentilhomme de passer trop près de ces deux enseignes.

Les *upright-men* y entretiennent leurs *doxies* et y réunissent leurs *rufflers*, pour récupérer le butin qu'ils ont pris aux taverniers, aux prostituées et à tous les *swaddlers*, *anglers* et auteurs de petits larcins qui officient sur leur territoire.



INSPI SCÉNARIO

QUEEN OF HEARTS

L'ambassadeur Castelnau de la Mauvissière charge les PJ de retrouver la trace d'une jeune femme qu'il a croisée à St Paul. Grâce à la description qu'il en fait, les PJ la retrouvent très vite, car c'est une cliente régulière des libraires du quartier, à qui elle achète de nombreux *transcripts* de pièces de théâtre. Ils peuvent ensuite faire le tour des théâtres, jusqu'au *Bull Inn*, une auberge où ont lieu des représentations dans l'après-midi, et où il s'avère que la jeune femme joue ! Ce détail est très important, car il signifie que la demoiselle qui a séduit Castelnau est en fait un jeune homme.

En vérité, l'acteur a été engagé par Walsingham pour séduire Castelnau, à la suite de quoi celui-ci doit être découvert en compagnie d'un garçon. Le but final est bien sûr de discréditer l'ambassadeur français auprès de ses alliés et de l'obliger à faire profil bas. Si les PJ se doutent de quelque chose, ils doivent décider quoi faire, en sachant qu'annoncer à leur employeur qu'il les a envoyés après un garçon lui infligera une grande honte, face à des personnages de plus basse extraction, et qu'il en gardera une grave rancœur contre eux. Le mieux est donc de trouver un autre moyen d'action.

2. BANKSIDE

Comme son nom l'indique, ce quartier est situé sur les bords de la Tamise, dans la partie ouest de Southwark, face à la City. Les beaux jardins qui accueillent depuis des dizaines d'années les courtisans et les riches bourgeois ont en partie été remplacés par des lieux de loisir, plus variés, mais souvent tout aussi appréciés des grands.

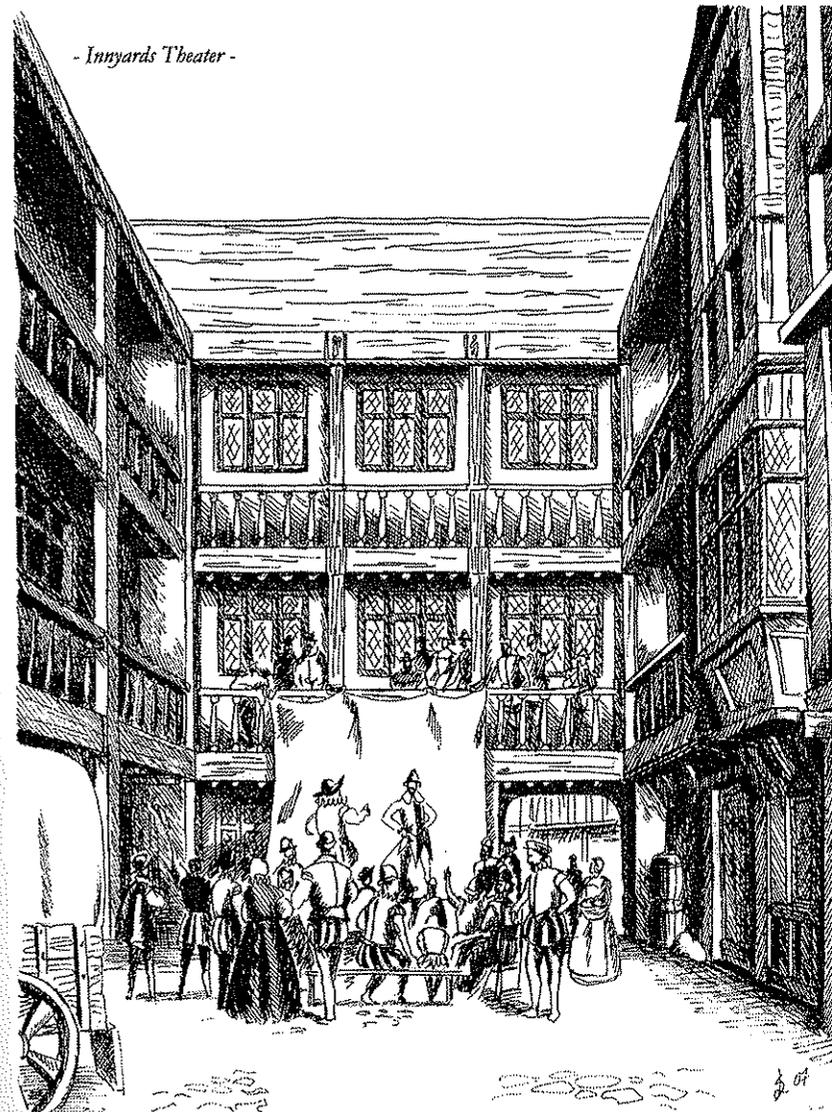
On y trouve des allées de *bowling*, des arènes pour les combats de coqs, et de chiens contre des ours et des taureaux. On y trouve aussi le premier théâtre de Southwark, le *Rose*, ouvert en 1587, et des tavernes en tout genre, généralement mieux tenues que les tripots des abords du pont.

Grâce à ses nombreux espaces verts, et à ses établissements un peu plus sophistiqués, Bankside est un quartier de Southwark où il est particulièrement agréable de venir se promener pour échapper à l'activité frénétique des deux villes de Londres et Southwark. C'est aussi un endroit où, avec un peu d'habileté, il est possible d'approcher les grands, qui viennent oublier un temps les responsabilités et l'ambiance guindée de Hampton Court.

3. LE THÉÂTRE

Comme toute personne bien née peut en témoigner, le théâtre est un loisir bas et malsain. Des garçons déguisés en filles y jouent de grotesques mascarades pour éveiller chez les spectateurs les instincts les plus lubriques. Du moins c'est ce qu'en disent les puritains les plus intransigeants, tous les autres appréciant de plus en plus le talent des jeunes dramaturges de la fin du XVI^e siècle, Christopher Marlowe et William Shakespeare en tête.

- *Innyards Theater* -





Au début du règne d'Elizabeth, les troupes de théâtre sont exclusivement itinérantes, voyageant de bourg en bourg, jouant sur les grandes places les jours de marché, et surtout dans les *inn-yards*, ou cours d'auberge. Dans ce dernier cas, les acteurs montent la scène dans la cour intérieure, où les clients laissent habituellement leurs montures. Les spectateurs peuvent s'installer dans la cour pour quelques pence, mais aussi, contre paiement d'un supplément, monter dans les étages, et suivre la représentation depuis les balcons qui mènent aux chambres. Les grandes auberges de Londres pour assister à des pièces de théâtre sont le *Bull Inn*, le *Bell Savage*, le *Cross Keys*, le *Bell*, le *White Hart* et *George's Inn*.

Selon ce système, les mêmes pièces peuvent être jouées pendant toute la saison, l'audience changeant presque tous les jours. Mais en 1576 et 1577, à cause de régulations imposées aux *inn-yards* par la ville de Londres, les deux premières *playhouses* ouvrent leurs portes au nord de la capitale : le *Theatre* et le *Swain's Theatre*. Conçues expressément pour les besoins du théâtre, elles peuvent accueillir des scènes fixes, bien plus solides, avec des passages secrets dans les murs et au sol, ainsi que du matériel pour faire de la fumée, des flammes ou pour projeter des feux d'artifice. Aussitôt, de nombreux spectateurs viennent assister à ces représentations interactives qui tiennent parfois plus du théâtre de marionnettes que de l'œuvre littéraire. Ce succès entraîne en 1587 l'ouverture du *Rose*, à Southwark. Pour un penny, il est possible d'assister à la séance depuis le parterre, mais un connaisseur s'adressera directement à un acteur : pour deux pence, celui-ci lui donnera accès à sa loge, et lui conseillera une ribaude pour lui tenir compagnie.

Or l'audience de ces théâtres sédentaires est bien plus régulière que celle des troupes

itinérantes, et ne tarde pas à réclamer de nouvelles histoires. D'autant qu'avec les théâtres fermés, les troupes peuvent continuer à jouer par mauvais temps, et donc toute l'année. Très rapidement, les *playhouses* se retrouvent donc à la recherche de pièces neuves à mettre en scène et encouragent les auteurs à écrire davantage. De plus, les pièces religieuses de la période catholique ont été remplacées par des *morality plays* souvent jugées affreusement ennuyeuses, ce qui incite les amateurs de drame à se tourner vers le théâtre séculaire, en pleine expansion. C'est ainsi que les premiers dramaturges importants commencent à se faire connaître.

Au XVI^e siècle, les représentations ont lieu dans l'après-midi. Un coup de trompette et de grands drapeaux agités à l'entrée préviennent les passants qu'un spectacle va bientôt commencer. Les spectateurs viennent admirer les magnifiques costumes, qui n'ont rien à voir avec la réalité historique dont, de toute manière, personne n'a la moindre idée. Ils amènent à boire et à manger, les graines et autres fruits pouvant aussi servir à bombarder le méchant de l'histoire. Comme les criminels du quartier aiment la vie facile et ont de l'argent quand il en faut, ils forment un public de choix pour le théâtre. Naturellement, les plus grands auteurs sont souvent proches de ce milieu, et en donnent une image bien meilleure que le reste de la société en avait. C'est le cas de Shakespeare et de Marlowe.

4. CHRISTOPHER MARLOWE

William Shakespeare arrive à Londres de Stafford dans les années 1580, alors qu'il n'a qu'une vingtaine d'années, mais il ne se mettra à écrire seul qu'à partir de 1589, pour produire en 1590 *Henry VI, Part I*, et signera la plupart de ses chef-d'œuvres encore bien plus tard.



- Christopher Marlowe -

Le plus intéressant dramaturge de cette période est donc sans aucun doute Christopher Marlowe. Né en 1564, la même année que Shakespeare, il écrit en 1587 sa première pièce, *Tamburlaine*. Jugée blasphématoire, elle lui vaut d'être poursuivi par les autorités de la ville de Londres qui essaient de le faire arrêter sous prétexte qu'il se serait converti au catholicisme. Mais le Conseil privé intervient en sa faveur, et exige qu'il soit relâché, pour service rendu au gouvernement de sa majesté. En toute probabilité, il a fait de l'espionnage pour le compte de Francis Walsingham, pendant les années qu'il a passées en France.

Aussitôt libéré, Marlowe continue à aggraver son cas : dans *Le Juif de Malte*, un Maltais d'origine juive, complexe et souvent touchant, massacre violemment, avec l'aide de son serviteur musulman, les chrétiens – pour la plupart antipathiques – qu'il hait et qui ont causé sa chute. Le caractère tragique du personnage est expliqué dans le prologue par un Machiavel fictif qui lance cette phrase célèbre : « Je pense que la religion n'est qu'un jouet puéril et soutient qu'il n'est d'autre péché que l'ignorance. » Le fond politique de l'intrigue (la guerre entre l'Espagne et l'Empire Ottoman) n'est rien comparé à ses deux

CHRISTOPHER MARLOWE

Grâces : Disciple de Polymnie, Disciple de Thalie, Erudition
Providence : Pauvre pêcheur (D4)
Bienveillance 8

SAVOIR : DOCTE (D12)

Mémoriser 5	Alchimie 1
Angéologie 1	Artillerie 1
Astrologie 2	Astronomie 2
Cabale 1	Cosmographie 3
Droit 1	Français 4
Grec Ancien 2	Imprimerie 1
Latin 1	Lire / Écrire 5
Philosophie 4	Stratégie 2
Théologie 3	

SENSIBILITÉ : SPIRITUEL (D20)

Perception 6	Comp. musicale 2
Dessin 2	Évaluation 1
Instr. de Musique 2	Littérature 8
Orientation 2	Peinture 1
Perspicacité 4	Pistage 2

ENTREAGENT : BADIN (D8)

Charme 3	Baratin 3
Comédie 3	Discrétion 2
Éloquence 5	Enseigner 1
Marchandage 3	Pose 1

PUISSANCE : DÉLICAT (D6)

Bonus dégâts -1	
Pièces d'armure lourdes 3	
Effort 2	Bagarre 3
Force 1	

COMPLEXION : LANGUIDE (D6)

Endurance 6	Dive bouteille 2
-------------	------------------

ADRESSE : GAUCHE (D6)

Actions/tour 2	Course 2
Initiative 2	Archerie 1
Calligraphie 2	Équitation 1
Escrime 2	Esquive 1
Jeux de cartes 1	Jeux de dés 2
Se cacher 1	

pièces suivantes, *Edward II*, sur la chute d'un roi homosexuel de la main de ses barons et de sa femme française, et *Le Massacre de Paris*, sur les événements de la St Barthélemy, auxquels il a assisté. Le contenu extrêmement dangereux de cette dernière – courte –



œuvre (le texte cite de nombreux souverains et personnages politiques contemporains) explique sûrement les ennuis qu'aura Marlowe lors de l'écriture de sa plus célèbre pièce, *La tragédie du Docteur Faustus*.

En 1593, alors qu'il est en train de terminer sa pièce, son ami Thomas Kyd est arrêté car soupçonné d'avoir écrit un pamphlet contre le gouvernement. Un fragment de pamphlet hérétique est trouvé chez lui et il prétend qu'il appartient à Marlowe. Marlowe est convoqué et se présente sans hésitation. Il habite à cette époque chez un cousin de Walsingham, et si les rumeurs d'espionnage sont vraies, il connaît sûrement de nombreuses informations gênantes sur les services secrets anglais. Se croyant, pour cette raison, à l'abri des autorités, il en oublie qu'il existe d'autres moyens de perdre la vie, et il finit tué dans une étrange « bagarre » de taverne, sous les yeux de Robert Pooley, un des hommes de Walsingham.

Les deux plus grands acteurs de la Renaissance, Richard Burbage et Edward Alleyn, naissent en 1568 et 1566. Ils débent donc au moment où il sont susceptibles de croiser les PJ, et ne se sont pas encore fait remarquer pour leurs interprétations des grands rôles tragiques de Shakespeare et Marlowe. Il est possible, cependant, que leur talent ait déjà été découvert par des *upright-men* qui leur offrent des missions à peine moins honorables que de participer à ces horribles pièces impies.

5. LA PROSTITUTION

Les gaillards qui ne crachent pas sur un peu « d'amateurisme », et auraient en tête de payer une belle dame pour pouvoir « l'occuper » ou « l'entretenir », peuvent trouver des bordels un peu partout autour de la ville (bien entendu, les autorités de la ville ne laisseront jamais une telle abomination

avoir lieu entre les murs de la Cité). Mais s'il y a des maisons de passe dans tous les quartiers pauvres qui bordent la muraille, à Shoreditch, Spitalfields ou Whitefriars, les meilleurs – les plus beaux, les plus joyeux, et les plus joliment peuplés – sont bien sûr ceux de Southwark.

Le quartier était réputé pour ses prostituées bien avant que les monastères soient démantelés, et en 1546, quand les bordels ont été fermés en même temps que les terres étaient confisquées aux moines, la plupart sont réapparues sous la forme de tavernes. Les murs sont alors très épais et creux, des larges panneaux de bois coulissants permettant aux filles de disparaître quand la garde, sous l'autorité d'un conseiller municipal puritain, vient vérifier que les rumeurs qui courent sur l'établissement sont infondées. Le prix d'une passe peut coûter aussi peu que six pence, mais augmente en fonction du service et de la popularité de madame. Un dîner au luxueux *Holland's League*, avec la belle Bess Broughton, coûtera à l'heureux garçon la bagatelle de 20 livres. En plus de cet établissement prestigieux et apprécié des connaisseurs, les deux plus célèbres bordels de Southwark sont le *Cardinal's Cap* (en référence à la forme érectile de la mitre) et le *Bell*.

Les prostituées de Londres, qu'on appelle *drabs* ou *punks*, sont sans aucun doute les meilleures d'Angleterre, et ce pour une raison qui peut paraître étonnante au premier regard : elles vivent près des imprimeries et près des librairies. En effet, à l'époque, un livre italien, qui a valu à son auteur d'être expulsé de Rome, vient d'être traduit en anglais. Les *Postures* d'Arcetino sont seize sonnets pornographiques, écrits sur un ton didactique, et qui présentent chacun une position appréciée des spécialistes de l'acte sexuel. Illustrés par Giulio Romano, ils sont un des grands succès de librairie de l'époque, et une source d'inspi-



ration pour les prostituées londoniennes, qui peuvent ainsi élever leur performance au niveau des courtisanes vénitienes.

La littérature, cependant, ne peut pas tout, et certains petits secrets jalousement gardés au cours du temps ne peuvent être enseignés que de la bouche d'une femme expérimentée à l'oreille d'une débutante. Le plus apprécié est la recette d'un onguent qui permet de simuler la virginité, grâce auquel il est facile pour les jeunes filles de faire payer à leurs clients un supplément conséquent.

Bien que l'homosexualité soit officiellement punie de mort, elle est en fait tolérée, d'autant que les cours ecclésiastiques, qui jugent tous les cas de déviance sexuelle, n'ont plus le droit de condamner à la peine capitale. Il est cependant difficile de savoir combien ils sont exactement, car le terme « sodomie » fait référence à toutes les pratiques qui avaient libre cours à Sodome, et représente aussi bien l'homosexualité que la zoophilie, par exemple. Le meilleur endroit pour rencontrer de jeunes hommes prêts à faire payer pour profiter de leurs charmes est le théâtre, célèbre pour attirer les amateurs de garçons habillés comme des filles.

Bien sûr, les autorités londoniennes sont censées faire appliquer les lois de la capitale à Southwark, et les bordels sont parfois victimes de raids de la garde, mais c'est rare, car la plupart des représentants de la loi aiment se laisser corrompre par des services gratuits. Au quotidien, cela signifie qu'ils laissent travailler les filles, mais en période de réforme puritaine, quand le conseil municipal se prend d'envie de faire un exemple, les *constables* vont jusqu'à prévenir les maquereelles pour laisser le temps aux demoiselles d'aller se cacher dans les murs. Des puritains sarcastiques remarquent dans leurs écrits que les *constables* doivent être bien peu observateurs pour être incapables de reconnaître une

prostituée quand ils en voient une, alors que tous les apprentis de la capitale sont capables de les pointer du doigt dans la rue sans avoir à y réfléchir une seconde.

Pour de nombreuses histoires qui finissent bien, cependant, quelques-unes finissent mal. Quand une femme est découverte en train de vendre ses charmes, le client est jeté en prison et condamné à payer une amende, tandis que son amie d'un jour est emmenée à Bridewell, où on la dévêtit complètement pour la fouetter en public. Bien entendu, il existe toujours un dévot pour s'écrier que c'est trop peu.

PROSTITUÉE

Grâces : Piquante
Providence : Pauvre pécheresse (D4)

SAVOIR : SOTTE (D4)

Mémoriser 1 Astrologie 1
Jeux de table 2 Parfumerie 1

SENSIBILITÉ : OUVERTE (D8)

Perception 3 Instr. de Musique 1
Maquillage 4 Orientation 1
Perspicacité 2

ENTREAGENT : DISERTE (D10)

Charme 4 Baratin 2
Criée 2 Discrétion 1
Marchandage 3 Mendier 1
Pose 6

PUISSANCE : DÉLICATE (D6)

Bonus dégâts -1
Pièces d'armure lourdes 3
Effort 2 Bagarre 1

COMPLEXION : DISPOS (D8)

Endurance 3 Dive bouteille 3
Natation 1

ADRESSE : INGAMBE (D8)

Actions/tour 2 Course 3
Initiative 3 Acrobatie 1
Couture 3 Détrousser 1
Fisquive 2 Jeux de cartes 2
Jeux de dés 3 Se cacher 2



 quelques lieues de Londres se trouve Westminster, le siège politique du royaume. Elizabeth y est entourée de nobles, de favoris et de diplomates, qui cherchent à la conseiller du mieux qu'ils peuvent, pour défendre de grandes causes ou augmenter leur pouvoir personnel.

I. WESTMINSTER

En venant de Londres, après avoir passé le Temple, puis les grands manoirs de la noblesse, la route, comme la rivière, fait un virage vers la gauche, et atteint Whitehall, une des résidences de la reine, construite pour enjamber la rue. Très proche de Westminster, c'est ici qu'elle vient se détendre en période de Parlement ou quand la situation politique exige qu'elle soit à proximité des organes de pouvoir. Les jardins abritent un terrain de jeu de paume (qui

en Angleterre se déroule à l'extérieur et s'appelle déjà tennis), une allée de bowling, et une arène pour les combats d'animaux. C'est ici aussi que la garde décide ou non d'accorder l'accès à Westminster. Comme les autres maisons autour, celle-ci possède un embarcadère que l'on atteint par un petit escalier et qui permet de prendre une des barges royales.

Elizabeth se déplace énormément en bateau, car c'est beaucoup plus confortable qu'un carrosse qui transmet aux reins des passagers toutes les aspérités de la route. Les serviteurs, eux, empruntent la berge, tout comme leurs maîtres, quand le mauvais temps rend la navigation risquée.

Au Moyen-Âge, le palais royal désigne le lieu où le monarque réside, et change donc au gré de ses déplacements, mais au cours des siècles, un palais a acquis la prééminence sur les autres. Westminster Hall accueille les pouvoirs administratifs et judiciaires, avec trois des plus importants tribunaux



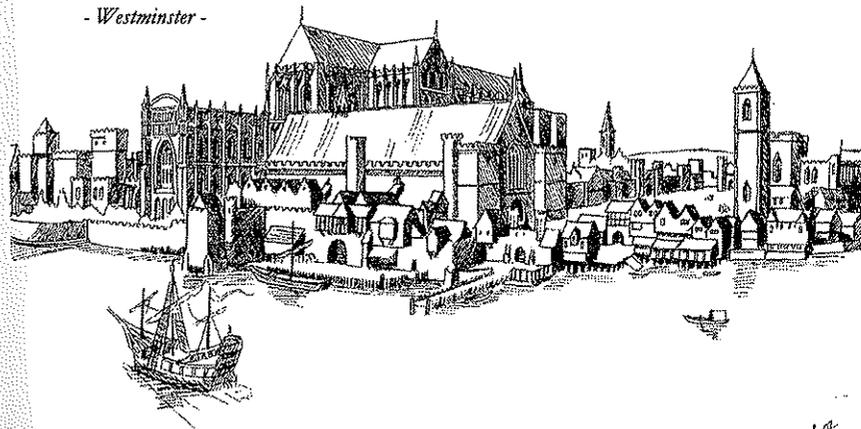
WESTMINSTER ABBEY

Après avoir été fermée par Henry VIII, puis rouverte par Mary Ière, l'abbaye de Westminster est finalement devenue, sur ordre d'Elizabeth, une église collégiale. Comme son doyen ne rend de comptes qu'au monarque, cette église est, dans les faits, le lieu de prière personnel de la reine.

La version finale du bâtiment date de 1532, mais le style est gothique car le gros des travaux de rénovation du bâtiment originel a eu lieu au XIII^e siècle. L'intérieur est un spectacle étrange : après qu'Henry VIII a dissout le monastère, l'abbaye avait cruellement besoin d'argent, et il a été proposé aux grands du royaume de payer pour pouvoir être enterrés à l'intérieur. La nef est donc parsemée de tombeaux qui ne traduisent pas l'importance politique du mort mais le plus souvent la vanité d'un noble ou d'un marchand. Les rois et reines d'Angleterre sont couronnés au centre, au croisement exact de la nef et des transepts, depuis Guillaume le Conquérant. Derrière

Westminster Hall est une pièce plus qu'impressionnante. Le charpentier royal de Richard II a remplacé les piliers originels par une voûte en bois qui donne à la pièce de 73 mètres par 20, un volume inégalé en Europe. Contre le Hall se trouvent l'échiquier et la Chambre des communes, tandis que la Chambre des lords est à quelque distance, dans un bâtiment séparé. Entre le palais et la rivière s'étend un jardin que la reine affectionne particulièrement quand elle réside à Westminster. Le Westminster Hall est encadré à l'est et à l'ouest par deux grandes cours, la seconde menant à une embarcadère.

- Westminster -





le chœur se situe la chapelle d'Henry VII ; construite pour son père, elle a cimenté l'autorité des Tudor, quand celle-ci était encore mise en doute après la fin de la Guerre des Roses.

A droite de la nef se tient le cloître, d'où l'on peut entrer dans la salle capitulaire. N'étant pas une cathédrale, il ne devrait pas y avoir une telle salle de réunion, mais sa fonction d'église royale exige la présence d'un lieu de rassemblement. Car Westminster, avant toute chose, est le siège du gouvernement.

II. LE GOUVERNEMENT D'ELIZABETH

A la Renaissance, la noblesse et la royauté anglaises croient en une politique de consensus. Un débat bien mené, quel qu'en soit le motif, doit permettre de faire l'unanimité, à la cour, au Conseil, et même au Parlement. Mais sous le règne d'Elizabeth, et déjà quelque peu avant elle, plusieurs sujets sensibles commencent à violemment diviser le peuple : la religion, bien sûr, mais aussi la succession au trône et, vers la fin du siècle, les droits du monarque sur son Parlement. Pour cette raison, Elizabeth — et surtout ses conseillers — vont devoir mettre à profit tous les rouages du système anglais.

Ce système est construit comme une pyramide : au sommet, Elizabeth nomme les membres de son Conseil privé. Celui-ci rédige les *bills*, ou projets de lois, que la reine souhaite mettre en place. Il les propose alors au Parlement, qui se réunit pour voter les lois, les passant de l'état de *bill* à celui d'Act.

I. LE PARLEMENT

ÉLISABÉTHAIN

Une particularité du règne d'Elizabeth est le petit nombre de fois où le Parlement s'est réuni. Seulement treize Parlements ont modelé la politique d'Elizabeth en quarante-cinq ans de règne, tandis que vingt-huit avaient été nécessaires pour soutenir la couronne pendant les trente années précédentes.

Elizabeth déteste particulièrement convoquer son Parlement, car elle craint toujours — et l'expérience lui donne raison — qu'on essaie de lui imposer des lois sur la religion ou le sort de Mary Stuart, entre autres. La levée d'impôts exceptionnels reste la seule raison pour laquelle elle accepte de le convoquer. En effet, la Magna Carta oblige le monarque anglais à demander un vote du Parlement pour instaurer des taxes supplémentaires. C'est le cas au moment des campagnes militaires, principalement : Elizabeth est toujours réticente à s'engager financièrement dans une guerre, car elle sait qu'elle devra, pour se renflouer, faire appel au Parlement. Cette incapacité de la reine à accepter des dépenses jugées nécessaires, de peur de devoir convoquer le Parlement, explique en grande partie pourquoi elle s'est si souvent montrée incapable de prendre une décision claire et rapide.

Il est vrai que le déroulement d'une session parlementaire est pour le moins chaotique. La Chambre des lords, qui accueille tous les nobles du royaume, fonctionne raisonnablement bien : la plupart sont éduqués, ils ont de l'expérience en matière de politique car ils sont toujours présents d'une session à l'autre, et ils n'ont, en plus, que très peu de *bills* personnels à faire voter.

La Chambre des communes, au contraire, est un cauchemar pour le *Speaker*, qui a



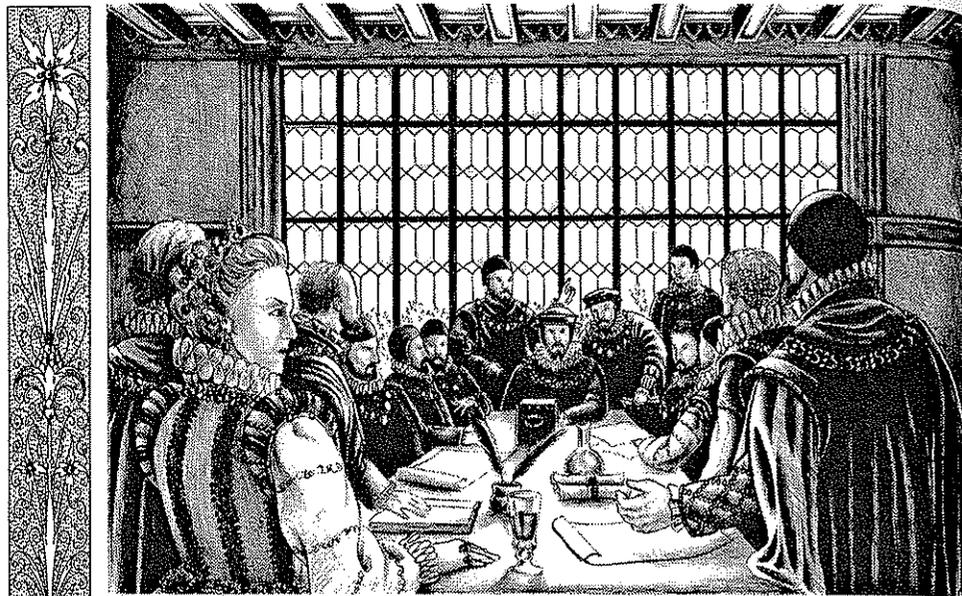
pour mission d'organiser les débats, et de faire voter en priorité les *bills* soutenus par le Conseil privé. La plupart de ses membres sont peu éduqués, et les rares qui connaissent le droit s'absentent car il y a plus d'argent à gagner en passant la journée au tribunal qu'au Parlement. Beaucoup ont été nommés ou élus à ce poste pour la première fois, et les premiers jours sont passés à leur expliquer le fonctionnement de la chambre. D'autres viennent parce qu'ils considèrent cette nomination comme un honneur que leur seigneur leur rend, mais n'ont aucune idée des besoins de leur région d'origine, ni même de l'opinion dominante au sein de la population. Ils s'avèrent aussi utiles que s'ils étaient absents, et finissent bien souvent par cesser de s'y rendre. D'autres, encore, viennent pour faire montre de leur talent rhétorique. Ils prennent la parole et se lancent immédiatement dans un spectacle plein de remarques amusantes et autres bons mots, qui leur attire des applaudissements mais ralentit encore l'avancement des débats importants. Le *Speaker* est alors obligé de rappeler les priorités du jour, ce qui n'est pas forcément facile si Elizabeth essaie de faire passer une taxe impopulaire, quand on sait qu'un discours peu apprécié par l'audience appelle généralement cris, huées, et crachats. A l'arrivée, la Chambre des communes connaît parfois, vers la fin d'une session, un taux d'absentéisme de 70%, et ceux qui restent sont souvent là pour défendre un intérêt personnel, comme une loi qui définit précisément le contour de ses terres et de celles de son voisin.

Pour remédier à cet état de fait, le Conseil privé demande aux seigneurs puissants de faire pression auprès de leurs vassaux, pour qu'eux-mêmes normment, ou s'arrangent pour faire élire, des membres du Parlement expérimentés, de la bonne orientation religieuse, dédiés à leur mission et au courant des grandes affaires du royaume. C'est le seul moyen de faire en sorte que les *bills*

LA MAGNA CARTA

En 1215, le roi Jean Sans Terre subit l'opposition violente de ses barons, qui lui reprochent ses guerres avec la France, coûteuses en hommes et en argent, et surtout ses défaites répétées. A la suite d'une courte guerre civile, les barons réussissent à imposer à leur roi qu'il signe un document, la *Magna Carta*, qui limite son pouvoir. Basé sur le *Charter of Liberties*, plus ancien, ce texte fondateur stipule clairement que le monarque n'est pas au-dessus de toutes les lois. En particulier, il impose au roi le respect des procédures judiciaires et de l'*habeas corpus*, qui lui interdit d'ordonner l'emprisonnement arbitraire d'un sujet.

Peu cité au Moyen-Âge, ce document refait surface à la Renaissance, et modèle la royauté anglaise, qui s'éloigne peu à peu du pouvoir royal tel qu'il existe en France, où Henri III, et ses successeurs, croient de plus en plus fermement à la monarchie absolue. Elizabeth, elle aussi, croit à la sainteté de sa fonction, et va d'ailleurs s'opposer vivement à certains membres du Parlement vers la fin de son règne, mais ce n'est qu'au XVIII^e siècle que James VI d'Ecosse et Ier d'Angleterre, influencé par les enseignements de son favori Esmé Stuart Sieur d'Aubigny, va tenter d'introduire à Londres des éléments de monarchie absolue. Le mécontentement, autour de lui, ne fera que croître, jusqu'à ce qu'une guerre civile éclate sous le règne de son fils Charles Ier, et se conclue par la décapitation de ce dernier.



importants soient votés en temps voulu. Or, Elizabeth souhaitant mettre fin aux débats qui lui déplaisent (sur la religion, bien entendu), et n'ayant que faire des querelles de voisinage, elle finit souvent par dissoudre la session aussitôt ses *bills* devenus des *acts*.

2. LE CONSEIL PRIVÉ

Le rôle du Conseil est de faire le lien entre la couronne et le Parlement. Il lève des taxes et aide les lois voulues par Elizabeth à être votées au Parlement. Il permet surtout, en canalisant l'énergie du Parlement en direction de certaines lois cruciales, de faire pression sur Elizabeth pour qu'elle accepte de prendre des mesures qui lui déplaisent. Bien entendu, faire pression ne marche pas toujours, et malgré tous les cris de détresse des membres du Parlement concernant sa

succession ou l'exécution de Mary Stuart, Elizabeth parviendra toujours à les repousser – ou presque.

Du fait de leur fonction, les membres du Conseil privé se trouvent dans la position rêvée pour faire voter les lois qui leur importent. Appartenir au Conseil privé est donc un privilège très important, mais c'est aussi une responsabilité effrayante. Sous Elizabeth, le Conseil privé est très réduit pour augmenter son efficacité, mais ceux qui ont des postes importants, comme le Secrétaire d'Etat (le ministre de l'Intérieur) ou le Lord Trésorier (le Premier ministre), se retrouvent ensevelis sous une masse de travail. De plus, le Conseil organise deux réunions par semaine au début du règne, puis de plus en plus souvent à mesure que les crises se multiplient, jusqu'à se réunir tous les jours en 1588, au moment de l'Armada. Pour cette raison, Elizabeth fait le



choix judicieux, mais parfois impopulaire, de nommer au Conseil peu de grands seigneurs, et beaucoup d'hommes d'état, issus du droit et exercés à la conduite d'une politique pragmatique. Ce sont les William Cecil, les Baron Burghley, les Francis Walsingham ou les Walter Mildmay. Elle nomme aussi quelques-uns de ses favoris, comme Robert Dudley, comte de Leicester, ou Christopher Hatton, qui prennent rapidement à cœur de participer à la vie politique du royaume (Leicester prend la tête du parti puritain, tandis que Hatton, catholique, rejoint le parti de la reine et le camp des modérés).

Au début du règne d'Elizabeth, William Cecil siège aux Communes, qu'il peut diriger de manière aussi efficace que possible, mais quand Elizabeth fait de lui le baron Burghley, il entre directement à la Chambre des lords. Son travail reste tout aussi remarquable, mais il se retrouve obligé de continuer à fournir à ses co-conseillers et à ses hommes de main au sein des Communes, toutes les consignes nécessaires au bon fonctionnement d'un organe de gouvernement aussi chaotique. Au cours de ses trente-cinq ans au Conseil, il produira des milliers de page de notes sur le royaume, censées permettre à Elizabeth de le gouverner au mieux.

III. LA COUR

Le palais royal, pour Elizabeth et son entourage, mais aussi dans l'esprit des poètes, représente le cœur palpitant du royaume. Le protocole qui régit l'architecture de ce bâtiment est donc immuable, et où que la reine se trouve, à Whitehall avec son Parlement, à Hampton Court, Richmond ou à Greenwich, le palais se doit d'être ainsi compartimenté : en son centre,

la chambre à coucher abrite Elizabeth et ses dames d'honneur ; seuls les favoris les plus aimés de la reine et ses conseillers les plus appréciés peuvent espérer y pénétrer. A proximité se trouve la chambre privée, réservée aux personnages de plus haut rang et, parfois, à ceux que la reine souhaite honorer particulièrement. Tous les autres sont relégués à la chambre de présence où Elizabeth reçoit les ambassadeurs, organise les cérémonies officielles et accueille les audiences publiques. C'est dans ces trois salles, qui se doivent d'exister partout où la reine se rend, que se font et se défont les carrières des courtisans.

Le reste du palais n'a pas de fonction honorifique, et sert simplement à accueillir les différents divertissements qui rythment la vie de la cour quand le Conseil ne se réunit pas. La grande galerie, décorée de peintures et de tapisseries, accueille les bals, les banquets et les représentations. La galerie privée borde les appartements de la reine, où celle-ci prend le plus souvent ses repas, à l'écart de la plupart des courtisans.

Au-dehors, les jardins ont aussi une très grande importance. On y trouve d'ailleurs le jardin privé, muré et bordé de buissons et de fleurs choisis pour leurs senteurs, tandis qu'autour, les membres de la cour se promènent sur les pelouses, dans les bosquets, au milieu des bassins, fontaines et autres cascades artificielles. Et de la même manière qu'une grande surface du palais est réservée aux cuisines, des grandes étendues de jardin sont réservées aux vergers et potagers qui nourrissent l'assistance.

I. LES FASTES DE LA COUR

Très rapidement, Elizabeth s'est rendu célèbre pour son économie, et même pour son avarice. De leur côté, les puritains, qui ont de plus en plus de sympathisants autour



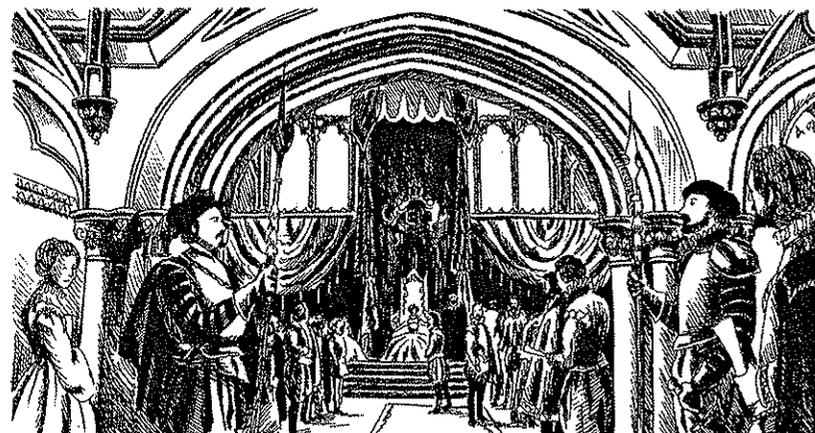
d'elle, affichent le plus souvent une grande austérité. Mais à la cour, tout change, car au XVI^e siècle, son luxe traduit la puissance d'un pays. Elizabeth le sait, ses courtisans le savent, et même si elle refuse de payer pour une armée permanente, et même s'ils professent constamment en faveur de la tempérance, à la cour, tout doit être magnifique et flamboyant. La nourriture coûte à elle seule 20 000 livres par an ! Les repas ont lieu dans le grand hall, sur une table de vingt-huit pieds avec une nappe en velours brodée de perles. Sur les murs, des tapisseries de Perse et un miroir en argent entouré de turquoises ; au bout du hall, un trône de velours pourpre brodé d'or et orné de pierres précieuses. Bien entendu, l'époque veut que le sol, lui, soit recouvert de joncs dans lesquels la vermine se régale des restes de table, quand elle ne pullule pas directement dans les matelas des lits.

En ce qui concerne l'habillement, il a la fonction politique d'impressionner et de souligner un statut. Henry VII, dont la garde robe était austère, ainsi qu'il convenait à sa personnalité, était victime de rumeurs comme quoi la couronne était très pauvre, et qu'était ainsi reflétée la mauvaise santé

économique du royaume. Elizabeth, comme son père, ne fait pas cette erreur : les vêtements de la reine sont extravagants et conçus à partir d'étoffes riches, ce qui impressionne les ambassadeurs et influence leur jugement sur les moyens de la couronne.

Cependant, le royaume d'Angleterre est loin de faire partie des plus riches d'Europe. Des serviteurs sont chargés de référencer tous les vêtements de la reine, leur nombre, leur fonction, pour que jamais une pièce ne soit achetée sans que la nécessité ne se fasse sentir. Une robe légèrement démodée sera soit offerte en paiement à une servante ou à une dame d'honneur, soit recyclée en la modifiant : des broderies sont ajoutées quand elles sont à la mode et retirées quand elle ne le sont plus. Un bon moyen d'obtenir une faveur de la reine est de lui offrir, au nouvel an, des manches ou un plastron à la dernière mode, qu'elle n'aura pas à acheter elle-même. Et parce que tous le savent, Elizabeth reçoit beaucoup de cadeaux à cette époque qui lui permettent d'épargner sa bourse.

Grâce à ce système, Elizabeth parvient à dépenser cinq fois moins pour son



habillement que son successeur, James VI d'Ecosse et Ier d'Angleterre. Sa garde-robe est donc variée, adaptable à tous les styles vestimentaires d'Europe. Un jour, elle est habillée à l'italienne, un autre à l'espagnole. Le portrait d'elle envoyé à Catherine de Médicis lors des négociations de mariage avec le duc d'Anjou est vêtu à la française, et ce pour des raisons politiques évidentes.

La reine est donc toujours à la pointe de la mode, et les courtisans doivent en permanence se mettre à jour, ce qui permet aussi à Elizabeth de les obliger à s'appauvrir. La mode à la cour, évidemment, influence la mode dans la capitale, puis dans les grandes villes, et c'est pour empêcher les « dérives » qu'Elizabeth fait voter des lois somptuaires qui interdisent certains vêtements aux gens du commun. A la campagne, la mode a plusieurs années de retard, ce qui sauve les hommes du ridicule, car à la fin du règne d'Elizabeth, la mode masculine a atteint un tel niveau de sophistication que la silhouette des courtisans est étrangement déformée par les boursoufflures, échancreures et autres protubérances de leur costume.

Mais le faste de la cour anglaise ne s'exprime pas que par le luxe de la nourriture, de la décoration ou de l'habillement. Elizabeth souhaite impressionner par la grandeur et la dignité, aux antipodes de la frivole cour des Valois où sévit l'escadron volant. La vie de cour est donc cérémonieuse à l'extrême : quand la reine se rend à la chapelle le dimanche matin, elle est précédée de 200 gardes en uniforme de cérémonie, tandis que des seigneurs portent l'épée et le sceptre royaux et que de grandes dames empêchent sa traîne de toucher le sol. Devant cette procession, tous sont censés s'agenouiller, et le spectacle laisse un souvenir impérissable aux ambassadeurs qui en sont témoins. Ils sont des dizaines à louer l'ordre et la rigueur qui

caractérisent la cour anglaise, et Elizabeth réussit ainsi, du moins aux yeux des étrangers, à faire de son petit bout d'île un des grands royaumes de la chrétienté.

2. VIVRE À LA COUR

Les membres de la cour sont pour la plupart des nobles. Les plus puissants sont les ducs, mais après l'exécution de Norfolk, il n'y en a plus en Angleterre. L'équivalent ecclésiastique est le titre d'archevêque. Ils sont deux en Angleterre : l'archevêque de Canterbury et celui d'York. Suivent les comtes, égaux des évêques et dont le nombre s'élève à une vingtaine (le nombre varie à cause des titres offerts à des favoris et de ceux qui sont retirés à leur porteur pour trahison). Viennent ensuite les barons, qui sont les plus petits nobles acceptés à la Chambre des Lords. Les chevaliers, bien qu'honorables et « nobles de cœur », doivent siéger à la Chambre des communes. Les plus importants d'entre eux sont les chevaliers de l'Ordre de la Jarrettière.

Il est important de ne pas utiliser la phrase « my lord » (et donc « mon seigneur ») pour s'adresser à un courtisan qui n'est pas baron, comte, marquis ou duc. Seuls les enfants d'un marquis ou d'un duc, et l'aîné d'un comte, peuvent être appelés *lord* sans posséder un titre. Les chevaliers, leurs enfants et les autres enfants d'un comte sont appelés *esquire*. Toutes les femmes de chevaliers ou de nobles sont appelées *lady*. Bien entendu, *lord* ou *lady* ne peut être suivi du nom de famille que si la personne ne possède pas de titre. Elizabeth of Hardwick s'appelle lady Hardwick jusqu'à épouser le comte de St Lowe, puis elle devient Elizabeth of Hardwick, comtesse de St Lowe, ou simplement lady St Lowe.

Les deux valeurs qui caractérisent la cour anglaise sont la prééminence et la préférence.



LES MONOPOLES

Le monarque possède le droit d'offrir à une guilde, où même à un fabricant puissant et reconnu, le monopole sur un produit. Pour ne pas soulever de protestations de la part des autres, il s'agira d'un marché précis, comme l'importation d'oranges, ou de tissu damassé. Mais Elizabeth se rend vite compte que pour le destinataire, c'est un cadeau très intéressant financièrement, tandis que ça ne lui coûte rien, à elle. Elle se met donc à en offrir énormément à ses favoris, et toute la fin de son règne sera ternie par les difficultés que cette « générosité » va lui causer.

Car au bout de quelque temps, le Parlement commence à trouver que la distribution des monopoles est arbitraire et dangereuse pour l'économie nationale, mais quand les députés aborderont le sujet à la Chambre, Elizabeth aura l'impression qu'on s'attaque à une prérogative royale, à un des droits inaliénables accordés à sa couronne, et elle tentera d'interdire les débats.

Comme la plupart des questions religieuses sont déjà plus ou moins interdites, les membres des Communes estimeront qu'Elizabeth exagère, et commenceront à exiger une relative liberté de parole au Parlement. Pour certains, ce sont les premiers signes annonciateurs de la révolution et de l'exécution de Charles Ier.

Les problèmes causés à Elizabeth par les monopoles ne se limiteront pas au Parlement. Le comte d'Essex, fils adoptif du comte de Leicester, favori d'Elizabeth et rival de Robert Cecil et Walter Raleigh, tentera un demi coup d'état contre sa reine, croyant avoir perdu le monopole sur le vin doux par la faute des intrigants qui la manipulent. Elizabeth se verra alors obligée d'ordonner son exécution.

La précedence dépend du nom. Le titre de noblesse, et le nombre de générations qu'il a passé au sein d'une famille, décident de la position à la cour des membres de cette famille. De cela dépendra la position à table par rapport à la reine, la distance au trône et l'ordre dans une procession.

La préférence représente le succès personnel auprès de la reine. Elle permet d'obtenir des postes honorifiques et le salaire qui va avec, de se voir offrir des cadeaux ou des monopoles.

Une des erreurs d'Elizabeth est d'avoir donné à la seconde plus d'importance qu'à la première, ce que les conservateurs ne lui pardonneront jamais. Même Cecil, au début du règne, s'inquiète de l'attitude de la reine, qui accorde tellement plus de faveurs à Robert Dudley ou Christopher Hatton qu'au duc de Norfolk ou aux grands comtes catholiques du Northumberland, Westmorland, Derby ou Shrewsbury. Norfolk tentera d'épouser Mary puis de déposer Elizabeth et finira exécuté. Derby et Shrewsbury entreront au Conseil privé, faveur qui assurera finalement leur loyauté, tandis que Northumberland et Westmorland, méprisés, finiront par se soulever contre la couronne et y perdront tout ce qu'ils ont.



Les nobles ont tendance à être brusques, violents et puérils. Les questions d'honneur prennent des proportions ridicules, surtout au vu du peu d'honneur avec lequel elles sont réglées. Une erreur de précedence, une accusation de mensonge (courantes puisqu'il s'agit en permanence d'apparaître irréprochable), et les épées sont tirées. Mais le duel est interdit, et si certains font l'effort de partir en zone de guerre pour régler leurs comptes, la plupart s'adonnent à des pratiques d'une lâcheté accablantes, frappant dans le dos au détour d'une ruelle sombre, ou envoyant des serviteurs faire les sales besognes. Sir Drury sera ainsi poignardé pour une question de précedence, tandis que le pauvre Sir John Hawkins mourra d'une attaque destinée à Sir Christopher Hatton, le meurtrier ayant confondu les deux hommes.

3. LE PARFAIT COURTISAN

Mais le courtisan élisabéthain n'est pas une simple brute offensée au moindre geste suspect. C'est avant tout un homme qui estime que la noblesse est une vertu, et que sa vie est destinée à prouver que son sang est aussi pur qu'aux premiers jours de la chevalerie.

Il Cortegiano, de Baltassare Castiglione, publié au début du siècle, est un ouvrage très important pour l'époque qui décrit le gentilhomme idéal. Introduit à la cour de France par François I^{er}, il n'est traduit en anglais qu'en 1561, mais son influence est immédiate. Les membres de la cour d'Elizabeth vivent dans la nostalgie d'un Moyen-Âge fantasmé, où l'Angleterre était une puissante crainte et respectée, capable d'envahir la France. Une époque où la chevalerie était la plus grande des vertus, où tous les guerriers ressemblaient aux héros des légendes arthuriennes, galants et courageux, ne vivant que pour leur foi, leur amour et leur honneur.

Le manuel de Castiglione met en scène ces qualités, mais il les lie aux idéaux humanistes de son époque, pour obtenir un ouvrage moderne, fruit de toutes les grandes influences de la culture de la Renaissance. Elizabeth, qui a elle-même reçu une éducation humaniste et n'aime pas les guerriers, encourage cette vision de l'idéal chevaleresque et peu à peu, *Il Cortegiano* devient la référence de la cour.

Le Courtisan de Castiglione a donc une jolie voix, un parler honorable et une attitude gestuelle galante, mais aussi un esprit guerrier et une forme athlétique. Sa culture s'étend aux classiques, qu'Elizabeth maîtrise mieux que quiconque, et aux humanités, c'est à dire la grammaire, la rhétorique, la poésie, l'histoire et la philosophie morale. Et comme le corps et l'esprit ne suffisent pas, il faut avoir du cœur, et savoir dessiner, peindre, et à la cour d'Elizabeth, jouer d'un instrument ou danser. Il ne fait aucun doute que de telles perles sont rares, mais un courtisan habile sait adapter son apparence pour avoir l'air à la fois élégant et imposant, et connaît des gens de talent pour écrire à sa place des poèmes flatteurs. Et défaut de savoir jouer d'un instrument, on apprend à chanter, à danser et tous savent lire une partition.

4. PHILIP SYDNEY

Parmi tous ces courtisans hypocrites, qui cherchent à se donner l'image de grands hommes, alors qu'ils n'ont pas d'autre talent que de savoir se mettre en scène, il est un homme qui représente tout ce qu'il y a de meilleur à la cour.

Philip Sydney est un poète reconnu, qui a écrit de célèbres pastorales, des ouvrages critiques sur la poésie et de nombreux sonnets pétrarquistes. En plus de sa culture classique, il voue un culte à la figure du



PHILIP SYDNEY

Grâces : Courtoisie, Disciple de Polymnie,
Sens du Panache
Providence : soutenu par la grâce (D10)
Bienveillance 10

SAVOIR : DOCTE (D12)

Mémoriser 5	Armurerie 2
Artillerie 3	Astrologie 2
Cosmographie 3	Fauconnerie 2
Grec Ancien 4	Héraldique 2
Latin 3	Lire / Écrire 6
Philosophie 4	Tactique 2
Théologie 3	

SENSIBILITÉ : SUBTIL (D12)

Perception 5	Instr. de Musique 2
Littérature 7	Navigation 1
Orientation 1	Perspicacité 1

ENTREAGENT : FRUSTE (D6)

Charme 2	Chant 1
Comédie 2	Commander 1
Danse 2	Éloquence 4
Enseigner 1	Étiquette 3
Marchandage 1	Pose 1

PUISSANCE : DÉLICAT (D6)

Bonus dégâts -1
Pièces d'armure lourdes 3
Effort 2 Armes d'hast 3
Lutte 3

COMPLEXION : DISPOS (D8)

Endurance 3	Dive bouteille 1
Natation 1	

ADRESSE : INGAMBE (D8)

Actions/tour 2	Course 3
Initiative 3	Arquebusade 2
Détrousser 2	Archerie 3
Arquebusade 3	Caligraphie 2
Équitation 4	Escrime 4
Esquive 2	Jeu de paume 1
Lancer 1	Main gauche 2



- Philip Sydney -

et du général Norris. Mais voyant le maréchal de camp peu couvert, il décide de retirer ses cuissardes, trouvant déshonorant d'être bien mieux protégé que son supérieur. Dans la mêlée, il est malheureusement touché par une balle de mousquet qui lui éclate l'os. La blessure est trop haute et trop grave pour espérer empêcher l'infection en amputant. Il devient fiévreux et s'éteint le 17 octobre 1586.

5. SIR WALTER RALEIGH

Raleigh représente le jumeau intéressé et manipulateur de Sydney. Fils d'un gentilhomme désargenté, Walter Raleigh est né dans une grange de la baie de Budleigh Salterton. Envoyé par son père dans la capitale pour étudier le droit, il quitte l'école très rapidement et part combattre aux côtés des huguenots. Il participe à la bataille de Jarnac en 1569 et est témoin des événements de la St Barthélemy, qu'il décrira dans son *Histoire du Monde*. Après avoir vécu à Londres quelques années, il participe à quelques opérations de piraterie

avec son demi-frère Humphrey Gilbert, mais ce sont des échecs et Gilbert se retrouve sans le sou. Guerrier et écrivain, Raleigh décide de se présenter à la cour, où ses talents variés feront des miracles, mais il est difficile d'attirer l'attention de l'entourage de la reine. Arrêté deux fois pour avoir participé à un duel, il se met sous la protection du comte de Leicester et du comte d'Oxford, pour lequel il accepte de déclarer Sir Philip Sydney en duel. Celui-ci n'a jamais lieu, car Raleigh est envoyé commander des troupes en Ecosse, où il participe sans sourcilier au massacre de la garnison de Smerwick.

De retour à la cour, il réussit à attirer l'attention d'Elizabeth, sans que personne ne sache exactement comment. Il est dit qu'alors que ses vêtements de cour sont toute sa fortune, il a un jour jeté sa cape sur une flaque de boue pour permettre à la reine de ne pas se salir les pieds. Il est aussi raconté qu'avec un minuscule diamant, il a gravé un poème sur un carreau du palais. Ces deux légendes sont parfaitement plausibles étant donné l'audace du jeune homme et son désir intense de faire parler



- Sir Walter Raleigh -

SIR WALTER RALEIGH

Grâces : Courtoisie, Disciple de Thalé,
Sens du Panache
Providence : Pauvre pêcheur (D4)
Bienveillance 7

SAVOIR : DOCTE (D12)

Mémoriser 5	Arabe 1
Armurerie 2	Artillerie 3
Astrologie 1	Cartographie 3
Comptabilité 2	Cosmographie 3
Grec Ancien 2	Héraldique 2
Intendance 1	Jeux de table 1
Latin 3	Lire / Écrire 5
Philosophie 1	Stratégie 4
Tactique 1	Théologie 1

SENSIBILITÉ : OUVERT (D8)

Perception 2	Comp. musicale 1
Évaluation 2	Instr. de Musique 2
Littérature 4	Navigation 3
Orientation 2	Perspicacité 2

ENTREAGENT : GALANT (D12)

Charme 5	Baratin 3
Chant 1	Commander 2
Danse 3	Éloquence 4
Enseigner 2	Étiquette 3
Marchandage 4	Mendier 3
Pose 5	

PUISSANCE : MEMBRU (D8)

Bonus dégâts 0
Pièces d'armure lourdes 5
Effort 3 Armes d'hast 2
Bagarre 1 Lutte 2

COMPLEXION : LANGUIDE (D6)

Endurance 2	Dive bouteille 2
Natation 1	

ADRESSE : GAUCHE (D6)

Actions/tour 2	Course 2
Initiative 2	Archerie 1
Arquebusade 2	Caligraphie 1
Détrousser 1	Équitation 2
Escrime 2	Esquive 1
Jeu de paume 1	Jeux de cartes 1
Main gauche 1	



de lui. Le fait est qu'Elizabeth se prend très rapidement d'affection pour lui, et entre 1582 et 1586, il reçoit de nombreux privilèges de sa maîtresse. Sa période de gloire se situe donc entre celle de Leicester et avant l'arrivée d'Essex à la cour en 1587. Mais contrairement aux deux autres, il ne recevra jamais que des titres honorifiques à valeur lucrative. Jamais il ne se verra proposer un poste politique ou même un siège au Conseil privé. Elizabeth, si elle apprécie sa vivacité d'esprit et sa beauté, reconnaît qu'il tient plus du roi des voleurs que de l'homme d'état.

Il trouve cependant le temps d'organiser des expéditions d'explorations, et deux capitaines qu'il envoie aux Amériques fondent la Virginie en l'honneur d'Elizabeth. En 1585, Richard Grenville, un corsaire célèbre, fonde en son nom une colonie sur une île de Virginie, mais les colons s'entendent mal avec les Indiens, et quand Francis Drake s'y arrête en 1586, il doit accueillir à son bord un grand nombre de déserteurs. Ceux qui restent disparaîtront corps et biens pendant l'année suivante. Obligé à partir de 1587 d'entrer en compétition avec le comte d'Essex, Raleigh participera à de nombreuses expéditions en Irlande ou en Espagne, mais soit il sera rappelé avant d'avoir pu se couvrir de gloire, soit l'expédition se révélera un échec. Il perdra ainsi peu à peu son influence au profit d'Essex, qui restera le favori d'Elizabeth jusqu'à son exécution en 1601, pour s'être cru l'égal de la reine.

6. MAÎTRES ET VALETS

Dans l'ordre social tel que le conçoivent les Anglais, maître et valet sont complémentaires. Chacun a le rôle que lui a confié Dieu, et comme tout ce que Dieu décide est bon, remplir son rôle est honorable. Pour le maître, agir honorablement à l'égard

de ses valets signifie bien les traiter, bien les nourrir, et les habiller de telle manière qu'en public, ils lui feront honneur. En échange, les valets ont pour mission de promouvoir l'image de leur maître en agissant eux-mêmes avec le plus de courtoisie, d'éducation et d'esprit que possible.

Ces règles sont en particulier vraies pour les hommes. Un homme bien né possède souvent un valet favori, qui le suit partout, gère ses affaires les plus intimes et qui, parce que le meilleur valet est celui qui peut lire dans les pensées de son maître, s'avère généralement être son plus proche compagnon. Ils ne sont cependant pas comme des amis. Bien que très proche, le valet reste payé chaque trimestre (aux solstices et aux équinoxes) et le sentiment le plus élevé qu'on attende de lui est bien la loyauté, plus que l'amitié. Respecté pour son jugement ou ses compétences, il reste périphérique et secondaire, dès qu'il entre en compétition avec un seigneur pourtant moins apprécié.

Un valet n'est pas obligé de ne rendre service qu'à une personne. Contre une pièce, un autre seigneur peut lui demander de rendre un service, le plus important étant simplement que ce service n'aïlle pas à l'encontre des intérêts de son maître.

7. L'AMOUR COURTOIS

Deux problèmes se posent à la noblesse anglaise en ce qui concerne l'amour, et tous deux concernent la religion. Le premier est très simple : comment l'amour terrestre peut-il supporter la comparaison avec l'amour céleste, et donc comment un courtisan qui se prétendrait pieux peut-il se permettre d'avoir une femme et quelques maîtresses ? D'autant plus que le second problème est celui de l'image de la femme à la Renaissance. Traditionnellement, depuis



le Moyen-Âge, l'Eglise présente trois figures de la femme : la Vierge Marie, son pendant faillible Ève, et la prostituée de Babylone. Bien entendu, Ève représente le statut de la femme dans la société, issue de l'homme et donc inférieure, souillée par le péché originel et condamnée à obéir à sa plus grande sagesse, mais à la cour, où la grandeur de ses membres ne peut s'exprimer que par la grandiloquence de leurs atours et de leurs actes, ce modèle en demiton ne convient pas. Le courtisan ne peut atteindre l'amour céleste qu'en se consacrant corps et âme à l'éloge d'une femme, qui se doit alors de correspondre à l'idéal de la Vierge. Les femmes de la cour n'étant malheureusement pas moins humaines que les autres, des imperfections apparaissent bientôt et l'admiration du courtisan se transforme très vite en un mépris certain pour la prostituée satanique qui a tenté de l'attirer dans ses filets.

La vie des femmes à la cour n'est donc pas si facile, d'autant qu'il est terriblement difficile pour elles d'obtenir une place de premier plan. Le monarque étant de sexe féminin, les favoris obtiennent facilement tout pouvoir. Les femmes qui réussissent à s'imposer comme des figures importantes, malgré le sexisme de leur entourage et la jalousie d'Elizabeth, sont des dames d'exception. Elizabeth de Hardwick est de celles-là, et la plus importante de toutes.

8. BESS OF HARDWICK

Née en 1527, elle est mariée une première fois à quinze ans, mais ce premier époux, qui n'en a que treize et est gravement malade, meurt avant d'avoir pu consommer leur union. Bess hérite d'un tiers de la fortune familiale et se marie une seconde fois à vingt ans, à un gentilhomme de deux fois son âge et déjà deux fois veuf. Il lui fait six enfants, trois garçons et trois



- Bess of Hardwick -

filles, en plus de deux qui meurent en bas âge. Quand ce deuxième mari meurt à son tour en 1557, elle élève leurs enfants et épouse en 1559 Sir William St Lowe, le capitaine de la garde d'Elizabeth. Quand il s'éteint dans des circonstances étranges, il lègue à Bess toute sa fortune, au détriment de son frère et de ses deux filles d'un précédent mariage.

Bess, devenue lady St Lowe, possède alors une fortune considérable, estimée à 60 000 livres par an, et fait partie des dames d'honneur de la reine, ce qui lui accorde un grand pouvoir au sein de la cour. En bonne santé et encore assez jolie, elle est courtisée par de nombreux membres de la cour.

Elle jette finalement son dévolu sur le comte de Shrewsbury en 1568, peu avant qu'il soit désigné geôlier de Mary Stuart. Lui-même ayant sept enfants d'un précédent mariage, ils s'arrangent pour que



deux d'entre eux épousent deux enfants de Bess, lors d'une cérémonie commune. En 1574, elle marie une autre de ses filles à Charles Stuart, le jeune frère de Darnley,

BESS OF HARDWICK, COMTESSE DE ST LOWE

Grâces : Santé de fer, Sens du négoce, Vénusité
Providence : Fille prodigue (D6)
Bienveillance 7

SAVOIR : LETTRÉE (D10)

Mémoriser 4	Architecture 2
Astrologie 2	Comptabilité 5
Cosmographie 1	Droit 1
Grec Ancien 1	Héraldique 3
Intendance 4	Jeux de table 3
Latin 1	Lire / Ecriture 2
Parfumerie 2	Stratégie 3

SENSIBILITÉ : OUVERTE (D8)

Perception 3	Comp. musicale 1
Évaluation 4	Instr. de Musique 2
Littérature 1	Maquillage 3
Perspécacité 2	

ENTREAGENT : DISERTE (D10)

Charme 5	Baratin 2
Commander 2	Danse 2
Éloquence 1	Étiquette 3
Intimidation 1	Marchandage 5
Mendier 1	Pose 3

PUISSANCE : MENUE (D4)

Bonus dégâts -2
Pièces d'armure lourdes 1
Effort 1

COMPLEXION : AGUERRIE (D20)

Endurance 6 Dive bouteille 1

ADRESSE : GAUCHE (D6)

Actions/tour 2	Course 2
Initiative 2	Calligraphie 1
Équitation 1	Jeux de cartes 3
Jeux de dés 2	

sans en parler à son mari qui, bien qu'au courant des négociations, ne veut rien en savoir car les deux familles possédant du sang royal, ce mariage aurait dû obtenir le consentement d'Elizabeth. La comtesse de Lennox, mère de Charles, sera d'ailleurs envoyée à la Tour (une fois de plus) et Bess convoquée à Londres, où elle refusera de se rendre. La fille des jeunes époux, Arbella Stuart, sera interdite de cour par Elizabeth et posera de graves problèmes à sa famille en essayant d'épouser un autre prétendant au trône d'Elizabeth.

Plus tard, pourtant, Bess of Hardwick ne restera pas célèbre pour toutes ces intrigues maritales mais pour les bâtiments qu'elle aura fait construire tout au long de sa vie, le plus connu étant Hardwick Hall, dont le style Renaissance est poussé à de tels extrêmes qu'on en dit, en références à ses grandes fenêtres, qu'il contient plus de verre que de mur.

IV. VIE CULTURELLE DE LA COUR

I. LES PROGRESS

Elizabeth a conscience que Londres n'est pas représentative de l'ensemble du royaume. Elle passe donc ses étés à visiter la campagne anglaise, se déplaçant avec sa cour de manoir en château, chez certains de ses courtisans. Etant donné ce que lui coûte l'entretien de sa cour, il est compréhensible qu'elle cherche à partager de temps à autre ses frais avec ceux qui en profitent avec elle, mais les élus sont prévenus peu de temps à l'avance, et ils y risquent énormément. Car si le séjour plaît à la reine, qu'elle trouve ses appartements



confortables, la décoration intérieure et extérieure impressionnante, les spectacles agréables et les honneurs rendus par la population sincères, l'hôte peut espérer recevoir une faveur qui lui permettra de rembourser en grande partie les coûts. Mais si elle est déçue, c'en est fini de sa place à la cour. Le pire risque est d'investir énormément d'argent pour finalement ne rien recevoir en échange d'Elizabeth, parce qu'elle n'a pas été particulièrement convaincue, parce qu'elle était de mauvaise humeur ce jour-là... Certains se retrouvent ruinés par la visite de la reine, pour avoir tout investi dans cette opportunité de recevoir une faveur, en vain.

Ce qu'Elizabeth attend de ses hôtes est bien plus qu'une chambre où coucher. Pour accueillir tout le monde, il faut construire des ailes temporaires et rénover les anciennes. Dans les jardins, si affectionnés de la reine, il faut creuser des étangs, y placer des îles, planter des arbres et des arbustes, faire sculpter des animaux exotiques dans le feuillage... Il faut aussi engager des poètes, des musiciens et des troupes d'acteurs, organiser des masques, et comme la plupart des divertissements ont lieu la nuit, il faut prévoir des dizaines de bougies, de torches, et même des feux d'artifice. Tout le monde peut venir voir la reine, lors de ses *progress*, pour venir lui offrir un cadeau, car le voyage est destiné à rencontrer son peuple, mais personne ne laissera un journalier ou un paysan un peu rustre en sa présence, et la plupart de

ceux qui l'approchent sont des aspirants écrivains qui lui récitent un poème et espèrent, si elle paraît satisfaite, trouver dans l'assistance un mécène.

2. LES ARTS

A l'époque, l'art est encore assez privé, difficile à diffuser, et n'est donc pas vraiment un outil de propagande, à l'exception de certains cas précis comme les portraits de la reine, qui sont distribués à ceux qui souhaitent prouver leur loyauté sous la forme de miniatures à porter au vêtement. La fonction première de l'art, au-delà du succès recherché par l'artiste pour pouvoir vivre de son activité, est plutôt politique.

La méthode la plus souvent employée est celle du panégyrique, censée, selon les mots d'Erasmus « éveiller chez la personne décrite un sentiment d'obligation ou de honte ». L'exemple le plus répandu est le portrait, en première page de la Bible, d'Elizabeth en protectrice de la réforme, qui a pour fonction première, non pas de convaincre les lecteurs de quoi que ce soit, mais d'inciter la reine à se positionner ainsi pour mériter l'honneur que lui fait cette image. Parce qu'elle souhaite parer sa cour d'atours honorables, et parce qu'elle-même a reçu une éducation humaniste, Elizabeth encourage la création artistique, en particulier dans les domaines de la poésie et de la musique, et elle apprécie les courtisans qui s'y adonnent ou la défendent.



Les arts, cependant, connaissent une période de vache maigre pendant la réforme. La destruction de toutes les images papistes est une tragédie pour la culture visuelle des Anglais, et plusieurs générations d'étudiants en art seront privées de modèles. Il en résultera une médiocrité étendue à presque tous les arts visuels, à l'exception de la miniature qui trouve pendant quelques décennies ses lettres de noblesses, grâce en particulier à l'artiste royal Thomas Hilliard.

INSPI SCÉNARIO

UN BIEN BEAU
SPECTACLE

Les PJ sont engagés par un courtisan pour une mission particulière mais très amusante. Son plus grand rival doit accueillir la reine pendant trois jours dans une de ses demeures d'été. Les PJ doivent faire en sorte que ce soit un fiasco. Les artistes doivent être mauvais ou absents, les compliments de la population embarrassants ou désagréables pour la reine. La nourriture doit être avariée, les jardins mal entretenus et les appartements en mauvais état.

La difficulté est que les PJ atteignent la demeure la veille, seulement, de l'arrivée des convives. Ils ne savent pas non plus ce qui a été organisé et doivent donc se renseigner discrètement auprès des serviteurs, qui ont été prévenus que des intrus allaient tenter de gâcher la fête. Les gardes sont à la recherche de perturbateurs, tout est surveillé, et de plus en plus à mesure qu'ont lieu les mésaventures organisées par les PJ.

3. LES MASQUES

Parfois traduits par « mascarades », les masques sont un art et un loisir nobles, qui se situe entre l'opéra et le théâtre d'improvisation. Destinée à l'auto-glorification de la noblesse, elles mettent en scène des dieux antiques ou des figures allégoriques joués par les courtisans eux-mêmes. Elizabeth par exemple, joue souvent « la Chasteté ». Ecrite par un dramaturge expressément pour l'occasion, l'histoire se déroule sous la forme d'une procession dansée à travers les pièces de la demeure où elle sera jouée. Les acteurs, parés de costumes extravagants, extrêmement élaborés et coûteux, donnent vie à leur personnage, soit en apprenant des vers et des chansons écrites par le dramaturge et apprises par cœur, soit en improvisant. Très artificielles et poussées au comble de la formalité, les interventions ne forment pas des dialogues, mais des monologues qui se font échos les uns aux autres. Jouées de nuit à la lumière des chandelles, elle s'oppose ainsi au théâtre populaire qui se joue dans l'après-midi. Souvent pastorales ou chevaleresques, le contenu en est très conservateur, mais des critiques politiques peuvent parfois se cacher dans le corps du texte (le genre, qui glorifie ses personnages à outrance, se prête très bien au panégyrique). Un personnage qui s'oppose, dans l'histoire, à « la Chasteté », par exemple, aura peut-être parmi ses dialogues quelques critiques déguisées de la manière dont Elizabeth gère sa succession en refusant tout mariage.

Les anti-masques sont des interludes joués entre les actes et qui parodient le récit principal avec un humour grotesque. Contenant ainsi toutes les formes de spectacles (comédie, allégorie, poésie, chanson, danse, procession...), c'est le spectacle ultime, loisir noble entre tous et réservé aux plus grands.



« DANS VOTRE PROPRE INTÉRÊT, VOUS DEVEZ SAVOIR QUE,
SI LE ROI D'ESPAGNE DÉCIDE DE VOUS FAIRE LA GUERRE,
CE SERA AVEC UNE TELLE FORCE QUE VOUS N'AUREZ PAS LE
TEMPS DE RESPIRER AVANT QUE LE COUP TOMBE »

L'AMBASSADEUR MENDOZA À ELIZABETH, 1580

Contrairement à son père, Elizabeth s'évertue en permanence à empêcher une guerre d'éclater, car elle ne trouve rien de glorieux aux grandes victoires militaires, et préfère investir son argent ailleurs (principalement dans le style de vie de sa cour).

Mais ce pacifisme « égoïste » est constamment mis à mal par le bellicisme de certains courtisans et, surtout, par la situation politique et religieuse qui, sur le continent comme chez elle, ne cesse d'empirer.

I. L'ANGLETERRE ET L'EUROPE AU XVI^E SIÈCLE

L'histoire de l'Angleterre au Moyen-Âge est définie par la prétention de ses rois au trône de France, et donc par la Guerre de Cent Ans. Les conquêtes de Henry V ont frappé les esprits, et la première moitié du XVI^e siècle a été marquée par le désir d'Henry VIII d'augmenter sa gloire par des conquêtes militaires sur le continent. Mais après quelques victoires autour de



Calais, en particulier la prise de Boulogne, il s'est rendu compte que ces invasions n'étaient plus viables financièrement. Son fils Edward a même rendu Boulogne plus tôt que prévu pour ne plus avoir à entretenir une garnison dans la ville. Mary Ire a aussi compris qu'une guerre ne pouvait rien apporter à l'Angleterre politiquement parlant, mais face à l'agressivité d'Henri II, elle a fini par s'engager contre la France aux côtés de son mari Philippe II d'Espagne.

Car l'échiquier politique européen dans les années 1550 tourne autour de la rivalité entre les Valois et les Habsbourg, entre la France et l'Espagne. Et Mary I^{re}, en impliquant l'Angleterre dans le conflit, commet ainsi la plus grosse erreur de son règne. La prise de Calais par le duc de Guise est la plus humiliante défaite anglaise de la dynastie des Tudor, et la mémoire de Mary en sera à jamais souillée. De plus, sans ce pied-à-terre sur le continent, il est pratiquement impossible pour l'Angleterre d'attaquer efficacement un pays du continent.

Quand Elizabeth monte sur le trône et réforme à nouveau son pays, elle a bien conscience que la seule chose qui protège l'île d'une intervention extérieure est cette rivalité entre les deux grandes familles, plus importante encore que la religion. Charles Quint, malgré sa piété, n'a jamais hésité à s'allier avec le nouvellement protestant Henry VIII contre François I^{er}, et de la même manière, ni François ni son fils Henri II n'ont eu le moindre scrupule à faire appel aux princes luthériens d'Allemagne. Mais malheureusement pour Elizabeth, la situation a bien changé au cours des années 1560. Avec le développement du calvinisme, les protestants sont devenus plus agitateurs, et les persécutions n'ont fait que renforcer leur influence. Les rois de France et d'Espagne se trouvent confrontés à un problème commun, en la personne des Huguenots et des rebelles néerlandais, qui tous deux

demandent le soutien de l'Angleterre. Dans ces conditions, la dernière chose que souhaite Elizabeth, c'est de voir les deux plus puissantes armées d'Europe se liguier contre elle. La situation devient encore plus épineuse pour elle quand la catholique Mary Stuart débarque dans le nord du pays et fournit aux Guise et à Philippe une parfaite reine de remplacement.

II. L'ARMÉE ANGLAISE

Au début de son règne, Elizabeth ne possède pas d'armée permanente. Elle se contente d'engager des hommes pour quelques semaines lorsqu'elle part en campagne, et les équipe du célèbre arc long qui leur a valu leurs plus grandes victoires lors de la Guerre de Cent Ans. Mais il est temps de moderniser l'appareil militaire, et Elizabeth en a bien conscience. Elle commence donc par mettre à jour la logistique en équipant ses soldats de piques et d'arquebuses. En 1573, elle organise l'entraînement régulier de tous les hommes valides du royaume, et une hiérarchie centralisée plus efficace est conçue. En 1585, elle est en mesure d'envoyer une petite armée professionnelle à l'extérieur, menée par de véritables vétérans aguerris tels que John Norris, tout en réservant 11 000 troupes et 62 000 hommes armés à la défense de l'île.

La période que les jeunes soldats passent aux Pays-Bas est destinée à les entraîner, sans pour autant les tuer. L'expérience a prouvé que la garnison de Calais, sans pour autant avoir à combattre régulièrement, fournissait à ses prédécesseurs des hommes mieux préparés à la guerre. Malheureusement, Mary I^{re} a perdu Calais et, pour que ses hommes profitent de cette expérience, Elizabeth les envoie aux Pays-Bas. Mais à quoi peuvent bien lui servir des



soldats morts ou invalides ? C'est pourquoi elle interdit aux généraux de passer à l'offensive. Les soldats doivent se contenter de garder les villes fortifiées, pour empêcher les Espagnols de résoudre leur problème aux Pays-Bas, mais surtout, pour préparer ses hommes au jour où ils devront se battre pour défendre leur pays.

I. LA CAVALERIE

Le grand changement au cours du XVI^e siècle en Europe, est le passage d'une cavalerie lourde, une chevalerie au sens propre, à une cavalerie légère. En Angleterre, l'armée est modernisée comme partout, parfois un peu à contrecœur, et une cavalerie légère, assez efficace d'ailleurs, est entraînée. Mais à l'époque où règne à la cour le culte du chevalier arthurien, combattant et poète au cœur sans faille, de nombreux jeunes gens rêvent de se jeter au combat en armure lourde, armés de leur lance, et de revivre les batailles légendaires du haut Moyen-Âge (la Guerre de Cent Ans est considérée comme une époque bénie où l'Angleterre était une puissance crainte, capable d'envahir et d'occuper la France).

Lorsque Leicester arrive aux Pays-Bas, et comprend qu'il va devoir trouver des hommes sans l'aide d'Elizabeth, il met à contribution les derniers restes du système féodal : les seigneurs qui lui sont obligés, et ceux qui désirent faire de Leicester leur obligé, commandent à leurs vassaux de prendre les armes, et de faire appel à leurs propres vassaux. L'armée réunie, forte de plusieurs centaines d'hommes, est formée principalement de chevaliers à l'ancienne. Philip Sydney, le courtisan parfait, met tout son courage au service de cet idéal chevaleresque, tandis que le jeune Robert Devereux, comte d'Essex, qui représente à lui seul toute la nouvelle génération d'aventuriers élisabéthains, vient apprendre

à guerroyer honorablement aux côtés des grands combattants de l'époque.

Malgré tous les traités sur la guerre, qui affirment sans aucune hésitation la supériorité de la cavalerie légère sur ces pantins d'aciers maladroits et aveugles, la cavalerie lourde de Leicester fournit au Lieutenant Général des Pays-Bas ses seules victoires.

2. L'INFANTERIE

L'infanterie élisabéthaine est marquée par la création en 1573 des bandes armées. Les *Lord Lieutenants* de chaque région, représentants du pouvoir royal censés mettre à exécution les ordres du gouvernement, s'assurent que dans chaque paroisse, des citoyens s'entraînent régulièrement. Ils ordonnent aussi l'achat de matériel pour équiper les hommes entraînés.

Mais le système d'entraînement enfante des résultats assez particuliers. Les citoyens se réunissent régulièrement pour s'entraîner à manier les armes, à se déplacer en corps, et ils acquièrent avec le temps une certaine facilité à répondre à un ordre donné rapidement. Ils deviennent plus habiles au mousquet et apprennent à avancer pique à la main, en protégeant efficacement le rang devant eux.

Mais quand la couronne ordonne l'entraînement de volontaires, qui s'avère être en fait une souscription tout ce qu'il y a de plus forcée, les *High Constables* et les *Petty Constables* chargés de remplir les listes ne peuvent décemment décider d'envoyer à l'étranger tous les citoyens de la paroisse, alors qu'ils ont passé toutes ces heures à s'entraîner justement pour défendre leurs terres. On note donc sur les listes les vagabonds, les criminels irréguliers et tous les indésirables. Ceux-ci arrivent sur le terrain sans la moindre expérience des armes



(car même les criminels n'ont souvent jamais mis la main sur une arme à feu), sans aucune discipline, et avec une seule chose en tête : désertir dès que l'occasion se présente, de préférence après avoir volé quelque chose pour payer le voyage et quelques repas.

Ceux qui acceptent de rester apprennent à se battre auprès des vétérans, mais dès qu'ils sont relâchés dans la vie civile avec à peine de quoi survivre et leur village d'origine étant à plusieurs dizaines, voir centaines de lieues de là, ils préfèrent rejoindre la ville la plus proche et chercher du travail, le plus souvent auprès d'un *upright-man* qui se servira de leur muscle pour racketter les travailleurs sur son territoire.

Les trois types de bandes sont les mousquetaires et arquebusiers, qui couvrent le

champ de bataille de quelque distance, les piquiers qui forment le gros de l'armée, et les haliebardiens qui sont, eux, entraînés à se jeter dans la mêlée et à combattre au corps à corps. Dans les régions pauvres, les soldats sont obligés de se contenter des arcs longs et des *bills* (une haliebarde primitive avec un crochet, un peu similaire à la lochaber des Highlands).

3. PIQUIERS

C'est le poste le plus honorable. Les piquiers lourds, en armure, sont rares, car ils coûtent cher, mais un gentilhomme choisira souvent ce rôle. Stanley, le plus vaillant capitaine de l'armée anglaise, est un piquier lourd au combat. La plupart des piquiers se contentent d'un casque, mais ils sont par contre lourdement armés. En plus de leur pique en hêtre, ils portent souvent une épée longue, une dague, et parfois aussi une épée courte, la plus efficace au corps à corps.

Certains piquiers particuliers, appelés *targeteers*, possèdent un bouclier rond qui résiste aux balles, et sont armés, plutôt que de lames courtes, de pistolet et de grenades. Bien que rares, ils permettent de surprendre l'adversaire.

4. MOUSQUETAIRES

Moins importants que les piquiers, ce sont tous des hommes à la forme physique exceptionnelle. Ils portent un mousquet, une bandoulière avec douze boîtes contenant des sachets de poudre, un petit sac rempli de balles, une flasque de détonateur et une mèche d'un mètre de long, allumée aux deux bouts. Ils possèdent aussi un nécessaire pour fabriquer des balles et nettoyer l'arme, mais ils ne les portent pas sur eux pendant une bataille.



Un mousquet est trop lourd pour pouvoir viser sans le poser sur quelque chose, car il tire des balles énormes, destinées à enfoncer une armure. Très lents à recharger, ils n'ont aucun intérêt au corps à corps ; un mousquetaire n'est donc pas équipé contre une attaque, et ne porte pas d'armure (à l'exception d'un petit casque caché sous son grand chapeau à plume), même s'il possède quand même au moins une épée.

Bien qu'ils soient le plus souvent situés à une cinquantaine de mètres de leur cible, ils peuvent viser une compagnie à 200 mètres (sans, bien entendu, pouvoir viser qui que ce soit en particulier).

5. ARQUEBUSIERS

L'arquebuse est bien plus maniable que le mousquet et une compagnie en comprend souvent un plus grand nombre. Plus mobiles, les arquebusiers peuvent participer à des escarmouches, et tirent depuis une distance d'environ 80 mètres. Les balles, plus petites, n'ont cependant aucun effet contre une armure à longue distance. En plus du matériel pour charger l'arme et faire partir le coup, ils sont armés d'une épée et une dague, et portent un casque et une brigandine.

6. HALIEBARDIERS

Ils ont le poste le moins honorable, en particulier ceux qui ne possèdent pas de haliebarde (une arme somme toute impressionnante) mais un vieux *bill* médiéval. Armés pour la défense, on leur confie la garde du camp, la protection de l'enseigne et des stocks de munitions. Ils sont aussi chargés de défendre à tout prix, et comme dernier recours, les points stratégiques importants. Une haliebarde décorée

peut aussi servir à un capitaine pour se démarquer au sein d'une troupe de tireurs et de piquiers.

Une compagnie de gens de pied est censée accueillir entre 100 et 200 soldats, mais en vérité, elle en réunit rarement plus de 80, à cause des désertions et des maladies. Le capitaine a sous ses ordres un lieutenant, un enseigne, deux sergents, cinq caporaux, deux tambours, un chirurgien et un fifre. Les gentilshommes portés volontaires s'ajoutent aux compagnies existantes plutôt que de former la leur. Chaque caporal commande un escadron, qui représente donc environ un cinquième de la compagnie ; cet escadron ne peut être constitué que d'un type de soldats, généralement des mousquetaires ou des piquiers. Dix compagnies peuvent être réunies pour former un régiment, mais ce degré d'organisation n'est pas encore habituel à l'époque.

La formation habituelle consiste à placer l'enseigne au centre, protégé par des haliebardiens. Autour d'eux s'étend la masse des piquiers, et sur les flancs de ceux-ci, les tireurs. Les hommes possédant le plus d'autorité, très souvent les caporaux, sont placés aux coins, pour pouvoir facilement diriger les mouvements de la troupe. Les tireurs sur les côtés sont placés les uns derrière les autres selon les armes employées. Les *targeteers*, protégés par leurs boucliers et équipés de piques, sont en première ligne. Derrière eux viennent les mousquetaires, qui servent de force de frappe. Au fond, les arquebusiers ont la meilleure portée et harcèlent l'ennemi à la manière des archers traditionnels. Leur position permet, si on les envoie à l'extérieur pour des raisons stratégiques, de ne gêner personne au moment de leur départ.

Cette formation canonique, bien sûr, peut s'adapter au terrain, et aux différents enjeux d'une bataille.



III. LA FLOTTE

Mais la véritable force de l'Angleterre n'est pas son armée au sol. Si Philippe II commande la plus large flotte nationale d'Europe, Elizabeth contrôle, dans les années 1580, la plus puissante. En 1573, le *Dreadnought* est mis à flot, premier navire anglais conçu expressément pour la bataille navale. Suivront, durant les années qui précèdent l'Armada, neuf navires de 40 à 90 tonnes, ainsi que le *Rainbow*, le *Vanguard* de 500 tonnes, et le *Ark Raleigh* de 900 tonnes, rebaptisé *Ark Royal* après que Raleigh en aura fait cadeau à Elizabeth. Ce nouveau modèle, plus fin et plus long, est à la fois plus rapide, plus maniable et accueille un plus grand nombre de canons. Là où la flotte espagnole est formée principalement de gigantesques transports de troupes, les nouveaux navires anglais sont des machines de guerre dont le but est de couler les porteurs avant qu'ils atteignent un port de l'île et commencent à déverser leur flot de soldats dans la campagne anglaise, mal préparée et mal équipée. Il n'y a donc pratiquement aucun soldat à bord des 21 bâtiments de plus de 200 tonnes construits par ou pour la reine, mais des marins, chargés de contrôler avec une précision extrême les rapides mouvements du navire, et surtout des centaines d'artilleurs chargés de faire cracher le feu aux 900 canons pointés contre l'Armada en 1588. Enfin, les coques des navires anglais sont adaptées à la houle de l'Atlantique, tandis que les galères espagnoles sont conçues pour la guerre en Méditerranée contre les Ottomans.

Cette nouvelle silhouette des navires anglais, cependant, n'aurait pas le moindre intérêt si les bâtiments étaient commandés par des généraux habitués à la guerre classique. Les nouveaux capitaines de la flotte anglaise ne se rangent aux côtés d'Elizabeth

qu'en temps de guerre ouverte. Le reste de l'année, ce sont des aventuriers entrepreneurs, des explorateurs et des corsaires, qui pillent les côtes américaines, interceptent les galions espagnols ramenant l'or du Pérou, et vont jusqu'à attaquer les ports marchands de la péninsule ibérique, au nez et à la barbe de la plus grande armée d'Europe. Ces hommes, John Hawkins, Francis Drake, Richard Grenville ou Martin Frobisher, sont les pionniers de la guerre de course et de l'escarmouche navale. Aussi craints et haïs des Espagnols qu'admirent et reconnus en Angleterre, ils acquirent rapidement, dans leur propre pays, le surnom de « Chiens de Guerre ».

I. DOGS OF WAR

Entre le début des années 1570 et la fin des années 1580, la guerre froide qui oppose l'Angleterre à l'Espagne est menée par des aventuriers avides de gloire et de richesses, des corsaires de toutes origines qui obtiennent d'Elizabeth l'autorisation de harceler les colonies espagnoles aux Amériques.

Pourtant, au début, jamais il ne leur serait venu à l'idée de remettre en cause le quasi-monopole qu'exerce l'Espagne sur les Amériques (à l'exception du Brésil, toutes les terres du Mexique au détroit de Magellan appartiennent à l'empire espagnol), et les navigateurs comme Sir John Hawkins préférèrent commercer le plus innocemment du monde avec l'ennemi. Hawkins prend donc part à la traite négrière, une source de revenus tout ce qu'il y a de plus honorable à l'époque, et introduit en Angleterre le tabac et les esclaves, qui deviennent immédiatement très à la mode. Mais avec les années, et pour cause de conflit religieux dormant, le sentiment anti-espagnol devient de plus en plus fervent chez les aventuriers anglais, jusqu'à ce qu'en septembre 1568, Hawkins, trop



confiant, aborde la forteresse de San Juan de Ulua, qui protège le port de Veracruz au Mexique. Le vice-roi, croyant voir arriver la flotte espagnole qu'on lui a envoyée, accueille lui-même les capitaines, qui le prennent en otage et réclament de pouvoir réparer leurs navires. Au même moment, la flotte de treize navires de guerre espagnols promise au vice-roi entre dans la baie. Des négociations sont menées pour que les Anglais puissent effectuer des réparations, mais peu après qu'un accord a été passé, les Espagnols apprennent que les bateaux sont remplis de butin, issu en partie du commerce mais surtout de la piraterie. Les canons espagnols ouvrent le feu sur les six navires anglais, et quatre sont détruits. Seul Hawkins et son cousin Francis Drake réussissent à faire échapper leurs navires.

Pour les Espagnols, cet incident n'a pas de grande portée diplomatique, car la piraterie ordinaire à laquelle s'est adonné Hawkins pendant les semaines précédentes n'est pas nouvelle, et que la « course » aux navires espagnols, d'où provient le mot corsaire, est une activité malheureusement très répandue. Mais pour les Anglais, les Espagnols ont violé l'accord et massacré des commerçants anglais. Le gouvernement est scandalisé, mais plus qu'aucun autre, un homme va en garder une terrible rancune contre les Espagnols : Francis Drake.

2. SIR FRANCIS DRAKE,

« EL DRAQUE »

Drake est le fils d'un patron marin qui s'est découvert sur le tard une forte sensibilité puritaine. Si Francis n'est pas devenu un homme d'une grande spiritualité, il a retenu de la piété de son père un mépris assez sauvage des catholiques. En 1568, après avoir abandonné des hommes sur la côte et traversé seul l'Atlantique (Hawkins n'a



- Sir Francis Drake -

atteint l'Angleterre qu'un mois plus tard), il est devenu le pire ennemi que l'Espagne de Philippe II aurait jamais.

Entre 1568 et 1572, il commence par effectuer de la contrebande dans les Antilles, pour se familiariser intimement avec les côtes de la région. Puis en 1572, Elizabeth lui donne l'autorisation de partir à la conquête des trésors du nouveau monde avec deux navires, le *Pacha* et le *Swan*. A bord, ils chargent trois pinasses en pièces détachées, des navires longs et étroits destinés à remonter les fleuves. En effet, la cible principale de Drake, pour sa première expédition de grande ampleur, est le port de Nombre de Dios où les Espagnols entreposent l'or et l'argent des mines d'Amérique centrale. Drake et ses hommes quittent le port de Plymouth au printemps et, après un mois et demi de traversée, arrivent le 28 juillet à l'aube devant Nombre de Dios. En quelques heures, il se rend maître des lieux, malgré une blessure à la jambe dont il se remettra vite. Le trésor découvert est alors si grand que les trois pinasses sont trop petites



pour tout accueillir. Rendus complètement euphoriques par cette victoire, les corsaires naviguent à toute vitesse vers Porto Bello, qu'ils incendient aussitôt. Drake, qui est avant tout un aventurier, décide d'aller vérifier les rumeurs comme quoi il y aurait un océan de l'autre côté de la chaîne de montagnes. Il prend avec lui dix-huit hommes et trente indiens Cimarrons, devenus leurs alliés par haine des Espagnols. Pendant plusieurs jours, ils traversent la jungle, les marécages et les sierras mexicaines pour finalement devenir les premiers anglais à contempler le Pacifique. Drake entonne un Alléluia et prie Dieu de pouvoir un jour commander des navires sur cette mer. Puis ils repartent pour l'Angleterre et sont de retour à Plymouth le dimanche 9 août 1573, alors que les habitants du port désertent le prêche pour venir les accueillir ! A ce moment-là, les relations diplomatiques entre Elizabeth et Philippe sont coupées, et la reine n'a donc aucune obligation de justifier quoi que ce soit ; mais ce ne sera pas le même son de cloche lors de l'expédition suivante.

En effet, en 1577, Francis Drake, devenu incroyablement riche, décide d'organiser son plus grand voyage. Tout est organisé dans le plus grand secret, les marins étant officiellement recrutés pour aller à Alexandrie, mais l'ambassadeur officieux Antonio de Guaras soupçonne une expédition dans les Antilles. En vérité, quand les cinq navires (dont le Pelican, propriété personnelle de Drake) quittent Plymouth le 13 décembre 1577, ils emmènent à leur bord des scientifiques, des cartographes, mais aussi des artistes et des objets d'art, destiné à faire rayonner la culture anglaise, car l'objectif réel de Drake est de passer le détroit de Magellan, pour remonter la côte Pacifique jusqu'aux mines d'or du Pérou, où les Espagnols règnent en maître depuis leur victoire sur les Incas en 1534, avant de s'élancer vers l'ouest pour effectuer le tour

SIR FRANCIS DRAKE

Grâce : Autorité, Dégainé coordonné, Tête Brulée
Providence : Brebis égarée
Bienveillance 5

SAVOIR : LIMITÉ (D6)

Mémoriser 2	Armurerie 3
Artillerie 5	Astronomie 2
Cartographie 4	Comptabilité 2
Cosmographie 3	Espagnol 2
Héraldique 2	Intendance 3
Latin 1	Lire / Écrire 1
Stratégie 2	Tactique 8

SENSIBILITÉ : SUBTIL (D12)

Perception 5	Dessin 2
Évaluation 4	Navigation 6
Orientation 4	Perspicacité 3
Pistage 6	

ENTREAGENT : FRUSTE (D6)

Charme 2	Baratin 3
Commander 6	Criée 1
Étiquette 2	Intimidation 5
Marchandage 3	Pose 3

PUISSANCE : MEMBRU (D8)

Bonus dégâts +0	
Pièces d'armure lourdes 5	
Effort 3	Armes d'hast 3
Bagarre 2	Forcer 2
Saut 1	

COMPLEXION : GAILLARD (D10)

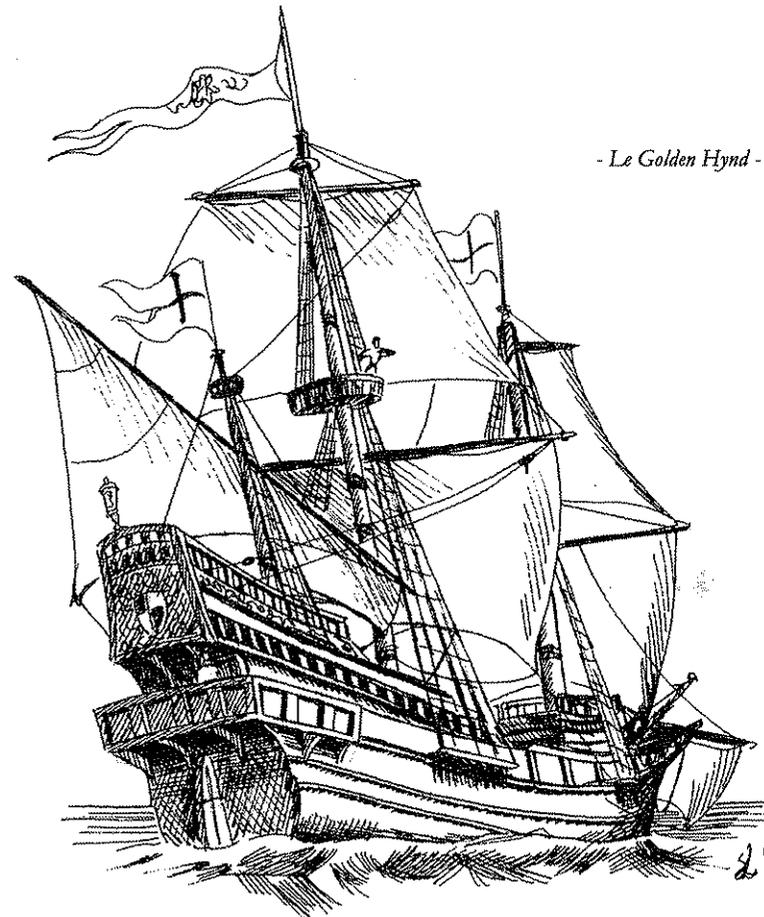
Endurance 4	Canotage 3
Dive bouteille 2	Natation 2

ADRESSE : PRESTE (D12)

Actions/tour 3	Course 5
Initiative 5	Acrobatie 2
Archerie 1	Arquebusade 4
Détrousser 2	Équitation 1
Escalade 3	Escrime 3
Esquive 3	Jeux de dés 1
Lancer 2	Main gauche 3
Se cacher 1	

du monde ! Pendant deux ans et neuf mois, les cinq navires effectuent leur circumnavigation, et quand ils atteignent finalement Plymouth le 26 septembre 1580, le butin rapporté est absolument inouï. Mais si les récits de voyage passionnent les foules, les pillages effectués tout le long de la route jettent Elizabeth dans un profond embarras diplomatique, car depuis 1579, l'Espa-

gne possède de nouveau un ambassadeur à Londres, le chevalier Don Bernardino de Mendoza, qui voit d'un très mauvais œil l'accueil glorieux qui est fait à Drake. Le 4 avril 1581, Elizabeth participe même à un banquet donné en son honneur à bord du Pelican, devenu Golden Hynd (« la Biche Dorée », en hommage à l'emblème héraldique de Christopher Hatton, principal





parrain de l'expédition), au cours duquel elle demande à l'envoyé du duc d'Alençon de faire Drake chevalier.

Pour les Espagnols, Drake est plus qu'un pirate. C'est un diable, « draque », dont on raconte qu'il possède dans sa cabine un miroir magique lui montrant les navires qui passent à sa portée. On dit aussi qu'il a le pouvoir de rendre invisibles lui-même et son bateau à volonté, et qu'il possède un familier démoniaque. Lorsque la guerre avec l'Espagne devient « officielle », Drake devient un capitaine de la flotte anglaise. En 1587, en pillant Cadix, il oblige Philippe II à repousser l'Entreprise d'un an, et l'oblige l'année suivante à lancer une Armada plus mal préparée qu'elle n'aurait dû être. En l'attaquant avec Howard pendant qu'elle mouille à Calais, il gagne pratiquement la guerre à lui seul.

3. SIR RICHARD GRENVILLE

Grenville, lui, est un véritable stéréotype d'aventurier de l'époque, cherchant sans relâche à s'enrichir par tous les moyens, le plus souvent par la violence là où les lois ne s'appliquent pas. Après avoir combattu les Turcs en Hongrie en 1566, il cherche à prendre possession de terres irlandaises par des moyens biaisés et est à lui seul une des causes de la révolte de Desmond. Il est en Angleterre quand Fitzmaurice attaque sa maison et passe par les armes des centaines de villageois.

Cherchant à tout prix à attirer l'attention d'Elizabeth, il se range aux côtés de Norfolk pendant les événements qui précèdent la Révolte du Nord, et quand il se rend compte qu'il a commis une erreur, il arrête le catholique Cuthbert Mayne pour prouver sa loyauté. Mayne sera le premier prêtre exécuté sous le règne d'Elizabeth.

SIR RICHARD GRENVILLE

Grâce : Autorité, Coup de Jarnac, Stoïcisme
Providence : Brebis égarée
Bonneveillance 4

SAVOIR : MÊLÉ (D8)

Mémoriser 3	Armurerie 3
Artillerie 3	Astronomie 2
Cartographie 6	Comptabilité 1
Cosmographie 5	Espagnol 2
Intendance 1	Latin 1
Lire / Écrire 1	Stratégie 3
Tactique 5	

SENSIBILITÉ : FIN (D10)

Perception 4	Dessin 1
Évaluation 2	Navigation 6
Orientation 4	Perspicacité 2
Pistage 3	

ENTREAGENT : FRUSTE (D6)

Charme 2	Baratin 2
Commander 5	
Crée 1	
Étiquette 1	
Intimidation 2	
Marchandage 4	

PUISSANCE : VIGOREUX (D10)

Bonus dégâts +1	
Pièces d'armure lourdes 7	
Effort 4	Armes d'hast 4
Forcer 2	Lutte 2
Saut 1	

COMPLEXION : GAILLARD (D10)

Endurance 4	Canotage 3
Dive bouteille 1	Natation 2

ADRESSE : INGAMBE (D8)

Actions/tour 2	Course 3
Initiative 3	Acrobatie 1
Archerie 2	Arquebusade 3
Équitation 1	Escalade 3
Escrime 3	Esquive 3
Jeux de dés 1	Lancer 2
Main gauche 3	Se cacher 1

Il souhaitait passer le détroit de Magellan pour atteindre le Pacifique, mais Elizabeth a préféré l'expédition de Drake, qui en profitera pour faire le tour du monde. Pour le compte de Sir Walter Raleigh, il va donc fonder la colonie de Roanoke en 1585, mais il traite les Indiens, pourtant pacifistes au départ, avec violence, et brûle un village entier après qu'une coupe en argent ait été volée par un autochtone. Il repart peu après, et quand il revient deux ans plus tard, tous les colons ont fui face à l'hostilité des Indiens. Déçus de n'avoir rien de valeur à ramener, il attaque des navires espagnols dans les Açores. Puis avec Drake, il se lance à l'attaque de Cadix en 1587, et défend la côte irlandaise lorsque l'Armada approche.

Quelques années plus tard, il devient vice-amiral sous les ordres de Thomas Howard, et prend le commandement du Revenge, le joyau de la marine anglaise. Mais en 1591, au plus fort de la guerre, Howard et Grenville sont pris par surprise par la gigantesque flotte espagnole. Howard bat en retraite, mais Grenville se lance dans la bataille. Après avoir éventré quinze navires, il tente de faire sauter le Revenge, mais ses hommes l'en empêchent et se rendent. Grenville mourra quinze jours plus tard de ses blessures.

4. LA COURSE AUX ESPAGNOLS

Une fois qu'Elizabeth a autorisé les navigateurs anglais à s'attaquer à l'Espagne, la piraterie devient une industrie nationale. A cause de la saison des ouragans, et de la force des vents contraires ou alliés, les navires espagnols de retour du Nouveau Monde sont obligés de traverser l'Atlantique à une époque très précise de l'année. Tous les pirates d'Europe se réunissent

alors sur les îles au large de la péninsule ibérique pour intercepter les richesses à leur arrivée.

En Angleterre, pendant la période creuse, un aventurier annonce dans les milieux intéressés qu'il entend monter une expédition. Des seigneurs, des diplomates, et même des syndicats de marchands proposent alors de participer financièrement. L'aventurier peut ainsi acheter des navires, engager des marins, et quand la saison reprend, ses hommes se lancent à la poursuite de butin. A son retour, chaque investisseur reçoit un pourcentage égal à son investissement. Parfois, c'est beaucoup, parfois c'est trop peu pour rembourser l'investissement, et parfois, le navire ne revient jamais, mais les risques sont suffisamment faibles pour que les investisseurs potentiels soient nombreux.

5. LA VIE DE PIRATE

Les principaux ports de pirates sont situés dans le Dorset, en Cornouailles, au Pays de Galles et en Irlande. Dans ces régions, la principale source de revenus de certaines grandes familles nobles est la piraterie dans la Manche et sur la côte atlantique. Ce sont donc les meilleurs endroits pour rejoindre un équipage, mais si le chemin est long, le plus simple est de réunir des partenaires et de voler un bateau dans un port régulier. Commence alors la grande vie, à l'écart des lois du royaume, sur des mers sans fin où les trésors du monde s'achètent avec du sang. Les pirates ont tous une pratique en commun, ils s'habillent avec extravagance à partir de leur butin, et ce pour exprimer leur mépris à l'égard des lois somptuaires qui voudraient décider de ce qu'ils ont le droit de porter.

Pourtant, un pirate ne peut pas se contenter de la mer. Il lui faut un endroit où



PIRATE

Providence : Pauvre pêcheur (D4)
Bienveillance 8

SAVOIR : SOT (D4)

Mémoriser 1	Armurerie 2
Artillerie 3	Astronomie 1
Héraldique 1	Langue étrangère 2
Tactique 2	Théologie 1

SENSIBILITÉ : OUVERT (D8)

Perception 3	Évaluation 2
Instr. de Musique 1	Navigation 2
Orientation 1	Pistage 1

ENTREAGENT : RUSTAUD (D4)

Charme 1	Baratin 1
Criée 2	Intimidation 1
Marchandage 2	Pose 2

PUISSANCE : VIGOUREUX (D10)

Bonus dégâts +1
Pièces d'armure lourdes 7
Effort 4 Armes d'hast 2
Bagarre 3 Forcer 2
Saut 2

COMPLEXION : DISPOS (D8)

Endurance 4	Canotage 3
Natation 3	

ADRESSE : LESTE (D10)

Actions/tour 3	
Course 4	Initiative 4
Archerie 1	Arquebuse 2
Bracconnage 1	Détrousser 1
Escalade 3	Escrime 2
Esquive 1	Jeux de cartes 1
Jeux de dés 2	Lancer 1
Main gauche 1	Se cacher 2

déposer le butin, et une cachette pendant les mauvaises périodes. Ce rôle est souvent rempli par des femmes, qui peuvent être des épouses de pirates, ou simplement de bonnes amies, liées par l'appât du gain et une drôle d'affection difficile à définir...

Le meilleur terrain de jeu pour un pirate talentueux est la Méditerranée, mais elle est sous le contrôle des corsaires ottomans. Soit il s'oppose ouvertement à eux et ne fait pas de vieux os, soit il tente de faire de l'argent sans être repéré, ce qui ne peut durer très longtemps, soit il rejoint leurs rangs. Les Ottomans n'exigent pas que les navires au sein de leurs flottes soient commandés par un musulman, ce qui laisse la porte ouverte à tous ceux qui souhaitent juste avoir l'autorisation de naviguer les eaux méditerranéennes, mais les Européens qui acceptent de se « faire Turcs », c'est-à-dire de se convertir à l'Islam, peuvent espérer atteindre un jour un poste élevé au sein de la flotte. Et nombreux sont les intéressés.

Bien entendu, la piraterie est interdite en Angleterre et la punition est la mort, mais loin des grands centres, les administrateurs chargés de capturer les pirates sont souvent très proches de ceux-ci, et font parfois partie des coupables. Les captures sont donc rares, et les exécutions encore plus, car les grands seigneurs qui fréquentent Hampton Court savent qu'il peut être très intéressant financièrement de soutenir un pirate pour s'en faire un obligé.

IV. ESPIONNAGE ET CONTRE-ESPIONNAGE

Mais l'Angleterre ne gagne pas la guerre seulement à coup de batailles. A l'époque, en effet, l'espionnage européen vit ses premières heures, et dans le royaume d'Elizabeth, en particulier, les alliés de Mary sont obligés d'inventer de nouvelles méthodes de communication en permanence, pour tenter d'échapper à Francis Walsingham, le maître-espion d'Elizabeth.



Quand Walsingham entre au Conseil privé en 1572, il réunit toute la documentation de Burghley sur leurs différents espions, et prend en charge la construction d'un réseau.

Au même moment, le banquier florentin Ridolfi, qui cherche à faire libérer Mary et tuer Elizabeth, réussit l'exploit d'impliquer Philippe II beaucoup plus qu'il ne peut l'être habituellement. L'armée anglaise n'est pas du tout prête à soutenir une guerre : aucun des grands navires qui rendront sa flotte célèbre n'a encore été construit, les bandes armées commencent à peine à se former... Et le réseau d'espions n'est bien entendu pas encore en place. Si le plan est mis à exécution et fonctionne même en partie, Philippe profitera du chaos et lancera ses troupes, prenant le contrôle de l'île pour mettre Mary Stuart sur le trône. Mais Ridolfi parle trop fièrement de son œuvre et des espions sur le continent ont vent de la conspiration. Aussitôt, John Hawkins est envoyé auprès de Mary pour



- John Hawkins -

proposer ses services. Il a beau haïr les Espagnols, sa réputation de pirate fait qu'on le croit immédiatement capable de trahison. Il part donc à Madrid où il est mis au courant du plan. Walsingham, une fois en possession des informations nécessaires, prend les mesures qui s'imposent et déjoue le complot.

La nécessité de créer un service d'espionnage et de contre-espionnage digne de ce nom devient flagrante. Walsingham se met donc immédiatement au travail et ses services deviennent rapidement les plus élaborés d'Europe. C'est ainsi que l'Angleterre réussit à garder en permanence de l'avance sur ses ennemis.

I. INFORMATION ET DÉSINFORMATION

Walsingham a plusieurs qualités qui font de lui le parfait maître-espion d'Elizabeth. Tout d'abord, il sait s'informer pour trouver les hommes les plus à même de remplir les missions qu'il confie. S'il entend parler d'un jeune catholique avec des dettes de jeu, il lui propose de rembourser celle-ci en échange d'une mission. Si la dette est lourde, la mission peut consister à infiltrer le séminaire de Douai, et si l'espion se prend au jeu, comme c'est le cas d'un certain nombre, il peut, une fois ordonné prêtre à Douai, essayer d'entrer dans l'entourage du pape. S'il apprend qu'un escroc est particulièrement doué pour fabriquer des faux, ou pour faire parler les gens plus que de raison, il lui propose un métier bien rémunéré qui lui permettra d'échapper à la prison.

Ensuite, il sait se montrer incroyablement convaincant. Un catholique fanatisé, récupéré dans une prison, peut devenir un agent double en trouvant le bon levier,



le bon moyen de pression. Surtout, cette capacité à effrayer, à exalter, lui permet de faire un usage efficace de la propagande. Des pamphlets paraissent sur le danger posé par les catholiques, sur les viles intentions des Guise, et les Anglais deviennent toujours plus loyaux, jusqu'à ce que certains, quelle que soit leur religion, soient soudain pris du désir de servir leur pays d'une manière ou d'une autre.

2. LA GUERRE SECRÈTE

Et il y a de quoi faire, car la guerre avec l'Espagne commence de nombreuses années avant que les deux armées ne se rencontrent. Jusqu'il y a peu de temps, la principale rivalité en Europe était celle entre les Habsbourg et les Valois, et Philippe, déjà pris dans des guerres longues et coûteuses contre les rebelles protestants aux Pays-Bas et contre les corsaires ottomans dans la Méditerranée, ne pouvait pas à la fois surveiller la France et intervenir contre Elizabeth, car ce serait revenu à s'assiéger lui-même au milieu d'ennemis innombrables. Mais quand les Guise l'approchent en 1577 et, forts de cette nouvelle alliance, acquièrent de plus en plus de pouvoir, Philippe estime qu'il peut enfin tourner son attention vers les petits royaumes de l'île britannique. C'est ainsi qu'il envoie une première flotte en Irlande en 1579, et commence à employer des moyens plus retors.

La méthode la plus couramment employée est bien sûr le poison, par voie orale ou capillaire. Elizabeth ne peut donc rien manger qui n'ait pas été préparé et goûté par ses chefs. Elle ne portera jamais un parfum offert par un étranger, et sa garde-robe, ainsi que tout son linge de lit, sont surveillés en permanence. L'invisibilité du poison rend la cour paranoïaque, et les carences en vitamine C, qui caractérisent

les Anglais de l'époque, augmentent cette tendance à la panique et à la détresse.

Walsingham ne laisse donc rien au hasard, multiplie les espions dans tous les lieux importants : Rome, Paris, Lyon, Madrid et bien sûr Londres, où ils sont des dizaines à la recherche de conspirateurs susceptibles de s'attaquer à Elizabeth. Par prévention, certains agissent même comme agents provocateurs, proposant des complots à ceux qui sont susceptibles d'accepter, pour ensuite orchestrer l'arrestation de tous. Les messages qu'envoient les espions à Walsingham, et ceux qui passent entre Mary et ses alliés, sont codés et écrits avec de l'encre invisible (la véritable encre invisible est à base d'alumine, mais en cas d'urgence, il est possible d'utiliser de l'urine). Ils sont ensuite cachés dans les talons creux de chaussures, dans la doublure d'un vêtement, ou dans le codpiece, une protubérance du plastron qui recouvre le pubis des hommes à la mode. Les courriers sont déguisés en dentistes, en prêtres, en marchands de vin...

Il est bien sûr difficile d'expulser un ambassadeur tant qu'il n'a pas commis une faute grave, alors on déverse dans leur direction des dizaines de fausses informations pour noyer les informations fiables qui pourraient les atteindre. On leur envoie de faux traités, comme John Hawkins en 1572, pour qu'ils apprennent les détails des complots en cours.

3. LES HOMMES DE L'OMBRE

La première qualité que Walsingham recherche chez ses hommes est la capacité à obtenir la confiance des autres, être en mesure de jouer la comédie avec un tel naturel qu'on finira par tout lui avouer dans une lettre signée, avec un cachet faisant foi et moult détails régicides et blasphématoires dans le corps du texte.



Parmi les dizaines d'obligés que Walsingham envoie en mission, certains se font prendre, certains craquent, trahissent, et d'autres n'ont pas la volonté de continuer. Mais ceux qui se prennent au jeu deviennent les agents les plus habiles de la profession : ils aiment leur travail, ils ont une forte expérience, et ils sont aidés par les meilleurs informateurs d'Europe.

AUTOUR DE WALSINGHAM GRAVITENT :

ARTHUR GREGORY

Spécialiste de la contrefaçon, il referme les lettres interceptées et y appose de faux cachets. Dans sa collection, on peut trouver le cachet de Mary Stuart, mais aussi celui de Philippe II ou du duc de Guise.

JACOMMO MANUCCI

Après avoir espionné pour le compte de Walsingham dans la ville de Lyon, il retourne en Angleterre pour superviser le réseau européen. Quand Walsingham a besoin d'un agent pour une mission exceptionnelle, il contacte Manucci et lui transmet ses instructions oralement plutôt que de laisser la moindre trace.

FRANCIS MILES

Un des secrétaires de Walsingham, il participe à l'organisation du réseau et supervise les interrogatoires.

DR HECTOR NUÑEZ

Médecin portugais de Londres, il sert de boîte aux lettres mortes, c'est à dire qu'il reçoit des lettres de l'étranger destinées à Walsingham, qui ne sont pas interceptées car elles ne sont pas adressées au Secrétaire d'État.

THOMAS PHELIPES

C'est le maître décrypteur de Walsingham. Comme beaucoup d'autres dans cette liste, il vit chez le Secrétaire d'État, dans une maison qui tient plus du quartier général. A la fin des années 1570, il est en France pour diriger le réseau d'espions et transmettre l'argent d'Elizabeth aux rebelles Huguenots.

LES AUTRES GRANDS NOMS DE SON RÉSEAU SONT :

PATRICK BAYNEBRIDGE

Il espionne à Edimbourg et récupère des informations pour Walsingham à propos des catholiques écossais réfugiés en France.

THOMAS BECKNER

En échange de l'aide de Walsingham concernant un procès qu'il risque de perdre, il fournit en permanence des informations sur les exilés catholiques à Rouen.

NICHOLAS BERDEN

Un espion habile, qui travaille un temps à Rome, puis à Paris et Rouen. De retour en Angleterre, il dresse des listes d'Anglais emprisonnés à Londres et dangereux.

FRIAR BOUCHER

Espionne les catholiques anglais à Paris.

GIORDANO BRUNO

Sous le nom Henry Fagot, il espionne l'ambassadeur français Castelnau de la Mauvissière à Londres.



EDWARD BURNHAM

Surveille les activités militaires françaises et espagnoles dans le Nord de la France et aux Pays-Bas.

ESPION PROFESSIONNEL

Grâce : Fureteur
Providence : Brebis égarée

SAVOIR : LETTRÉ (D10)

Mémoriser 4	Arithmétique 3
Armurerie 1	Artillerie 1
Cartographie 1	Cosmographie 3
Droit 1	Héraldique 2
Imprimerie 2	Intendance 1
Langue étrangère 6	Latin 1
Lire / Écrire 3	Parfumerie 1
Stratégie 3	Théologie 2

SENSIBILITÉ : OUVERT (D8)

Perception 3	Dessin 2
Évaluation 3	Maquillage 1
Perspicacité 4	

ENTREAGENT : GALANT (D12)

Charme 5	Baratin 6
Discretion 5	Floquence 2
Étiquette 3	Intimidation 1
Marchandage 3	

PUISSANCE : MENU (D4)

Bonus dégâts -2	
Pièces d'armure lourdes 1	
Effort 1	Bagarre 1
Lutte 1	

COMPLEXION : LANGUIDE (D6)

Endurance 2	Dive bouteille 1
-------------	------------------

ADRESSE : GAUCHE (D6)

Actions/tour 2	Course 2
Initiative 2	Arquebusade 1
Caligraphie 3	Crochetage 2
Détrousser 3	Équitation 1
Escrime 1	

RICHARD GIBBES

Tient Walsingham au courant des préparatifs militaires à Lisbonne.

EDMUND GRATELEY

Intrigue contre les jésuites en France, mais est arrêté en 1586 pour avoir maladroitement publié là-bas un livre en faveur des répressions anti-catholiques en Angleterre.

JOHN HART

Jésuite libéré par Walsingham qui, depuis, espionne le Dr William Allen, fondateur des séminaires anglais de Douai, de Reims et de Rome, chef du parti catholique exilé.

DAVID JONES

Espionne les prêtres qui se cachent dans les prisons de Londres (un repaire populaire, puisque les gardiens mettent les cellules à disposition sans poser de question, contre seulement quelques piécettes).

WILLIAM LEWKOR

Espionne les catholiques dans la ville de Lyon.

ANTHONY MUNDAY

Après avoir été expulsé du collège de Rome, il retourne à Londres où il identifie des prêtres qu'il a vu ordonnés là-bas.

FRANCIS NEEDHAM

Le plus fidèle serviteur de Walsingham. Envoyé espionner le comte de Leicester lors de sa campagne aux Pays-Bas.



THOMAS NOWELL

Ancien étudiant du collège de Rome, il retourne à Londres pour identifier des prêtres missionnaires.

CAPITAINE TOMASO DI VICENZO SASSETTI

Décodeur florentin qui fait de l'espionnage en France.

CHARLES SLEDD

Infiltré le collège anglais de Rome et dresse des listes de futurs prêtres, en indiquant leur apparence physique pour permettre leur arrestation à leur retour en Angleterre.

ANTHONY STANDEN

Ancien membre de la suite de lord Darnley, il part en Toscane où il se fait des amis qui lui permettent de s'infiltrer à Madrid. Il finira même par placer un espion chez le marquis de Santa Cruz, premier amiral chargé de mener l'Armada.

CAPITAINE THOMAS

Après avoir combattu dans l'armée du roi lors des premières guerres civiles en France, il retourne en Irlande où se fait passer pour un catholique et espionne les activités des rebelles irlandais.

EDWARD WOODSHAW

Agent de Walsingham à Anvers.

4. CRYPTOGRAPHIE

La science du codage est toute nouvelle, et tous ceux qui s'y adonnent se basent sur un ouvrage de la fin du xv^e siècle :

Stenographia, de Trithemius, abbé de Spandheim. Le mathématicien et astrologue John Dee, qui a ramené ce livre d'un voyage sur le continent au début des années 1560, a dès le départ attiré l'attention de William Cecil, lord Burghley, sur les usages qu'il était possible d'en faire pour communiquer des informations secrètes. Plus tard, il étudie en profondeur les implications des méthodes de Trithemius et met ses conclusions à la disposition de Walsingham.

La méthode employée par les espions et comploteurs est un simple système de remplacement qui nécessite, théoriquement, que les deux extrémités possèdent chacune le code pour pouvoir chiffrer et déchiffrer le message. La version la plus simple consiste simplement à remplacer chaque lettre par une autre, mais la structure de la phrase peut parfois être devinée. Pour compliquer encore, les mots les plus couramment utilisés, comme « Mary », « Duc de Guise » ou « lettre », sont remplacés par des caractères uniques, qui ne sont d'ailleurs pas forcément des lettres, mais aussi des chiffres ou des symboles tels que « - » ou « # ». Ces pionniers du codage, qu'ils soient du côté de Mary ou d'Elizabeth, découvrent les rudiments de cette activité, comme le fait que plus un code est changé souvent, plus les messages sont en sécurité. Les archives de Walsingham contiennent des dizaines et des dizaines de codes volés dans les appartements de Mary, trouvés cachés chez un catholique, ou tout simplement déchiffrés par Thomas Phelippes.

Pour décoder les messages secrets, Phelippes utilise la méthode inventée par le décodeur arabe du ix^e siècle Al-Kindi, qui consiste à se baser sur la fréquence des lettres dans la langue. En français comme en anglais, la lettre qui revient le plus souvent est le « e » et le caractère



qui revient le plus souvent dans un code a donc toutes les chances d'être le « e » déguisé. En anglais, le « w » revient aussi très souvent en début de mot de trois, quatre ou cinq lettres, ce qui permet de le repérer assez facilement. Dès que le décodeur est capable de deviner un mot, il découvre immédiatement le reste des lettres qui le forment. Par petites touches, le code complet se dévoile.

Exemple : le décodeur a trouvé, grâce à leur fréquence, que « C », « P » et « L » signifiaient « e », « a » et « w ». Il en conclut, grâce au nombre étonnamment élevé de lettres dans le mot, que LPNWQEARPT, ou WA-----A-, signifie certainement WALSINGHAM, ce qui lui permet de déduire que « N », « W », « Q », « E », « A », « R » et « T » sont les versions codées de « l », « s », « i », « n », « g », « h » et « m ». Un coup de chance. La tâche serait bien plus ardue si « Walsingham » était traduit par « X/O ».

5. LA TORTURE

Walsingham, comme beaucoup d'hommes de son époque, est convaincu que la fin justifie toujours les moyens, et il confie un jour à Cecil sa conviction que « sans la torture, [...] nous ne sortirons pas vainqueurs ». Si des PJ, catholiques et français, sont soupçonnés de fomenter un mauvais coup, il se pourrait qu'on demande à un tortionnaire de leur faire avouer tout et n'importe quoi.

Le *rack*, instrument le plus courant, sert à écarteler la victime. C'est une sorte de table, sur laquelle on étend la personne à interroger avant de lui ficeler les poignets et les chevilles ; puis, en enroulant les cordes à chaque extrémité, on étire la victime, jusqu'à ce que ses membres se disloquent.

Le *scavenger's daughter* (ou « fille du charognard ») est un cerclage de fer que l'on sert autour du crâne, tout en maintenant la victime penchée en avant, pour l'empêcher de se « détendre ».

On emploie aussi des gants en métal équipés de visse, pour écraser les doigts, et dans le même ordre d'idée, on se contente parfois de poser sur la victime des objets lourds, jusqu'à ce qu'elle avoue ou meure étouffée...

Enfin, on expérimente une technique moderne d'interrogation, la privation de sommeil, grâce à deux méthodes. La première consiste à enfermer la personne à la *little ease* (la « peu de confort »), une cellule spéciale de la Tour de Londres si petite que l'on ne peut ni se tenir debout ni s'étendre sur le sol ; la seconde consiste à faire descendre la victime dans le *pit*, un trou de 7 mètres de profondeur, sans lumière.

Le métier ignoble de tortionnaire, reconnu dans les hautes sphères pour son utilité et donc entouré d'un certain nombre d'honneurs, attire des personnalités étranges. Le premier à entrer dans les annales est Thomas Norton, un poète et dramaturge sensible, mais aussi un fervent protestant, qui un jour demande à Walsingham ce qu'il pourrait faire pour servir son pays et sa foi. Il se voit alors offrir ce poste peu enviable, et prend immédiatement à cœur de remplir sa mission du mieux qu'il peut. Fier de sa participation à la guerre contre l'ennemi intérieur, il est très vexé quand des « pamphlets séditieux » l'accusent de cruauté, et, en réponse, finit même par écrire un livre sur son combat contre les complots catholiques, dans lequel il alterne des descriptions affreusement sanglantes et des poèmes en latin à la gloire de la reine. Mais Norton, s'il est un personnage étrange et fascinant sous certains angles, n'a jamais acquis la célébrité de l'homme qui lui succédera, à sa mort en 1585.



- Richard Topcliffe -

Richard Topcliffe, baron de Gainsborough (1532-1604), est ce que l'on appellerait aujourd'hui un psychopathe. Orphelin depuis l'âge de douze ans, il entre au service de Lord Burghley dans les années 1570, avant de devenir « chasseur de catholiques » pour le comte de Walsingham. C'est à ce poste qu'il devient célèbre et craint, et surtout détesté pour son sadisme, qu'il prétend meilleures que les méthodes officielles, habitué à violer ses victimes de sexe féminin, il fait bientôt peur à ses employeurs directs, mais le personnage est tellement intimidant que personne n'ose rien lui dire, et quand il se met en chasse, rien ne peut détourner son attention. Il croit détenir son pouvoir directement d'Elizabeth, et estime n'avoir à rendre de comptes qu'à elle. Certains survivants rapportent par ailleurs que Topcliffe illustre certaines de ses tortures de fantasmes peu orthodoxes mettant en scène la reine, mais bien entendu, on peut estimer que c'est alors la haine qui parle. Quoi qu'il en soit, Richard Topcliffe est un personnage horriblement antipathique, qui pousse le

RICHARD TOPCLIFFE

Grâce : Autorité, Fureteur
Providence : Brebis égarée
Bienveillance 3

SAVOIR : MÊLÉ (D8)

Mémoriser 3	Anatomie 3
Armurerie 2	Artillerie 2
Comptabilité 1	Droit 2
Intendance 3	Latin 1
Lire / Écrire 2	Médecine 1
Stratégie 4	Tactique 3
Théologie 1	

SENSIBILITÉ : OBTUS (D4)

Perception 1	Évaluation 2
Orientation 1	Perspicacité 4
Pistage 4	

ENTREAGENT : RUSTAUD (D4)

Charme 1	Baratin 3
Comédie 2	Commander 2
Discrétion 1	Éloquence 1
Étiquette 1	Intimidation 5
Marchandage 3	Pose 2

PUISSANCE : VIGOUREUX (D10)

Bonus dégâts +1	
Pièces d'armure lourdes 7	
Effort 4	Armes d'hast 1
Forcer 2	Lutte 1

COMPLEXION : DISPOS (D8)

Endurance 3	Dive bouteille 2
-------------	------------------

ADRESSE : LESTE (D10)

Actions/tour 3	
Course 4	Initiative 4
Arquebusade 2	Chirurgie 2
Équitation 1	Écriture 3
Esquive 2	Main gauche 2
Se cacher 2	

vice jusqu'à se proclamer bourreau en chef pour le plaisir de l'acte, et qui a réussi à obtenir la permission de construire une chambre de torture « privée », dans sa propre maison de Londres !



« CE PEUPLE NE PEUT ÊTRE GOUVERNÉ QUE PAR L'ÉPÉE, CAR IL N'Y
A PAS DE DIFFÉRENCE ENTRE UN IRLANDAIS ET UN LOUF AFFAMÉ. »

RICHARD BINGHAM, GOUVERNEUR DU CONNAUGHT



u début du XVI^e siècle, l'Irlande représente pour l'Angleterre une nation sauvage, plus ou moins rattachée au royaume, qui n'a simplement jamais rapporté beaucoup de gloire à ceux qui s'y sont intéressés. Mais sous Henry VIII puis sous Elizabeth Ire, des politiques beaucoup plus interventionnistes et des tentatives de colonisation vont mettre en marche une machine infernale, un cercle vicieux de répression et de révolte, ouvrant grand une plaie quasiment impossible à cicatiser.

L'île d'Irlande est constituée de quatre grandes régions : l'Ulster au nord, le Munster au sud, le Connaught à l'ouest et le Leinster à l'est. Les trois premières sont des régions

montagneuses recouvertes par d'épaisses forêts de chênes. L'agriculture y est pastorale et la tradition gaélique. Le Leinster abrite la seule grande plaine fertile et c'est là que sont installés les Anglais depuis la période médiévale.

I. LES GAËLS D'IRLANDE

La culture gaélique existe en Irlande sous sa forme la plus orthodoxe. Les rapports de force qui existent entre les Gaëls et les colons anglais au XVI^e siècle rendent cette culture menacée d'autant plus chère aux yeux des Irlandais, alors que les Gaëls des Highlands, méprisés mais acceptés par leurs voisins des Lowlands, se laissent influencer



jusqu'à accepter l'apparition d'un gaélisme protestant absolument inimaginable sur l'île voisine.

Le peuple gaël est donc principalement nomade. L'agriculture pastorale et les guerres incessantes ont dissuadé pendant des siècles la construction d'habitations vraiment permanentes. L'agriculture pastorale incite aux déplacements, et ces derniers empêchent de passer à une agriculture plus productive. Très peu de grain est cultivé, seulement un peu d'avoine, qui se retrouve logiquement à la base de leur régime alimentaire aux côtés des produits laitiers. Comme dans les Highlands, on se nourrit principalement en Irlande de lait, de sang de vache et de gruau, accompagnés d'herbes sauvages et de fruits de saisons. On chasse aussi un peu pour varier les repas, mais à l'arrivée, la maigreur des plats limite la population à seulement un peu plus de 600 000 habitants en 1560.

La nation gaëlle ne reconnaît pas de pouvoir central, et personne ne se tient au-dessus du chef de clan. Le clan est donc le seul modèle politique pratiqué sur le terrain. Le nomadisme fait que la première richesse d'un clan est la taille de son troupeau. La terre est tenue par le chef de clan selon le principe de *Tanistry*, qui lui accorde la seigneurie de son élection jusqu'à sa mort. À la mort d'un chef de clan, les guerriers se réunissent dans un lieu traditionnellement consacré et donnent le pouvoir au *Tanist* ou, si celui-ci est mort entre son élection et la mort du chef, élisent un nouveau chef, souvent issu de la même famille que le décédé. Une fois le nouveau chef de clan choisi, lui et les guerriers nomment un nouveau *Tanist*, c'est-à-dire le successeur automatique du chef de clan à la mort de celui-ci. De cette manière, et contrairement au modèle de primogéniture si cher aux Anglais qui privilégie toujours l'aîné des fils, le clan ne peut pas se retrouver à la

merci des autres ou du pouvoir anglais si jamais un chef meurt avec un aîné en bas âge. Quand tous les rôles ont été attribués, tous montent sur une colline au sommet de laquelle une pierre est marquée d'une trace de pied. C'est ici qu'on considère traditionnellement que le clan a été fondé, et c'est ici que le chef et le *Tanist* doivent prêter serment. Après cette cérémonie, le chef du clan devient le nouveau possesseur des terres, par *Tanistry*. Ce que les Anglais reprochent à ce système, c'est que les chefs ne sont liés d'aucune manière aux décisions prises par leurs prédécesseurs, et aucun clan à l'époque d'Elizabeth ne se considère tenu de respecter les serments d'allégeance à la couronne prêtés du temps d'Henry VIII.

2. LES OLD ENGLISH

Le *Pale* (« l'enclos »), situé dans la partie Est du Leinster, a été colonisé par les Normands aux XII^e et XIII^e siècles. L'agriculture y est plus avancée car la vallée est fertile ; on cultive donc toutes sortes de céréales, et comme prévu, on souffre d'autant plus en période de guerre, quand les cultures sont dévastées et les maisons brûlées. Ceux qui vivent ici, les Old English, bien qu'ils parlent l'anglais et défendent l'utilisation de la Loi Commune au détriment de la loi *Brehon* des Gaëls, se considèrent comme des Irlandais, c'est-à-dire des habitants légitimes de l'île, et estiment qu'il faut être né dans la communauté pour savoir ce qui est bon pour elle. Traditionnellement catholiques, ils sont progressivement écartés des postes à responsabilité sous le règne d'Elizabeth, ce qui les met dans tous leurs états. En 1580, ils organisent une révolte inattendue contre les efforts de centralisation de Londres, en plein cœur du *Pale*, territoire pourtant considéré civilisé et loyal, au contraire des régions alentours où rôdent les sauvages Gaëls.



3. LES NEW ENGLISH

Au contraire des précédents, ces Anglais sont des aventuriers installés sur l'île à l'occasion de la politique de colonisation d'Elizabeth. Ils sont anglais de manière ostentatoire, cherchant non seulement à montrer à quel point ils sont différents des autochtones, mais surtout à quel point ils leurs sont supérieurs. Complètement ignorants des coutumes du pays, ils se contentent d'acheter une terre confisquée, de la faire couvrir de champs par des laboureurs anglais et de la faire défendre par des miliciens anglais contre les attaques des wood-kerns, ces guerriers qui se cachent dans les forêts et les montagnes et organisent des raids à cheval contre les plantations. Ce sont eux la cause des révoltes populaires, et leur présence transforme les conflits claniques, incessants mais confinés, en guerres patriotiques, auxquelles les Old English prennent part aux côtés des Gaëls, entraînant l'apparition d'une identité irlandaise, plus attachée à la religion et à la terre qu'à l'origine culturelle.

4. LE COSTUME IRLANDAIS

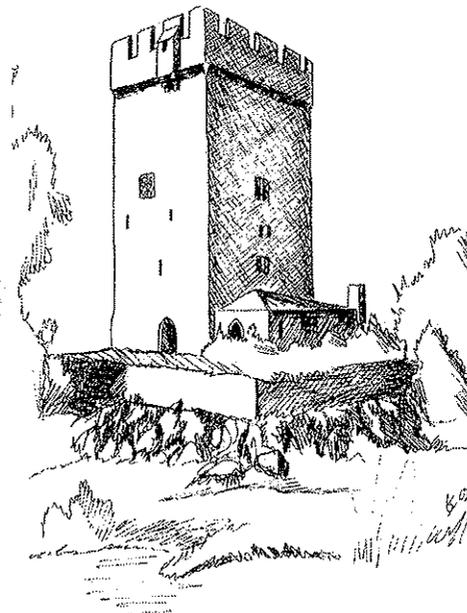
Si, au XVI^e siècle, les plus riches adoptent certaines pièces de l'habillement anglais, la plupart des Irlandais portent encore leur costume traditionnel. Les pièces qui le composent sont l'inar, le trius, le brat, et le léine. Ce dernier, le léine, est une longue chemise qui représente la base de leur habillement ; l'inar est une longue chemise en laine, plissée vers le bas à partir de la hanche ; le trius est un pantalon moulant qu'on boutonne à l'arrière de la jambe ; et le brat est un grand rectangle de laine attaché en des points précis pour pouvoir le porter comme un manteau. Plus la pièce de laine est longue et plus son porteur est riche.

Les hommes portent soit un léine long qui descend jusque sur leurs chevilles, soit un léine court qui s'arrête à mi-cuisse, avec un trius. Pour se protéger du froid, tous portent un inar et un brat par-dessus cette base.

Les femmes portent généralement un léine long, une robe et un brat. La robe peut être de style anglais dans les familles les plus riches, avec des manches bouffantes, ou de style traditionnel avec des manches courtes qui s'arrêtent au coude. Les robes celtes ont un grand décolleté en forme de V, mais le léine en dessous empêche toute impudeur.

5. HISTORIQUE DE LA POLITIQUE ANGLAISE EN IRLANDE

Depuis 1169, les rois d'Angleterre possèdent la suzeraineté sur l'Irlande. Mais en 1534, quand l'Angleterre d'Henry VIII est proclamée royaume réformé, les clans irlandais catholiques en profitent pour se révolter. Il apparaît rapidement que les désirs de centralisation politique qui transparaissent dans l'acte de Suprématie vont être très difficiles à implanter sur l'île. Le gouverneur envoyé par Henry VIII décide alors d'appliquer une politique similaire à celle employée pour intégrer le Pays de Galles administrativement en faisant jouer l'ambition des chefs de clan : il leur propose d'abandonner leur titre traditionnel, qui sera perdu à leur mort, et de le remplacer par un titre anglais de comte qu'ils pourront transmettre à un héritier. L'opération est accompagnée d'un serment comme quoi le seigneur prend la responsabilité des crimes perpétrés par les membres de son clan. Le gouvernement anglais pense, grâce à cette méthode tradition-



la primogéniture se transforment en un conflit interne. Les deux parties cherchent alors du soutien auprès de l'Angleterre, et quand Elizabeth reconnaît Brian héritier légitime du comté de Tyrone, Shane se révolte contre le gouvernement anglais. Puisant avec facilité dans le terreau patriotique de la région, il soulève une grande force de paysans armés. Le comte de Sussex, alors *Lord Deputy* d'Irlande, envahit l'Ulster, occupe la ville d'Armagh en juin 1561, et mate Shane O'Neill, qui accepte de venir signer la paix à Londres en janvier 1562.

Mais le comte de Tyrone, après avoir reçu d'Elizabeth le droit de porter ce titre, retourne sur ses terres puis, profitant de l'effet de surprise que lui accorde la paix si récemment signée, envahit le *Pale* et met la région à feu et à sang. Les Anglais, sous les ordres du *Lord Deputy* Henry Sidney depuis 1565, sont obligés de s'allier au clan rival des O'Neill, les M'Donnell dirigés par Sorley Boy, pour combattre Shane. Celui-ci finit assassiné en juin 1567, mais aussitôt les O'Neill mis en déroute, les M'Donnell se retournent contre leur allié et entreprennent de devenir les nouveaux maîtres de l'Ulster. Il faudra dix ans pour les pacifier.

nelle de pacification, s'assurer l'appui de seigneurs locaux et faire disparaître par la même occasion le système gaélique. Mais si beaucoup de grands chefs acceptent l'offre, ils n'en deviennent pas pour autant des alliés fidèles, et les Anglais découvrent vite que les Irlandais se contentent de s'allier à eux temporairement pour écraser des rivaux ou agrandir leurs terres, avant de se retourner contre l'envahisseur. Le sentiment anti-anglais devient d'autant plus fort en 1541, lorsque Henry VIII s'auto-proclame roi d'Irlande.

Quand Elizabeth accède au pouvoir en 1558, Matthew O'Neill, comte de Tyrone, est assassiné par son demi-frère Shane, qui récupère le titre. Le fils de Matthew, Brian, s'y oppose, et les problèmes classiques de

Au même moment, Elizabeth choisit d'employer une nouvelle méthode pour intégrer l'Irlande à son royaume, la colonisation. Contrairement à la colonisation naturelle et ancienne qui date de la période médiévale, cette colonisation nouvelle, pourtant marginale, est particulièrement mal accueillie par les populations gaëlle et immigrée, car plus que jamais elle s'accompagne d'une volonté de centralisation, de mettre le pays sous la coupe de Londres. Alors que la nation gaëlle subit un revers douloureux avec le succès de la réforme chez les seigneurs des Highlands, la nation irlandaise fait son apparition avec le ralliement des immigrés de la période normande



6. LES PROTECTEURS DE LA CULTURE GAËLLE

Les bardes existent depuis des siècles, et les chansons qu'ils se passent de génération en génération, en racontant l'histoire des clans, racontent l'histoire nationale. Quand les Anglais deviennent plus agressifs et

BARDE

Grâce : Disciple de Clio

SAVOIR : LETTRÉ (D10)

Mémoriser 4	Anglais 3
Astrologie 2	Astronomie 3
Cosmographie 6	Droit 2
Gaëllique Maternel	Héraldique 4
Latin 2	Philosophie 2
Stratégie 2	Théologie 2

SENSIBILITÉ : SUBTIL (D12)

Perception 5	Comp. musicale 3
Évaluation 2	Instr. de Musique 3
Littérature 3	Navigation 2
Orientation 2	Perspicacité 3

ENTREAGENT : BADIN (D8)

Charme 3	Baratin 1
Comédie 1	Danse 2
Éloquence 4	Enseigner 4
Étiquette 3	Marchandage 1
Mendier 3	Pose 4

PUISSANCE : MENU (D4)

Bonus dégâts -2	
Pièces d'armure lourdes 1	
Effort 1	Bagatte 1

COMPLEXION : LANGUIDE (D6)

Endurance 2	Dive bouteille 1
-------------	------------------

ADRESSE : (D6)

Actions/tour 2	Course 2
Initiative 2	Acrobatie 2
Archerie 1	Équitation 1
Escrime 1	

aux mouvements de résistance. S'ajoutent à cette opposition politique les prémisses d'un conflit religieux, car les jésuites qui débarquent dans la région depuis 1561 sont de plus en plus influents et ils ont réussi à convaincre un grand nombre de chefs de clan de la nécessité de défendre la vraie foi. En 1569, la situation dans le Munster finit par dégénérer lorsque les comtes de Desmond et d'Ormond attaquent les plantations anglaises et massacrent les colons. La répression par l'armée anglaise est d'une égale brutalité, puisque les familles des rebelles sont sommairement exécutées. Mais le bain de sang ne semble rien enseigner à Elizabeth, qui continue à refuser à ses *Lord Deputy* ou au parlement de Dublin les moyens nécessaires pour contrôler le pays. Et tandis que le comte de Desmond est emprisonné à la Tour de Londres, son neveu James Fitzmaurice est élu capitaine de ses terres par un vote traditionnel. Ayant voyagé à Rome et en Espagne, il organise en 1579 une nouvelle rébellion, cette fois aidée par des troupes étrangères. Elizabeth ne trouve alors pas de meilleure réponse que d'envoyer le corsaire Walter Raleigh pour qu'il soumette la région par la violence. La plupart des rebelles et tous les soldats étrangers sont passés par l'épée, à l'exception de quelques officiers conservés contre rançon.

Puis les terres sont confisquées et distribuées à des colons anglais. Ceux-ci doivent fournir chacun deux soldats au *Lord Deputy* et n'engager que des Anglais, mais ces derniers ne sont plus attirés par l'aventure irlandaise et ne viennent qu'en petit nombre, effrayés par l'instabilité du pays et par les raids constants qu'organisent les Gaëls depuis les forêts et les montagnes où ils ont été refoulés. La plaie irlandaise ne cessera de se gangrener au cours des années 1580, jusqu'à ce qu'éclate la guerre avec l'Espagne et que l'île devienne le terrain d'un conflit européen.



tendent d'imposer un certain modèle culturel, les bardes sont les premiers à se soulever pour défendre les traditions, et ce désir de rébellion devient rapidement un sujet de prédilection pour leurs chansons. L'histoire des clans, qui existe sous plusieurs formes en fonction du seigneur auquel elle est chantée, devient bien plus dithyrambique, bien plus manichéenne, car les bardes ont désormais à cœur d'inspirer à leur audience un sentiment patriotique.

Mais leurs patrons ne sont pas tous des Gaëls. Les Old English, qui ont assimilé une partie de la culture irlandaise, entretiennent des bardes, et ceux-ci modifient en conséquence leur propos, parlant de moins en moins du droit du sang, et de plus en plus du droit de la terre. Au fur et à mesure que le discours mute, la nation gaëlle se transforme en la nation irlandaise.

Les administrateurs anglais ont bien conscience de cet état de fait, et ils tentent de passer des statuts pour faire des bardes des hors-la-loi, mais rien n'y fait. Leur influence unit contre eux tous ceux qui vivent ici depuis longtemps et qui apprécient la tradition catholique du pays contre les réformateurs centralisateurs de Londres (car, tandis qu'en Angleterre, faire du monarque le gouverneur de l'église est l'élément le plus facile de la réforme, en Irlande, cette tentative est considérée comme un moyen de plus de s'imposer à eux).

7. LE CONFLIT RELIGIEUX

Sous Henry VIII, les observateurs déclarent qu'il n'y a pas un homme de foi en Irlande qui ait étudié la parole de Dieu. Mais c'est le racisme des Anglais à l'égard de leur voisin qui transparait dans ces assertions, car au moment de la réforme henricienne, l'Eglise d'Irlande est très similaire à l'Eglise d'Angleterre. Les prêtres

modifient inconsciemment la liturgie pour s'accorder avec les croyances locales, la justice défend les clans puissants et le rôle des moines consiste surtout à distribuer de la nourriture et à préparer les festivals. La culture religieuse des villes, influencée au cours des siècles par la réalité ambiante, est sophistiquée, et grâce à une grande expérience de son environnement, l'administration se montre efficace.

Une caractéristique, cependant, de l'Eglise catholique en Irlande, est le peu de poids accordé aux lois édictées par Rome. La religion, comme au début du Moyen-Âge, s'accorde avec celles qui l'ont précédée. Non seulement les ecclésiastiques sont incapables d'assurer la présence à la messe, ou d'empêcher les mariages et divorces sauvages, mais ils sont eux-mêmes souvent mariés. Le père Cathal Mac Manus, décrit comme « une colombe de chasteté », avait douze enfants. Tout simplement parce que la population irlandaise considère la parenté comme quelque chose de si important qu'un prêtre sera plus respecté s'il est le fils d'un évêque. En vérité, de si nombreuses réformes ont eu lieu en Irlande au cours de son histoire que l'Eglise nationale a peu de rapport avec l'Eglise catholique, à l'exception d'un certain nombre de symboles et de rituels, qui sont les éléments les plus populaires et les plus faciles à assimiler.

Quand Henry VIII décide de réformer l'Irlande, il a toutes les chances de réussir, car dans les villes, la plupart des autorités ecclésiastiques s'y conforment, mais son erreur est de ne faire aucun effort pour offrir aux Irlandais quelque chose en échange de ce qu'il leur prend. En dissolvant les monastères, il prive le pays d'écoles et d'hôpitaux, mais ils peuvent être remplacés par des équivalents réformés. Ce n'est pourtant pas le cas. Aucune université n'est construite, ni aucun collège de pasteurs. Et les salaires des prêtres sont si bas qu'aucun



pasteur anglais ne souhaite occuper un poste sur l'île. Les seuls éléments religieux sont donc les monastères franciscains qui ont survécu grâce à leur présence en territoire gaël, et la nouvelle génération de pasteurs éduqués par l'ancienne génération de prêtres. Contrairement à l'Angleterre où le gouvernement et la majorité du clergé tente d'imposer la réforme à une population originellement catholique, le clergé irlandais défend la vieille religion contre le gouvernement central. Evidemment, la réforme a peu de chances d'avoir beaucoup de succès à court terme.

Ce qui ne veut pas dire qu'elle n'a eu aucune chance de s'implanter. Les jésuites, qui débarquent sur l'île en 1542, considèrent l'Irlande irrémédiablement perdue, d'une part à cause du manque d'allégeance envers Rome, et d'autre part à cause du relatif succès de la réforme dans les grandes villes. Quand ils reviennent dans les années 1570 pour mettre en place la contre-réforme, au contraire, ils sont très bien accueillis. La vérité, c'est que pendant ces années, le gouvernement anglais n'a fait aucun réel effort pour soutenir la réforme, tandis que les seigneurs rebelles contre l'Angleterre pour des raisons politiques qui ne concernaient qu'eux, ont pris l'habitude de se justifier en déclarant vouloir protéger la religion traditionnelle contre la nouvelle foi que le gouvernement de Londres tente d'imposer à la population. Et c'est ainsi que les deux camps trouvent dans la religion une manière d'anoblir leur conflit d'intérêt, quitte à diviser artificiellement la population.

8. GRANUAILE NI MHAILLE, CORSAIRE IRLANDAISE

Ce personnage hors du commun rencontre en 1576 Henry Sidney, *Lord Deputy* d'Irlande, pour lui proposer ses services.

Il la décrit alors comme « la plus célèbre femme pirate du pays ». Douée d'une incroyable force de caractère, cette femme de 46 ans n'a aucune attache et ne souhaite rien d'autre que de pouvoir vivre de rapine pendant que le reste de sa famille élève des bêtes sur la terre ferme.

Fille du pirate et chef de clan Owen Dubhara O'Malley, dit « le Chêne Noir », elle naît aux environs de 1530. Désireuse de vivre comme son père, elle entre très tôt en conflit avec sa mère, qui trouve la navigation impropre à l'épanouissement d'une jeune fille. Elle se coupe alors les cheveux et embarque sous le sobriquet de Granuaile la Chauve. Puis en 1546, elle est mariée au *Tanist* du clan, Donal O'Flaherty, et lui donne trois fils. Mais elle n'accorde pas beaucoup de temps à leur éducation et préfère passer sa vie en mer. Bientôt, le commerce et la piraterie la rendent plus célèbre et respectée que son mari. Lorsque Donal meurt dans un conflit clanique, elle laisse la terre à ses fils et part s'installer sur Clare Island avec 200 hommes dévoués. Ils installent leur quartier général dans une tour fortifiée et étendent leur activité à toute la côte nord atlantique.

Mais si bientôt toute l'île lui appartient, il reste un château, nommé *Rockfleet*, entre les mains de Iron Dick Burke. Elle propose à Dick un mariage libre, selon la loi *Brehon*, accompagné d'un contrat permettant à celui des époux qui le souhaiterait de mettre fin à l'union au bout d'un an. Et une fois l'année écoulée, Granuaile s'enferme dans *Rockfleet* et expulse son mari. Il ne garde pas, pour autant, de ce mauvais tour une grande rancœur puisqu'ils continuent à se fréquenter pendant plusieurs années.

Malgré son appartenance à la culture gaélique, elle n'est pas pour autant dotée d'une quelconque fibre patriotique. Après avoir rançonné Anglais, Écossais et Irlandais



sans distinction pendant plusieurs années, elle propose en 1576 à Henry Sidney de se mettre au service d'Elizabeth, mais celui-ci refuse, et l'année suivante, la fait arrêter pour piraterie. Après quelque mois à crouper en prison, elle est finalement relâchée. En 1584, le gouverneur du Connaught, Sir Henry Bingham, décide de prendre le contrôle total des terres sous sa juridiction. Il fait Granuaile prisonnière mais elle obtient sa libération contre quelques informations ; puis un de ses fils est tué en défendant ses terres, et cette fois-ci, Granuaile décide d'entrer en rébellion ouverte contre l'Angleterre, à presque 60 ans. Pendant plusieurs années, elle sillonne les côtes, harcelant marchands et militaires isolés, jusqu'à atteindre la soixantaine. Lassée des voyages, elle écrira alors à Elizabeth, expliquant les événements qui l'ont incitée à entrer en rébellion. Elizabeth lui répondra en personne et la rencontrera en 1594 pour lui annoncer de vive voix que ses crimes sont pardonnés. Granuaile Ni Mhaille s'éteindra en 1603, dans son lit, comme peu de pirates auront réussi à le faire.

À l'époque où les PJ peuvent la rencontrer, Granuaile a entre 40 et 60 ans. Burinée mais conservée, elle ne change pas beaucoup d'apparence pendant cette période. Son visage large et hâlé est strié de petites rides qui inspirent toujours plus de respect. Quand on réussit à attirer son attention, elle pose sur son interlocuteur un regard sombre et inquisiteur, puis réfléchit vite, aboie quelques ordres et passe à autre chose. Grande et athlétique, habillée comme un pirate de pièces disparates et couverte comme un chef de clan d'une large peau de mouton, elle est capable de participer aux manœuvres, ce qu'elle fait de temps en temps pour donner l'impression qu'elle est indispensable.

GRANUAILE NI MHAILLE

Grâce : Autorité, Robuste, Santé de Fer
Providence : Fille prodigue (D6)
Bienveillance 4

SAVOIR : MÊLÉE (D8)

Mémoriser 3	Armurerie 2
Artillerie 3	Astrologie 1
Astronomie 2	Cartographie 1
Comptabilité 3	Cosmographie 1
Droit brehon 2	Héraldique 2
Intendance 1	Lire / Écrire 2
Stratégie 4	Tactique 3

SENSIBILITÉ : ÉTRIQUE (D6)

Perception 2	Cuisine 1
Évaluation 3	Navigation 6
Orientation 4	Perspicacité 1
Pistage 2	

ENTREAGENT : FRUSTE (D6)

Charme 2	Baratin 1
Commander 5	Éloquence 2
Étiquette 1	Intimidation 3
Marchandage 4	Pose 1

PUISSANCE : VIGOUREUSE (D10)

Bonus dégâts +1	
Pièces d'armure lourdes 7	
Effort 4	Armes d'hast 3
Bagarre 2	Forcer 2
Saut 2	

COMPLEXION : SANGUINE (D12)

Endurance 5	Canotage 2
Dive bouteille 1	Natation 4

ADRESSE : INGAMBE (D8)

Actions/tour 2	Course 3
Initiative 3	Archerie 2
Arquebusade 1	Détrousser 1
Équitation 2	Escrime 4
Esquive 3	Lancer 2
Se cacher 1	



Les noms anglais ressemblent beaucoup aux noms écossais (à l'exception de James, très courant là-bas et rare en Angleterre), mais ils sont, plus encore que dans le royaume du nord, déformés, raccourcis, pour donner des surnoms. Attention cependant à ne pas confondre les abréviations de l'époque avec

d'autres qui deviendront à la mode plus tard. Elizabeth se raccourcit en Bess, et non pas en Liz, et Robert ne devient pas Bob, mais Robin.

Une curiosité de l'époque est que le nom d'un enfant mort très jeune peut être réutilisé pour appeler un autre, plus tard.

**NOMS
MASCULINS**

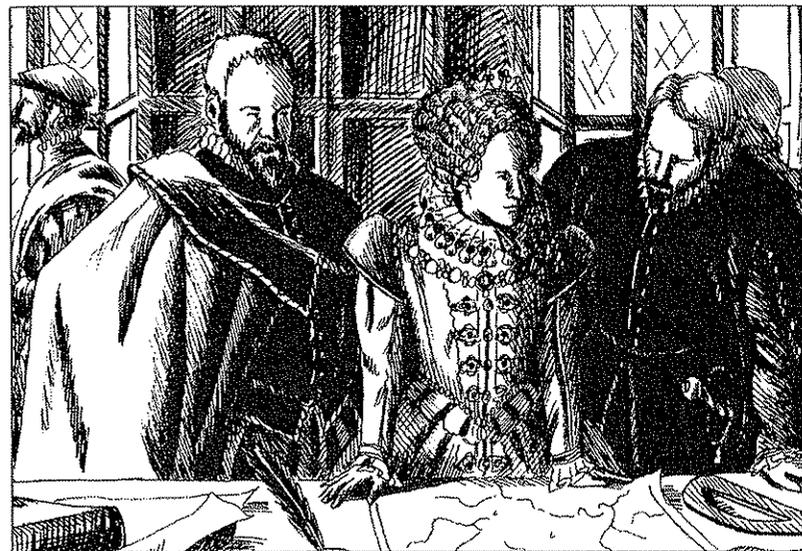
Andrew
Anthony
Daniel
Edmund
Edward
Emanuel
Francis
Gabriell
George
Harry
Henry
Hughe
Humphrey
James

Jeffrey
John
Josias
Leonard
Michael
Nathaniel
Nicholas
Peter
Ralph
Richard
Robert
Roger
Samuell
Stephen
Thomas
Valentyne
William

NOMS FÉMININS

Alice
Ann
Avis
Bennet
Christian
Constance
Cybil
Dorothy
Elizabeth
Ellyn
Ester
Frances
Grace
Isabell
Jane

Joane
Judith
Katherine
Margaret
Martha
Mary
Rebecka
Rose
Sara
Sidney
Susan
Susanna
Wynifred



DEUXIÈME PARTIE
**CHRONIQUES
DES DEUX REINES**

1568 - 1588



Editions du Matagot



CHAPITRE 7 -
UNE DEUXIÈME REINE
EN ANGLETERRE
16 MAI 1568 - 25 FÉVRIER 1570

« CEUX QUI ONT DEUX CORDES À LEUR ARC GAGNENT
PEUT-ÊTRE EN PUISSANCE, MAIS ILS VISENT RAREMENT JUSTE »

ELIZABETH I^{RE} À MARY STUART, 17 MAI 1568



près quatre heures de traversée, le bateau de pêche transportant les fugitifs écossais accoste à Workington. Il est 19 heures, tous sont épuisés, mais tandis que dans leur dos, Moray envahit la Marche de l'ouest, la calme campagne qui s'étend sous leurs yeux leur donne soudain l'impression que tout va très vite s'arranger.

Herries commence par écrire à Sir Henry Curwen, gouverneur de la région, qu'il a avec lui une jeune héritière qu'il aimerait marier à son fils. Sir Henry est alors à Londres et ne peut accueillir ses invités, mais sa maison est mise à leur disposition. Mary peut enfin manger, se reposer, mais bientôt, un serviteur français la reconnaît. Le député gouverneur Richard Lowther est prévenu et très vite se met en marche vers Workington Hall avec 400 cavaliers.

Mary, abordée par le député, explique qu'elle vient chercher auprès d'Elizabeth de l'assistance contre ses sujets révoltés, en vertu de la solidarité monarchique. John Beaton, archevêque de St Andrews, est d'ailleurs déjà à Londres avec deux lettres et un diamant destinés à la reine d'Angleterre. Mary accepte donc d'être escortée à Carlisle, mais elle s'empresse tout de même d'écrire une troisième lettre à Elizabeth.

En chemin, la troupe fait escale à Cockermonth, dans le comté de Cumberland, mais les terres appartiennent au catholique comte de Northumberland, qui entretient depuis des mois une correspondance avec Mary et n'a aucune envie de la laisser tomber entre les mains d'Elizabeth. Soutenu par une importante cavalerie, il tente de convaincre Lowther de lui livrer la reine d'Écosse, mais Lowther





- Comte de Northumberland -

parvient à le tenir à l'écart pendant toute la durée du trajet. Bientôt, Mary est accueillie au château de Carlisle avec tous les égards dus à son rang. Là, elle rencontre Villeroy, l'ambassadeur de Catherine de Médicis en Ecosse, qui lui raconte sa propre fuite et décrit la manière dont on parle désormais d'elle au palais d'Holyrood. La nouvelle est rude, mais Mary ne désespère pas : Lowther y va de sa poche pour fournir à Mary de nouvelles robes, au cas où celle-ci serait soudainement invitée à Londres en grande pompe, et Mary partage ses soupçons. Le 20 mai, elle écrit aux marianistes restés en Ecosse qu'elle est très bien reçue, et qu'elle pense être de retour à la tête d'une armée d'ici le 15 août. Elle pourrait difficilement se fourvoyer plus.

I. L'ACCUEIL DE MARY EN ANGLETERRE

Car au même moment, à Londres, Elizabeth apprend la nouvelle. Aussitôt, elle convoque un conseil d'urgence, mais il n'y a pas vraiment matière à débat ; si elle-même préférerait inviter sa cousine

à la cour, tous ses conseillers s'accordent à dire que ce serait une grave erreur, car l'opposition catholique se réunirait autour d'elle. Elizabeth n'a pas oublié que la plupart des catholiques d'Europe considèrent l'exilée reine d'Angleterre légitime. Le mieux serait d'aider Mary à recouvrer son trône en Ecosse, pour qu'elle reparte le plus vite possible, mais diplomatiquement, c'est impossible : les rebelles qui contrôlent actuellement le pays sont à la fois protestants et anglophiles, et même si Elizabeth n'a aucune sympathie pour eux, il serait suicidaire de se les mettre à dos. Au contraire, si elle refuse de prêter assistance à sa « chère sœur », celle-ci risque d'en demander à ses amis français, dont Elizabeth craint plus que tout la présence sur son île. Finalement, la reine d'Angleterre est obligée de trouver une fausse solution à la fois temporaire et bancal, en espérant que la situation internationale s'améliorera bientôt.

Tout d'abord, elle interdit à sa cousine de quitter Carlisle et envoie Francis Knollys, un de ses plus fidèles conseillers et l'un des chefs de file du parti puritain, pour veiller sur elle. Il a pour mission de promettre à la captive de l'aider à reprendre son trône, à condition qu'elle n'essaie pas de chercher de l'aide auprès de la France. Aux ambassadeurs qui s'étonnent de voir une personne royale retenue contre son gré par une autre, Elizabeth explique qu'elle est obligée de se comporter ainsi tant qu'elle n'aura pas levé le voile sur la vérité au sujet des scandaleuses accusations qui pèsent sur sa cousine.

Des dizaines de messagers galopent à ce moment-là entre Londres, Carlisle et Berwick. Francis Knollys, qui est arrivé à Carlisle le 25, conseille à sa souveraine d'être diplomate et de prendre parti pour sa prisonnière, car celle-ci est intelligente, modeste et attire facilement la sympathie de ceux qui la rencontrent. Dans le nord

catholique du pays, tous les nobles sont déjà passés la voir et l'ont assurée de leur soutien. Si les deux reines venaient à entrer en opposition, Mary ne se retrouverait pas sans alliés.

Pourtant, l'ancienne reine d'Ecosse se sent bien plus seule que Knollys le laisse croire. Des quarante personnes qui l'ont accompagnée lors de sa fuite, seules quatre, dont Georgie, ont le droit de rester au château la nuit venue. De plus, il y a des barreaux aux fenêtres et des gardes dans l'antichambre.

Bientôt, la très fidèle Mary Seton rejoint sa maîtresse et tente de redonner au château un air un peu plus royal. Elle demande à Elizabeth et à Moray des robes pour habiller Mary, mais celles qu'envoie Elizabeth sont si vieilles et de mauvais drap que Francis Knollys prétend qu'elles sont pour les serviteurs, et Moray, avec un humour étonnamment cruel, ne fournit à sa demi-sœur qu'une panoplie d'accessoires d'extérieur (une cape, un habit de selle...) dont il sait pertinemment qu'elle ne peut pas se servir. Mary commence une longue plaidoirie épistolaire destinée à sa cousine, mais écrit aussi à Catherine de Médicis et Charles IX, dans l'espoir de récupérer l'argent de son douaire. De la même manière, elle envoie Lord Fleming à Londres, avec ordre de traverser en direction de la France s'il n'obtient rien d'Elizabeth ; mais la stratégie est trop voyante, et il ne reçoit ni audience ni passeport.

Elizabeth ne doit pas pour autant croire qu'il lui suffit de mettre Mary en prison et d'attendre. En Écosse, le parti catholique vient de demander de l'aide au duc d'Albe, qui gouverne actuellement les Pays-Bas d'une main de fer. A ce moment, c'est l'homme le plus dangereux d'Europe pour les protestants de l'île. Il faut réagir : le 8 juin, l'ambassadeur Middlemore, cousin de Nicholas Throckmorton, part

pour l'Ecosse. En chemin, il s'arrête à Carlisle et donne à Mary une lettre dans laquelle Elizabeth lui promet de l'aider si elle la laisse enquêter à sa guise. Mary crie et pleure, mais accepte finalement. Malheureusement pour elle, Middlemore et Moray s'entendent bien. Tous deux pensent que l'ancienne reine d'Ecosse est très bien en prison, et pour qu'elle y reste, le régent enfonce violemment le clou ; pour lui, la culpabilité de sa demi-sœur ne fait aucun doute. Quand il apprend que Cecil trouve un peu légères les raisons actuelles de retenir Mary captive, il dévoile les bientôt célèbres lettres de la cassette. C'est le début de la grande campagne de dénigrement, et les lettres incriminantes ne vont cesser de se multiplier au cours des semaines à venir. Le comte de Lennox, uni à Moray par sa haine de Mary, part pour Londres afin de plaider contre son ancienne belle-fille, pendant que le régent engage George Buchanan, un ancien conseiller de la reine, pour écrire un long réquisitoire contre elle. Moins d'un mois lui suffira pour paraphraser *Ane detectioun of the duingis of Marie quene of scottes, touchand the murder of hir husband, and of hir conspiracie, adulterie, and pretended marriage with the erle bothwell*, dans lequel il accuse Mary d'avoir eu une liaison avec Bothwell bien avant la mort de son époux et d'avoir révélé en public son intention de l'assassiner. Cette prétendue pièce à conviction n'est pas documentée du tout et la plupart des informations proviennent directement de l'imagination un peu malsaine de l'auteur.

Elizabeth décide d'organiser une conférence, à York, lors de laquelle un tribunal anglais décidera de la culpabilité de Mary dans le meurtre de son époux, et par extension de la légitimité de la révolte des lords. Moray comprend bien que c'est de son pouvoir qu'il s'agit ; il envoie John Wood à Londres, avec plusieurs copies des



fameuses lettres, et promet d'en fournir à Elizabeth autant qu'elle le souhaitera. Mais Elizabeth n'en a pas besoin de plus : ce qu'elle vient de lire a fait naître ses premiers soupçons et pollué à jamais les relations entre les deux cousines. Cecil explique alors à John Wood que Moray n'a pas à s'inquiéter : Elizabeth se contentera de feindre l'impartialité.

II. LES CONFÉRENCES DE YORK ET WESTMINSTER

En premier lieu, Mary est transférée de Carlisle à Bolton, sa prison actuelle étant jugée trop proche de la frontière. Mary refuse de partir, crie et pleure, tente d'amadouer ses geôliers, et Knollys écrit à Elizabeth que s'il devait lui rapporter toutes les difficultés qu'il a eues pour convaincre la reine d'Écosse de les accompagner, ce n'est pas une lettre, mais un roman tragique, qu'il lui faudrait écrire. Car Bolton est un lieu assez effrayant : contrairement à la plupart des châteaux, celui-ci n'est pas flanqué du moindre village, c'est une forteresse de pierre perdue au milieu de la lande. La ville la plus proche est York, à quarante kilomètres de là. Mary risque donc de se retrouver isolée dans un lieu si éloigné du pouvoir que seules des rumeurs obsolètes lui parviendront... Pourtant, une fois qu'elle a compris que ses cris sont vains, elle se lève, et reste parfaitement digne pendant toute la durée du voyage.

À Bolton, Mary reçoit la visite d'un ambassadeur français, qui lui annonce qu'elle ne recevra pas le moindre soutien du roi ni des Guise ; il lui faut donc s'accommoder avec Elizabeth, la seule personne désormais en mesure de l'aider. C'est à ce moment que Lord Herries revient de Londres : Elizabeth lui a parlé d'une

conférence qui aurait lieu à York et qui examinerait la culpabilité de Mary dans le meurtre de son époux. Celle-ci est choquée, mais Elizabeth a aussi confié à Herries qu'elle souhaitait voir les rebelles échouer dans leur entreprise, auquel cas la reine d'Écosse recouvrerait son trône, à certaines conditions. Les conditions sont des plus logiques : Mary n'aura plus droit de suivre la messe et devra suivre le rituel anglais ; elle ratifiera le désormais légendaire Traité d'Edimbourg et ne s'alliera pas avec la France. En fait, le gouvernement anglais souhaite s'assurer que le souverain d'Écosse sera non seulement un allié, mais un vassal de la reine d'Angleterre.

Mary n'a pas le choix, elle accepte. Elle apprend à écrire en anglais, se laisse prêcher la bonne parole par le puritain Knollys et par un pasteur expressément invité à Bolton. Elle joue le jeu. Mais tous ne sont pas aussi conciliants : quand Mary ordonne à ses partisans d'arrêter les combats, Moray répond en déclarant les Hamilton, les Flemmyng et l'évêque de Ross hors-la-loi. De même, tandis que Mary attend sagement que son officieux procès commence, Moray fait en sorte que la culpabilité de sa demi-sœur ne fasse pas le moindre doute. Les sept lettres que Morton avaient trouvées sont désormais vingt-deux, et dans la traduction que Buchanan est en train de rédiger de son réquisitoire, les lettres citées une seule fois font maintenant l'objet d'un long post-scriptum...

Quand la conférence s'ouvre, le 4 octobre 1568, Mary est toujours tellement confiante que ses représentants (John Leslie, évêque de Ross, Lord Livingston, Lord Boyd et Lord Herries) n'ont pas prévu la moindre plaidoirie, tandis que les représentants de Moray (lui-même, Maitland, Morton et Lindsay) sont armés de preuves assassines. Le jury anglais est présidé par Thomas Howard, duc de Norfolk, en sa qualité de

cousin de la reine et de plus grand noble du royaume. Il est assisté dans sa tâche par le diplomate Saddler et le comte de Sussex.

Mais dès le départ, le jury a conscience que jamais il ne pourra percevoir la moindre lueur de vérité dans cet imbroglio. Chaque personne présente est venue avec des intérêts personnels à défendre coûte que coûte. Aucune ne semble véritablement sincère... Maitland voudrait faire oublier ses trahisons et remettre Mary à la tête d'un gouvernement pro-anglais, rejoignant Elizabeth. Moray et les conseillers d'Elizabeth souhaitent que Mary reste en prison où elle ne gêne personne. Les représentants de Mary, qui ignorent en vérité si leur maîtresse est coupable ou non, espèrent arriver à un compromis. La situation est si complexe que pendant les premiers jours, il ne se passe rien. Les débats traînent, s'attardent sur des détails de droit, mais aucune conclusion n'est en vue. C'est alors que deux éléments viennent faire pencher la balance.

D'abord, Mary perd le contrôle de son jeu de séduction et commence à détruire la sympathie qu'elle avait réussi à éveiller, en envoyant à tous des messages contradictoires. Sa docilité face aux prêches de Knollys ayant inquiété les catholiques anglais, elle doit déclarer publiquement qu'elle ne renie pas sa foi. Puis, pour ne pas mettre Elizabeth de mauvaise humeur, elle revient vers Knollys et lui explique que cette annonce était nécessaire pour ménager ses admirateurs. Knollys, évidemment, commence à grincer des dents et perd confiance en sa prisonnière, d'autant que celle-ci multiplie alors les lettres vers l'Espagne. Bien qu'elle se déclare « invitée » et non « captive », il n'apprécie pas de voir autour d'elle tous ceux qui l'ont aidée à s'échapper de Lochleven : Mary Seton et Willie Douglas, les catholiques Gavin Hamilton et Bastian Pages... Il envoie des plans de la

forteresse à Londres pour que des experts étudient la sécurité du bâtiment.

Et tandis que Mary, par maladresse diplomatique, éveille les soupçons de celui qui est chargé de la surveiller, Moray décide de frapper un grand coup pour mettre un terme à l'inertie de la conférence. Le 11 octobre, il montre en secret des copies des lettres à des commissaires anglais et déclare qu'il leur montrera les originales quand il sera certain qu'ainsi, sa régence sera reconvenue par Elizabeth. Maitland, craignant à raison que l'équilibre entre les deux parties ne soit rompu, prévient les représentants de Mary, qui chevauchent aussitôt en direction de Bolton.

Puis l'étonnant diplomate tente une nouvelle approche. Le plus important pour lui est que Mary retrouve son trône avec l'assentiment d'Elizabeth, et plus généralement avec la sympathie de l'Angleterre ; il décide donc de proposer la main de Mary au duc de Norfolk. Celui-ci a été choqué par le contenu des lettres et a d'ailleurs fait part à Elizabeth de son avis sur la question, mais Maitland accepte de lui faire une petite confidence : il n'y a qu'un lien très éloigné entre la vérité et le contenu des lettres. Il peut d'autant plus facilement en parler qu'il est sûrement, dans toute l'Europe, l'homme qui en sait le plus sur toute l'affaire. Après cette confidence, Norfolk devient soudain un juge particulièrement partial, car la possibilité de jouir du trône écossais n'est pas pour lui déplaire. Il accepte d'entamer les négociations de mariage, et des lettres sont envoyées dans la prison danoise où est retenu le comte de Bothwell pour annuler le contrat de mariage qui le lie encore à Mary ; mais bien entendu, tout doit rester absolument secret.

Malheureusement pour lui, la rumeur des négociations atteint la cour d'Elizabeth en un temps record, comme si quelqu'un avait



délibérément vendu la mèche. Aussitôt, la reine s'inquiète. Le duc de Norfolk, bien que protestant, a de nombreuses amitiés catholiques, et contrôle suffisamment d'hommes pour peser affreusement lourd dans un bras de fer entre Mary et elle.

Les soupçons d'Elizabeth et la crainte de ce mariage, bien plus que les lettres ou quoi que ce soit d'autre, va influencer l'issue du procès : le 30 octobre, le Conseil privé reconnaît officiellement la régence de Moray et le 3 novembre, Elizabeth ordonne que la conférence soit transférée à Westminster, où elle rendra elle-même le verdict. Mary s'en réjouit vivement, car elle est certaine qu'Elizabeth prendra son parti ; elle ignore qu'au même instant, à Londres, on réfléchit au meilleur moyen de la garder enfermée indéfiniment.

Le 25 novembre, la Conférence de Westminster s'ouvre dans la « Chambre Peinte » du palais. William Cecil et le comte de Leicester ont rejoint les rangs des commissaires.

Mary, en apprenant que Moray a de nombreuses conversations privées avec Elizabeth, exige de pouvoir, elle aussi, être présente aux débats. Elle croit, à nouveau à tort, qu'on ne peut pas le lui refuser, et ordonne à ses représentants de quitter la conférence si jamais c'était le cas ; mais ceux-ci, plus réalistes, décident de rester malgré le refus des commissaires anglais, en attendant de savoir ce qui va advenir. Malheureusement pour eux, le 29 novembre, Moray et Lennox présentent leur Eik, ou acte d'accusation, et en entendant tout ce que les deux hommes reprochent à la reine et toutes les preuves qu'ils prétendent pouvoir fournir, les représentants de Mary paniquent et déclenchent finalement l'escandale exigé par leur maîtresse. Ils menacent de quitter la conférence si Mary se voit à nouveau refuser le droit de faire face

à ses accusateurs en personne. Elizabeth répond alors calmement qu'aucune preuve n'a encore été avancée de la culpabilité de Mary, et qu'elle n'a donc, pour l'instant, nulle raison de se défendre. En vérité, plusieurs de ses conseillers estiment que les lettres sont pour la plupart douteuses, et on craint que si Mary est autorisée à plaider, elle niera sous serment les avoir jamais écrites. Bien entendu, accuser la veuve du roi de France de parjure est une extrémité diplomatique qu'Elizabeth souhaiterait éviter.

L'hiver arrive avec quelques semaines d'avance et coupe les moyens de communication entre Mary et ses représentants. Après avoir demandé en vain un compromis, ces derniers quittent définitivement la conférence le 6 décembre. De plus, Moray, prévenu des soupçons qui pèsent sur son impressionnant tas de lettres, a décidé de ne présenter que les sept originales, et Morton peut témoigner très sincèrement des conditions dans lesquelles il les a trouvées. Elizabeth, satisfaite d'avoir réussi à faire un peu de ménage dans le désordre initial, estime que les preuves sont prêtes à être présentées à une plus large audience.

Le 9 décembre, elle convoque, en plus des commissaires déjà présents, les derniers grands nobles du royaume : les catholiques du nord Northumberland, Westmorland et Shrewsbury, ainsi que Huntingdon, Worcester et Warwick, le frère aîné de Leicester. On leur présente les lettres et les compte-rendus écrits des débats et témoignages, en leur affirmant qu'une fois qu'ils auront tout lu, ils en sauront autant sur toute l'affaire qu'Elizabeth et ses conseillers. Même les admirateurs de Mary sont choqués de ce qu'ils voient, et Elizabeth décide que le dossier est désormais suffisamment solide pour que Mary se voie offrir l'opportunité de répondre. Elle écrit à l'accusée une longue lettre



dans laquelle elle propose à Mary trois solutions : soit elle se défend par l'intermédiaire de ses représentants déserteurs, soit elle note sa défense dans une lettre, soit elle témoigne en personne, mais à Bolton, devant une assemblée de nobles qui ferait le voyage pour l'occasion. En aucun cas le scandale qu'entoure ne pourra approcher de la cour anglaise où il risquerait d'éclabousser Elizabeth. Mary est choquée par la lettre et refuse tout en bloc. Knollys abandonne les négociations et Elizabeth, frappant où elle sait qu'elle fera mal, répond à sa cousine que ce refus pourrait être interprété par des esprits mesquins comme une preuve de sa culpabilité...

Mary, paniquée par cette dernière insinuation, s'empresse de rédiger son Eik. Elle y passe des heures, dénonce le régime illégal de son demi-frère, la diffamation dont elle est la victime, et rappelle tous les meurtres dont on sait ses ennemis coupables, celui de David Rizzio en tête. L'entreprise est courageuse et aurait pu porter ses fruits, mais il est trop tard. La lettre part le 19 décembre, et arrive alors que les fêtes de fin d'année ont commencé. Au début de l'année 1569, plus personne ne s'intéresse au sort de l'ancienne reine d'Écosse.

Le 11 janvier, Elizabeth décide de mettre fin à la conférence. Aucune des deux parties n'est reconnue coupable, faute de preuve, mais les lords écossais gardent le pouvoir et Moray obtient un prêt de 5 000 livres sterling, tandis que le 7 février, Mary est transférée dans une nouvelle prison, plus sécurisée et moins confortable, le château de Tutbury. Au cours des années qui suivent, Elizabeth va tout faire pour récupérer les lettres grâce auxquelles elle peut légitimer la captivité de Mary, mais les originales comme les copies vont progressivement disparaître en changeant à plusieurs reprises de propriétaire.

III. LA CRISE

DES NAVIRES ESPAGNOLS

En y regardant de plus près, on se rend compte qu'un autre événement a joué en la défaveur de Mary pendant l'hiver. Depuis 1566, les Pays-Bas sont révoltés contre l'occupant espagnol, et le duc d'Albe, envoyé par Philippe, y a mis en place un gouvernement autoritaire. Mais au cours de l'année 1568, le duc est confronté à une complication : l'argent prêté par des banquiers génois et destiné à payer ses troupes, qui voyageait jusqu'ici par les Alpes avant de remonter le Rhin, a été confisqué par l'Electeur Palatin, et il lui a fallu choisir une autre route, le long de la côte française. Or le golfe de Gascogne regorge de corsaires à la solde de la reine de Navarre ou du prince d'Orange, et c'est ainsi qu'en novembre 1568, plusieurs navires pleins d'or doivent se réfugier dans des ports anglais pour échapper à des corsaires huguenots.

Aussitôt, le nouvel ambassadeur De Spes demande à Elizabeth que l'Angleterre assure la protection des navires, ce qu'elle accepte immédiatement, obligeant la garnison de Southampton à repousser les pirates huguenots qui ont poursuivi les Espagnols jusque dans le port. Mais De Spes est un diplomate obtus qui rêve de renverser Elizabeth et de rétablir le catholicisme en Angleterre par ses propres moyens. Il soupçonne la reine de vouloir voler l'argent et s'inquiète quand celle-ci lui propose de faire voyager l'or par la terre jusqu'à Douvres, où il pourra traverser la Manche en toute sécurité. Ses soupçons ne sont pas tout à fait sans fondements, puisque Cecil, qui n'apprécie pas les catholiques et encore moins quand ils ont pour mission d'écraser une révolte protestante, commence à s'interroger sur le véritable propriétaire de l'or : il semblerait, selon le droit interna-



tional, que le contenu du prêt appartienne encore aux banquiers de Gène, et que quiconque en prend possession devient le nouveau bénéficiaire du prêt... Quand Cecil ordonne que le chargement des navires soit descendu à terre pour le protéger des pirates, De Spes craint immédiatement le pire et demande une entrevue avec Elizabeth pour discuter du sort de l'argent, mais celle-ci est fixée à dix jours plus tard, pour permettre au Conseil privé de délibérer sur la marche à suivre. De Spes, qui est désormais convaincu qu'Elizabeth va voler l'argent, presse Albe de confisquer « à son tour » des navires anglais.

Face à une telle hostilité, Elizabeth ne peut rien faire d'autre que de prendre finalement le contrôle des bateaux espagnols et de leur chargement, pour pousser Albe à rendre les navires, ou en tout cas à négocier, car les marchands de Londres, qui estiment être les victimes d'un mauvais gouvernement, exigent réparation. Le mal est donc fait : pendant plusieurs mois, l'Angleterre et l'Espagne se renvoient la responsabilité de l'incident sans arriver à atteindre un accord ; les marchands anglais, qui ont besoin d'écouler leur stock de laine, se tournent vers Hambourg au lieu d'Anvers ; les troupes d'Albe commencent à trouver que leur salaire met du temps à arriver, et Albe doit augmenter encore les impôts... Mary, dont le « procès » a lieu à la même époque, souffre de l'image agressive que donnent les catholiques du point de vue des Anglais. Pourtant, c'est Philippe qui fait finalement le premier pas. Il envoie un diplomate belge, Christophe d'Assonleville, régler le problème, car il a conscience que les rapports entre les deux pays se sont dégradés avant tout par la faute d'ambassadeurs incapables, le paranoïaque De Spes à Londres, et le maladroit Man qui, à force de prêcher la réforme et de se moquer du pape à la cour de Philippe, s'est finalement fait expulser d'Espagne. Il n'est pas trop

tôt, car l'affaire est lentement en train de dégénérer. Déjà, tous les citoyens espagnols en Angleterre ont été arrêtés, et leurs biens confisqués... Il faudra du temps pour que la tension retombe, et surtout, l'alliance traditionnelle entre les deux royaumes ne s'en relèvera pas.

IV. L'ERREUR DE NORFOLK

Mary se retrouve donc enfermée au château de Tutbury, près de Stafford, sous l'autorité du comte de Shrewsbury, l'un des plus grands et des plus riches nobles du royaume. C'est une demeure médiévale, au style passablement austère, mais Mary a le droit de s'entourer de 42 compagnons, et possède même un parloir pour recevoir de la visite. Mary ne se trouve donc pas si mal lotie, et elle ne saurait se plaindre de son sort à sa cousine après le mauvais coup qu'elle lui a fait : à l'issue de la conférence de Westminster, se sentant trahie par Elizabeth, elle a écrit à ses partisans en Ecosse que Moray voulait tuer le tout jeune James VI et que l'Angleterre s'apprêtait à envahir sa voisine. Elizabeth s'est retrouvée dans l'obligation de démentir publiquement ces accusations et risque pour quelque temps encore d'en vouloir à Mary. C'est pourquoi celle-ci se montre d'une étonnante docilité, allant jusqu'à discuter chiffons avec l'épouse du riche Shrewsbury, l'inénarrable Bess de Hardwick.

Mais comme le craint Elizabeth, l'obéissance courtoise de sa cousine n'est qu'une façade, car c'est à cette époque que Mary commence à prendre part à des complots internationaux. Pour des raisons de santé, elle a très vite été transférée de Tutbury à Wingfield Manor, et depuis peu, elle a réussi à entrer en contact avec l'ambassadeur espagnol Guerau de Spes. Elle est aussi en contact avec deux anciens ennemis



réunis par une cause commune, Thomas Howard, duc de Norfolk, et Robert Dudley, comte de Leicester... Le premier est depuis longtemps un ami de Mary et un adversaire politique de William Cecil (qui la hait). Le second, comme d'habitude, cherche à augmenter son influence auprès de la reine, et jalouse le Secrétaire d'Etat qui semble en avoir plus que lui. Leur plan est audacieux : redessiner la carte de l'île en mariant Mary à un grand protestant anglais, en la remettant sur le trône et en soutenant sa candidature à la succession d'Elizabeth. Mais rien ne va se passer comme ils le souhaitent. Au départ, les conjurés cherchent simplement à régler le problème écossais de la manière qu'avait choisi Elizabeth. Mary deviendrait protestante et anglophile (de gré ou de force) en épousant Norfolk, et l'heureux couple pourrait tranquillement attendre en Ecosse que le trône anglais se libère. C'est dans ce sens que va le contrat envoyé à l'évêque de Ross par Leicester et Pembroke ; et c'est pour cette raison que Maitland et Throckmorton participent, le premier ayant pour mission de faire accepter le projet par Elizabeth.

Mais tous n'ont pas ces motivations : Northumberland, Westmorland et les catholiques anglais ne souhaitent pas attendre des années la mort d'Elizabeth, et suivent un plan légèrement différent, imaginé par le banquier florentin Roberto Ridolfi. Ridolfi vit à Londres depuis quelques années, mais il reçoit des pensions de la France et de l'Espagne et fait de l'espionnage pour le compte du pape. C'est un homme plus retors qu'intelligent qui passe son temps libre à concevoir des plans irréalisables pour restaurer le catholicisme sur l'île. Dans cette affaire, son rôle principal consiste à impliquer les ambassadeurs espagnols et français.

Moray, contre toute attente, est mis dans la confidence, car on souhaite qu'il facilite le

retour de Mary. Mais le plus étonnant est qu'il accepte, à deux conditions. D'abord, il veut pouvoir traverser en toute sécurité le nord catholique de l'Angleterre (la véritable raison de son accord) ; ensuite, il n'accueillera Mary que lorsque Elizabeth aura permis que le mariage ait lieu. Bien entendu, il n'a aucune intention de rendre le trône à sa demi-sœur et fait confiance à la reine d'Angleterre pour mettre fin aux rêves de grandeur de ses seigneurs. De son côté, en juin 1569, il convoque une assemblée à Perth et propose le retour de Mary. La propagande ayant fait son office, les députés s'y opposent violemment et Moray, fort de cette victoire, en profite pour faire arrêter Maitland. Le chef d'inculpation est toujours le même : complicité dans le meurtre de Darnley.

Sans leur plus habile diplomate, les conjurés se trouvent gravement affaiblis, mais il est trop tard et il faut continuer car l'occasion ne se représentera pas. En effet, la première étape du plan est de faire tomber Cecil pour l'empêcher de s'opposer au mariage. Or depuis qu'il a ordonné la confiscation des navires espagnols, le Secrétaire est en mauvaise posture, car l'embargo et les confiscations de navires anglais qui ont suivi l'ont rendu très impopulaire auprès des marchands londoniens. C'est donc le meilleur moment pour l'attaquer en public, d'autant plus qu'en critiquant sa politique à l'égard de l'Espagne, il y a moyen d'obtenir un soutien du géant catholique. Et alors que le parti adverse devient plus fort, Cecil commence à s'inquiéter.

Pourtant, il possède une arme à laquelle aucun des intéressés ne semble avoir pensé. Leur jalousie est si mesquine qu'ils ont réussi à ce convaincre que le Secrétaire d'Etat tenait véritablement les rênes du pays, et qu'un coup d'état leur donnerait tout pouvoir. Or en vérité, derrière Cecil se tient Elizabeth, qui a de bonnes



raisons de faire confiance à son conseiller et est prête à le défendre contre une coalition des autres. Lorsque Leicester et Norfolk abordent enfin le sujet au Conseil et que pratiquement tous demandent au Secrétaire de rendre des comptes sur sa politique, la reine intervient et repousse elle-même leurs assauts. Les conspirateurs les plus prudents, comprenant qu'ils n'ont pas choisi le bon camp, laissent tomber l'affaire, et Leicester, qui a remplacé Maitland, n'ose pas parler du mariage à Elizabeth. Norfolk se retrouve pratiquement seul avec les catholiques, et perdant un peu la tête, finit par accepter que la conspiration vise à renverser Elizabeth pour restaurer la vieille doctrine en Angleterre. De Spes est d'accord, les Français sont invités à participer ; Ridolfi part pour Rome afin d'obtenir le soutien du pape. Pendant ce temps, le parti de Norfolk bloque le Conseil privé et en mai, ils prient le Secrétaire d'Etat de partager avec les autres certaines de ses fonctions. Cecil, grâce au soutien d'Elizabeth, tient jusqu'en juin, et comme la situation politique commence à se détendre, sa popularité remonte. Le coup d'état est un échec.

Leicester, conscient de cela et peu disposé à tremper dans un attentat catholique, laisse filtrer quelques informations qui, par le biais des femmes de chambre, finissent par arriver aux oreilles d'Elizabeth. La reine se raidit en prenant conscience de l'ampleur du complot. Leicester, qui craint la colère de sa maîtresse, se retire dans son palais et s'alite, mais Elizabeth lui rend tout de même visite et lui ordonne de tout lui raconter. Leicester fond en larmes et lui avoue tout.

Aussitôt, Mary est renvoyée à Tutbury et Norfolk est convoqué à Titchfield House, dans le Hampshire. Il s'excuse platement et omet les derniers détails concernant

un renversement catholique. Elizabeth lui conseille alors de laisser tomber toute l'affaire et, quand il essaie de plaider pour le mariage avec Mary, elle le coupe violemment et le fait taire. Forcément, ses derniers alliés prennent la fuite, à l'exception de Ridolfi et John Leslie qui, perdus dans leurs plans fous, souhaitent attaquer et prendre la Tour de Londres. Ils viennent voir Norfolk et lui demandent des comptes, en particulier vis-à-vis de Mary, mais le duc ne sait que répondre et part pour ses terres. Rappelé à Londres, il s'enfonce dans la campagne et s'alite. Elizabeth interprète cet acte comme de la sédition et craint que le plan ne soit finalement mis en œuvre : elle ferme les ports, double la garnison de la Tour, ordonne l'isolement de Mary. Elle écrit au comte de Wentworth, subordonné direct de Norfolk, et le prie d'armer les *Sheriffs* et *Justices of the Peace* en cas de conflit sur les terres du duc. Puis elle convoque le lieutenant de sa garde personnelle de *Gentlemen Pensioners* et lui confie deux lettres. L'une est menaçante, l'autre conciliante. Le lieutenant est chargé de partir trouver le duc de Norfolk et de lui en donner une, en fonction de la disposition dans laquelle il le trouvera.

Norfolk reçoit le lieutenant et, conseillé par d'autres, accepte de se rendre à Windsor, où il a été convoqué. Mais à peine arrive-t-il en vue du palais qu'il est intercepté et fait prisonnier. Le 2 octobre 1569, il est enfermé à la Tour de Londres, tandis que Throckmorton, Pembroke et Arundel sont mis en semi-captivité. Ridolfi et Leslie, évêque de Ross, sont sous la garde de Francis Walsingham, maître espion d'Elizabeth. Quelque temps après, la plupart des conspirateurs retournent en grâce ; Norfolk, lui, est humilié, car au lieu d'être considéré comme un dangereux traître à la couronne, il est traité comme un enfant qui vient de faire une bêtise.



V. LA RÉBELLION DU NORD

Mais s'il souffre d'être traité comme un moins que rien, Norfolk a tout de même conscience de la gravité de son acte et du caractère précaire de sa situation. Il écrit aux comtes de Northumberland et Westmorland que s'ils choisissent de se soulever et d'aller libérer Mary comme ils l'ont prévu, sa tête tombera. Northumberland est depuis toujours un catholique convaincu et depuis 1567, il abrite sous son toit un prêtre clandestin qui se charge de lui dire la messe. C'est aussi un magnat qui gouverne traditionnellement les marches de l'Ouest et du Centre, mais elles lui ont été retirées sur le conseil de William Cecil au profit d'administrateurs plus professionnels et plus loyaux. Conseillé par le féroce catholique Léonard Dacre, il est profondément opposé à l'évolution actuelle du royaume.

Mais les deux hommes n'ont que faire des intérêts de Norfolk : ils ne voulaient pas de lui comme époux pour Mary, lui préférant un catholique étranger, et maintenant le lâche les a trahis, abandonnés et mis dans une position difficile. Sussex, *Lord Lieutenant* du Nord, les a convoqués à York et, la queue entre les jambes, ils ont dû promettre n'avoit aucune révolte en tête. Sussex, qui préfère se contenter de leur parole plutôt que de se lancer dans une expédition militaire à l'approche de l'hiver, décide de se porter garant pour eux auprès d'Elizabeth. Mais la reine a été choquée — et même terrifiée — par la découverte du complot. Au Conseil privé, on lui rappelle que Sussex est un allié traditionnel de Norfolk et qu'il est peut-être en train de couvrir les comtes rebelles. Choissant de garder ses ennemis près d'elle, Elizabeth demande que Northumberland et Westmorland vien-





nent se présenter à la cour. Le premier se contente de prétendre qu'il a trop de travail, et le second, plus honnête, déclare que s'il devait venir là où sont tous ses opposants, il lui faudrait se faire accompagner d'une force armée trop importante. Leur sort semble en être jeté, et c'est la femme de Westmorland, sœur de Northumberland et héritière des deux hommes, qui endosse le rôle de lady Macbeth et les pousse à la révolte en déclarant que s'ils ne se soulèvent pas immédiatement, ils seront bientôt traqués et obligés de se terrer dans des trous pour échapper à ceux qui, traditionnellement, leur doivent le respect.

Aussitôt, les deux beaux-frères marchent sur Durham. Arrivés dans la ville, ils soulèvent la population encore principalement catholique et pénètrent dans la cathédrale, où ils organisent une grande messe après avoir remis l'autel et foulé au pied la Bible en anglais et le Livre des Prières Communes. Fort de leur succès, ils font une proclamation le 16 novembre à Ripon, dans laquelle ils appellent la population à se révolter contre ceux qui piétinent leurs traditions et voudraient, par la force, leur faire adopter l'hérésie. Pour renforcer leur propos, ils reprennent les bannières utilisées lors du Pèlerinage de Grâce, grande révolte catholique contre Henry VIII. La méthode remporte un franc succès auprès de la population, puisque entre 5 000 et 6 000 hommes viennent prendre les armes sous les couleurs de St Cuthbert et des Cinq Plaies du Christ, mais les comtes ont besoin du soutien d'autres seigneurs. Ils envoient une seconde proclamation à leurs alliés potentiels, expliquant qu'ils se soulèvent au nom de la vieille noblesse, mise à l'écart au profit d'arrivistes aux dents longues tels que William Cecil. Ils prétendent aussi vouloir simplement clarifier la succession une fois pour toute en rendant à Mary ses droits. Mais les deux autres grands

seigneurs catholiques du nord, Derby et Shrewsbury, sont désormais des membres du Conseil privé, ce qui leur inspire une plus grande loyauté. Ils refusent de soutenir l'action des deux comtes. Ne pouvant compter que sur eux-mêmes et sur leur allié espagnol, ils décident de se lancer avec une troupe de cavaliers en direction de Shrewsbury Castle, pour pouvoir libérer Mary, mais dès que les geôliers de la reine d'Ecosse prennent conscience du risque, ils l'emmenent vers le sud, hors de portée des ravisseurs. Northumberland et Westmorland doivent remonter vers le nord et espérer tenir l'hiver en attendant l'arrivée des troupes espagnoles.

VI. LA RIPOSTE D'ÉLIZABETH ET L'EXCOMMUNICATION

L'erreur des deux hommes a sûrement été de penser, en voyant quelques milliers d'hommes soutenir leur cause, que la majorité du royaume était de leur côté, ce qui est loin d'être le cas. Au début de l'année 1570, il n'y a pas de parti catholique en Angleterre ; même les sujets mécontents restent loyaux à leur reine de droit divin.

L'exemple le plus probant est celui du comte de Sussex. Militaire de carrière depuis sa campagne en Irlande, il fait, comme Norfolk, partie de ces nobles conservateurs qui entretiennent des amitiés catholiques. Pour n'avoir pas su gérer les débordements de Northumberland, il est soupçonné à Londres d'être de mêche avec les rebelles, d'autant plus que son demi-frère illégitime, Aigremont Radcliffe, s'est engagé sous la bannière aux Cinq Plaies. Indigné que sa loyauté soit remise en doute alors que la reine l'a nommé Lord Président du Nord, Sussex décide de mettre fin lui-même à la révolte catholique, en organisant pour le comte d'Elizabeth



une impressionnante démonstration de force. Il lève plusieurs milliers de loyalistes avec qui il brave l'hiver en direction de l'armée des comtes. Le gouverneur de Berwick Hunsdon le rejoint ; Lord Scrope et l'Évêque de Carlisle convainquent le comte de Cumberland de faire de même ; deux militaires du Conseil privé, Lord Clinton et le comte de Warwick, lèvent leurs propres armées et marchent vers le nord, mais ils sont arrêtés par la neige.

La démonstration a l'effet escompté puisque, le 16 décembre, Northumberland et Westmorland fuient en Ecosse sans combattre. Léonard Dacre, qui s'est trop engagé, décide de rester, mais son armée est massacrée par celle du gouverneur Hunsdon, et finalement il rejoint ses compagnons. Quand il se réfugie chez les marianistes dans le sud des Bords, il apprend que Northumberland est désormais retenu par le gouvernement de Moray au château de Lochleven...

La révolte est écrasée, mais Sussex souhaite désormais prouver sa droiture à Elizabeth et l'assurer que la première rébellion armée de son règne sera aussi la dernière. Dans chaque village qu'il traverse, il fait pendre des agitateurs présumés. Sous couvert de la loi martiale, il exécute 500 personnes dans les comtés du nord. Elizabeth, que les événements ont choquée et effrayée, apprécie son zèle et le récompense d'un siège au Conseil privé. Les autres seigneurs qui ont participé à la contre-attaque se récompensent eux-mêmes en pillant les terres occupées, quand ils ne se contentent pas de les annexer.

La campagne dans son ensemble est une victoire flagrante pour Elizabeth : ses sujets sont restés loyaux, les rebelles ont été écrasés et obligés de fuir à l'étranger, le conflit n'a jamais dégénéré et ne devrait pas escalader comme il l'a fait



- Comte de Sussex -

à plusieurs reprises en France. Mais les puissances catholiques du continent vont utiliser cet événement comme prétexte pour se tourner contre l'Angleterre. En mars 1570, la papauté publie le *Regnum in Excelsis*, qui excommunique Elizabeth et annonce que quiconque lui obéit sera maudit pour l'éternité. Cette annonce est un coup de tonnerre qui atteint l'île en mai. Désormais, attenter à la vie de la reine n'est plus un régicide. Pendant quelques semaines, Elizabeth est prise de panique ; comment prévoir la réaction de ses sujets, dix ans seulement après la réforme ? Tous les catholiques, s'ils obéissent au pape, doivent-ils automatiquement être considérés comme des traîtres ? Au Parlement, et même au Conseil, c'est l'avis de beaucoup. Elle qui a toujours voulu inspirer de l'affection à l'ensemble de son peuple, sans distinction d'appartenance religieuse, va désormais devoir concevoir de toute pièce une « politique catholique ».

25 FÉVRIER 1570
À JUIN 1573

près l'excommunication d'Elizabeth, Mary devient soudain la reine la plus légitime aux yeux des catholiques d'Europe, et nombre de petits seigneurs, au sein de son entourage, commencent à fomenter des plans extravagants pour la mettre sur le trône. Mais elle-même ne participe pas, car son allié naturel, Charles IX, n'a pas réagi comme prévu à l'annonce du pape.

Depuis quelques années, la France et l'Angleterre, ennemis historiques, ne font que se rapprocher : en 1567, Elizabeth a refusé d'apporter de l'aide au prince de Condé car elle lui en voulait encore de s'être retourné contre elle au Havre. De même, Charles IX a bien intercédé en faveur de Mary, mais trop occupé par les troubles qui secouaient son propre royaume, n'a pas suffisamment insisté pour se mettre la reine d'Angleterre à dos. Or comme il y avait alors beaucoup à faire sur le plan diplomatique, entre les pirates anglais qui hantaient la Manche et les accords commerciaux à passer, les deux pays ont multiplié les efforts de rapprochement.

Thomas Smith, puis le talentueux Henry Norris, sont allés représenter l'Angleterre à Paris, tandis que Jacques Bochotel de la Forest et Bertrand Salignac, seigneur de la Motte Fénelon (dit « Fénelon ») se succédaient à Londres. En 1569, la diplomatie franco-anglaise a failli ne pas résister à une nouvelle guerre civile, car des centaines de corsaires anglais, dont Walter Raleigh, ont embarqué pour la minuscule république calviniste de la Rochelle et Charles a été obligé de confisquer des navires anglais pour rembourser tous ce que les pirates de la Manche coûtaient aux marchands français. En mars, apprenant par Fénelon qu'Elizabeth faisait équiper cinq navires de guerre, il est allé jusqu'à menacer de couper court à toute diplomatie.

Heureusement, en mars 1570, le jeune roi de France voit d'un très mauvais œil la publication du *Regnum in Excelsis*. Il croit pouvoir distinguer dans l'excommunication d'Elizabeth l'influence des Guise qui, bien entendu, soutiennent Mary ; et surtout, il reproche au pape de se mêler de ce qui ne regarde que les monarques.

25 FÉVRIER 1570
À JUIN 1573

Car pour lui, Pie V est un anachronisme, un pape qui ne comprend rien ni à la politique ni à la diplomatie, qui ne semble même pas avoir conscience que son acte pourrait entraîner le martyr de milliers de catholiques anglais. Charles décide donc de revenir à des relations plus cordiales avec Elizabeth, et ne fait aucune référence à la bulle papale dans ses lettres.

Pour Mary, c'est un coup dur. Depuis la Révolte du Nord, sa cousine la considère véritablement comme une ennemie, et la prise de position de Charles en faveur d'Elizabeth signifie qu'elle n'obtiendra aucune aide de la France... Tout en continuant à chercher du soutien de l'Espagne, elle commence à prêter l'oreille aux propositions de la reine d'Angleterre. Elle se dit prête à tous les compromis pour récupérer son trône (à l'exception de sa religion), accepte toutes les conditions, que ce soit la conservation d'une administration protestante, l'alignement de sa politique étrangère sur celle d'Elizabeth ou l'éducation de James en Angleterre. Mais cette extrême bonne volonté n'est rien d'autre qu'une façade, et dans ses lettres aux Espagnols, elle les assure qu'elle ne fera rien de ce qu'elle a promis une fois de retour en Ecosse.

Pourtant, plutôt convaincue par l'attitude de Mary, Elizabeth, qui a quelques impôts exceptionnels à lever pour rembourser les dépenses de la Révolte du Nord, s'estime capable de gérer la réunion d'un nouveau Parlement. Comme prévu, les députés exigent dès le départ des mesures fortes contre les catholiques, jugés bien trop dangereux depuis l'excommunication. Thomas Norton propose d'étendre les lois sur la trahison écrites au moment de l'excommunication d'Henry VIII : il deviendrait obligatoire d'assister à la messe anglicane du dimanche, il serait interdit de dire ou d'écrire que la reine est « hérétique », « impie », « schismatique »... Et bien sûr, Mary serait définitivement rayée de la succession. Pour Elizabeth, il n'est pas question d'aller si loin. Elle est particulièrement fière d'avoir réussi à ne pas verser dans la répression aveugle comme l'ont fait sa sœur et surtout son père avant elle. Elle est fière aussi d'avoir su maintenir la paix alors que dans le reste de l'Europe, le conflit religieux est d'une effroyable violence. A ses députés, elle affirme avec force qu'aucun Anglais ne sera molesté s'il respecte les lois telles qu'elles existent actuellement. Mais la pression est terrible, et la reine a conscience que la colère des membres du Parlement reflète l'opinion de ses sujets. Après plusieurs jours de débat, elle accepte donc de signer une nouvelle version de la loi, qui ne contient plus que le passage interdisant de l'accuser d'hérésie. Le 30 mai 1570, elle dissout l'assemblée, et les députés rentrent chez eux frustrés.

I. LA CONSPIRATION RIDOLFI

Mais alors que Mary semble être devenue plus prudente, c'est son ambassadeur, l'évêque de Ross, qui se révèle un intrigant acharné en lui proposant, au printemps 1570, de participer à une nouvelle conspiration. Le banquier florentin Roberto Ridolfi vient en effet d'être libéré, après avoir été emprisonné quelques mois pour sa participation dans la Révolte du Nord. Ce beau parleur, proche de l'espagnol De Spes, adore les conspirations, les cachettes secrètes et les rencontres au milieu de la nuit. Dès sa libération, il se remet à comploter. Son plan est des plus classiques : assassinat d'Elizabeth, invasion espagnole, révolte des catholiques anglais et libération de Mary qui hérite du trône. Mais cette fois, il décide de se passer des grands seigneurs qui avaient participé à sa précédente conspiration car ils étaient trop loyaux et trop prudents. Il se contentera



- Thomas Howard, Duc de Norfolk -

du plus grand, du plus comploteur, du plus inconscient : le duc de Norfolk, pour mener le soulèvement espéré de la population. En août 1570, celui-ci sort de prison pour être placé en résidence surveillée, mais au lieu de montrer qu'il a compris la leçon, il accepte la proposition de Ridolfi dès février 1571, et va jusqu'à promettre aux Espagnols de se convertir une fois mis sur le trône. En vérité, pendant sa captivité, il n'a pas cessé de songer à la possibilité d'être roi et a même continué à écrire à Mary depuis la Tour de Londres.

La conspiration passe alors à la phase de préparation. Grâce à une lettre obtenue d'une once papale à Paris, qui promet que Rome financera une invasion espagnole si les catholiques anglais se soulèvent aussi, le banquier réussit à convaincre beaucoup de monde. De l'argent se met à circuler, en direction des marianistes d'Ecosse, et des missives codées, cachées dans des

THOMAS HOWARD, DUC DE NORFOLK

Grâce : Intrigant
Providence : Brebis égarée
Bienveillance 5

SAVOIR : (D10)

Mémoriser 4	Armurerie 2
Artillerie 1	Comptabilité 2
Cosmographie 5	Fauconnerie 4
Grec Ancien 2	Intendance 2
Jeux de table 2	Latin 1
Lire / Ecrite 3	Stratégie 1
Tactique 2	Théologie 1

SENSIBILITÉ : (D8)

Perception 3	Évaluation 2
Perspicacité 1	Vénérie 4

ENTREAGENT : (D12)

Charme 5	Baratin 5
Commander 2	Danse 1
Eloquence 2	Étiquette 6
Intimidation 1	Marchandage 4
Pose 5	

PUISSANCE : (D8)

Bonus dégâts 0	
Pièces d'armure lourdes 5	
Effort 3	Armes d'hast 2
Lutte 2	

COMPLEXION : (D8)

Endurance 3	Dive bouteille 1
-------------	------------------

ADRESSE : (D6)

Actions/tour 2	Course 2
Initiative 2	Archerie 3
Arquebuse 1	Équitation 3
Escrime 3	Esquive 2
Jeux de cartes 1	Main gauche 2

bouteilles marquées, voyagent dans toute l'Europe... Tout se passe à merveille, de sorte que bientôt, Ridolfi est tellement sûr de la réussite de son plan qu'il en raconte les détails à qui veut l'entendre. Pour



pouvoir l'expliquer en personne à Albe, à Philippe II et à Pie V, Ridolfi sillonne le continent. Le gouverneur des Pays-Bas trouve les prétentions du banquier ridicules et conseille à Philippe de s'en méfier, mais Guerau De Spes est tellement motivé qu'à Madrid, on croit dur comme fer à la réussite de ce plan. Pour obtenir l'aide de Norfolk, le conseil du roi promet que 6 000 à 10 000 hommes embarqueront des Pays-Bas pour appuyer le coup d'état, puis, avec son conseil, discute très librement des moyens de faire assassiner Elizabeth...

Mais une entreprise de ce type ne peut pas résister longtemps à une telle publicité. Bientôt, le duc de Toscane écrit à William Cecil (devenu Lord Burghley en février) pour lui faire part d'une rumeur qui circule à Florence. Celle-ci est confirmée par des documents secrets interceptés à Douvres, en Ecosse et par la reine de Navarre. Un jour, le Secrétaire d'Etat voit arriver sur son bureau un coffre contenant 600 livres Sterling. C'est un voyageur anglais qui, croyant transporter des draperies vers l'Ecosse, s'est rendu compte qu'on lui avait menti sur la nature de son chargement. Cecil doit réagir, et vite.

Le corsaire John Hawkins se présente alors devant Mary et prétend vouloir trahir la reine. Après quelques jours de comédie, il est mis en contact avec Philippe II, qui le charge de lever un équipage pour participer à l'invasion espagnole. Bientôt, Hawkins connaît à merveille les grandes lignes du plan, et le 4 septembre il ne lui reste plus qu'à faire un rapport complet et détaillé à son employeur, le Secrétaire d'Etat William Cecil, Lord Burghley. Alors qu'Elizabeth est en *progress* dans un des manoirs du duc de Norfolk, une fouille est organisée dans un autre. Les découvertes sont incroyables : des dizaines de papiers, le code pour les déchiffrer et, cerise sur le gâteau, une lettre de Mary à Norfolk qui les incrimine tous

les deux. Cecil a désormais tout ce dont il a besoin pour être sûr, en montrant le dossier à Elizabeth, d'obtenir une réaction claire et rapide.

Et comme prévu, la reine est épouvantée. Le 7 septembre, le duc de Norfolk et l'évêque de Ross, ainsi que les comtes d'Arundel et de Southampton, sont arrêtés. Mary est enfermée à Sheffield. L'alarme générale est sonnée dans tout le pays. Les pairs du royaume se réunissent à Starchamber, ainsi que les corporations de Londres au Guildhall. Des pamphlets sont imprimés pour prévenir la population du danger, les ports sont fermés, les côtes surveillées ; une garde nocturne se met à sillonner les rues de la capitale. Pendant plusieurs jours, le pays vit dans la crainte d'une invasion espagnole...

Mais l'affaire est déjà réglée. Bien que Norfolk continue à nier les faits et agisse comme s'il était intouchable, John Leslie, l'évêque de Ross, qui croyait avoir l'immunité diplomatique, avoue finalement sous la menace de la torture. De Spes est expulsé du pays et Philippe comprend que le plan est éventé. Ridolfi, lui aussi convaincu que tout est fini, s'enfuit définitivement à Florence où il vivra paisiblement pendant encore de longues années.

Une fois la tension retombée, il reste tout de même une dernière chose à faire. La population exige qu'une tête tombe, celle de Mary ou au moins celle du duc. Pourtant Elizabeth ne peut s'y résoudre. Son père avait déjà fait exécuter le père de Norfolk en son temps, et peut-être ne trouve-t-elle pas la comparaison aussi flatteuse qu'elle le laisse habituellement penser. En janvier 1572, le duc est condamné, mais Elizabeth ne signe pas la mise à mort. Les semaines passent, puis les mois, à deux reprises elle signe et à chaque fois se reprend, attirant les foules à un spectacle qui n'a finalement pas



lieu. Personne ne comprend sa réticence : Norfolk a montré qu'il était soit complètement fou soit un traître de la pire espèce. De plus, l'opinion publique s'impatiente...

Le 8 mai 1572, un nouveau Parlement est convoqué, à la demande du Conseil privé. Le porte-parole d'Elizabeth s'excuse de les avoir fait venir pendant la saison des pestes, mais les lois sur la sécurité de la reine ne peuvent attendre. Or de l'avis général, la première mesure à prendre est de punir les traîtres, pour éviter que d'autres n'apparaissent. Tous exigent les têtes de Mary et Norfolk, car ils ont tous deux été prévenus à plusieurs reprises, sans effet. Finalement, c'est le danger pesant alors sur Mary qui convainc Elizabeth de signer la mise à mort de Norfolk, et le 2 juin 1572, le duc est décapité d'un coup d'épée. Mais il est

trop tard, il en faudra plus pour calmer les ardeurs des députés. Ils harcèlent leur reine avec des citations bibliques et des prêches enflammés ; Thomas Wilbraham entreprend de dresser une liste complète des méfaits commis par l'ancienne reine de France et d'Écosse, depuis le port des armes anglaises en 1559 jusqu'à sa participation à la conspiration Ridolfi. Le constat est accablant et bien qu'Elizabeth résiste du mieux qu'elle puisse, les députés finissent par accoucher d'un projet de loi visant à rayer définitivement Mary de la succession anglaise. Le 30 juin, ils le présentent devant elle, et Elizabeth n'a plus qu'une chose à faire, malgré sa réticence à employer cette méthode. Le porte-parole s'avance, s'incline, et inflige aux députés la phrase traditionnelle, « la royne s'avisera », leur signifiant par là-même que sa maîtresse

vient de poser son veto. Puis le Parlement est dissout brusquement pour n'être pas rappelé pendant 4 ans...

Elizabeth est épuisée. Elle ne peut plus supporter l'attitude de sa cousine et souhaiterait vivement s'en débarrasser. Mais elle est la seule, semble-t-il, qui comprenne ce que signifierait vraiment la mort de Mary. Elle est très utile, par exemple, pour faire pression sur le gouvernement écossais, tandis qu'au contraire, sa mort compliquerait très certainement les relations d'Elizabeth avec le roi de France. Et puis ce que la conspiration Ridolfi a prouvé, c'est que le système d'espionnage naissant mis en place par Lord Burghley est d'une grande efficacité, et la reine compte dessus pour la défendre au cas où Mary s'aviserait encore de faire jouer ses amitiés espagnoles. Enfin, pour s'assurer que la pauvre monarque exilée ne s'attire pas trop l'affection de la population, elle accepte finalement que soit diffusée l'infamante *Detectionne* de Buchanan, dont on n'avait plus entendu parler depuis les conférences d'York et Westminster.

II. LA CRISE DE 1572

Au début de l'année 1572, tout semble aller pour le mieux pour Elizabeth : Mary est détestée de son peuple et oubliée de ses alliés, tandis que depuis 1570, elle-même est au centre de réjouissances spontanées le 17 novembre, jour de son accession au trône. De plus, elle est sur le point de signer un traité d'alliance avec la France, une première qui leur donnera à tous deux un peu plus de poids face à l'Espagne. D'ailleurs, depuis que Henry Norris est parti pour Paris au début du mois d'avril, elle prend grand soin de l'ambassadeur officieux de Philippe à Londres, un marchand nommé Antonio de Guaras, qu'elle aime particulièrement manipuler. Un jour, le

pauvre homme reçoit un message de Lord Burghley, qui lui demande de le rencontrer dans le plus grand secret pour essayer de trouver un terrain d'entente religieuse. Le Secrétaire d'Etat lui affirme alors qu'Elizabeth veut se rapprocher de l'Espagne, par tous les moyens. De Guaras écrit aussitôt à son maître pour lui certifier que l'alliance entre l'Angleterre et la France dont parlent les rumeurs est inimaginable. Pourtant, le 19 avril, le Traité de Blois est signé, stipulant que si jamais l'un des deux royaumes est attaqué, l'autre enverra immédiatement 6 000 hommes et 8 navires en renfort ; c'est une alliance mineure, mais une révolution diplomatique. Les rapports entre Elizabeth et les Valois sont si bons qu'on se met à parler d'un mariage avec le duc d'Alençon, le dernier fils de Catherine.

Mais un événement imprévu va soudain perturber la situation internationale. Pour plaire à la France, à l'Espagne et pour satisfaire les marchands hambourgeois qui sont désormais les plus gros acheteurs de laine anglaise, Elizabeth décide un jour de refuser l'entrée des ports aux « gueux de mer », ces corsaires flamands et provençaux du prince d'Orange. Elle croit ainsi régler l'un des plus gros contentieux d'Europe, mais en vérité, elle met involontairement le feu aux poudres. Privés de leur seul point de ravitaillement, les gueux de mer, sous les ordres de Guillaume de la Marck, prennent la ville de Brielle sur l'île de la Vourne, puis la ville fortifiée de Flessingue sur l'île de Walchern. Ils installent alors un quartier général à Flessingue, au nom de Guillaume d'Orange. Aux yeux des protestants d'Europe, c'est une grande victoire et des centaines de volontaires, français, anglais ou flamands exilés, prennent la mer pour aller repousser l'envahisseur espagnol. Pendant ce temps, Guillaume d'Orange lève des troupes en Allemagne. Avec Nassau et Coligny, il presse Elizabeth de prendre la tête du mouvement d'indépendance des

25 FÉVRIER 1570
À JUIN 1573

Pays-Bas, et même au sein du Conseil privé, plusieurs puritains, tels Leicester (le correspondant anglais de Guillaume), défendent l'idée d'une intervention militaire.

Burghley et Elizabeth, d'un naturel plus prudent, préféreraient éviter une telle extrémité, mais ils craignent aussi que Charles IX profite des difficultés espagnoles pour prendre le contrôle du pays, ce qui risquerait de renverser l'équilibre des alliances. Finalement, ils décident d'attendre la réaction du duc d'Albe et d'agir en conséquence. Si le gouverneur espagnol est capable de repousser les assauts de tous les autres, il serait imprudent de lever une armée contre lui, mais s'il faiblit, alors l'Angleterre devra intervenir pour faire valoir ses droits au moment de la victoire.

Pendant plusieurs semaines, le mouvement protestant semble invincible. Nassau prend Valenciennes et Mons, Guillaume d'Orange traverse la frontière allemande et prend Ruremonde ; Sir Humphrey Gilbert, à la tête de 1 500 volontaires anglais, prend Bruges et l'Écluse... Mais Albe n'est pas un adversaire facile à intimider. Une fois ses troupes réunies, il repousse le Prince d'Orange à la frontière, reprend Mons et massacre les huguenots qui la défendent, puis, méthodiquement, il s'emploie à reconquérir une à une les villes perdues. Finalement, à l'issue de cette campagne, peu de choses auront changé, à l'exception de la crainte, devenue concrète, qu'ont les seigneurs catholiques de voir les protestants d'Europe s'allier contre eux. Avant la fin de l'année, les conséquences s'en feront sentir.

Mais l'heure n'est pas encore à la gravité meurtrière. Entre la France et l'Angleterre, on parle alors surtout de mariage, celui d'Elizabeth et François d'Alençon, titre tellement attaché au personnage qu'on continuera à l'appeler ainsi quand son frère Henri sera devenu roi et lui duc d'Anjou.

Au début, la reine d'Angleterre prenait cette rumeur avec humour, riant de ce que son prétendant, plus jeune qu'elle de dix-neuf ans, était encore un petit garçon ; mais lors de la fastueuse ambassade du duc de Montmorency, venu fêter la signature du Traité de Blois, celui-ci a réitéré la proposition de Catherine de Médicis, et l'ambassadeur Clinton, parti en France pour la même raison, en est revenu convaincu par Coligny que ce mariage serait une très bonne idée. En effet, Alençon, comme Charles, est alors proche du parti huguenot, et les partisans du mariage laissent entendre qu'il serait sûrement facile de trouver un terrain d'entente religieuse entre les deux époux.

Intéressé par la possibilité de se retrouver sur le trône de Westminster, Alençon décide de mettre toutes les chances de son côté en envoyant Boniface de la Mole courtoiser Elizabeth. La Mole, bientôt un des plus célèbres amants de Margot, est un séducteur professionnel ; quelques semaines lui suffisent pour gagner l'affection de la reine d'Angleterre. Comprenant vite ce qui avait gêné Elizabeth chez ses autres prétendants, il l'assure que son maître est tout à fait enclin à traverser la Manche, pour qu'elle puisse le rencontrer avant de se décider. Cette affirmation, à elle seule, met Elizabeth dans de bonnes dispositions. Avec le temps, elle se laisse aller à imaginer ce mariage, qui ravirait beaucoup de monde et lui enlèverait un nœud de la gorge. Même les intérêts politiques deviennent quelque peu secondaires dans l'atmosphère romantique que La Mole tisse autour d'elle. Tout semble se passer à merveille, et quand La Mole quitte Londres le 25 août, il a bon espoir en cette union. Ce qu'il ignore, c'est que depuis la veille, le sang des huguenots coule à Paris.

Les massacres de la St Barthélemy ont un retentissement énorme dans toute l'Europe. Alors que Philippe II félicite Charles et que le pape chante son Te Deum, le tsar

25 FÉVRIER 1570
À JUIN 1573

de Russie, celui qu'on surnomme Ivan Le Terrible, se dit choqué par la violence de cet acte. Partout où ils fuient, les huguenots racontent avec une profusion de détails affreux, que 10 000, peut-être 20 000 protestants sont morts ce jour-là. Dans le monde réformé, la rumeur court d'une conspiration entre Philippe II, Catherine de Médicis, le duc d'Albe et le pape Pie V. En Angleterre, elle arrive les 27 et 28 août par des exilés français, et enfle bientôt pour incriminer aussi la pauvre Mary Stuart, qui se demande bien quel intérêt elle aurait pu avoir dans une telle entreprise.

Pendant quelques jours, les communications diplomatiques sont interrompues. Puis le 3 septembre, Elizabeth reçoit la première dépêche officielle faisant mention des massacres. C'est la version que Catherine a fait écrire et que Charles IX a présentée devant le Parlement de Paris. C'est l'Énelon lui-même qui l'apporte, mais Elizabeth le fait patienter jusqu'au 8 août avant de le recevoir, et quand il entre dans le salon privé, tous se taisent et une atmosphère de grande solennité plane dans la pièce. A contre-pied de cette condamnation générale, Elizabeth prend un ton bienveillant, mais exprime son désir que « les crimes de l'amiral eussent été plus grands », car dans l'état actuel des choses, « je m'inquiète pour l'honneur de mon frère le roi de France ». En vérité, la reine et son gouvernement sont dans une position bien embarrassante, car ils souhaitent sauvegarder l'alliance avec la France, alors que la situation là-bas rend cela pratiquement impossible : la guerre civile a repris, une communauté calviniste autonome s'est créée dans le Languedoc, et, à ce moment même, Henry d'Anjou marche sur la Rochelle, à nouveau rebellée contre l'autorité du roi. Dans la capitale anglaise, les réfugiés huguenots toujours plus nombreux parlent désormais de 100 000 morts dans toute la France ! Elizabeth doit accepter de peser dans la balance, même si c'est du bout

des doigts. Quand Philippe Strozzi quitte le Havre à la tête d'une flottille destinée au siège de la Rochelle, le gouvernement anglais fait mine de se sentir directement menacé, et attaque les navires au début de leur traversée. De plus, Elizabeth participe financièrement à l'effort des assiégés, et leur « coule quelques rafraîchissements à la dérobée », pour reprendre l'expression de l'ambassadeur l'Énelon.

Heureusement, la situation ne dégénère jamais, et dès le mois suivant, l'occasion apparaît de se rapprocher à nouveau, lorsqu'Elizabeth d'Autriche, la femme de Charles IX, met au monde une petite fille, et qu'il est demandé à Elizabeth d'être la marraine. Celle-ci accepte poliment, et les tensions semblent s'apaiser. L'Édit de Boulogne marque la fin de la guerre civile en France ; le comte de Worcester, envoyé de la reine d'Angleterre au baptême, est de nouveau approché par Catherine ; le Conseil privé donne son accord à une union avec le duc d'Alençon ; et à la fin de l'année, on ne parle à nouveau plus que de mariage...

III. GUERRE CIVILE EN ÉCOSSE

Dans le royaume du nord, la situation est aussi particulièrement tendue pendant cette période. Le 11 janvier 1570, James Stuart, comte de Moray, régent du royaume, est assassiné dans la rue par un Hamilton inconnu pour d'obscures raisons de rivalité clanique. C'est une fin bien mesquine pour le bâtard sans droit qui avait réussi à devenir l'équivalent d'un roi. Le bilan administratif de ses années au pouvoir est étonnamment bon, surtout comparé au désordre politique qui va suivre sa chute.

Aussitôt, les marianistes, avec Maitland à leur tête, créent un gouvernement alternatif et déclarent depuis la forteresse de Linlithgow la restauration de Mary, ce qui

25 FÉVRIER 1570
À JUIN 157325 FÉVRIER 1570
À JUIN 1573

risque d'entraîner une escalade en guerre civile ouverte, d'autant plus que dans le camp protestant majoritaire, personne ne sait comment réagir. Elizabeth, convaincue par Cecil qu'il leur faut intervenir, envoie son spécialiste de la diplomatie écossaise Thomas Randolph, pour qu'il exhorte au calme les comtes de Morton et de Mar, nouveaux chefs du parti du roi. Puis Cecil lui propose un grand plan pour mieux contrôler le royaume voisin, mais la reine refuse de se lancer dans une intervention ouverte coûteuse et scandaleuse. Sous couvert d'arrêter le comte de Westmorland, qui organise depuis les Borders des raids contre l'Angleterre, elle ordonne au comte de Sussex, alors occupé à réprimer la Révolte du Nord, d'aller mater les marianistes dans le sud de l'Écosse. Son intervention déclenche le déclenchement de la guerre civile et pour ramener la paix, il met les Borders à feu et à sang. Cinquante châteaux et trois cents villages sont rasés, et le nombre aurait pu être bien plus élevé si Elizabeth, épouvantée, ne l'avait pas rappelé au plus vite. La répression exercée par Sussex frappe les esprits, et quand Elizabeth soutient la candidature du peu apprécié Matthew Stuart, comte de Lennox (père de Darnley et grand-père du roi), au poste de régent, c'est sans opposition que celui-ci accède au pouvoir. Homme sans caractère, manipulé tantôt par sa femme, tantôt par le comte de Morton, beaucoup moins efficace que son prédécesseur qui était un administrateur né, Lennox se contente de faire la guerre aux dernières poches de résistance marianiste, avec peu de succès.

En avril 1571, tout de même, le château des Hamilton tombe entre les mains de Lord Drury, gouverneur de Berwick, et Dumbarton finit par rendre les armes. Malheureusement pour Lennox, Kirkcaldy de Grange a entre-temps réussi un coup d'éclat invraisemblable en prenant tour à tour la ville et le château d'Édimbourg. De



- Kirkcaldy de Grange -

là, le parti marianiste jusqu'alors ostracisé se met à bombarder les bâtiments administratifs du parti protestant, installés au cœur du Canongate ! John Knox et les administrateurs de la Kirk sont obligés de s'exiler à Leith.

Lennox panique et décide alors de réunir un Parlement à Sterling en août 71, pour qu'une loi proclame explicitement que seul James peut être considéré roi d'Écosse, personne d'autre, et surtout pas sa mère. C'est une mauvaise idée, car le roi de quatre ans est l'objet de toutes les convoitises ; la faction qui le contrôle peut déterminer arbitrairement ce qui est légitime ou pas. Et c'est ainsi que, pendant la tenue du Parlement, un raid est organisé depuis Édimbourg pour enlever James VI. Une horde de cavaliers fait irruption dans le Tolbooth de Sterling et capture toute l'assemblée, dont le comte de Lennox, le comte de Morton et Lord Ruthven. Le comte de Mar, protecteur de James et seigneur du château de Sterling, organise aussitôt la contre-attaque

et parvient à libérer tous les otages. Mais dans la confusion, Lennox est touché par un tir d'arquebuse et meurt.

Serviteur traditionnel du jeune James, le comte de Mar est désormais aussi le sauveur du parti du roi. Le Parlement réuni par Lennox le proclame aussitôt nouveau régent du royaume. Protestant modéré d'une droiture que tous admirent (même parmi les marianistes), Mar assoit le pouvoir de James en obtenant que la Kirk reste une Église épiscopale, dirigée par des évêques. Avec l'acte de suprématie de 1572, il fait du jeune roi d'Écosse le chef et le protecteur de l'Église. L'année 1572, étonnamment, est aussi une année de grande importance en Écosse : James Douglas, comte de Morton, devient très clairement le leader du parti protestant ; les marianistes d'Édimbourg finissent par fuir la ville, laissant Kirkcaldy de Grange et Maitland de Lethington seuls dans le château ; et John Knox, le père de la réforme, s'éteint finalement, laissant derrière lui une faction calviniste radicale prête à tout pour atteindre les objectifs de leur inspirateur. George Buchanan, en particulier, ancien humaniste devenu pamphlétaire fanatique, sera chargé de l'éducation de James VI ; mais c'est un homme brutal et colérique, qui n'aime ni ne comprend les enfants, et qui passe son temps à insulter et à battre son élève, en lui répétant aussi souvent que nécessaire que sa mère était une prostituée et que personne ne peut dire avec certitude qui est son père.

En octobre 1572, quand Mar meurt dans son lit d'un certain épuisement physique et moral, Morton prend véritablement les rênes du pays. Tout comme Moray, c'est à la fois un administrateur efficace et un chef de guerre répressif et brutal. Pendant sa régence, plusieurs marianistes hésitants, comme le comte d'Argyll ou Lord Boyd, abandonnent la cause de la reine. D'autant plus qu'au même moment, à la suite du

massacre de la St Barthélemy, Elizabeth accepte enfin de reconnaître James VI, ce qui fait de sa mère, non plus une reine en exil, mais simplement une ancienne reine bannie de chez elle. Une fois cet épineux détail réglé, l'ambassadeur Killigrew est envoyé en Écosse avec une lettre dans laquelle Burghley propose d'extrader Mary pour qu'elle soit jugée et condamnée par un tribunal écossais. L'idée plaît aux seigneurs protestants mais ils refusent de prendre la pleine responsabilité de cet acte, et exigent qu'un envoyé officiel du gouvernement anglais soit présent. Il n'en est bien entendu pas question, et le plan tombe à l'eau.

Mais si les Anglais souhaitent vraiment aider leur allié du nord, propose Morton, ils peuvent envoyer une force armée pour aider à prendre le château d'Édimbourg, car le siège traîne en longueur. La petite armée écossaise, peu équipée, n'a aucune chance de prendre par la force le château armé de canons, et à l'intérieur, les hommes de Maitland et Kirkcaldy sont loin de mourir de faim, car Charles IX les fait régulièrement ravitailler par bateau. L'intention du roi de France est certainement de garder Elizabeth occupée à moindre frais pendant qu'il régie ses propres problèmes, et c'est relativement réussi, puisque la reine d'Angleterre finit par ordonner qu'une armée marche sur Édimbourg. Elle n'a cependant pas l'intention de se laisser entraîner dans une guerre d'usure et décide d'employer les grands moyens, en lançant contre le petit château 500 arquebusiers, 140 piquiers, et surtout 31 canons, soit presque autant que Charles pour son siège autrement plus difficile de La Rochelle ! Le 17 avril 1573, l'armée anglaise passe la frontière à Berwick sous les ordres du gouverneur Drury. Le 17 mai, le terrible bombardement commence. Quand la flotte envoyée en renfort par les Guise est dispersée dans la Manche par une tempête, les assiégés comprennent qu'ils n'ont plus aucune chance et se rendent. Un



25 FÉVRIER 1570
À JUIN 1573



JUIN 1573
AU
27 JANVIER 1582



mois plus tard, Kirkcaldy est livré sur ordre de Burghley aux autorités écossaises, qui le font pendre presque aussitôt. Maitland meurt dans sa cellule, et tous soupçonnent un suicide à la romaine. Mary Fleming écrit alors à Burghley pour lui demander que le corps de son époux ne soit pas maltraité comme il est habituellement le cas des traîtres en Ecosse, et Morton reçoit bientôt une lettre personnelle d'Elizabeth lui « ordonnant » d'enterrer le corps de Maitland entier, pour la simple et bonne raison qu'il n'a pas été exécuté.

Sous la régence de Morton, le pays retrouve un semblant de calme. C'est sous ce régime que se construit la paix dont bénéficiera James lorsque, quelques années plus tard, il se mettra effectivement à régner. Les seules effusions de sang de cette période auront lieu lors des procès de sorcières, particulièrement violents, qui hanteront longtemps les consciences écossaises. Avec la chute des derniers supporteurs de Mary et l'accession au pouvoir d'un anglophile comme Morton, l'année 1573 marque aussi la fin de l'influence française à Edimbourg.



CHAPITRE 9 - LA LUTTE D'ELIZABETH POUR LE CONFORMISME RELIGIEUX

JUIN 1573 - 27 JANVIER 1582

« S'IL ÉTAIT DEUX PRINCES, AU SEIN DE LA CHRÉTIENTÉ, DOUÉS DE BONNE VOLONTÉ ET DE COURAGE, IL SERAIT TRÈS FACILE DE METTRE FIN AU CONFLIT RELIGIEUX ; IL N'Y A QU'UN CHRIST, JESUS, ET UNE SEULE FOI, LE RESTE N'EST QU'UNE DISPUTE À PROPOS DE BROUTILLES »

ELIZABETH I^{RE}



près le complot Rífoli et le massacre de la Saint Barthélemy, l'atmosphère en Angleterre est pour le moins tendue.

Nombreux sont ceux qui pensent comme Lord Burghley que le maintien de la paix en Angleterre n'est dû qu'à la chance, et qu'avec tous les complots catholiques, les instabilités politiques et les frictions diplomatiques, le pays sera très bientôt plongé dans les horreurs de la guerre.

Mais Elizabeth, Philippe II et Catherine de Médicis sont tous plus prudents les uns que les autres, et malgré les tensions, leurs relations restent courtoises.

I. LE CONSEIL PRIVÉ À MATURITÉ

Au début des années 1570, le Conseil privé prend sa forme la plus efficace, celle qu'il conservera jusqu'à l'aube des années 1590.

William Cecil, Lord Burghley, devenu Lord Treasurer, peut véritablement orchestrer avec précision et efficacité toutes les actions du gouvernement. Sa manie de tout prendre en note, de construire une archive exhaustive, atteint des sommets, et sa vie toute entière tourne autour de sa fonction. Il est la mémoire et l'esprit du pays.



- Walsingham -

La fonction de Secrétaire d'Etat, ancien poste de Burghley, est tout d'abord attribuée au diplomate Thomas Smith, mais dès 1573, c'est Francis Walsingham qui en hérite. Walsingham est un puritain convaincu mais aussi un politicien d'un pragmatisme dur. Il était à St-Germain-des-Prés au moment du massacre de la St Barthélemy, et c'est seulement grâce à la protection d'une garde personnelle dépêchée par le roi Charles IX lui-même qu'il a pu sauver sa vie et celles des écrivains aventuriers Walter Raleigh et Philip Sydney, alors en visite à Paris. Il garde un souvenir vivace de cette journée et une haine violente des catholiques. Il les croit toujours enclins à comploter pour envahir le pays et rallumer les bûchers de Mary Tudor, de telle sorte qu'il se change rapidement en un impitoyable chef de la police. Ses services de renseignements sont les premiers exemples, au moins en Europe, d'espions au sens moderne du terme, interrogeant parfois violemment, recoupant les témoignages, cherchant toujours à anti-

FRANCIS WALSHINGHAM

Grâce : Sens politique, machiavélique, Fureteur, Intrigant, Polyglotte
Providence : Fils Prodigue (D6)
Bienveillance 4

SAVOIR : DOCTE (D12)

Mémoriser 5	Anglais Mat
Cartographie 1	Comptabilité 2
Droit 4	Français 6
Hébreu 1	Imprimerie 3
Intendance 2	Italien 6
Latin 6	Lire / Ecrire 4
Philosophie 2	Stratégie 11
Tactique 2	Théologie 4

SENSIBILITÉ : SUBTIL (D12)

Perception 5	Évaluation 8
Perspicacité 6	

ENTRETIEN : (D10)

Charme 6	Baratin 4
Commander 3	Discrétion 4
Éloquence 7	Intimidation 9

PUISSANCE : (D6)

Bonus dégâts -1	
Pièces d'armure lourdes 3	
Effort 2	Lutte 1

COMPLEXION : (D6)

Endurance 2

ADRESSE : (D6)

Actions/tour 2	Course 2
Initiative 2	Arquebuse 1
Caligraphie 2	Équitation 1
Escrime 2	

ciper les complots, quitte à s'y investir pour faire tomber ceux qu'on soupçonne d'une loyauté vacillante. Toujours habillé en noir et coiffé d'une calotte, grand et sec, Walsingham est un homme impressionnant, que peu de gens savent aborder.



- Christopher Hatton -

Elizabeth et lui ont beaucoup de respect l'un pour l'autre, bien que leurs opinions divergent souvent, en particulier quand le conseiller cherche à convaincre sa souveraine que le temps de la prudence est révolu et qu'une intervention s'impose (aux Pays-Bas, en Irlande, contre les catholiques d'Angleterre...). A cause de sa peau sombre, Elizabeth surnomme affectueusement Walsingham « le Maure ».

Nicholas Bacon, lui, est Garde des Sceaux depuis l'arrivée au pouvoir d'Elizabeth. L'un de ses plus anciens partisans et l'un des plus fidèles, c'est aussi un protestant convaincu. Tout comme Burghley et Walsingham, il appartient à cette bourgeoisie formée aux tâches administratives qui donne tant de modernité au gouvernement d'Elizabeth, en comparaison à la horde de hauts nobles qui constituait le Conseil privé de Mary Ire.

Robert Dudley, comte de Leicester, a finalement réussi à se faire accepter au Conseil. Alors qu'au début du règne, il n'avait en tête que de se faire des amis haut placés à force de cadeaux et d'intrigues, il est devenu plus prudent et plus loyal à Elizabeth. Il s'est même découvert, grâce à ses amitiés puritaines, une ferveur religieuse inattendue et par là-même un fort intérêt pour les questions de politique étrangère. Enfin, il a atteint la maturité politique en cessant d'utiliser son charme pour essayer d'influencer la reine, ce dont les autres conseillers lui savent gré.

L'autre favori d'Elizabeth au Conseil se situe dans le camp adverse, celui des modérés, puisque Christopher Hatton est un catholique. Repéré par Elizabeth pour ses qualités de danseur, il est aussi pour elle un modèle de loyauté puisqu'il se conforme aux rituels du culte anglican avec le reste de la cour, ne pratique sa religion qu'au sein de sa sphère familiale, et

défend coûte que coûte la modération face aux puritains du Conseil avec un courage paisible. Son poste au sein du Conseil est celui de Chancelier et recoupe en partie les fonctions de Nicholas Bacon.

Elizabeth connaît tous ses conseillers personnellement, presque intimement, et est parfaitement capable d'analyser — et même de prévoir — leurs réactions. Elle s'entretient avec chacun d'entre eux séparément pour porter un regard le plus objectif possible sur chaque question, écoutant à la fois l'avis des modérés comme elle et des puritains, recoupe les informations et se trouve ainsi capable, lorsqu'elle siège avec eux, de mener la discussion comme si elle avait participé à tous les débats. En donnant à chacun un temps de parole à peu près équivalent, et à leur voix un poids similaire, elle les met en sécurité et prévient l'apparition de rivalités telles qu'en avait connues le Conseil dans les années 1560.



II. L'EUROPE APRÈS LA ST BARTHÉLEMY

Vis-à-vis de la France, un événement particulier fait craindre aux Anglais que l'alliance cède : l'arrivée au pouvoir de Henri III. Henry d'Anjou avait accepté en 1573 la couronne de Pologne, mais quand son frère est mort empoisonné l'année suivante, il est immédiatement revenu s'asseoir sur le trône. Ancien porte-parole du parti catholique et prétendant d'Elizabeth malgré lui, tout le monde sait qu'il cultive pour la reine d'Angleterre la plus profonde antipathie. Tout laisse à penser qu'il va mettre un terme à l'alliance alors même qu'Elizabeth n'a jamais été en aussi mauvaise posture vis-à-vis de l'Espagne. Craignant qu'un de ses diplomates, ou même un de ses ministres, fasse un faux pas qui lui coûterait cher (c'est Burghley lui-même qui, en 1568, en ordonnant que le contenu des navires espagnols soit déchargé, a manqué de déclencher la guerre), la reine décide de superviser elle-même les rapports diplomatiques avec l'Hexagone. Toutes les décisions de politique étrangère concernant la France devront désormais passer par elle. Au milieu du désordre qui règne à Paris, elle cherche de vrais hommes politiques, de sa trempe, pas des idéologues bornés. Pour cela, elle se rapproche des modérés, mais c'est Catherine de Médicis elle-même qui finira par sauver l'alliance, en convaincant son fils que seul le Traité de Blois permet de tenir les Guise à une distance respectable, et que seule l'union avec une puissance protestante peut limiter leur poids à la cour. Grâce à elle, l'équilibre des forces n'est pas rompu, et une guerre toujours plus probable évitée.

Car toute l'Europe de l'Ouest est alors embourbée dans le conflit qui frappe depuis des années les Pays-Bas. Guillaume

d'Orange a fondé un gouvernement rebelle dans le nord du pays, et les Gueux de mer ont pris le contrôle de la côte. Ils attaquent désormais tous les navires, sans distinction. La violence est partout, et Elizabeth se trouve impliquée contre son gré par les rapports commerciaux qui unissent encore les deux pays. Au Conseil privé, les puritains comme le comte de Leicester ou Francis Walsingham souhaitent une intervention armée ouverte, au secours des rebelles protestants, mais Elizabeth, en plus de son mépris royal pour les hommes qui se soulèvent contre l'autorité de leur souverain, déteste tous ces calvinistes qui se comportent avec les derniers catholiques de la région très exactement comme les inquisiteurs espagnols dans le sud du pays. Excédée par les exactions des Gueux de mer, elle va même jusqu'à menacer Guillaume d'Orange de s'allier à l'Espagne pour ramener l'ordre dans la mer du Nord, mais il réussit à la convaincre qu'il n'y était pour rien. Sa colère contre les protestants des Pays-Bas, cependant, la pousse à reconsidérer ses rapports diplomatiques avec l'Espagne, et en avril 1573, elle réussit un incroyable exploit en obtenant, par le Traité de Nimègue, la levée de l'interdiction d'entrer dans Anvers imposée aux marchands anglais depuis la crise des navires espagnols de 1568. C'est une claque portée aux puritains qui la pressent de radicaliser sa position, et beaucoup d'entre eux, au lieu de se réjouir de voir le commerce reprendre et la paix renforcée, se scandalisent de l'attitude de leur souverain.

Une fois le dialogue entamé entre Elizabeth et Philippe, elle essaie de l'étendre à Guillaume d'Orange. Elle est convaincue que le modèle qu'elle a mis en place en Angleterre est parfaitement exportable et qu'il suffirait à Philippe d'accorder une certaine forme de liberté religieuse aux calvinistes pour obtenir immédiatement en échange leur entière loyauté. A plusieurs



reprises, elle sert donc d'intermédiaire lors de négociations entre le roi d'Espagne et le prince rebelle, mais Philippe ne veut pas entendre parler de liberté de religion, et il refuse catégoriquement de prendre le contrôle du tribunal de l'Inquisition. Quand l'ambassadeur Cobham se présente devant lui pour demander que les marchands anglais qui travaillent aux Pays-Bas ne soient pas pris pour cible par les inquisiteurs locaux, il répond que le plus qu'il peut leur accorder est le droit de fuir sans être poursuivis. Quand l'habile diplomate Thomas Smith réitère cette prière, Philippe répète que jamais il ne se lèverait contre le tribunal sacré. Smith va donc voir le Grand Inquisiteur lui-même à Tolède, mais la rencontre ne se passe pas comme il l'avait espéré, puisque le saint homme menace bientôt le diplomate de le faire exécuter ici-même, pour l'exemple. Après cet incident, Philippe exprime clairement l'obligation que tous les ambassadeurs à la cour d'Espagne soit d'obédience catholique, l'exercice d'un autre culte, même en privé, étant parfaitement hors de question dans son royaume.

Mais cela ne signifie pas pour autant que Philippe soit une brute bornée. Après que le duc d'Albe a subi une humiliante défaite à Alkmaar en octobre 1573, le roi d'Espagne le fait remplacer par Don Luis de Requesens, qui tente une politique d'apaisement. A la mort de Requesens en 1576, malheureusement, ses efforts n'auront pas encore eu le temps de porter leurs fruits.

III. LES PREMIERS SÉMINARISTES

De plus, le modèle Elisabéthain de tolérance religieuse est en train de montrer ses limites. Car la liberté de culte en privé avait été accordée dans l'espoir que

le catholicisme succomberait lentement à l'invisibilité et à l'anonymat, mais un événement inattendu va obliger le gouvernement anglais à revoir sa politique : l'arrivée sur l'île des premiers séminaristes.

Le séminaire de Douai est un collège catholique anglais fondé aux Pays-Bas par William Allen en 1568. Financé par le pape et par Philippe II, il accueille des exilés anglais qui souhaitent entrer dans les ordres. Le Parlement de 1571 avait dressé une liste de ces exilés et leur avait même proposé de recouvrer leurs terres confisquées s'ils acceptaient de revenir, mais depuis, plus personne ne s'inquiète d'eux. Dans la tête des dirigeants, la cause catholique ne peut être défendue que par les gouvernements papistes ; il semble inconcevable que l'initiative puisse venir de la population elle-même. C'est une grave erreur de jugement, car depuis qu'il a été pris en main par les jésuites, réformateurs de l'Eglise catholique, le séminaire de Douai forme les prêtres à la contre-réforme et à la reconquête de leur pays.

C'est ainsi qu'en 1574 débarquent sur l'île les quatre premiers prêtres anglais formés au séminaire. Ils ont pour mission, non pas de convertir, mais de raviver la foi chez ceux qui se lassent des cérémonies secrètes et commencent à abandonner la pratique de leur foi au profit de la religion d'état. Plutôt bien accueillis par de grandes familles catholiques qui n'acceptent plus de devoir se cacher, ils seront rejoints pendant les trois années qui suivent par près de quarante compagnons. Soudain, le catholicisme anglais se met à reprendre des forces. Les Anglais qui n'avaient connu que le modèle religieux de Mary Tudor sont séduits par la ferveur et l'éloquence des élèves des jésuites. L'évêque John Elme prévient le Secrétaire d'Etat Walsingham que les catholiques dans son diocèse se font chaque jour plus nombreux



IV. LA CRISE DES PROPHESYINGS

Ce sont en effet les puritains, les protestants les plus radicaux, les « réformateurs » comme ils aiment à s'appeler, qui posent le plus problème à la reine au milieu des années 1570, en essayant de mettre à mal l'Eglise qu'elle a créée lors de son arrivée au pouvoir.

Car jusqu'ici, la tendance avait été à la modération : le poste d'archevêque de Canterbury, administrateur de l'Eglise, était occupé par Matthew Parker, un homme de science, modéré et invariablement loyal à Elizabeth. *L'Apologia Ecclesiae Anglicanae* de Jewel de Salisbury, apologie revendiquée de l'Eglise créée par les Actes de Suprématie et d'Uniformité, avait un grand succès...

Mais depuis 1572, l'anti-catholicisme s'accompagne naturellement d'une tendance à la radicalisation, et le calvinisme fait des émules. Il est vrai que, l'Eglise anglaise réformée ayant pour seul but le compromis religieux (les catholiques étant encore nombreux au pouvoir lors de la rédaction des actes en 1559), beaucoup trouvent qu'elle manque d'ambition lorsqu'il s'agit de sauver les âmes des paroissiens ; la plupart des pasteurs sont de simples fonctionnaires, peu éduqués, à peine capables d'appliquer les 39 articles de la réforme et souvent obligés de combler leurs lacunes avec des éléments du culte catholique appris dans leur jeunesse. Les puritains font donc pression au Parlement pour durcir la répression contre les catholiques et pour rapprocher l'Eglise d'Angleterre du modèle calviniste, mais dans les faits, ils cherchent aussi à mieux former les pasteurs du pays. Pour cela, ils organisent sur les places de marché ce qu'on appelle des prophesyings, ou prophéties, lors desquelles les pasteurs

Mais pour l'instant, c'est de l'autre côté du spectre religieux qu'Elizabeth doit faire face aux mécontents.



de la région se réunissent pour recevoir une meilleure éducation, soit de la bouche de l'un d'entre eux, soit d'un prêcheur venu d'une université. Organisés au départ sous l'égide des évêques, ils deviennent rapidement plus réguliers et plus libres. On se réunit alors pour discuter de la doctrine, et les anciens pasteurs les plus radicaux, écartés des fonctions officielles par le gouvernement d'Elizabeth, y retrouvent une influence encore plus grande, puisque au lieu de toucher une paroisse, ils peuvent en toucher indirectement plusieurs. Souvent, la séance se termine par un sermon public devant la population du marché, qui met en lumière les conclusions auxquelles sont arrivés les théologiens.

Du temps de Matthew Parker, les prophesyings ne prenaient de l'envergure que dans certaines régions. L'archevêque se contentait de convoquer l'évêque du diocèse incriminé et lui faisait part du mécontentement de la reine. Quand Parker meurt d'épuisement en mai 1575, d'avoir pendant des années cherché à trouver un juste milieu entre les attentes de sa souveraine et les aspirations des puritains, c'est Edmund Grindal qui lui succède, conseillé à Elizabeth par Lord Burghley lui-même.

Mais Grindal, comme Leicester et Walsingham, et contrairement à Elizabeth et Burghley, voit d'un bon œil la tendance des puritains à vouloir réformer l'Eglise nationale. Il rêve d'un clergé éduquant, impliqué dans la vie spirituelle de sa paroisse, formé de pasteurs éduqués, capables de conseiller les âmes sous leur responsabilité, à l'aide d'exemples bibliques précis et judicieusement choisis. Evidemment, il croit profondément en les prophesyings qui sont basés sur la même aspiration. Il refuse de comprendre que le clergé créé par Elizabeth n'a pas d'autre ambition que de donner à tous une idée de la doctrine officielle, tout en laissant à

chacun la responsabilité de gérer sa relation à Dieu.

La vérité est donc que Grindal n'aurait jamais dû être archevêque. La reine voudrait qu'il fasse l'éloge de la modération auprès de radicaux dont il se sent spirituellement très proches, et c'est pourquoi leurs relations vont vite dégénérer. Elizabeth craint la multiplication des prophesyings, en particulier quand les théologiens commencent à se réunir en dehors des horaires définis par le Livre des Prières Communes. Ces débats, pense-t-elle, risquent de mener à de trop nombreuses interprétations des Ecritures et saper l'unité de son peuple. Après toute l'énergie qu'elle a déployé pour que presque tous ses sujets acceptent la réforme de 1559, elle ne peut pas permettre à chaque comté de concevoir sa propre vision locale de l'Eglise d'Angleterre.

En juin 1575, Leicester, Walsingham et Burghley préviennent Grindal de la vitesse inquiétante à laquelle la mode des prophesyings se propage. Il convoque donc ses évêques, fait quelques remontrances aux incriminés — tout en les priant de rester calmes et patients — et demande aux autres leurs avis sur la question. Sur quinze, huit admettent être en faveur de cette pratique, contre seulement quatre qui la condamnent. Il propose donc à Elizabeth de conserver les prophesyings, à condition de mieux les encadrer, mais elle refuse toute forme de conciliation et exige qu'il y mette fin immédiatement. Grindal se lance alors dans de longues recherches théologiques et monte un épais dossier en faveur de ces réunions, mais quand il le présente à la reine, elle le rejette violemment. Et quand elle lui demande avec colère pourquoi il s'évertue à ne pas faire ce qu'elle lui ordonne, il se contente de donner une réponse que Mary a souvent entendue dans la bouche de John Knox, à savoir qu'il obéit à Dieu avant tout. La



JUIN 1573
AU
27 JANVIER 1582

situation est grave. Elizabeth, gouverneur de l'Eglise, est en opposition directe avec l'homme chargé de concrétiser sa vision. Grindal, conscient de ce décalage, et de l'ineptie de sa position, annonce à Elizabeth que le mieux serait sûrement de le relever de ses fonctions, ce qu'elle fait immédiatement, non sans lui faire sentir à quel point elle lui en veut. Il tombe immédiatement en disgrâce.

L'Eglise nationale se retrouve soudain dans une situation nouvelle : l'archevêque de Canterbury, qui tient son poste à vie, n'est pas en mesure d'exercer son rôle. Elizabeth doit choisir entre nommer un nouvel archevêque comme si Grindal était décédé, ou se passer de lui et diriger l'Eglise d'Angleterre directement. Finalement, sur conseil de Burghley, elle choisit la deuxième solution. Elizabeth, avec l'aide du Conseil privé, dirigera elle-même la politique religieuse du royaume. Elle ne déléguera à nouveau cette fonction qu'à la mort de Grindal en 1583, quand elle offrira l'archevêché de Canterbury au philosophe modéré John Whitgift.

Le 7 mai 1576, cinq mois après avoir relevé Grindal de ses fonctions, Elizabeth interdit elle-même les prophesyings. Partout, la nouvelle choque les puritains, en particulier quand Leicester lui-même, leur plus fervent soutien, ordonne qu'aucun n'ait lieu sur ses terres. A Londres, l'évêque modéré John Aylmer applique aussi l'interdiction, mais la population de la capitale est la plus majoritairement puritaine du pays, et de violentes émeutes éclatent à la suite de cette annonce. Jusqu'en 1582, Londres sera le théâtre d'affrontements réguliers entre les puritains convaincus et les hommes chargés de leur faire accepter l'interdiction par la force. Et les rapports d'Elizabeth avec les réformateurs radicaux ne vont faire qu'empirer au cours des années qui viennent.

V. LES NÉGOCIATIONS DE MARIAGE AVEC LE DUC D'ALENÇON

Depuis 1572, le projet plane toujours d'un mariage entre le duc d'Alençon, dernier fils de Catherine de Médicis, et Elizabeth. Mais après l'empoisonnement de Charles IX en 1574, Henri III est devenu roi, et Alençon duc d'Anjou, héritier de la couronne si son frère n'a pas d'enfant. Le voilà soudain investi d'un poids politique qu'il n'attendait pas, et le mariage avec la reine d'Angleterre devient une préoccupation secondaire. S'entendant peu avec son aîné, il fait le choix politique de se rapprocher des réformés, et prend avec Henri de Navarre et le duc de Montmorency la tête des Malcontents, très actifs à cette époque. Ce positionnement attire alors sur lui l'attention des rebelles calvinistes des Pays-Bas.

Jusqu'en 1576, seules deux provinces étaient en révolte ouverte contre l'occupant espagnol, la Hollande et la Zélande. Mais après la mort du gouverneur Requesens, Philippe met plusieurs mois à lui trouver un successeur. Les troupes, non payées et non gouvernées, se dispersent, et les 15 provinces des Pays-Bas décident de réunir les Etats Généraux. Ensemble, ils demandent à l'Espagne un gouvernement indépendant et le retrait des troupes d'occupation. Ils choisissent le protestant Guillaume d'Orange comme leur représentant et chef, et souhaitent proposer des gouverneurs possibles à Philippe. Ils demandent alors le soutien de l'Angleterre. Le régime qu'ils souhaitent mettre en place, qui accorde une totale liberté de culte, à la fois aux provinces calvinistes du nord et aux provinces catholiques du sud, la séduit beaucoup, mais elle n'ose toujours pas s'engager direc-



JUIN 1573
AU
27 JANVIER 1582

tement, de peur de s'attirer les foudres de Philippe, qui vient de nommer son demi-frère illégitime Don Juan d'Autriche nouveau gouverneur.

Les Pays-Bas doivent alors se trouver un nouveau soutien à l'extérieur du pays, surtout qu'à la mort de Don Juan en 1578, il est remplacé par Alexandre Farnèse, duc de Parme, qui se lance dans une guerre de reconquête marquée par des victoires incessantes. Guillaume d'Orange, après avoir une dernière fois proposé la souveraineté du pays à Elizabeth, se tourne vers Alençon. Le 13 août 1578, le plus jeune des Valois, qui n'en peut plus d'attendre le pouvoir, signe un traité avec les rebelles ; il leur promet 10 000 fantassins et 2 000 cavaliers, contre le titre de « Défenseur de la liberté belge », et la couronne si jamais ils parviennent finalement à obtenir leur indépendance. Mais il a été choisi pour sa tendance à l'ouïssance entre les deux religions, plus que pour son poids militaire. S'il veut garder son aura de sauveur, Alençon doit offrir aux Pays-Bas le soutien de la France (ce qui est très peu probable) ou celui de l'Angleterre. C'est pour cette raison qu'il remet au goût du jour l'idée d'un mariage avec Elizabeth, et il se voit bientôt roi d'Angleterre et des Pays-Bas.

Le 16 janvier 1579, Jean de Simier, un ami du duc et grand séducteur, arrive à Londres. Il apporte des lettres enflammées du prétendant, et malgré leur manque de crédibilité, Elizabeth se laisse charmer, car à 45 ans, elle n'est plus très courtisée, et même si elle se doute bien que ce jeune homme de 26 ans ne pense pas ce qu'il écrit, elle prend du plaisir à l'lire. Surtout, Simier est d'une telle efficacité que même Leicester en devient jaloux ; le Français a trouvé comment éveiller chez la reine un sursaut passionnel, qui devient vite hors de contrôle.

Entre la ménopause et la pression que fait peser sur elle sa chasteté revendiquée, elle est secouée de réactions aussi extrêmes les unes que les autres. Elle se fait emmener en barge au milieu de la nuit, jusqu'à la maison de l'ambassadeur Castelnau, pour parler avec Simier, qu'elle appelle « mon singe », en référence à son nom. Elle se sent rajeunir chaque jour un peu plus, mais est aussi frappée d'insomnie, et régulièrement secouée par des crises de pleurs, lors desquelles il lui arrive même de battre ses demoiselles de compagnie. Les membres du Conseil privé s'inquiètent de la tournure que prennent les événements, d'autant que le contrat de mariage négocié par Alençon comporte des conditions prohibitives : il veut être roi, et non roi-consort comme Darnley l'avait été pour Mary Stuart ; il demande un couronnement à Westminster ; il exige 60 000 livres sterling par an, même après la mort d'Elizabeth ; il réclame toutes les charges qui accompagnent la couronne anglaise et la liberté de culte ; enfin, et c'est le plus inacceptable pour le Conseil, il veut un port dans le Sud de l'Angleterre, dans lequel il pourra installer une garnison française ! Mais leur position est difficile à soutenir, car lorsqu'ils rejettent les propositions de Simier, celui-ci court voir Elizabeth et se plaint à elle, sachant qu'elle ne supporte pas de voir ses sujets se mêler de son mariage, même s'ils se contentent de pointer du doigt les dangers politiques et diplomatiques.

Finalement, c'est Leicester qui finit par mettre le feu aux poudres. Craignant que son poids politique dépende principalement de son statut de favori, il tente à deux reprises de faire assassiner Simier, et celui-ci, pour se venger, révèle à Elizabeth un secret que tout le monde à la cour connaît, sauf elle : Leicester a épousé en septembre, et dans le plus grand secret, Lettice Knollis, veuve de Walter Essex,



et certains le soupçonnent même d'avoir empoisonné le mari... Elizabeth, en entendant cette nouvelle, entre dans une rage terrible. Le couple est arrêté, et Leicester est à deux doigts d'être envoyé à la Tour de Londres pour haute trahison. A la suite de cet incident, plus personne n'ose s'opposer au mariage, et à l'été 1579, Alençon s'offre une visite de courtoisie de deux semaines, lors desquelles Elizabeth s'amuse follement, joue et danse, à tel point que lorsqu'il repart, après avoir couvert tous les courtisans de cadeaux, Castelnaud écrit à Catherine de Médicis que tout est réglé.

Mais il apparaît très vite qu'Elizabeth est la seule à se réjouir d'une union avec la France. L'opinion publique est scandalisée, et les deux favoris de la reine, Leicester et Christopher Hatton, diffu-

sent des pamphlets contre le mariage avec l'aide de Walsingham. Mais à force de recevoir des réprimandes de tous ses sujets, Elizabeth perd patience, et finalement quelqu'un va devoir payer pour les autres. Le coupable idéal ne tarde pas à faire parler de lui : John Stubbs, un avocat puritain de Londres, publie *La découverte du gouffre béant où l'Angleterre risque d'être engloutie par un mariage français si le Seigneur n'en empêche pas la célébration en révélant à Sa Majesté le péché et la punition*, dont le titre suffirait à le faire condamner, mais qui va jusqu'à mettre la reine en garde contre ceux qui viendront envahir le pays en cas de mariage, ces « Français cupides, la lie de cette cour, qui est lie de la France, qui est la lie de l'Europe » ! L'outrage est tel qu'Elizabeth souhaite le faire condamner pour trahison, et le voir démembré en place publique, mais les juges, et le Conseil



privé qui les soutient, ne voient pas ce que l'auteur et l'éditeur ont fait de si grave. Leurs conseils à la reine sont légitimes et prononcés avec déférence. En raison de l'outrage fait au prétendant, ils consentent à condamner les deux hommes à avoir la main droite coupée, ce qu'ils subiront devant une foule totalement gagnée à leur cause. Quand Stubbs montre sa main tranchée à l'assistance, et s'écrit « Vive la reine ! » avant de s'évanouir, Elizabeth comprend que ces négociations de mariage sont en train de lui coûter sa popularité. Elle commence alors à douter.

De retour sur le continent, Alençon se lance à corps perdu dans sa conquête des Pays-Bas. Le 25 octobre, il s'installe à Cambrai, en territoire espagnol. Mais cette arrogance ne suffit pas à contrecarrer les succès militaires et même diplomatiques de Farnèse, qui signe avec les provinces catholiques du sud la paix d'Arras. Les calvinistes du nord se mettent alors à paniquer, et le 13 janvier 1580, ils déclarent Philippe déposé et Alençon est déclaré Seigneur et Prince des Provinces-Unies des Pays-Bas, une mesure désespérée qui ne convainc personne.

Pendant l'année 1580, la France s'enfonce dans la septième guerre de religion, et les négociations de mariage sont repoussées, mais au printemps 1581, l'ambassade française de 500 personnes, dont deux princes de sang, débarque à Douvres, pour négocier le contrat de mariage. Deux cents coups de canon sont tirés, et l'ambassade reçue à Whitehall dans une salle d'or et d'argent construite pour l'occasion. Elizabeth trône au centre, entièrement fardée, sous un dais rouge. Début juin, le contrat est prêt. Il ne manque plus qu'Alençon, toujours embourbé dans le marasme des Pays-Bas. La reine d'Angleterre fait toujours mine d'être follement amoureuse, mais quand son futur époux

lui demande une assistance militaire, elle refuse, et il comprend alors qu'il est en train de perdre les deux trônes...

C'est sans illusion qu'il entre dans Londres le 1er novembre 1581. Car si Elizabeth est d'une grande affection au moment de son arrivée, elle devient rapidement plus distante et plus froide. Elle a changé d'avis, et souhaite désormais que le mariage ait lieu après qu'il sera rentré victorieux des Pays-Bas. Le message est on ne peut plus clair. La population anglaise ne l'aime pas, son frère Henri III ne lui apporte aucune aide, la situation aux Pays-Bas ne fait qu'empirer... En un an, Elizabeth a eu le temps de prendre du recul et de réfléchir au pour et au contre. Epouser Alençon n'est pas une bonne idée. Le 27 janvier 1582, pour son départ, elle lui offre 25 000 livres et une escorte, mais aux Pays-Bas, son armée est petite et peu motivée, ses ressources s'amenuisent, et la population déteste ses manières tyranniques issues de la culture royale française. Vaincu sur tous les fronts, humilié, il finit par quitter le pays, le 29 juin 1583.

Ce sera le dernier prétendant sérieux d'Elizabeth, celle que Walsingham avait appelée, quelques années plus tôt, « le plus beau parti de la paroisse ». L'aventure a valu le coup d'être tentée, car pendant ces quelques années, Elizabeth a réussi à gagner du temps : elle a pu aider les Pays-Bas par l'intermédiaire d'Alençon, sans avoir à s'engager officiellement ; de plus, elle a fait craindre à Philippe l'éventualité d'une alliance franco-anglaise, ce qui l'a obligé à être doublement prudent à son égard. Mais une fois ce cap passé, la reine se sent vieillir d'un coup, et la population s'en rend vite compte. Même si sa gloire ne fera que grandir au cours des années 1580, son image, pour la première fois, va commencer à se faner. Et l'Espagne, soudain libérée, va se montrer plus agressive.



CHAPITRE 10 -
LA CONTRE-ATTAQUE
CATHOLIQUE

MARS 1579 - 27 JUIN 1583

 la fin des années 1570, tout oppose l'Angleterre et l'Espagne. La situation en France, au Portugal, aux Pays-Bas, les corsaires anglais qui harcèlent les commerçants espagnols... Tout laisse présager que la guerre totale n'est pas loin. Mais Elizabeth et Philippe sont deux monarques connus pour leurs hésitations, leur tendance à repousser les échéances. Elizabeth ne croit pas pouvoir gagner une guerre contre l'empire espagnol, et Philippe ne s'est laissé qu'une seule fois convaincre d'intervenir en Angleterre, lors du complot Ridolfi, dont l'issue catastrophique lui a définitivement retiré l'envie de recommencer. De toute manière, il n'a aucune confiance en le parti catholique anglais, ne ressent pas la moindre sympathie pour Mary Stuart, dont les frasques écossaises ont choqué dans la péninsule ibérique, et surtout, plus que ses conseillers, il a conscience que ses finances ne sont pas extensibles à l'infini, et qu'un nouveau conflit venu s'ajouter

au fiasco des Pays-Bas risquerait de mettre le pays dans une situation économique plus que périlleuse.

C'est pourquoi il souhaite reprendre les relations diplomatiques avec Elizabeth. Depuis 1577, son ambassadeur officieux à Londres Antonio de Guaras est en prison, pour avoir échangé avec Luis de Requesens, gouverneur des Pays-Bas, une correspondance pour le moins équivoque. Philippe doit donc envoyer un nouvel ambassadeur, et choisit pour cette mission le courtois Don Bernardino de Mendoza, honorable chevalier qui, dès son arrivée à Londres en mars 1579, se fait de nombreux amis à la cour, grâce à une bourse qui semble n'avoir pas de fond. Elizabeth ne peut cependant pas faire de même, car personne ne veut d'un poste à risque au pays de l'Inquisition, et c'est donc aux espions de Walsingham que revient la mission de tenir le gouvernement anglais au courant de ce qui se trame à Madrid.

Tout semble donc aller pour le mieux entre les deux pays, d'autant qu'officiellement, le commerce a repris depuis 1574, mais en vérité, la tension monte à mesure que les marchands anglais sont confrontés à l'Inquisition, et bientôt, la situation dégénère.

I. L'OFFENSIVE PAPISTE
EN IRLANDE

En France, à la suite de la «Paix de Monsieur» signée le 15 mai 1576, négociée par François d'Alençon et qui donne aux protestants une liberté de culte presque totale, les Guise ont organisé la création d'une ligue, appelée Ligue de Péronne, basée sur le Manifeste de Péronne, déclaration de défense de la religion catholique. Philippe II, tout comme le pape Grégoire XIII, est favorable à cette ligue, et quand les Guise l'approchent pour lui demander son soutien à la fin des années 1570, la crainte qu'il avait jusqu'ici de la France s'estompe. Et à mesure qu'il prend confiance en ces nouveaux alliés, il commence à entrevoir la possibilité d'envahir l'Angleterre pour sauver l'île de l'hérésie. D'autant plus qu'à cette époque, un seigneur irlandais, James Fitzmaurice, et un théologien catholique d'origine anglaise, Nicholas Sanders, organisent avec le soutien du pape un débarquement en Irlande.

La carrière politique et militaire de James Fitzmaurice commence au début des années 1570, alors que son oncle le comte de Desmond est en guerre contre son rival le comte d'Ormond. Quand ce dernier s'allie aux Anglais, Desmond est arrêté et envoyé à la Tour de Londres avec son frère. Fitzmaurice organise alors une grande révolte, affirmant aux autres seigneurs qu'il est temps de choisir «la mort ou l'esclavage», et propose d'élire un chef selon la vieille tradition *brehon*. Ayant recueilli la

grande majorité des suffrages, il devient «capitaine d'Irlande», l'égal d'un roi dans le sud du pays. Il réinstalle le catholicisme et, pendant plusieurs mois, mène des raids violents contre les colons, s'enfonçant de plus en plus profondément au cœur des terres anglaises. Jusqu'à ce qu'en 1575, il soit vaincu par le *Lord Deputy* John Perrot, et soit obligé de fuir en France. Après avoir proposé la couronne d'Irlande à Henri III, qui n'avait rien à faire de la lointaine Hybernique, il continue finalement sa route jusqu'en Espagne, puis à Rome où il est bien mieux accueilli.

En effet, les jésuites pensent depuis longtemps à l'Irlande. Ils sont convaincus que c'est le meilleur endroit pour entamer la reconquête de l'Angleterre et de l'Ecosse, car la population est de plus en plus conservatrice à mesure que les Anglais tentent de leur imposer la réforme. Nicholas Sanders travaille déjà à mettre en place ce projet depuis 1573, en collaboration avec le pape, et la plupart des grandes décisions ont été prises. Quand Fitzmaurice annonce qu'il peut organiser le soulèvement de la population après que la flotte catholique a débarqué, tout s'accélère, mais il reste encore un problème : qui va mener l'opération ? Le premier à s'être proposé est un personnage haut en couleurs : Thomas Stukeley, un déserteur anglais devenu pirate, converti au catholicisme en Espagne, qui se prétend bâtard d'Henry VIII, et qui souhaite par-dessus tout couvrir son nom de gloire par de grandes victoires militaires. Mais aucun des grands fomenteurs du plan ne lui fait confiance, et on lui préfère Don Juan d'Autriche, demi-frère illégitime de Philippe II, qui s'est fait remarquer en menant à la victoire la flotte de la Sainte Ligue contre l'armada turque, à la bataille de Lépante en 1571. Philippe II sait que son demi-frère rêve d'un trône, et l'a donc nommé gouverneur des Pays-Bas en 1576 en lui promettant que s'il parvenait à



gagner la guerre contre les protestants, il pourrait prendre son armée et l'emmener en Angleterre, où il renverserait Elizabeth et monterait sur le trône aux côtés de Mary Stuart. Celle-ci est d'ailleurs en pourparlers de mariage avec Don Juan depuis 1573, mais un détail l'empêche encore de concrétiser son plan : elle est toujours mariée au comte de Bothwell, qui vieillit difficilement au fond d'une prison danoise.

La mise à exécution du plan s'en trouve repoussée, mais tous ses principaux acteurs (Philippe, le pape, Mary et les catholiques anglais) sont désormais en contact, et tous les complots à partir de 1579 seront basés sur ce schéma : un soulèvement catholique soutenu par un débarquement espagnol, Elizabeth renversée, Mary libérée et mise sur le trône de sa cousine avec le soutien des puissances catholiques. Ces grandes lignes, d'ailleurs, sont parfaitement connues de Walsingham, mais à son grand dam, il ignore encore où le débarquement doit avoir lieu. Car la particularité de l'expédition de 1579, c'est Fitzmaurice et sa capacité à soulever l'Irlande, bien plus sûre que la capacité des catholiques anglais à faire se soulever la population de leur pays. Il ne faut donc pas tarder, de crainte que la popularité de Fitzmaurice ne s'estompe. Don Juan enlisé aux Pays-Bas, il ne reste plus que Thomas Stukeley pour mener l'opération. Le pape lui confie donc 1 000 soldats, ce qui sera amplement suffisant pour tenir, le temps que l'Espagne apporte son soutien. En effet, Philippe ne veut pas être officiellement lié à cet acte de guerre avant d'être sûr que tous auront honoré leurs promesses et rempli leur rôle. C'est pour cette raison aussi qu'il refuse à Stukeley la permission de mouiller sur la côte espagnole. L'aventurier est donc obligé de remonter jusqu'à Lisbonne, et là, un incroyable retournement de situation se produit : Stukeley, alléché par les tableaux de gloire éternelle que dresse pour lui le

roi du Portugal Sebastian, accepte de l'accompagner, avec les mille hommes confiés par le pape, dans une grande aventure au Maroc. Les deux hommes meurent côte à côte à la grande bataille de Ksar El-Kébir, le 4 août 1578. Le 10 octobre 1578, Don Juan meurt à son tour, après avoir échoué, lui aussi, dans sa tentative de pacifier les Pays-Bas. Six mois plus tôt, Bothwell était mort en prison, et Mary Stuart, libérée de cette union, s'était déjà mise à rêver d'un mariage avec le bâtard de Charles Quint...

Cependant, malgré tous ces revers, il n'est plus temps d'annuler l'aventure. Puisque tous les autres sont morts, il ne reste plus à Fitzmaurice qu'à prendre lui-même les rênes de l'opération. Grégoire XIII fournit assez d'argent pour armer deux navires et payer une vingtaine d'hommes ; Philippe en propose trente de plus, et c'est avec cette minuscule armée que Fitzmaurice embarque le 27 juin 1579 avec Nicholas Sanders à son bord. Le 17 juillet, les navires débarquent sur la péninsule de Smerwick, où un fort est alors construit, baptisé Forte del Oro car l'espagnol est la langue commune. Peu après, Fitzmaurice meurt, mais avant que la mission puisse être annulée, le comte de Desmond, revenu quelques semaines plus tôt de sa captivité à Londres, prend la tête des opérations. Avec ses hommes, il réussit en quelques semaines à faire se soulever tout le Munster. La population anglaise fuit dans le *Pale*, autour de Dublin, tandis que Desmond entre en guerre ouverte contre son ennemi de toujours, le comte d'Ormond. Les massacres se succèdent dans ce conflit désormais principalement motivé par la haine que se portent les deux camps. Au milieu de ce tumulte, Sanders met toute son énergie dans la diffusion de la bulle d'excommunication, pour tenter d'éveiller chez les fervents catholiques qui l'entourent le désir de renverser Elizabeth. Finalement, tout semble se passer comme prévu, et en septembre 1580, des troupes espagnoles

franchement envoyées par Philippe viennent prêter main-forte aux Irlandais en rébellion. Mais entre-temps, Elizabeth a pris conscience de la gravité de la situation et s'est décidée à réagir, en envoyant des troupes à pied et des navires. Les troupes avancent rapidement à travers les bandes irlandaises mal organisées, et dès début novembre, Forte del Oro est assiégé par la terre et la mer. Quand il apparaît clair que les Anglais ont gagné la bataille, les commandants espagnols demandent à Lord Grey les conditions d'une reddition, mais aucune déclaration de guerre officielle n'a été faite, et ces soldats espagnols sur le sol anglais sont parfaitement hors-la-loi. Lord Grey demande donc une capitulation immédiate, sans condition, et aussitôt l'a-t-il obtenue qu'il fait exécuter tous les soldats espagnols et tous les rebelles irlandais, y compris les civils réfugiés à l'intérieur du fort. Il ne laisse la vie sauve qu'à une vingtaine d'officiers contre lesquels il compte obtenir un rançon. Elizabeth, en apprenant la nouvelle, laisse parler la peur qui l'a secouée jusqu'ici, et se réjouit du sort des prisonniers, ajoutant même que les officiers auraient dû subir le même sort, tant la tentative était odieuse. Dans les autres cours d'Europe, et malgré la violence quotidienne qui frappe certaines d'entre elles, l'atrocité du récit choque. En Irlande, les événements sont bientôt baptisés Massacre de Smerwick, et les Irlandais en tiendront pendant très longtemps rancune.

L'échec de cette tentative met l'ambassadeur Mendoza en très mauvaise posture, et les craintes de Philippe relatives aux risques d'une intervention armée se trouvent très concrètement justifiées. C'est aussi incontestablement une victoire pour Elizabeth, même si elle ne sera pas particulièrement publicisée. En 1580, quand Francis Drake revient de son tour du monde, avec à son bord plusieurs tonnes d'or pillé dans des colonies espagnoles, Mendoza ose à peine

exprimer son désaccord, si bien qu'Elizabeth peut se permettre d'aller adouber Drake sur son bateau lors d'un grand banquet, pour le plus grand plaisir de son peuple et sans le moindre respect pour les règles élémentaires de diplomatie internationale. Pourtant, malgré les efforts des deux parties pour empêcher une guerre à grande échelle, la tension continue à monter. Depuis la mort du jeune roi du Portugal au Maroc, c'est son oncle cardinal qui gouverne, mais il est mourant, et Philippe est en train de monter une armée pour appuyer sa prétention au trône. Elizabeth craint au plus haut point cette armée, car si tout se passe comme prévu, elle n'aura aucune guerre à mener, ne souffrira aucune perte au Portugal, et Philippe pourrait finalement décider de l'envoyer à l'assaut de l'Angleterre, afin de ne pas l'avoir soulevée pour rien. La reine d'Angleterre essaie donc elle aussi de préparer une flotte, en recrutant parmi les pêcheurs et les *watermen* de Londres. En juillet 1580, Philippe annexe avec une grande facilité le royaume du Portugal ainsi que toutes ses colonies, mais ne prend pas les armes contre Elizabeth.

II. LA RÉPRESSION ANTI-CATHOLIQUE

Mais si le massacre de Smerwick n'entraîne aucune réaction diplomatique de la part des ennemis ou des alliés de l'Angleterre, c'est aussi parce que dans le contexte politique de l'époque, il était pour ainsi dire un mal nécessaire. En punissant les soldats espagnols et irlandais comme des bandits, l'Angleterre reconnaît à l'Espagne le bénéfice du doute : ce n'était pas un acte de guerre. L'Angleterre et l'Espagne, et c'est véritablement le plus important pour le gouvernement anglais, ne sont pas entrés en guerre à la suite de l'incident. En acceptant



que Drake soit considéré comme un pirate servant des intérêts privés, et non comme un corsaire à la solde de la couronne anglaise, Philippe prouve d'ailleurs qu'il souhaite lui aussi sauvegarder le statu quo.

Mais la violence de la punition révèle tout de même la gravité de l'acte aux yeux des autorités. Bien que tout ait été fait pour que le gouvernement espagnol ne soit pas incriminé, tous sont conscients qu'un débarquement étranger a eu lieu sur le territoire anglais. L'hostilité religieuse à l'égard du régime d'Elizabeth est bien sur le point de se changer en un véritable conflit armé. Or dans ces conditions, la question de la loyauté des catholiques anglais devient très problématique : la plupart des complots des années 1580 compteront sur eux pour organiser un soulèvement. Pour les membres du Conseil privé, et pour les parlementaires qui se réunissent en 1581, il est nécessaire que des lois soient votées pour protéger le pays de la menace papiste. Deux projets sont alors refusés par Elizabeth, et un troisième est constitué à partir de leurs restes : la reine réussit à empêcher que certains métiers soient interdits aux catholiques, et maintient les amendes imposées aux réfractaires à 20 livres, alors que les députés souhaitaient l'introduction de sommes exponentielles allant jusqu'à la confiscation des biens. Toujours, elle garde en tête la nécessité de ne jamais pousser les catholiques à la rébellion, en leur laissant toujours le plus d'échappatoires possible. C'est aussi pour cette raison qu'elle refuse pour la quatrième fois de rendre la communion obligatoire : si la plupart des réfractaires acceptent de venir au prêche du matin, jamais ils ne pourront se résoudre à commettre le péché mortel de recevoir une « communion hérétique ». Pour s'assurer la loyauté de ces sujets de bonne volonté, elle continue à servir leur cause face à un Conseil privé de plus en plus ouvertement puritain et un Parlement toujours plus haineux à l'encontre des papistes.

Mais si ces lois illustrent bien les soupçons grandissants du pouvoir à l'égard de la population catholique, l'événement le plus emblématique, à l'époque, de la répression naissante, est le martyre d'Edmund Campion, théologien pacifiste mort pour avoir été un catholique trop populaire. Universitaire d'Oxford, Campion fut un intellectuel anglais de premier ordre, qui prononça un discours en l'honneur d'Elizabeth quand la reine vint en 1566 visiter l'université. Celle-ci l'appréciait d'ailleurs beaucoup et l'avait déjà reçue. Mais en 1571, Campion s'est converti au catholicisme et est parti à Rome pour devenir novice. Devenu un prêtre émérite, il est renvoyé en Angleterre en 1580 avec son compère Robert Parsons, sous la pression d'Allen, le directeur du séminaire de Douais. Les deux jésuites sont en fait des gens que tout oppose : alors que Parsons est un prêtre d'action véhément et farouche, un convertisseur d'âmes scandalisé par l'état spirituel du pays et constamment en train d'appeler à la révolte contre la reine hérétique, Campion est un théologien calme et posé, doux et courtois, qui ne se soucie que de Dieu et cherche à prêcher la bonne parole sans jamais faire référence aux tenants du pouvoir temporel. Pourtant, ils se connaissent depuis longtemps, s'apprécient, et acceptent donc de partir prêcher ensemble dans leur pays d'origine.

Parsons arrive le premier, réussit à contourner la douane et entre dans Londres de nuit, par bateau. Il cherche alors un endroit où dormir, mais ne trouvant rien dans la City, traverse vers Southwark. A la prison de Marshall's Gate, il rencontre un ami catholique enfermé, Pound, et passe la nuit dans sa cellule, sous le regard inintéressé des gardes. Pendant ce temps, Campion arrive à son tour en vue de la capitale, et trouve refuge dans une maison à l'extérieur de la ville. Pendant les quelques jours qui suivent, Parsons et Campion visitent les alentours, et rendent visite à Pound,



qui finit par convaincre Campion d'écrire au Conseil privé pour leur assurer qu'il vient uniquement conforter les catholiques anglais, et non pour se mêler de politique. Le Conseil privé garde la lettre secrète en attendant de savoir ce qu'il va advenir de Campion, mais quand Pound commence à la diffuser, le gouvernement d'Elizabeth se met à craindre que l'affaire ne prenne trop d'ampleur, et Walsingham se lance à la poursuite des deux jésuites. Pendant plus d'un an, les deux hommes réussissent à lui échapper, en voyageant incognito, déguisés et protégés par la population (un jour, Campion est même sauvé de justesse de la police secrète par la sagacité d'une servante, qui s'énervait soudainement contre lui et le pousse dans la boue, afin de le faire passer pour un laquais). Rendus confiants par leur succès, Parsons et Campion réussissent même à faire imprimer quelques pamphlets dans la plus grande clandestinité, mais la traque est toujours plus intense. En juillet 1580, Parsons écrit que «des recherches sont devenues si fréquentes et méticuleuses, et les espions si nombreux et si assidus, qu'il ne passe pas une heure sans qu'on apprenne l'arrestation d'un prêtre, soit par suspicion, soit par délation.»

Le destin décide finalement que ce ne soit pas le rebelle qui soit arrêté par la police mais le pacifiste. Le 17 juillet 1581, alors qu'il voyageait accompagné de deux jeunes prêtres, Alexander Bryant et Ralph Sherwin, Campion est dénoncé aux autorités par George Eliot, un meurtrier notoire qui espère échapper à la pendaison en servant Walsingham. Parsons, pris de panique, décide alors de quitter le pays dans les plus brèves délais, et finira par mourir de vieillesse à Rome, après avoir été pendant quelques années le principal partisan de la cause catholique anglaise en dehors du pays.

Au moment de son arrestation, Edmund Campion est encore traité avec les égards

qui conviennent à un universitaire aussi respecté que lui. Il est d'ailleurs reçu en personne par la reine, en présence du comte de Leicester, du comte de Bedford et de Francis Walsingham ; il affirme alors reconnaître Elizabeth comme souveraine des Anglais, ainsi qu'il est autorisé à faire par l'Explication, document officiel édité par Rome à la demande de quatre-vingts prêtres anglais et censé assurer la loyauté des catholiques du pays en affirmant que l'excommunication n'est pas encore officielle. Elizabeth, cependant, a bien conscience qu'un catholique aussi connu, aussi respecté et aussi populaire ne peut pas être toléré dans le pays. Elle promet donc à Campion richesse et honneur s'il accepte de revoir sa doctrine, ce que malheureusement il ne peut se résoudre à faire. Son sort est alors scellé : pendant plusieurs jours, il est soumis trois fois à la torture : on lui arrache les ongles et on lui disloque les membres, puis il est interrogé, dans cet état, sur sa religion. Le calme presque serein, ainsi que l'éloquence de sa réponse, impressionnent au plus haut point son jury, car le pauvre homme est si mal en point qu'il n'a même pas la force de lever la main pour plaider non-coupable, comme le veut la coutume. Mais il ne peut repartir vivant, car il risquerait de prendre la tête du parti catholique. Il doit mourir, et puisque Elizabeth refuse d'exécuter qui que ce soit pour sa religion, on paie de faux témoins pour l'accuser d'avoir comploté contre elle. Le 1^{er} décembre, lui et ses deux compagnons sont condamnés à être *hanged, drawned & quartered*, devant une foule déchainée qui crie au martyr, alors même qu'il a été déclaré passible de mort d'exprimer de la sympathie pour les condamnés.

C'est la victoire politique des puritains, dont la propagande a finalement porté ses fruits, étant donné qu'être catholique est désormais assimilé à de la trahison. En février de la même année, ils ont d'ailleurs



réussi à faire voter une loi comme quoi convertir des fidèles au catholicisme devait être puni de mort. Bien qu'elle ait tout de même mis son veto contre une loi similaire qui condamnait la messe, Elizabeth n'a pas su les en empêcher. Il devient donc de plus en plus difficile de séparer la question de la loyauté de celle de la religion et le rêve de tolérance exprimé lors des premières années du règne d'Elizabeth est en passe de devenir complètement utopique. La situation est d'autant plus tragique que la politique répressive réclamée par les puritains montre dès le début ses limites : aussitôt après leur mort, Campion et ses deux malheureux compagnons ont été considérés comme des martyrs par la foule, qui a précieusement recueilli leur sang, et dans les jours qui ont suivi l'exécution, le pays a été secoué par une vague de conversions sans précédent.

III. LES VICTOIRES CATHOLIQUES EN ÉCOSSE

Depuis la chute du château d'Edimbourg en 1573, le parti marianiste a perdu toute sa puissance militaire, et ne peut donc plus véritablement appuyer les prétentions de Mary. Pourtant, l'ancienne reine d'Écosse, maintenue sous la garde du comte de Shrewsbury (époux de Bess de Hardwick) et depuis trop longtemps retirée du jeu politique pour comprendre les situations politiques écossaise et européenne, est toujours convaincue qu'elle finira par retrouver son trône. Toujours héritière présumée du trône anglais, elle continue à écrire à Elizabeth, mais celle-ci a depuis longtemps cessé de lui faire confiance, et à mesure qu'elle prend de l'âge, les craintes de la reine d'Angleterre se changent peu à peu en une violente paranoïa. Même Burghley, après un voyage aux Eaux de Buxton, s'est fait accuser par sa maîtresse

de s'entretenir en secret avec l'ancienne reine d'Écosse, sous prétexte que cette dernière s'y rend parfois en cure... Dans ces conditions, Mary se montre d'une très grande témérité, puisqu'elle continue à intriguer avec l'Espagne et la France, alors que pratiquement tous ses messages sont interceptés par le service de contre-espionnage de Walsingham, le mieux organisé et le plus efficace du monde.

Pendant ce temps, le jeune roi James VI d'Écosse grandit dans la tranquillité, protégé des complots extérieurs par le contre-espionnage anglais, et des complots intérieurs par la politique assez rude du comte de Morton. Studieux et précoce, il impressionne les ambassadeurs en étant capable de traduire un passage de la Bible du latin en français, et du français en anglais. Comme sa mère, il aime beaucoup le golf, mais la comparaison s'arrête là. Son précepteur George Buchanan, pourtant humaniste, éprouve une haine avouée pour Mary, sur laquelle il a écrit nombre d'anecdotes ordurières. De la Bible, il a aussi tiré un violent mépris de la monarchie, qu'il appelle le régime des tyrans. Il aurait été difficile de trouver plus mauvais enseignant pour James. D'autant que le vieil homme ne possède pas une once de psychologie infantine, et entre parfois dans de violentes colères, lors desquelles il bat le jeune roi et crie des insultes d'une effroyable vulgarité aux personnes qui tenteraient de s'interposer.

James grandit donc avec en tête une image particulièrement négative de sa mère, et acquiert des manières bien peu raffinées, dues à l'éducation spartiate qui lui est dispensée, mais il évolue aussi en partie en opposition au modèle de Buchanan. Plein d'humour, il donne à tous des surnoms, et cite avec beaucoup d'esprit des passages de la Bible dans des situations de contre-emploi, ce qui lui vaut des coups supplémentaires.



JAMES VI

Grâce : Frudition, Sens politique,
Pétrarquiste
Provvidence : fils prodigue (D6)
Bienveillance 9

SAVOIR : (D20)

Mémoriser 6	Anglais 3
Astrologie 2	Astronomie 1
Comptabilité 1	Cosmographie 3
Droit 4	Écossais (maternel)
Grec Ancien 6	Hébreu 2
Latin 5	Lire / Ficre 8
Philosophie 6	Stratégie 7
Théologie 8	

SENSIBILITÉ : (D20)

Perception 6	Évaluation 3
Littérature 7	Perspicacité 3
Vénérie 2	

ENTREAGENT : (D4)

Charme 1	Baratin 2
Comédie 3	Commander 2
Discretion 4	Éloquence 7
Enseigner 4	Marchandage 3
Mendier 2	

PUISSANCE : DÉLICAT (D6)

Bonus dégâts -1	
Pièces d'armure lourdes 3	
Effort 2	Bagarre 1

COMPLEXION : (D8)

Endurance 3	Dive bouteille : 1
-------------	--------------------

ADRESSE : (D6)

Actions/tour 2	Course 2
Initiative 2	Archerie 1
Arquebusade 2	Calligraphie 2
Équitation 3	Escrime 1



- James VI -

En 1578, James a 12 ans, et n'a jamais goûté aux rénes du pouvoir, car le régent Morton ne lui accorde pas la moindre attention. Après tout, le chef du clan Douglas détestait à la fois Darnley et Mary : comment pourrait-il éprouver la moindre sympathie pour leur enfant, alors qu'il n'a jamais fait l'effort de passer un peu de temps avec lui ? C'est d'autant plus imprudent de la part du régent que dans l'entourage du roi, certains pensent beaucoup de mal de lui, et ils ne sont pas les seuls. Morton est un protestant modéré, partisan pragmatique d'une Eglise épiscopale dont il nomme tous les évêques. Aucun d'entre eux n'a d'ailleurs reçu de formation religieuse, et ils se contentent de relever des impôts et de les partager avec le gouvernement. La population les a surnommés *tulehans*, nom donné aux veaux artificiels que l'on place sous les pis des vaches pour leur faire donner du lait. Ce pouvoir centralisé et déspiritualisé tel que le conçoit Morton



est d'une grande modernité, et surtout d'une efficacité remarquable, mais il ne plaît pas du tout aux presbytériens menés par Andrew Melville, qui réclament une Eglise décentralisée, séparée de l'état, et un pouvoir temporel détenu par des chefs de l'Eglise élus. Pour ne rien arranger à sa situation, Morton s'est aussi mis la plupart de ses anciens alliés à dos, en exigeant de tous les seigneurs protestants qu'ils rendent les joyaux de la couronne qu'ils s'étaient partagés à la chute de Mary. Peu ont apprécié la droiture du geste, et la plupart lui en tiennent rancune. Finalement, quand il apparaît évident que plus aucun seigneur de quelque influence ne soutient le régent, ce sont le comte d'Argyll et Alexander Erskine, de l'entourage du roi, qui décident les premiers de s'attaquer à Morton.

Sous prétexte d'une querelle privée entre Argyll et le régent, James convoque l'assemblée des Lords en mars 1578. Là, devant tout le monde, il «accepte la démission» de Morton. Le jeune roi, sous l'impulsion de ses conseillers, vient officiellement de prendre le pouvoir. Mais Elizabeth est furieuse de perdre l'influence qu'elle avait sur le gouvernement écossais et elle exige que son pouvoir lui soit rendu. Parallèlement à cela, les seigneurs alliés autour de James s'avèrent peu solidaires : John Erskine, le fils du comte de Mar et détenteur du titre depuis la mort de son père en 1572, qui a été élevé aux côtés de James et se considère comme son meilleur ami, a décidé de reprendre le contrôle du château de son père, quartier général des conjurés. Les chefs du parti, bien plus âgés que lui, refusent ; des épées sont tirées, des coups de feu partent, et James est gravement choqué par la brusque montée de violence, qui heureusement ne dégénère pas. Morton profite de cette mésentente chez ses adversaires, et avec le soutien d'Elizabeth, reprend le pouvoir, et parvient à imposer un semblant d'équilibre politique au pays.

Mais il a compris la leçon, et décide de ne plus ignorer son roi. En septembre, il le fait emménager à Holyrood, loin du château des Erskine où il est soumis à toutes sortes d'influences néfastes, et le 17 octobre, l'entrée officielle de James VI à Edimbourg est la plus grande fête populaire qu'ait connue la ville depuis le mariage de Mary avec Henry Darnley. Peu après, James part en *progress* dans le pays, laissant à nouveau les rênes du pouvoir à Morton. Argyll se tient à l'écart. Les chefs du clan Hamilton, condamnés comme fauteurs de troubles, se sont exilés en France ; un grand banquet de réconciliation a été organisé et s'est parfaitement déroulé...

C'est alors qu'entre en scène Esmé Stuart, cousin germain d'Henry Darnley, seigneur d'Aubigny sur Nère, en Berry. Il débarque à Leith le 8 septembre 1579, pour féliciter le roi de son entrée dans la vie publique, sans que personne ait jamais entendu parler de lui, et tous se demandent quelles sont ses véritables intentions. Pour Mary, Elizabeth et les autres, il ne fait aucun doute que ce catholique français a pour mission de renverser Morton et de convertir James.

En fait, Aubigny n'est pas venu en Ecosse servir d'autre intérêt que le sien. Les Hamilton, principaux héritiers de la couronne, sont en disgrâce, et s'il ne fait aucune erreur, sa parenté avec Darnley peut faire de lui le nouveau prétendant. A 35 ans, il est plein de charme, beau et courtois, élevé à la cour de France, alors reconnue comme la plus raffinée d'Europe (et donc du monde, pour un esprit de l'époque). Ses manières fascinent le jeune roi, qui manque cruellement d'un mentor, et Aubigny use de tout son pouvoir de séduction et de dissimulation pour très vite entrer dans ses bonnes grâces. En quelques semaines, il deviennent très familiers, presque intimes, et certains soupçonnent le roi d'être littéralement tombé amou-



ESMÉ STUART, SIEUR D'AUBIGNY

Grâce : Intrigant, sens du négoce, sens politique
Providence : Pauvre pêcheur (D4)
Bienveillance 6

SAVOIR : (D6)

Mémoriser 2	Armurerie 2
Comptabilité 2	Droit 3
Ecosais 5	Fauconnerie 3
Français (maternel) 5	Héraldique 5
Intendance 4	Langue étrangère 5
Latin 2	Lire / Écriture 2
Stratégie 4	Tactique 1
Théologie 1	

SENSIBILITÉ : (Dio)

Perception 4	Évaluation 3
Navigation 2	Orientation 2
Perspicacité 1	Vénérie 3

ENTREMENT : (D12)

Charme 5	Baratin 3
Commander 4	Danse 1
Éloquence 4	Enseigner 2
Étiquette 6	Intimidation 2
Marchandage 4	Mendier 3
Pose 7	

PUISSANCE : (Dio)

Bonus dégâts 1	
Pièces d'armure lourdes 7	
Effort 4	Bagarre 2
Forcer 1	Lutte 3

COMPLEXION : (D6)

Endurance 2	Vive bouteille 5
-------------	------------------

ADRESSE : (D8)

Actions/tour 2	Course 3
Initiative 3	Archerie 1
Arquebuse 3	Équitation 4
Escrime 3	Esquive 2
Jeux de cartes 4	Jeux de dés 3



- Esmé Stuart, Sieur d'Aubigny -

reux du seigneur français, qu'il couvre de titres : Aubigny se voit offrir le commandement de la riche abbaye d'Arbroath, puis il est nommé baron Torbolton, comte de Lennox, Lord Chancelier et premier gentilhomme de la chambre du roi. Il est alors le courtisan le plus puissant d'Ecosse. Quand il se convertit au protestantisme en juin 1580, et que le récit de sa rencontre métaphysique avec le Seigneur, venu lui montrer la vérité, fait le tour du royaume, il devient bien plus populaire que Morton. Les jours du vieux régent, fatigué par ses années de résistance et de politique, sont alors comptés.

Sa dernière tentative est parfaitement désespérée, puisqu'il essaie de négocier avec Elizabeth un protectorat anglais sur l'Ecosse, mesure impopulaire s'il en est. James serait alors envoyé à la cour



d'Angleterre pour y parfaire son éducation, Morton continuerait à gouverner le pays, et l'on se débarrasserait d'Aubigny, d'une manière ou d'une autre. Malheureusement pour lui, ces négociations éclatent au grand jour, et bien que Morton se défende d'avoir eu de tels projets, il perd définitivement la confiance de James.

Quelques semaines plus tard, un autre James Stuart, qui n'avait pas eu jusqu'ici le moindre poids politique, mais qui a la chance d'être un ami d'Aubigny et un gentilhomme de la chambre du roi, trouve l'occasion de prouver sa loyauté envers James VI et son favori. Le 31 décembre 1580, en plein milieu d'une réunion du Conseil, il se lève, vient se mettre à genou devant le roi, et lui dévoile un des plus ridicules secrets de l'histoire de l'Écosse : James Douglas, comte de Morton, a participé au meurtre de feu le roi Henry Darnley. Aucune nouvelle preuve, aucun nouveau témoignage n'a été apporté à l'affaire depuis plus de dix ans, et Morton éclate de rire, mettant James Stuart au défi de rien prouver ; malheureusement pour lui, ce jour-là, il n'est pas question de justice mais de politique, et James VI, selon le plan prévu à l'avance, demande à ce que Morton soit mis aux arrêts. Par respect pour son poste, on lui propose alors de prendre la fuite, mais le vieux régent n'a aucune intention de souiller son honneur en devenant un fugitif. Il refuse la proposition, est jeté en prison, puis jugé et condamné en un tour de main. Elizabeth sent le contrôle de l'Écosse lui glisser entre les doigts et décide de réagir un peu violemment. L'ambassadeur Thomas Randolph est envoyé dans le nord avec pour mission de menacer le roi James : si Morton n'est pas libéré immédiatement, Aubigny et ses amis seront assassinés. Mais l'ambassadeur français à Londres, Castelnau de Mauvière, convainc la reine d'abandonner son plan, et Randolph est rappelé. Le 2 juin 1581,

Morton se fait donc trancher la tête par une machine étrange, ancêtre de la guillotine qu'il avait lui-même fait construire, et qu'on avait surnommée « la Vierge » du fait qu'elle n'ait jamais servi... Puis sa tête est clouée à l'entrée du Tollbooth d'Édimbourg ; elle y restera deux ans. James Stuart est récompensé pour le rôle qu'il a joué en recevant le comté d'Arran, ce qui cause un léger scandale, puisque le titre appartient toujours à John Hamilton, malgré sa démission. Puis il intègre le Conseil privé de James.

IV. LE RUTHVEN RAID

Une fois Morton disparu, Aubigny obtient tout pouvoir. À l'ouverture du Parlement en octobre 1581, il tient la couronne de James, ce qui, selon la coutume, fait de lui l'héritier présumé du jeune roi. En 1582, il obtient le titre de duc de Lennox, et devient l'homme le plus puissant du royaume, de très loin.

Mais il ne l'est pas encore suffisamment pour se trouver à l'abri du conflit religieux qui a coûté le pouvoir ou la vie à tant d'autres de ses prédécesseurs. Épiscopalien de par son éducation catholique, Aubigny est constamment en conflit avec les presbytériens, et pour ne rien arranger, Andrew Melville et James VI ne peuvent pas se supporter. À l'assemblée générale de l'Église à Glasgow, en avril 1581, les réformateurs mettent en avant l'ultra calviniste Second Livre de Discipline. James et Aubigny, en réponse à ce coup de force, nomment au poste d'évêque Robert Montgomery, alors qu'on le soupçonne de tendances pro-catholiques ! C'en est trop pour les presbytériens. À l'assemblée générale de 1582, Melville monte d'un ton, s'en prend directement au manque de jugement du roi et menace Montgomery d'excommunication. C'est très maladroit de sa part, car à

cette époque, James, âgé de seize ans, est en train de se forger une culture politique et religieuse personnelle, et il ne supporte pas de voir les calvinistes, qui s'étaient déjà soulevés contre sa mère, lui tenir tête. À force de passer du temps avec Aubigny, il s'imprègne d'un concept parfaitement hors de propos dans le paysage politique écossais, la monarchie absolue tel que la conçoit Henri III de France. Bientôt, il se met en tête que les pasteurs sont de dangereux démocrates, tandis qu'eux-mêmes s'inquiète de la faible rigueur morale du jeune roi. Les sorties qu'organise James Stuart, comte d'Arran, chez sa maîtresse lady March, célèbre pour ses mœurs dissolues, font scandale à la cour. Le roi devient cynique, parfois de mauvais goût ; il est convaincu d'avoir toujours raison et aime mettre son érudition en avant, quelles que soient les circonstances. Même Elizabeth l'apprécie peu, le trouvant aussi intrigant à 16 ans qu'un homme de 40.

À cette époque, au début des années 1580, les Guise sont redevenus populaires en France, et ils réfléchissent sérieusement à la possibilité de mettre Mary et James sur un trône conjoint en Écosse. Elizabeth, qui se débarrasserait bien de son encombrante prisonnière, est d'accord, mais les négociations stagnent tant les différentes parties ont d'arrière-pensées. Les conditions de James, élaborées avec l'aide d'Aubigny, sont claires : il souhaite que sa légitimité soit reconnue depuis 1567, quand sa mère a été déposée ; le statu quo religieux doit être conservé. Elizabeth, dont il rêve de devenir l'héritier, doit être entièrement satisfaite de la façon dont tout se passe. Mais Mary, qui feint de tout promettre, n'est en fait pas du tout encline à jouer le jeu de son fils. Le drame de l'ancienne reine d'Écosse, c'est que l'enfermement lui a complètement fait perdre toute notion de politique ou de diplomatie. En janvier 1581, elle a nommé le duc de Guise Lieutenant

Général d'Écosse, et l'a chargé de « négocier la possibilité pour James de rejoindre sa mère sur le trône ». En septembre de la même année, elle demande à Henri III de ne pas rester en contact avec le gouvernement écossais tant que les négociations n'auront pas abouti, rendant ainsi très clair le fait qu'elle considère véritablement son fils comme l'usurpateur de son trône.

Pourtant, malgré tous ces caprices désarmants d'irréalisme, Elizabeth, qui souhaite vraiment en finir, donne son accord, et James accepte donc aussi. Mary n'a jamais été aussi près du but, et plus rien ne semble plus devoir l'empêcher de retrouver la place qui lui revient de droit. Sauf que le parti protestant n'apprécie pas du tout l'attitude de la reine qu'ils ont déposée. Si une chose paraît claire, c'est qu'elle n'a aucune intention de céder un pouce de terrain à qui que ce soit, et beaucoup craignent que son retour marque le début de sa vengeance. Pour les presbytériens, ce retour marque aussi l'achèvement du plan secret d'Aubigny, puisque Mary ne pourra sans doute pas s'empêcher de raviver le catholicisme dans son royaume fraîchement reconquis. Lors des prêches, les pasteurs éveillent au sein de la population un fort sentiment de panique, qui se traduit rapidement par des désordres et des émeutes. Le parti protestant en profite pour réagir à sa manière.

Les comtes de Mar, d'Angus, de Gowrie, d'Argyll, de Lindsay et les autres, se réunissent pour signer un pacte, comme ils n'en avaient plus conclu depuis la grande époque des complots. Ils invitent alors le roi au château de Ruthven, pour qu'il se repose au cours d'une partie de chasse de plusieurs jours, et quand celui-ci s'apprête à partir, on l'en empêche. James VI peste, crie, insulte ses ravisseurs, et finit par éclater en sanglots. James Stuart, comte d'Arran, monte une expédition pour libérer son jeune ami, mais à peine a-t-il pénétré



dans le château que les portes se referment derrière lui, le faisant prisonnier à son tour. C'est la pire humiliation infligée à la monarchie écossaise depuis l'enfermement de Mary à Lochleven.

Mais sa situation pourrait très bien empirer. Les seigneurs écossais sont devenus maîtres dans l'art d'assassiner leurs gouvernants, et le jeune lord Ruthven est le fier rejeton d'un des principaux meurtriers de David Rizzio... Pourtant, ils ne semblent pas vouloir prendre la vie du roi. En fait, ils ne savent même pas exactement ce qu'ils veulent. Au départ, leur principale motivation est de se débarrasser d'Aubigny. Celui-ci, depuis qu'il a appris l'enlèvement de James, cherche des partisans pour l'accompagner dans une expédition de secours, mais à Edimbourg, les pasteurs ont soulevé les bourgeois contre lui, et le conseil de la ville lui refuse le soutien de la milice. Les seigneurs protestants déclarent alors qu'il reste 14 jours à Aubigny pour quitter le pays, mais comme il continue à chercher de l'aide, ils menacent directement James VI : « Si vous n'obligez pas le comte de Lennox à partir, vous ne serez pas, d'entre nous, celui qui vivra le plus longtemps ! » Le jeune garçon s'écrit qu'il préférerait mourir que de souffrir qu'on fasse du mal à son ami, mais le 21 décembre, celui qui était devenu en l'espace de quelques mois l'homme le plus puissant d'Écosse, traverse la frontière anglaise pour ne jamais revenir. Après avoir été très mal reçu à la cour d'Elizabeth, qui l'accuse à raison de lui avoir fait perdre son influence dans le nord, il traverse la Manche, et meurt en France quelque mois plus tard. L'autre mission des conjurés est de s'assurer qu'une fois le roi libéré, il ne se vengera pas d'eux violemment. Le réussissent facilement à obtenir de lui qu'il proclame leur action « juste et nécessaire », car malgré la fureur du jeune homme contre eux, elle n'est rien comparée à la haine qu'il éprouve

désormais à l'égard des pasteurs, ces « traîtres séditeux », ces « misérables », qui ont outrepassé tous leurs privilèges pour venir empiéter sur le pouvoir royal, son pouvoir. Il ne souhaite rien, à cette époque, plus ardemment que se venger.

Il se met donc à intriguer, avec une subtilité et une adresse déconcertante pour son âge. En exploitant les rivalités entre les lords, il réussit à semer la zizanie, et même à réveiller chez certains un intense sentiment de loyauté envers la couronne. James Stuart, comte d'Arran, qui a été libéré plusieurs mois plus tôt grâce à ses négociations avec Lady Gowrie, est en train de soulever les partisans de James VI, et devient une personnalité politique de plus en plus importante. Le prisonnier entre donc en contact avec lui, et par son intermédiaire, avec les grandes puissances européennes. De l'extérieur, on croirait presque qu'il gouverne son royaume au nez et à la barbe de ses ravisseurs ! Bien entendu, il est en vérité un simple prisonnier, mais plus pour longtemps. Le 27 juin 1583, dix mois après le Ruthven Raid, et juste après avoir fêté ses 17 ans, il part à la chasse sous la surveillance des lords. Les ayant parfaitement mis en confiance, il parvient à leur fausser compagnie quelques minutes, et en profite pour s'échapper à bride abattue. Les seigneurs protestants se lancent immédiatement à sa poursuite, mais avant qu'ils ne l'aient rattrapé, il réussit à atteindre St Andrews, où l'attend une impressionnante force loyaliste menée par Arran.

Après ce coup d'éclat, James VI devient véritablement roi d'Écosse, et personne n'essayera plus de lui usurper le pouvoir. Mais les conjurés, s'ils sont en déroute, n'en deviennent pas pour autant lâoux, et le jeune roi se retrouve très seul. C'est alors un peu par défaut que le comte d'Arran, dont la loyauté est avant tout motivée par l'ambition, devient son principal conseiller.



CHAPITRE II LA COURONNE EN ÉTAT D'ALERTE

NOVEMBRE 1583 À JUIN 1585

Dour Elizabeth, l'arrivée d'Arran au pouvoir est une mauvaise nouvelle. Peu anglophile, le conseiller de James entre bientôt en contact avec les Guise, pour essayer de négocier avec eux une alliance à l'ancienne. La reine d'Angleterre, qui a appris à apprécier la tranquillité d'esprit qu'elle éprouvait en ayant un allié à la tête du gouvernement d'Edimbourg, trouve la nouvelle très préoccupante, et envoie Francis Walsingham lui-même rencontrer le jeune roi. Mais l'ambassade se passe mal, Walsingham est mal reçu, il ne s'entend pas du tout avec James, et est si déçu à son retour qu'il propose à Elizabeth un changement de tactique des plus retors : négocier le retour de Mary en Écosse dans le seul but de mettre du désordre dans le pays, attendre que les différents partis viennent aux mains, et organiser finalement une expédition armée pour obliger les Écossais à accepter un protectorat anglais. Elizabeth trouve l'idée séduisante, et des ambassadeurs se mettent à galoper entre Edimbourg, Londres, et Sheffield, où

est gardée Mary Stuart. Malheureusement pour cette dernière, sa libération ne sera possible qu'avec la confiance d'Elizabeth, et alors que la reine d'Angleterre commence à revenir sur sa première impression, un événement vient lui donner tort.

I. LA CONSPIRATION DE THROCKMORTON

Quand ils se sont rendu compte que la situation en Écosse était devenue absolument incontrôlable, les différents partis qui s'étaient juré de remettre Mary sur son trône ont abandonné l'idée. Mais Henry, duc de Guise, et les autres marianistes de la cour de France, se tournent rapidement vers un autre projet similaire : mettre Mary sur le trône d'Elizabeth. Plus de dix ans ont passé depuis la conspiration Ridolfi qui a coûté la vie au duc de Norfolk, mais rien, au fond, n'a vraiment changé. La violence n'a fait que s'accroître en France et aux Pays-Bas, où les guerres de religion



sont devenues des conflits presque banals. Les grands de France et d'Espagne, fanatisés par la frustration de voir la situation stagner, sont de plus en plus décidés à mettre fin à l'hérésie sur l'île de Bretagne. Partout, on ressort les vieux plans : libération de Mary, invasion d'une ou plusieurs puissances catholiques, soulèvement de la population restée loyale à la vraie foi, et finalement destitution d'Elizabeth. Un modèle qui va être répété à l'envi dans les années qui suivent.

En 1583, Philippe II n'y croit pas. Il se méfie des zones d'ombres de l'affaire : quels pays enverront des troupes ? Qui les commandera ? Il ne pense pas les catholiques anglais capables d'organiser une rébellion de quelque ampleur contre le régime désormais bien assis d'Elizabeth. De plus, il ne souhaite pas voir les Guise au pouvoir en Angleterre, de peur que l'équilibre des forces sur le continent ne soit brisé. Mais si Philippe n'est pas très motivé, ses ambassadeurs à Londres et à Paris s'investissent très profondément dans le projet. Les deux cheville ouvrières de la conspiration sont Bernardino de Mendoza, et Thomas Morgan, l'ambassadeur officieux de Mary à Paris (en plus du cardinal Beaton). Ensemble, et avec l'aide de sympathisants de tout poil, ils étoffent le projet de Ridolfi, et au début de l'année, Morgan enrôle Francis Throckmorton, neveu de l'ancien ambassadeur d'Elizabeth en France, Nicholas Throckmorton, qui va devenir le moteur de la conspiration. En effet, le jeune homme se prend rapidement au jeu, et de retour en Angleterre, il fournit aux comploteurs les détails qui leur manquaient jusqu'ici : il dresse une liste des sympathisants en Angleterre, chevauche le long des côtes pour trouver les meilleurs lieux de débarquement, rencontre en secret Mendoza au milieu de la nuit... Pendant quelques mois, tout se déroule comme prévu, mais un soir, tout bascule.

Alors qu'il dîne chez l'ambassadeur du roi de France à Londres, le seigneur Castelneau de la Mauvière, Throckmorton annonce aux convives avoir envoyé à Mary 1 500 écus, de la part de l'ambassade. La nouvelle étonne, et intéresse au plus haut point un des hôtes de Castelneau, l'italien Giordano Bruno, qui cherche alors à en savoir plus. Throckmorton est ravi, et ne demande qu'à montrer l'ampleur du travail qu'il a accompli, mais ce qu'il ignore, c'est que tout le monde dans la maison n'est pas digne de confiance.

En mai 1582, un arracheur de dents a été arrêté à la frontière écossaise, et dans son petit miroir, les douaniers ont trouvé un message de Mendoza à William Creighton, un jésuite caché en Ecosse. Le texte parlait d'une conspiration en devenir, et incriminait clairement Philippe II, Aubigny, Mary Stuart, et surtout Castelneau, présenté comme la plaque tournante de l'opération. Aussitôt, Walsingham a introduit un espion chez l'ambassadeur, l'écossais William Fowler, puis un second, Giordano Bruno lui-même.

Quand Bruno envoie à Walsingham un compte-rendu de la conversation qu'il a eu à table, celui-ci fait immédiatement suivre Throckmorton, et ordonne à Bruno de passer à la vitesse supérieure. Celui-ci lui répond bientôt : « Je me suis fait du secrétaire de l'ambassadeur un tel ami, que contre une petite somme d'argent, il me racontera tout. » A partir de cet instant, toute la correspondance de Castelneau passe entre les mains des experts de Walsingham, et un jour, l'une des lettres fait référence à Throckmorton et à Henry Howard (le frère du duc de Norfolk) comme les « Lieutenants de Mary ». Throckmorton est arrêté, et avoue tout sous la torture.

Aussitôt, un pamphlet de propagande est publié par le gouvernement, qui incrimine



explicitement Mendoza. Celui-ci panique, cherche à prévenir les autres conspirateurs que le complot est éventé, mais il est trop tard : partout, des catholiques sont arrêtés. Des dizaines de papiers sont saisis, Mary est mise sous haute surveillance, les ports sont mis en état d'alerte. Mendoza est ensuite convoqué par le Conseil privé, qui le met face à six chefs d'accusation. L'ambassadeur éclate de rire, les met au défi de fournir des preuves, mais bien entendu il y en a. Les conseillers lui annoncent alors que la reine lui offre gracieusement quinze jours pour quitter le pays, et malgré sa fureur et sa fierté, il obtempère. Philippe II s'en trouve profondément humilié, car tous ses ambassadeurs ont été expulsés ou arrêtés par les autorités anglaises. Elizabeth envoie William Wand à Madrid, pour expliquer les circonstances de l'expulsion de Mendoza, mais il est renvoyé presque aussitôt, sans avoir pu rencontrer le moindre responsable. Le complot a définitivement mis un terme aux relations diplomatiques entre l'Angleterre et l'Espagne.

Plusieurs mois plus tard, le 10 juillet 1584, Throckmorton est exécuté, et Henry Percy, frère du comte de Westmorland, se suicide dans sa cellule.

II. LE PACTE D'ASSOCIATION

Mais l'affaire n'est pas encore terminée. En septembre 1584, des gueux des mers, corsaires d'origine hollandaise qui se considèrent alliés de l'Angleterre, attaquent un navire espagnol en route pour l'Ecosse. A son bord se trouve le jésuite William



Creighton, qui quelques années plus tôt assurait la liaison entre Aubigny et les puissances catholiques du continent. Depuis le Ruthven Raid, il est en contact avec les marianistes, et ce jour-là, il porte sur lui un plan d'invasion de l'Angleterre qui prouve que les alliés de Throckmorton continuent à essayer de mettre à exécution la conspiration pourtant démasquée. Quand les Hollandais montent sur le pont, Creighton tente de jeter le papier à la mer, mais le vent le rabat et les corsaires en prennent possession. Aussitôt, ils envoient le jésuite et la lettre à Londres. Après quelques jours à la Tour, Creighton est libéré et expulsé du pays, aucune peine ne pouvant s'appliquer à un citoyen étranger qui n'a pas été arrêté sur le territoire anglais.



Mais le document inquiète le Conseil privé au plus haut point, car la situation a beaucoup changé pendant l'été. Depuis quelques temps, plusieurs théories sont développées un peu partout en Europe sur la légitimité du régicide. Les penseurs trouvent dans la Bible et dans l'Antiquité de nombreux exemples de tyrans assassinés pour la gloire de Dieu ou le bien-être de son peuple, et des traités sont rédigés qui affirment, à grand renfort de citations tirées de l'Ancien Testament, que tuer un monarque hérétique est une action honorable. Jusqu'ici, ce changement d'état d'esprit n'avait pas été sanctionné par des actes, mais en juillet 1584, le prince Guillaume d'Orange, chef du parti calviniste aux Pays-Bas, a été assassiné chez lui par un catholique convaincu du bien-fondé de son action par une littérature du tyrannicide de plus en plus banale. Le risque que tous les complots en faveur de Mary font peser sur la couronne anglaise est désormais très concret, car si la déposition d'Elizabeth était difficile à mettre en œuvre, impliquant un soulèvement de la population suffisamment conséquent pour renverser un pouvoir royal bien assis, il est très facile de faire assassiner Elizabeth, puis de soutenir la succession de Mary avec une ou deux armées continentales.

Le risque est tel que Burghley rédige immédiatement un projet de loi qui stipule que si un prétendant au trône est soupçonné du meurtre d'Elizabeth, il ne peut pas lui succéder. Mais Walsingham estime que ce n'est qu'une demi-mesure, et qu'il faut aller plus loin pour impressionner l'ennemi. Le projet de loi devient un pacte, le pacte d'association, qui stipule que tous les signataires s'engagent à traquer et à tuer quiconque profiterait du meurtre d'Elizabeth et de l'usurpation du trône. Tous les membres du Conseil privé le signent, et le pacte devient un formidable outil de propagande élizabéthaine. Des copies circulent dans tout le pays, et des dizaines de milliers de

personnes mettent leur nom ou une croix, dans toutes les villes du royaume. Mary, qui est personnellement visée par le texte, reçoit une copie de la part de Walsingham, qui veut savoir comment elle réagira, mais la prisonnière comprend vite ce qui est en jeu et, sans sourciller, elle signe aussi.

Mais si la population s'enflamme à propos du pacte, qui la pousse dans le sens de la paranoïa collective et lui permet de prouver sa loyauté lors de grandes célébrations, les étudiants en droit admettent être assez perplexes. Nulle part dans le droit d'aucun pays d'Europe, n'existe une loi qui condamne la « culpabilité indirecte » et punisse celui qui profite d'un crime même s'il n'est pas impliqué dans son exécution. Et même s'il existe des traces de lois très ponctuelles qui autorisent à se faire justice soi-même, elles sont mal vues, sur le point de disparaître, et jamais elles ne concernent le nouveau souverain d'un pays après la mort du précédent ! Pour certains, le pacte d'association, tout autant que le meurtre du prince d'Orange, est un précédent fâcheux. Mais cela n'empêche pas le gouvernement d'Elizabeth de souhaiter que le pacte soit sanctionné par un acte de loi, et c'est pourquoi, à la fin de l'année, un nouveau Parlement est convoqué, le premier depuis 1581, avec de nouveaux députés, les premiers depuis douze ans !

III. LA CONSPIRATION DE PARRY ET LES TREASON LAWS

C'est un Parlement très puritain qui se réunit donc le 23 novembre 1584. La plupart des députés siègent pour la première fois, et n'ont pas la moindre expérience politique ; mais peu importe, puisqu'en vérité, ils ne sont réunis que pour voter le passage du très populaire pacte d'association au statut de loi parlementaire. Continuant



sur sa lancée, le Conseil privé fait voter la création d'une commission chargée d'enquêter et de statuer sur les complots visant à renverser le trône anglais. Si Elizabeth venait à mourir, c'est cette commission qui annoncerait à la population les noms des coupables, qui seraient alors livrés à la « justice » populaire. Un seul détail est retiré à la demande d'Elizabeth : les enfants d'un coupable sont censés ne pas avoir le droit de lui succéder, mais actuellement, c'est bien James VI qui a sa préférence, et au fond, elle préférerait qu'il hérite du trône anglais sans que des désordres éclatent à cause de sa mère. De même, Burghley propose qu'un gouvernement provisoire prenne en charge les affaires du pays au cas où la reine viendrait à disparaître, mais Elizabeth met son veto car le caractère sacré de son pouvoir lui paraît souillé par l'idée que des sujets puissent gouverner seuls, même quelque temps.

Une fois ces premiers coups de force réussis, le Conseil privé profite du climat anticatholique et de la paranoïa grandissante d'Elizabeth pour faire passer des lois qu'il avait jusqu'ici eu du mal à faire accepter. Un premier projet de loi est proposé aux députés, qui oblige tous les prêtres ordonnés après la réforme de 1559 à quitter le pays sous quarante jours. L'immense majorité trouve la mesure raisonnable, mais une voix s'élève pour crier au scandale, celle du docteur William Parry, qui signe alors son arrêt de mort.

Parry est un catholique qui, quatre ans plus tôt, a tenté d'assassiner Elizabeth. Arrêté et torturé, il est devenu espion pour le compte de Walsingham, et en janvier 84, il a apporté à Elizabeth la preuve d'un complot entre Mary et le pape Grégoire XIII. Ce coup d'éclat lui a valu un siège aux Communes, un cadeau finalement empoisonné. Aussitôt après avoir crié son désaccord, Parry est mis aux arrêts par le Parlement. Libéré à la

demande de Christopher Hatton, le favori catholique d'Elizabeth, il se retrouve à la rue, sans le sou et désœuvré. Il lui vient alors une idée quelque peu farfelue : organiser un complot contre la reine, le démasquer lui-même, et revenir en grâce. Mais son plan ne se déroule pas comme prévu. Edmund Neville, un catholique anglais jusque-là acquis à la cause, décide que le complot est trop risqué, ou qu'une dénonciation serait bonne pour sa carrière. En janvier 1585, il annonce, en pleine session du Parlement, que Parry, des Français et des catholiques anglais et écossais ont l'intention de tirer sur la reine un jour qu'elle se promènera dans les jardins de Westminster. Le Parlement se soulève d'un bond, scandalisé par la nouvelle. Pour la première fois, un complot contre Elizabeth prévoit explicitement de prendre sa vie. Parry arrêté, il ne réussit pas à faire croire à sa version des faits, mais décrit en détail toutes les ramifications de l'entreprise : la cheville ouvrière du projet est Thomas Morgan, un ancien serviteur gallois du comte de Shrewsbury, séduit par Mary et qui défend aujourd'hui ses intérêts à Paris. Elizabeth demande son extradition, mais Henri III se contente de l'enfermer à la Bastille, car depuis que les Guise se sont alliés à Philippe II, il craint que livrer un de leurs alliés aux Anglais ne soit considéré comme une déclaration d'hostilité. Elizabeth est furieuse de ce refus, et peste contre cette « Gaule perfide », mais en vérité, ce petit complot facilement démasqué sert plus les intérêts des puritains de son royaume que les puissances catholiques du continent.

IV. EPISCOPALISME ET PRESBYTÉRIANISME EN ÉCOSSE

Les deux années qui suivent l'évasion de James VI du château de Ruthven pourraient être baptisées « règne d'Arran ». En effet, l'influence qu'il exerce sur le roi est



similaire à celle d'Aubigny en son temps, bien que James n'éprouve pas pour son nouveau conseiller les sentiments qu'il avait pour l'ancien. Or Arran a des qualités indéniables : il est audacieux, élégant, courageux et a prouvé sa loyauté plus d'une fois ; mais il possède aussi de sinistres défauts. Souvent brutal, avide de pouvoir, son manque cruel de diplomatie replonge le pays à l'époque des factions, des querelles claniques... Ses adversaires politiques sont traqués sans relâche et beaucoup le détestent, en particulier au sein de la Kirk, où les pasteurs n'hésitent pas à le comparer à un « ministre de Néron ». Car Arran partage avec le jeune roi la haine des presbytériens, dont l'attitude lui paraît bien séditeuse.

Pourtant, au départ, ce ne sont pas les pasteurs qui posent le plus de problèmes. James, se montrant d'une étonnante clémence, a banni les seigneurs responsables du Ruthven Raid, mais il n'en a fait exécuter aucun. Le comte de Gowrie, qui avait aidé Arran à s'enfuir du château, a même été entièrement pardonné. Quelle n'est pas la surprise de James et de son conseiller quand Gowrie, à la tête d'une nouvelle troupe de conjurés, prend le château de Stirling (qui appartient à Arran depuis que le comte de Mar a été banni). Aussitôt, James réunit une armée de fidèles et marche sur Stirling. Il reprend le château, poursuit Gowrie jusqu'à Dundee et lorsqu'il l'arrête, le jeune roi clément s'est changé en une brute sans pitié. Il promet au rebelle le pardon s'il dénonce ses alliés, ce que Gowrie fait, croyant en l'indulgence du jeune homme. Pourtant, aussitôt la liste des coupables rédigée, James revient sur sa parole et fait exécuter son prisonnier. Mais la dureté des deux gouvernants ne s'arrête pas là. Quelques jours après que les possessions du comte ont été confisquées, Lady Gowrie, qui avait sauvé la vie d'Arran lors de sa fuite, surgit devant le cheval du roi et lui demande de l'aide. Arran, qui ne

tolère pas une attitude aussi irrespectueuse, se jette alors sur elle, la roue de coups et la jette à terre. Puis le cortège se remet en marche et une fois le roi éloigné, des soldats aident la pauvre femme à se relever.

Excédés par les événements des jours précédents, James VI et Arran décident de s'attaquer aux pasteurs rebelles, qu'ils considèrent avec raison responsables du peu de respect porté au pouvoir royal. Aucun compromis n'est possible, car James considère qu'être chef de l'Eglise fait partie de ses attributs royaux, et il n'est pas question qu'il délègue le gouvernement de la Kirk à de vieux ministres de campagne, élus par une bande de pasteurs séniles. La situation, résolument tendue, dégénère à la mi-mai 1584, lorsqu'il lance à une délégation de pasteurs presbytériens : « Je suis roi catholique d'Ecosse et maître de décider qui je souhaite pour me tenir compagnie. » L'un de ses interlocuteurs a beau expliquer à ses compagnons que James vient d'utiliser le terme « catholique » dans le sens « d'universel », comme le roi David dans l'un de ses psaumes, le mot choque au plus haut point les représentants. Ils répondent alors au roi qu'aucun régnant n'a jamais prospéré une fois l'Eglise séparée de lui. Pour James, cette phrase, qui fait référence aux mésaventures de sa mère, est un appel ouvert à la rébellion contre l'autorité royale, qui ne doit pas rester impuni. Sa réaction est immédiate : John Dowrie, qui avait publiquement défendu les auteurs du Ruthven Raid, est exilé à Mountrose ; Andrew Melville, le chef du parti presbytérien, est convoqué devant le Conseil privé pour ses sermons séditeux, et fuit peu après en Angleterre, suivi de nombreux alliés. Enfin, le roi rétablit à leur poste les évêques qui avait fui leur évêché ou en avait été expulsés par la population. Puis à la fin du mois de mai, le Parlement réuni à la demande de James vote ce que les calvinistes appelleront bientôt les « Lois Noires », destinées à assurer la



victoire de l'épiscopalisme. La réunion de presbytères est interdite ; aucune question politique ne doit être abordée en chaire ; et Arran promet aux rebelles qu'ils y perdront les cheveux et les ongles.

Mais l'Eglise épiscopale d'Ecosse a des défauts que James VI ne peut combattre par la force ou la loi. Les moures dissolues des évêques font perdre toute crédibilité à l'Eglise nationale imposée par le gouvernement. Patrick Adamson, évêque de St Andrews et principal théoricien de l'épiscopalisme en Ecosse, est célèbre dans son pays pour avoir été bâtonné à Londres un jour qu'il urinait contre le mur d'un palais royal. Quand il monte en chaire, les fidèles quittent l'église en signe de protestation. Certains évêques sont même battus dans la rue ! Les calvinistes exilés en Angleterre, conscients de leur grande popularité, déploient beaucoup d'énergie pour saper l'autorité de James et Elizabeth, qui tient elle-même à ses évêques et ne saurait tolérer une révolte presbytérienne dans son royaume, soutient les calvinistes d'Ecosse pour la simple la raison qu'ils sont les plus fervents ennemis de Mary Stuart.

Comme souvent dans l'Europe de l'époque, le conflit religieux dans le royaume de James VI est compliqué, intensifié et radicalisé par la situation politique internationale.

V. LA FIN DES DERNIERS ESPOIRS DE MARY

En 1584, après la mort de leur fils, le couple Shrewsbury, chargé de la garde de Mary, commence à se disloquer. Bess de Hardwick, qui a pris l'habitude de sortir immensément plus riche de chacun de ses mariages, décide de profiter d'une rumeur fallacieuse comme quoi Shrewsbury est en train de se prendre d'affection pour sa prisonnière, et déclare

à tous ceux qui veulent bien l'entendre que le comte et Mary couchent ensemble. Le scandale étant sur le point de devenir public, Mary est rapidement transférée du beau palais de Sheffeld à une ruine insalubre, le château de Tutbury. Victime d'un ulcère gastrique, Mary se plaint souvent de douleurs, et demande à être enfermée dans une ville thermale, mais 25 ans de mensonges ont habitué ses interlocuteurs à douter de sa bonne foi. On l'abandonne donc à son sort. Loin de tout, gardée en permanence, coupée du monde extérieur, elle est lentement oubliée.

En août 1584, elle envoie un messenger en Ecosse pour qu'il lui rapporte l'attitude de son fils à son égard. Celui-ci le compare alors à un vieillard. Cultivé et sage, mais aussi bourru, il méprise la vie de cour. Il déteste la musique, la danse, les costumes et les accessoires de mode. Mais le plus grave, c'est qu'il ne parle jamais de sa mère, et surtout, il déteste le pape presque autant qu'il déteste les calvinistes, et le messenger ne le pense pas susceptible d'être converti.

Inquiets de cet état de fait, les Guise décident d'envoyer quelqu'un négocier avec le roi d'Ecosse. A la mort d'Aubigny, celui qui l'avait tant aimé de son vivant décide de faire venir ses enfants à Edimbourg. L'aîné de la fratrie, Ludovic Stuart, nouveau seigneur d'Aubigny, arrive en décembre 1584, accompagné de Patrick Gray, dépêché par les Guise pour plaider la cause de Mary en Ecosse. Patrick Gray est un jeune écossais catholique élevé en France, qui était revenu une première fois avec Jean Stuart d'Aubigny, puis avait fui le pays lors de sa disgrâce. Lorsqu'il revient pour la troisième fois dans son pays natal, c'est devenu un homme d'une grande beauté, et tous sont convaincus qu'il saura séduire le jeune roi. Mais Gray est aussi un intrigant ambitieux, qui estime rapidement qu'il a plus à gagner en se faisant un ami de



James qu'en soutenant sa mère. Il devient le confident du comte d'Arran et reçoit finalement comme mission de retourner en Angleterre et de se mettre à la disposition d'Elizabeth. A Londres, sa réputation d'ami des Guise est immédiatement mise à profit,

puisqu'on le charge d'aller espionner Mary en lui faisant croire qu'il vient l'aider. Le stratagème est d'une étonnante efficacité : comme personne en France n'a entendu parler de la trahison de Gray, Mary lui fait, dès leur rencontre, aveuglément confiance.



En voyant la bonne volonté dont fait preuve James VI, Elizabeth décide de tenter un rapprochement diplomatique entre les deux pays. Elle envoie Walsingham lui-même en ambassade, avec une escorte de 140 cavaliers. Le secrétaire d'état, en fin psychologue, comprend immédiatement que le roi d'Écosse est imbu d'une grande fierté royale. Il a fait interdire le texte de son précepteur Buchanan sur les prétendues aventures de sa mère avec David Rizzio et le comte de Bothwell, car les allégations du pamphlet sous-entendent que lui-même serait un bâtard. Il souffre dans son for intérieur d'être aussi dépendant de l'argent envoyé par l'Angleterre pour payer ses serviteurs, et est prêt à tout concéder contre l'espoir d'hériter un jour du trône d'Elizabeth. Tout est bon pour échapper à la honte de régner sur un si pauvre, si sauvage, et si insignifiant petit royaume. En entendant le rapport de Walsingham, Elizabeth prend la décision qui s'impose : elle envoie le très charmant Edward Wotton porter à James des chiens de chasse, des chevaux, et une proposition qu'il ne saura refuser : s'il pardonne aux rebelles exilés en Angleterre, promet de ne jamais s'allier contre Elizabeth (même avec sa mère) et accepte de ne pas se marier sans l'accord de sa marraine, il recevra une pension annuelle de 5 000 livres et la promesse officieuse de recevoir un jour le trône d'Angleterre. James VI accepte aussitôt, de tout cœur — sans prendre en compte une seule seconde l'opinion de son peuple vis-à-vis de ce qui ressemble étrangement à un protectorat anglais — et signe, le 31 juillet 1585, le traité de St Andrews. Il prend cependant vite conscience que la signature de ce traité risque d'être très impopulaire auprès de ses sujets, et dans un premier temps, la garde secrète.

Mais la victoire d'Elizabeth n'est pas totale tant qu'Arran continuera à abuser du pouvoir accordé par son roi. Il ne comprend rien à la diplomatie et les conflits

internes que le traité est censé régler continueront à s'envenimer tant qu'il sera en mesure de jeter de l'huile sur le feu. Même après avoir exilé des centaines d'opposants, il continue à se faire plus d'ennemis chaque jour. Désormais, pour échapper à un assassinat, il s'entoure en permanence d'une garde privée et n'entre ou ne sort plus que par des portes secondaires, que ce soit chez lui ou au palais d'Holyrood. Le 27 juillet, lors d'une rixe à la frontière anglo-écossaise, le fils du comte de Bedford, un grand noble anglais, est tué par un proche du comte d'Arran. Elizabeth en profite pour demander à James de désavouer son conseiller, s'il ne veut pas être considéré lui aussi complice du meurtre. James commence alors à se plaindre, et cherche à défendre son ami ; il craint de voir partir un autre de ses mentors, trois ans après l'exil d'Aubigny. Irritée par ce sentimentalisme incongru, Elizabeth décide, pour accélérer le processus, de renvoyer chez eux les rebelles écossais qu'elle avait recueillis. Tous unis par la haine d'un seul homme, et bientôt rejoints par 10 000 partisans de leur cause, ils marchent sur Stirling, où sont réfugiés Arran et le roi, et l'encerclent. Pris au piège, Arran réussit tout de même à fuir par la rivière. Il terminera sa course dix ans plus tard, assassiné par un neveu du comte de Morton, qui vengera ainsi la mort du chef du valeureux clan Douglas. Sa tête sera fichée au bout d'une pique à l'entrée du château de Thorthorwald, et son corps jeté aux chiens et aux porcs.

De son côté, James VI se retrouve très exactement dans la même situation que lors du Ruthven Raid, trois ans plus tôt, mais il a mûri entre-temps, et quand les seigneurs rebelles se présentent devant lui, il reste digne et, se tournant vers le nouveau comte de Bothwell (neveu du précédent), lui demande : « Qui t'a poussé à prendre les armes contre moi ? T'ai-je jamais fait du tort ? T'ai-je jamais offensé ? J'espère que ta



colère retombera et que tu te comporteras en bon vassal, ou tu finiras mal. » Face à une telle preuve de courage, et pour montrer que leur rancœur n'était pas tournée contre lui, les seigneurs rebelles s'agenouillent et prêtent serment d'allégeance.

De son côté, après neuf mois de négociations sans effet, Mary sent que sa situation est désespérée ; elle supplie Gray d'intercéder en sa faveur à la cour d'Elizabeth, mais il n'en fait rien, à la demande expresse de James VI. En mars 1585, le roi d'Écosse écrit une lettre froide et directe à sa mère, la dernière qu'il lui écrira jamais, lui annonçant que les négociations pour son retour sur le trône d'Écosse sont définitivement rompues. Au même moment, Patrick Gray cesse finalement de jouer la comédie, et Mary s'effondre en découvrant que pendant tout ce temps, il l'a trompée, trahie, est allé chuchoter tous ses secrets à l'oreille de ses pires ennemis... En dernier recours, la pauvre prisonnière écrit à Elizabeth et demande une rencontre. Une seule, pour régler leurs contentieux. Mais Elizabeth aussi a déjà oublié qu'à une époque lointaine, Mary a été plus qu'un fardeau, plus qu'une simple pensée sombre dans un coin de son esprit.

Elle a beau considérer toutes les options possibles, l'ancienne reine d'Écosse, qui vient de fêter ses quarante-deux ans, ne voit plus la moindre solution diplomatique à son problème. Si elle veut sortir de prison un jour, et retrouver un trône, il faudra qu'elle le fasse par la violence.

VI. L'IMPASSE DIPLOMATIQUE AVEC L'ESPAGNE

L'année 1584 a véritablement marqué la fin d'une époque. Malgré tout leurs efforts, Philippe et Elizabeth ne peuvent plus

feindre de croire à la courtoisie de leurs rapports, et bien qu'aucune guerre n'ait encore été déclarée entre les deux royaumes, elle est devenue inévitable.

Car le problème des Pays-Bas est insoluble. Elizabeth a essayé d'organiser des négociations entre les deux camps, pour que l'Espagne ait une dette envers elle, mais aucun des deux partis n'a été capable de la moindre concession, et la guerre continue de plus belle. Or cette guerre a autant de bons que de mauvais côtés pour l'Angleterre. D'une part, elle occupe Philippe : elle lui coûte énormément d'argent, énormément d'hommes, et l'intranquillité d'esprit qu'elle lui impose l'empêche de se tourner vers l'Angleterre, où il souhaite aussi éradiquer l'hérésie. Mais d'un autre côté, elle oblige aussi le roi d'Espagne à poster des milliers de soldats à quelques centaines de kilomètres seulement de Londres, et s'il finit par obtenir la victoire, il n'aura aucun effort à faire pour tourner toute sa force de frappe contre le royaume d'Elizabeth. C'est pourquoi, malgré le déplaisir qu'elle éprouve à aider des rebelles contre leur souverain, et malgré la colère qu'elle risque de causer à Philippe, la reine d'Angleterre est obligée de s'engager dans la guerre, pour expulser l'Espagne de cette partie du continent, ou tout au moins faire durer le conflit aussi longtemps que possible. Elle envoie donc de l'argent, et laisse partir tous les volontaires anglais qui souhaitent rejoindre les cent gentilhommes et trois cents fantassins qui, sous le commandement de Henry Norris, avaient accompagné le duc d'Alençon.

Les États Généraux, qui gouvernent tant bien que mal depuis la mort de Guillaume d'Orange, cherchent désespérément à signer une alliance militaire, soit avec l'Angleterre, soit avec la France. Elizabeth, au départ, refuse, car elle craint d'investir de grosses sommes d'argent, mais Walsingham



réussit finalement à la convaincre qu'il est de toute première importance d'empêcher l'Espagne de vaincre, ce qu'elle fait sans discontinuer depuis l'arrivée du duc de Parme. Elizabeth accepte donc l'idée d'une intervention armée, à condition que la France joigne ses efforts à l'entreprise et que les deux pays viennent ensemble en aide aux rebelles, comme ils l'avaient fait du temps d'Alençon. Elle envoie donc Edward Stafford à Paris, pour qu'il porte au roi de France ses armes de chevalier de l'Ordre de la Jarretière, et pour lui rappeler les termes de l'alliance signée à Blois entre les deux pays. Mais Henri III n'est pas en mesure d'aider qui que ce soit, car en France aussi, tout va mal.

Henri III n'a aucun enfant et il est clair qu'il n'en aura jamais. Maintenant que son dernier frère est mort de la tuberculose, la lignée des Valois est presque éteinte. Mais le plus grave pour la paix du royaume est que la loi salique désigne le protestant Henri de Navarre comme héritier du trône. Pour la ligue catholique, c'est inadmissible. Les Guise décident de lui opposer son oncle, le cardinal de Bourbon, et obtiennent le soutien de Philippe II en signant avec lui le traité de Joinville le 31 décembre 1584, qui fait planer sur toute l'Europe la crainte d'un protectorat espagnol en France qui donnerait tout pouvoir aux Habsbourg. Forts de cette alliance, les Guise déclenchent le 23 mars 1585 une nouvelle guerre civile en prenant Châlons-sur-Marne. Henri III, qui a plus à cœur de protéger sa vie que l'équilibre des puissances sur le continent, accepte de se réconcilier avec les Guise sous l'impulsion de sa mère, qui ne peut supporter Navarre.

Le 10 juillet, l'édit de tolérance est révoqué et les protestants déclarés hors-la-loi. Le 9 septembre, le nouveau pape Sixte V exclue Navarre de la succession à cause de sa religion. Le futur Henri IV est obligé d'entrer

en guerre contre le roi de France et contre la Sainte Ligue. Quand Elizabeth est à nouveau approchée par des Huguenots en mal de soutien, elle écrit à Henri III une lettre insolente dans laquelle elle se moque de lui pour avoir ainsi courbé l'échine face aux Guise, ses sujets ; puis elle fait parvenir à Navarre 30 000 couronnes destinées à engager des lansquenets.

En effet, la reine d'Angleterre est plus que mécontente de la tournure qu'ont pris les événements. Elle ne peut pas compter sur la France pour la soutenir dans son intervention aux Pays-Bas, et doit même envisager la possibilité que la France, aux mains de la Ligue, se tourne elle aussi contre son royaume hérétique.

Il devient de plus en plus difficile de décider si une intervention aux Pays-Bas est réellement souhaitable. En mai et juin 1585, le débat fait rage au Conseil privé entre les militaristes menés par Walsingham et Leicester, qui souhaitent envoyer une véritable armée au secours des provinces unies, et les prudents, menés par Burghley, qui pensent que l'argent serait mieux dépensé à préparer la défense du pays. Ce sont finalement les Espagnols eux-mêmes qui finissent par convaincre les Anglais d'intervenir. À l'été 1585, Parme a repris toutes les grandes villes fortifiées du pays, et s'apprête à assiéger le port d'Anvers, dont le commerce anglais est entièrement dépendant (puisque la bourse de Londres est encore en cours de construction) ; de plus, Philippe fait une grave erreur, lorsqu'il déclare que tous les navires rebelles mouillant dans des ports espagnols doivent être confisqués, et qu'il range dans cette catégorie les navires anglais. Aussitôt, Elizabeth fait confisquer les navires espagnols accostés dans des ports anglais, et décide d'intervenir aux Pays-Bas. La guerre entre l'Espagne et l'Angleterre est sur le point d'éclater.



CHAPITRE 12 LE DERNIER COMPLIT

10 AOÛT 1585 — 3 MARS 1587

« MON CHER FRÈRE, JE VEUX QUE VOUS SACHIEZ QUELLE
EXTRÊME DOULEUR A SUBMERGÉ MON ÂME LORSQUE J'AI APPRIS
LE MALHEUREUX ACCIDENT QUI VIENT DE SE PRODUIRE. »

ELIZABETH I^{ère} À JAMES VI, 23 FÉVRIER 1587

C Aussitôt, Elizabeth et Burghley commencent à négocier avec les Etats Généraux, à contrecœur. C'est la première fois qu'Elizabeth intervient dans un conflit international, et ses exigences sont nombreuses : tout d'abord, elle refuse que la moindre souveraineté lui soit accordée sur les Pays-Bas, car elle ne craint rien autant que d'avoir l'air d'envahir un territoire espagnol. Ensuite, elle veut que les Etats Généraux confient à l'Angleterre plusieurs villes otages, avec lesquelles elle pourra faire pression sur eux, s'il leur venait l'idée de ne pas rembourser la totalité des frais investis pour leur libération. Pendant ce temps, Anvers faiblit peu à peu, et les Etats Généraux sont finalement forcés d'accepter les conditions d'Elizabeth. Le 10 août 1585, alors qu'elle est en *progress* au château de Nonsuch, elle signe avec les diplomates hollandais un traité, dans lequel elle promet

d'envoyer sur le continent 5 000 fantassins et 1 000 cavaliers pour repousser l'envahisseur espagnol. Dans la foulée, elle envoie un premier contingent de troupes.

I. L'INTERVENTION ANGLAISE AUX PAYS-BAS

Puis, avant même d'avoir décidé de qui mènera l'opération, elle fait publier dans toute l'Europe une *Déclaration des causes qui ont poussé la reine d'Angleterre à aider à la défense du peuple affligé et opprimé des Pays-Bas*, certainement rédigée par Walsingham lui-même. Les risques que l'Angleterre court à mener cette guerre sont connus de tous, mais il est utile de montrer aux grandes puissances qu'il existe sur le plan diplomatique bien d'autres manières d'interpréter l'intervention que la simple raison religieuse.

Pourtant, en Angleterre, l'intervention aux Pays-Bas devient rapidement la grande cause des puritains, dont le dessein à demi secret est de rendre inévitable le conflit avec l'Espagne. Pour mener la campagne, Walsingham propose à Elizabeth Robert Dudley, le comte de Leicester, proche de l'Espagne dans sa jeunesse mais devenu avec l'âge un puritain convaincu. Il argumente que le comte, connu pour être très proche de la reine, en tirera une grande légitimité, et Leicester lui-même s'efforce d'obtenir le consentement d'Elizabeth. Mais la reine, qui est de plus en plus hésitante à mesure qu'elle vieillit, se trouve face à un lourd dilemme. Leicester rêve de prouver sa valeur, et obtient d'ailleurs le soutien des autres conseillers, et elle-même serait heureuse de le voir couvert de gloire, mais elle sait aussi que malgré ses qualités de jouteur, il n'a aucune expérience militaire, et elle craint non seulement de le voir échouer, mais aussi de souffrir qu'il soit tué lors d'une bataille. Quelques jours après avoir donné son accord une première fois, elle annule tout. Un livre vient d'être publié, *Leicester's Commonwealth*, dans lequel l'auteur expose toutes les raisons que la reine a de se méfier de son courtisan : les morts énigmatiques de sa première épouse et du précédent mari de la seconde ; ses étranges virements de bord politiques ; ses relations suspectes avec l'Espagne, dans sa jeunesse ; et enfin, le flou qui entoure l'origine de sa grande richesse. Elizabeth hésite toujours plus, rien ne se passe, et il faut toute la fermeté dont sont capables de faire preuve les membres du Conseil pour qu'elle accepte finalement de laisser partir son amour de jeunesse. Mais ce n'est pas parce qu'elle l'autorise à aller aux Pays-Bas qu'une fois là-bas, il pourra se permettre toutes les improvisations : Elizabeth lui interdit d'attaquer les Espagnols. Il doit se contenter d'une position défensive, il ne doit tenter aucune action qui risque de lui coûter trop d'hommes, car chaque

soldat est précieux. En aucun cas il ne doit se mêler de politique intérieure. Puis elle parachève sa liste de consignes en lui interdisant tout simplement de prendre la moindre décision stratégique sans l'accord de Londres ! Henry Norris, qui commandait jusqu'ici les troupes anglaises aux Pays-Bas, est effondré quand il apprend l'identité de son nouveau supérieur et les ordres qu'il a reçus. La reine vient tout simplement de leur interdire de gagner cette guerre. Pour ne rien arranger, elle continue à retenir Leicester, dont elle a du mal à se séparer, et tandis que les adieux s'éternisent, Anvers tombe. Le duc de Parme donne alors cinq ans aux habitants pour se convertir ou quitter le pays.

II. MARY STUART CONTRE LES ESPIONS

La situation internationale est maintenant très tendue, et tous savent que très bientôt, Philippe II sera obligé d'attaquer l'Angleterre. Et sa plus importante alliée à l'intérieur du royaume, c'est Mary Stuart, qui réunit autour de sa cause tous les catholiques de l'île et les ambassadeurs de nombreuses puissances du continent, dont la France. L'ambassadeur de Henri III, Castelnau de la Mauvissière, qui a trempé dans tous les complots contre Elizabeth de ces dernières années, a finalement reçu comme consigne du roi de ne plus se compromettre pour Mary. Pourtant il est remplacé, fin 1585, par Claude de l'Aubespine de Châteauneuf, un fervent sympathisant de la « reine d'Ecosse ». Aussitôt, Mary lui envoie des consignes claires : il doit se méfier de ses secrétaires, car c'est celui de Castelnau qui a livré leur correspondance à leurs ennemis, leur permettant de découvrir le complot de Throckmorton ; l'encre sympathique est désormais d'usage trop banal et donc trop facilement découverte.



- Amyas Paulet -

S'il veut lui passer des messages secrets, il doit prendre un livre, le marquer d'un ruban vert, et disséminer les informations toutes les quatre pages.

Mais ces précautions ne seront pas utiles. Walsingham, qui craint avec raison que la guerre imminente contre l'Espagne ne précipite de nombreux complots à l'encontre d'Elizabeth, a décidé dès le mois de mai, d'isoler Mary. Il l'a placée sous la garde d'Amyas Paulet, un proche ami du Secrétaire d'Etat, puritain fervent et implacable, avec de strictes consignes : si une correspondance lui paraît suspecte, elle ne passe pas. Aucun de ses propres serviteurs n'est autorisé à adresser la parole aux serviteurs de Mary, qui n'ont d'ailleurs plus le droit de sortir du château. Les cochers et les lavandières, qui sont les seuls à faire régulièrement aller et retour entre le château et l'extérieur, doivent être surveillés

AMYAS PAULET

Grâce : Stoïcisme
Provvidence : Brebis égarée
Bienveillance 7

SAVOIR : (D8)

Mémoriser 3	Comptabilité 2
Droit 1	Français 4
Intendance 2	Latin 1
Lire / Écriture 3	Stratégie 3
Théologie 3	

SENSIBILITÉ : (D10)

Perception 4	Évaluation 2
Orientation 2	Perspicacité 4
Pistage 2	

ENTREAGENT : (D6)

Charme 2	Commander 3
Discrétion 2	Éloquence 1
Étiquette 2	Intimidation 4
Pose 1	

PUISSANCE : (D10)

Bonus dégâts 1
Pièces d'armure lourdes 7
Effort 4 Lutte 2

COMPLEXION : (D8)

Endurance 3

ADRESSE : (D6)

Actions/tour 2	Course 2
Initiative 2	Archerie 2
Arquebusade 1	Équitation 1
Escrime 1	Esquive 2
Lancer 2	Se cacher 2

de très près. Mais Paulet ne se contente pas de suivre les ordres ; comme John Knox en son temps, il considère comme irréligieux le talent de Mary pour charmer son entourage, et parce qu'il a une très mauvaise opinion de sa prisonnière, il n'hésite jamais lorsqu'il s'agit de rendre son séjour plus misérable. Ne trouvant nulle part dans ses



consignes de référence au dais que la reine d'Ecosse fait pendre au-dessus de son siège, il décide de le faire retirer, au cas où, ce qui meurtrit profondément la captive. Toute correspondance est interdite, excepté avec l'ambassadeur de France, mais Paulet ouvre toutes les lettres, les lit, et décide s'il lui paraît judicieux que Mary les reçoive. Mais malgré ces conditions d'enfermement, les comploteurs de toute sorte restent très actifs, et les lettres censées tenir Mary au courant des affaires en cours s'amoncellent à l'ambassade de France en attendant qu'un nouveau moyen de les faire passer secrètement soit trouvé. Pour Walsingham, ce n'est pas un résultat satisfaisant, car la crainte qu'il avait lors de la rédaction du Pacte d'Association se trouve parfaitement justifiée. Même quand Mary n'est au courant de rien, sa présence en Angleterre, sa popularité auprès des catholiques anglais et sa prétention au trône d'Angleterre, rendent de nombreux complots possibles. S'il veut y mettre un terme, il doit obtenir la mort de Mary, et pour ça, il doit prouver sa complicité dans une tentative de meurtre contre Elizabeth.

Mais comment permettre aux alliés de Mary de la joindre sans donner l'impression de baisser sa garde à dessein ? C'est Thomas Morgan lui-même, l'ambassadeur de Mary à Paris, qui leur offre la solution sur un plateau d'argent. À la suite du complot de Throckmorton, Elizabeth avait exigé que Morgan soit extradé à Londres pour être jugé, mais Henri III s'était contenté de l'envoyer à la Bastille. Quelques mois plus tard, les Guise étant de nouveau très puissants à la cour, Morgan a été relâché, et s'est immédiatement remis au travail. Sa mission prioritaire : trouver un moyen d'entrer à nouveau en contact avec Mary, que sa famille est prête à soutenir. Il engage Gilbert Gifford, un prêtre anglais intelligent et cultivé issu du séminaire de Reims,

et lui confie plusieurs lettres à destination de sa maîtresse. Mais Gifford se fait prendre dès son arrivée, et est immédiatement mené chez Walsingham, où on l'enferme quelques jours. Là, il sympathise avec son compagnon d'infortune, qui est en fait Thomas Phelippes, le principal décodeur du service d'espionnage de Walsingham ; il a pour mission de dresser un portrait psychologique de son interlocuteur en vue de son interrogation par Walsingham lui-même. Quand vient finalement l'heure de la confrontation, la qualité des informations glanées et l'incroyable force de persuasion du Secrétaire d'Etat suffisent à retourner Gifford qui, séduit par l'univers de l'espionnage dont lui a parlé Phelippes, accepte contre rémunération de faire en sorte que toute la correspondance de Mary passe par les espions de Sa Majesté. Il ne reste plus qu'à trouver le parfait itinéraire pour les lettres. C'est à nouveau Phelippes qui trouve la solution : puisque Mary se plaint constamment de ses conditions de détention à Tutbury, elle est transférée à Chartley, toujours sous la garde d'Amyas Paulet. Là, elle rencontre Phelippes, qui passe quelques jours avec elle, obtient sa confiance, et après de fausses recherches, monte un plan. Mary va payer Gilbert Curle, le brasseur qui livre la bière à Chartley, pour qu'il cache dans ses tonneaux des tubes étanches contenant les dépêches que lui apportera Gifford. Claude Nau, le secrétaire de Mary, s'arrangera pour les récupérer et les amener à sa maîtresse. Aux yeux des conspirateurs, c'est une excellente idée, mais ils ignorent que le brasseur est aussi payé par les hommes de Walsingham. Quand Curle reçoit des lettres à faire passer à Mary, il commence par les donner à Paulet, qui les envoie chez Walsingham. Là, Thomas Phelippes les décode et les recopie, puis les envoie à Arthur Grégory qui les referme et les scelle en falsifiant le cachet de l'envoyeur. Enfin, elles sont rendues au bras-



seur qui les fait entrer dans la maison, où Nau les extrait des tonneaux et les transmet à Mary, qui n'a aucune idée de tout le chemin parcouru par la missive. Une lettre met ainsi deux mois pour parcourir la distance qui sépare Mary en Angleterre de Thomas Morgan en France, ce qui est long, mais absolument pas suspect.

Le 16 janvier 1586, Mary, folle de joie, reçoit sa première lettre secrète en un an. C'est un vieux message de Thomas Morgan qui lui recommande les services de Gilbert Gifford... Aussitôt, elle se met à écrire à tous ses alliés. Dans les semaines qui suivent, des dizaines de dépêches entrent et sortent. Phelippes et Gregory passent des journées et des nuits entières à filtrer la correspondance des comploteurs. Parmi eux, le duc de Guise, l'ancien ambassadeur espagnol Mendoza et même Philippe II lui-même ! La ruse de Walsingham a marché : tous communiquent désormais sans la moindre retenue. Il ne reste plus qu'à attendre que Mary se laisse entraîner dans un complot d'envergure, et l'affaire sera réglée.

III. LA DÉFAITE PURITAINE AU CONSEIL

Entre-temps, le comte de Leicester a enfin mis pied aux Pays-Bas. Son débarquement à Flessingue, en décembre 1585, avec cinquante navires, cent gardes du corps, quatre-vingts lords et cent aumôniers, cuisiniers et autres musiciens, a été considéré comme une libération par des Etats Généraux exsangues. Sur la route de La Haye, ils ont construit pour lui des arcs de triomphe, ont fait réciter des poèmes pieux ou chevaleresques. Puis arrivés dans la capitale, ils lui ont proposé ce qu'Elizabeth lui avait ordonné de refuser : le titre de « Gouverneur et Capitaine Général des

Provinces Unies ». Leicester hésite quelque temps. Il a besoin d'une grande reconnaissance ici pour garder son influence à Londres, où ses adversaires à la cour profitent certainement de son absence pour lui faire du tort. De plus, il est convaincu que les ordres d'Elizabeth sont irréalistes, et qu'il doit se montrer le plus actif possible s'il compte sauver les Pays-Bas de l'envahisseur espagnol. Il finit donc par accepter le titre qui lui est offert, en désaccord total avec toutes ses consignes, et retient le messager chargé de rapporter à la reine la situation sur place.

Malheureusement, Elizabeth l'apprend indirectement et entre dans une rage folle : son courtisan favori, son plus proche ami, l'a trahie et humiliée devant l'Europe entière. Ce titre de gouverneur enlève toute crédibilité à la déclaration qu'elle a fait publier et qui promet que l'Angleterre n'a pas monté une force d'invasion mais de libération. Il était déjà difficile de justifier l'entreprise diplomatiquement ; c'est désormais impossible. Elizabeth pourrait difficilement regarder l'attitude de Leicester d'un plus mauvais œil, et pourtant, un pamphlet publié à cette époque réussit à décupler sa colère : l'épouse du comte serait sur le point de prendre la mer en direction de La Haye, où son mari monterait une cour plus grande et plus belle que celle d'Angleterre. C'en est trop pour l'ego de la reine. Elle écrit à Leicester une lettre incendiaire, dans un style royal pompeux en parfait contraste avec le ton familier qu'elle emploie habituellement pour correspondre avec son favori. Dedans, elle exige que sa nomination soit révoquée au plus vite.

Le moment est pourtant malvenu pour Leicester de tomber en disgrâce : à son arrivée, l'armée de 6 000 hommes qui était censée l'attendre avait déjà été réduite de moitié par des escarmouches, des maladies et de nombreuses désertions. C'est



que le système anglais ne s'est pas tellement amélioré depuis le siège de Leith : les capitaines qui accompagnent le *Lord Lieutenant* sont presque tous des courtisans venus se couvrir de gloire et d'or. Beaucoup se contentent d'empocher la paie de leurs hommes, l'argent destiné aux alliés, et toutes les richesses qui passent à leur portée, et dès qu'ils considèrent qu'ils en ont amassé assez, ils désertent et rentrent à Londres en héros. Les soldats, non payés, quittent les rangs de l'armée, d'autant que ce sont tous des conscrits qui ont rarement été choisis pour leurs qualités militaires (les *Justices of the Peace*, chargé d'enrôler les soldats, profitent de cette mission pour se débarrasser de leurs adversaires politiques et pour s'enrichir en permettant, à ceux qui ont les moyens, de payer pour échapper à la guerre). Les hommes sont donc peu nombreux, peu entraînés, et pas toujours en condition de combattre. Leicester a besoin de 2 000 hommes en renfort au plus vite, mais n'est malheureusement pas en position de faire une telle demande à Elizabeth. Avec l'aide des Etats Généraux, qui argumentent que les caprices de la reine servent la cause des Espagnols, il négocie pour pouvoir garder son titre et recevoir ses renforts. Le Conseil privé est de son côté, et tente de faire pression sur Elizabeth, mais il leur faut en tout presque six mois pour qu'elle accepte. Et quand Leicester accueille enfin ses nouvelles troupes, l'ampleur de sa mission lui fait froid dans le dos : il doit maintenant vaincre le duc de Parme.

Henry Norris a obtenu quelques victoires pendant que son supérieur négociait, mais chaque bataille est difficile et les succès souvent mitigés. Après une grande bataille lors de laquelle s'affrontaient 3 000 Anglais et 3 000 Espagnols, sous la pluie, dans la boue, leurs armes à feu inutilisables, les protestants avaient réussi à prendre la ville de Grave. L'euphorie était générale et tous se croyaient déjà invincibles, mais quand



- Robert Devereux, comte d'Essex -

Parme est venu lui-même reprendre la ville, elle est tombée presque immédiatement. Leicester, déçu et mauvais perdant, a fait pendre le défenseur de la ville. Même une fois les renforts arrivés, la situation reste difficile pour Norris : en deux jours, 500 d'entre eux désertent. Les vétérans détruisent le moral des nouvelles recrues, qui en une semaine, selon les dires de leurs supérieurs, deviennent aussi livides et dynamiques que des cadavres. De plus, Elizabeth et le Conseil calculent à la livre près la somme nécessaire pour payer l'armée et les frais principaux, mais quand l'argent arrive, ce sont les officiers qui se partagent le tout. La première décision de Leicester en arrivant sur le continent a été d'augmenter son salaire de 6 à 10 livres par jour. De plus, les marchands hollandais profitent de la dépendance des Etats Généraux pour augmenter leurs prix. Les Etats Généraux se ruinent peu à peu, et engloutissent l'argent prêté par l'Angleterre, qui commence à craindre de subir le même sort.



10 AOÛT 1585
AU
3 MARS 1587

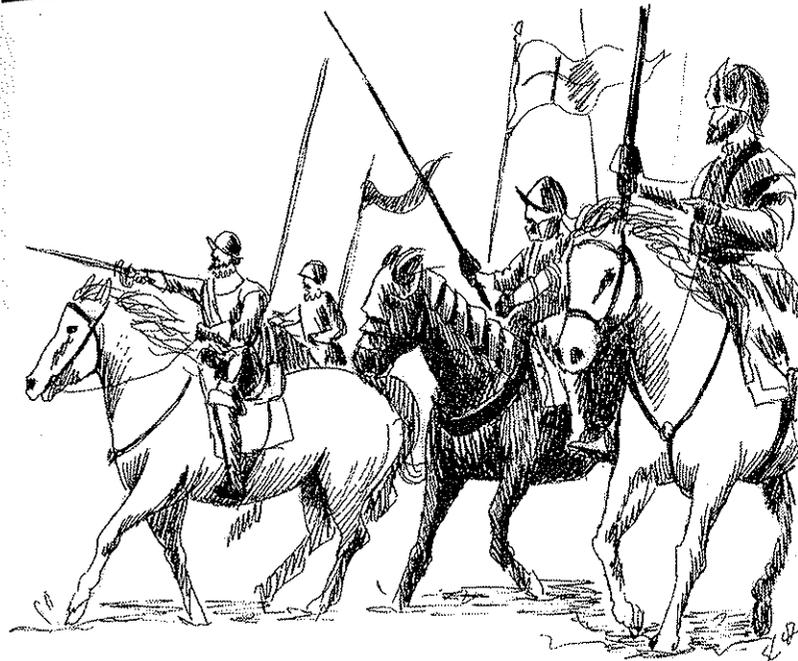


10 AOÛT 1585
AU
3 MARS 1587

Leicester, qui commence à comprendre que sa campagne est vouée à l'échec, décide de faire jouer son influence pour soulever des chevaliers. A l'arrivée, il réussit à en obtenir 750, venus de plus de 200 comtés différents. La plupart sont de jeunes hommes avides de gloire et de bataille, comme le célèbre Philip Sydney et le jeune comte d'Essex, fils d'adoption de Leicester, ce qui n'est pas pour plaire à Elizabeth. Mais elle a tort, car si les fantassins désertent quand la paie tarde à venir, les jeunes aventuriers qui entourent bientôt Leicester ne rêvent eux que de victoire, et leur bravoure au combat est telle qu'ils font mentir les traités de guerre qui vantent la cavalerie légère comme bien supérieure à la vieille cavalerie lourde de l'époque médiévale. En escaladant les remparts, Sydney et quelques hommes ouvrent les portes d'Axel à l'armée anglaise. A eux seuls, les chevaliers volontaires emportent plusieurs victoires. Arrivés en, vue de Zutphen, Norris et Stanley, son plus courageux capitaine, décident d'attaquer un convoi de vivres en route vers la ville. Ils prennent avec eux 200 cavaliers légers, 300 piquiers, et sont aussi accompagnés de 50 chevaliers volontaires, dont Essex et Sydney. Dissimulés dans la brume de l'aube, ils tendent une embuscade au convoi, mais quand le brouillard se lève, ils découvrent un convoi immense, défendu par 600 cavaliers et 2 500 fantassins ! Mais il est trop tard pour reculer. Les chevaliers se jettent dans la mêlée et déciment les rangs adverses, à coup d'épée, de hache et de lance. 200 espagnols tombent, contre seulement 60 anglais, mais le convoi réussit tout de même à rejoindre la ville. Malgré l'échec de la mission, Leicester décide de récompenser la bravoure des soldats en adoubant Essex et onze de ses compagnons. Mais Philip Sydney n'est pas parmi eux : le chevalier parfait, courtisan, soldat et poète célèbre, est blessé à la jambe... La fièvre finira par l'emporter quelques jours plus

tard. Ce symbole vibrant de la Renaissance anglaise reçoit des funérailles à St Paul, et un deuil national est décrété en son honneur, tandis que de son côté, Leicester s'embourbe dans une guerre sans fin qu'il n'a aucune chance de gagner. Dans ce pays entièrement plat, les 208 villes fortifiées sont les seuls points stratégiques. Le conflit continuera tant que l'un des deux camps ne les aura pas toutes conquises, et chacune prend plusieurs semaines à prendre, à perdre et à reprendre. Parme était jusqu'ici en bonne voie, et il lui est arrivé de penser que sa mission était presque remplie, mais depuis quelque temps, il ne reçoit plus beaucoup d'argent du roi, qui économise pour réunir une armée gigantesque, destinée à envahir l'Angleterre. Les batailles se font moins fréquentes, plus courtes, moins décisives, et bientôt, c'est la paralysie. Le dernier morceau de bravoure a lieu le 6 octobre, onze jours avant la mort de Sydney, dans un petit fort devant Zutphen. Stanley, à la tête de son régiment d'Irlandais, s'est élancé seul dans une brèche du rempart, et ses hommes effarés le voient pendant plusieurs minutes affronter la nuée de soldats qui l'entourent. Une fois sa lance cassée, il continue à combattre avec le manche, puis sort son épée, et dix cadavres jonchent déjà le sol quand ses hommes galvanisés par le spectacle, le rejoignent enfin.

Elizabeth est très mécontente de la situation dans laquelle ses conseillers puritains l'ont mise. Alors que la guerre aux Pays-Bas est en train de tourner au fiasco diplomatique, économique et populaire, le moral de la nation et les finances du royaume sont sauvés du gouffre par le retour de Francis Drake, proche de son favori catholique Christopher Hatton. Parti en septembre 1585 avec trente navires et 2 300 hommes, il rentre le 21 juin 1586, après avoir pillé les Canaries, St Domingue, La Havane, la Floride et bien d'autres colonies espagno-



les. Son butin s'élève à la somme astronomique de 500 000 ducats. Lord Burghley profite alors de l'absence de Leicester pour renforcer le parti modéré au Conseil, en montrant à la reine qu'elle n'a pas su s'entourer. Les puritains de son Conseil l'ont mal conseillée, ils l'ont trompée et attirée dans une guerre qui ne peut lui apporter que grand malheur. Il est donc nécessaire de faire entrer au Conseil privé des modérés qui auront à cœur de s'opposer aux rêves militaristes des extrémistes religieux. Il lui propose trois de ses alliés, Buckhurst, Cobham et surtout John Whitgift, l'archevêque de Canterbury, qu'Elizabeth apprécie beaucoup. Après avoir mis Grindal en disgrâce lors de l'affaire des Prophéties, elle est restée pendant quelques années la seule tête de l'Eglise anglicane. Mais à la mort de Grindal en 1583, elle a dû choisir un nouvel

archevêque, et au lieu de refaire la même erreur, a offert le poste à Whitgift, anti-puritan convaincu et pragmatique, archétype de l'anglican tel qu'en rêve Elizabeth. De 1583 à 1586, il s'est battu pour le conformisme religieux, car il fait partie de cette poignée d'humanistes qui croient comme Elizabeth en l'existence d'une via media. Une Eglise nationale au contenu spirituel faible, qui ne demande qu'une acceptation tacite de la part de la population et qui réunit catholiques et puritains au prêche, tout en les laissant exercer leurs croyances profondes en privé. Une Eglise, au fond, qui n'a d'autre rôle que d'empêcher chaque camp de publier le conflit. Au vu de l'équilibre des pouvoirs en Angleterre à l'époque, ces modérés n'ont rien à craindre du parti papiste presque inexistant, mais ils doivent quotidiennement s'opposer à l'hégémoni-



que parti puritain. En acceptant l'arrivée de ces trois hommes au Conseil, Elizabeth confirme sa propre position de modérée, tout en envoyant un message agressif et clair à ceux qui ont mis le royaume en danger. Car les espions en France, en Espagne, et au chevet de Mary sont tous unanimes : l'Espagne s'apprête officiellement à envahir l'Angleterre, et les alliés de l'ancienne reine d'Ecosse attendent patiemment l'occasion d'assassiner Elizabeth pour mettre la machination en marche.

IV. LA CONSPIRATION

BABINGTON

Mais tous ne portent pas le même regard qu'Elizabeth sur la situation diplomatique. Tandis qu'elle s'évertue à conserver le statu quo, Walsingham sème dans toute l'Europe des agents provocateurs. Il rêve d'un véritable complot d'envergure contre l'Angleterre, qui convaincrait la reine de prendre des mesures drastiques contre les catholiques en général et contre Mary Stuart en particulier. C'est pourquoi Gilbert Gifford, le jeune espion envoyé par Morgan et qui travaille désormais pour le compte de Walsingham, est à ce moment à la recherche de complices, pour un grand projet visant à libérer Mary, assassiner Elizabeth, et soutenir le soulèvement des catholiques anglais par une invasion étrangère. Bien entendu, Elizabeth elle-même n'est pas du tout au courant que Walsingham pousse le zèle jusqu'à inciter leurs ennemis à organiser des attentats contre elle. Il se contentera de lui montrer les résultats s'ils sont positifs, et cachera ses agissements le mieux possible si jamais la situation glisse hors de son contrôle et dégénère.

L'un des hommes approchés par Gifford est le prêtre français Jean Ballard, qui a déjà été arrêté une fois en Angleterre et avait

réussi à s'échapper. Partout où il va, il se vante d'avoir reçu la bénédiction du pape pour assassiner Elizabeth. Accompagné du catholique anglais Bernard Maude, il arpente le continent à la recherche d'alliés puissants. Les deux hommes voyagent à Rouen, puis à Paris, où ils font part de leur projet à Mendoza, qui est comme d'habitude plus qu'enthousiaste. Mais une fois n'est pas coutume, ils réussissent aussi à convaincre Philippe II le Prudent que les quatre hommes censés tuer la reine d'Angleterre réussiraient, et qu'avec l'armée anglaise dépeçée aux Pays-Bas, la saison est propice à une invasion de l'archipel hérétique.

Le 22 mai 1586, Ballard et Maude sont de retour en Angleterre. Un soir, dans une taverne où les catholiques ont l'habitude de se réunir, ils attirent l'attention d'Anthony Babington, un catholique de 25 ans, très riche, et impatient de servir sa foi. Page du comte de Shrewsbury quand il était jeune garçon, il a un souvenir glorieux des quelques fois où il a passé des lettres secrètes à Mary. Surtout, il appartient à cette nouvelle génération de catholiques trop jeunes pour avoir le moindre souvenir de Kirk'o'Field, Darnley et Bothwell, ou tout autre scandale de l'époque où Mary était reine. Abreuvés de la propagande éditée par le Vatican, ils considèrent l'ancienne reine d'Ecosse comme une pieuse martyre, enfermée par une reine hérétique, injuste et cruelle.

Grâce à son argent, il attire de nombreux partisans et fonde à Londres une petite société dédiée à la « libération du royaume de la vermine réformée ». Un mois plus tard, quand Ballard part avec Maude dans le nord de l'Angleterre, où la vieille religion est encore forte et la sédition plus fréquente, les conspirateurs sont déjà treize à avoir prêté serment à la cause. Nourris de chiffres très exagérés par des hommes de Walsingham, ils pensent, en plus de l'intervention espagnole, obtenir l'aide de 69 000 exilés anglais,

et d'une troupe française de 60 000 hommes menés par le duc de Guise. Morgan, très impressionné par l'état d'avancement du projet et par l'implication des conjurés, écrit à Mary pour lui parler de cet Anthony Babington, qui pourrait bien être le sauveur qu'elle attend depuis si longtemps.

Le 25 juin 1586, la reine d'Ecosse écrit donc à Babington pour le remercier de l'attention qu'il prête à son malheur, et pour en savoir plus sur ses agissements. Le jeune homme perd toute contenance et décrit en détail le plan. Il aurait sûrement été plus prudent si Ballard lui avait fait part de sa crainte que leur correspondance soit surveillée, mais le Français, par malchance, a préféré en parler d'abord à Gifford, qui s'est empressé de le rassurer. Dans sa lettre, Babington promet à Mary de venir la chercher lui-même à la tête d'une centaine de partisans, et annonce avoir déjà désigné les six hommes qui auront pour mission d'abattre Elizabeth. En lisant ce texte, Mary a conscience que si ces hommes sont découverts, elle sera indirectement coupable selon le texte du Pacte d'Association. Elle n'a donc pas grand-chose à perdre à accepter.

Mais la maladie et l'âge lui ont, au fond, retiré la volonté de régner. Le manque d'exercice, le stress, et l'enfermement font qu'elle souffre de nombreux maux, dont une forte arthrose dans les jambes qui l'empêche de marcher correctement, et des douleurs dans le dos qui la tiennent voûtée en permanence. Lorsque Babington lui fait part de son plan, elle retrouve de sa vigueur passée, et n'espère qu'une chose, sortir bientôt pour pouvoir profiter de ses dernières années à la campagne. Elizabeth n'a, en théorie, pas besoin de mourir. Mais les seuls qui s'inquiètent encore du sort de Mary sont ceux qui rêvent de la mettre sur le trône d'Angleterre, et celle-ci ne peut donc pas déceimment leur tourner le dos. Le 17 juillet, malgré les conseils de

son secrétaire Claude Nau, elle répond à Babington une lettre de plus de six pages, dans laquelle elle récapitule les sept étapes, dispense aux conjurés des conseils, propose un plan de secours, et leur rappelle que s'ils échouent, elle sera, dans le meilleur des cas, enfermée dans un trou perdu pour y pourrir jusqu'à sa mort. L'ancienne reine d'Ecosse a fait son choix : elle quittera bientôt sa prison, que ce soit pour monter sur le trône d'Elizabeth assassinée, ou pour mourir elle-même sur l'échafaud.

Quand la lettre de Mary arrive entre les mains de Phélippes, et qu'il décode le long texte recopié par Nau, il sait qu'il a entre les mains le document dont rêve Walsingham depuis des années. Dans le coin de sa copie, il dessine, à l'attention du Secrétaire d'Etat, une petite potence plus qu'éloquente.

Le 19 juillet, Walsingham lit à son tour la lettre, mais au lieu de faire immédiatement arrêter tous les conjurés, il décide de les laisser continuer. Il lui manque encore des informations vitales, comme l'identité exacte des six hommes désignés pour tuer la reine. Son falsificateur, Arthur Gregory, ajoute un post-scriptum dans lequel Mary explique qu'elle souhaiterait connaître le nom des six gentlemen qui lui rendent ce si grand service.

Le 29 juillet, Babington reçoit la lettre et la brûle, comme Mary le lui a demandé à l'intérieur. Sûrement s'apprête-t-il à y répondre quand, le 3 août, il reçoit un autre message, qui met soudainement en doute la sécurité de l'opération. Bernard Maude, l'homme qui suit Jean Ballard comme son ombre et l'a aidé à réunir les conjurés, a été arrêté il y a de cela des années pour avoir fait chanter son maître l'archevêque de York, et n'est en fait sorti de prison qu'après avoir accepté de devenir un espion. Mais il est trop tard pour reculer : « Nous avons prêté serment ; nous l'honorerons ou mourrons ! »



Une fois Maude découvert, il ne reste plus à Walsingham qu'à organiser l'arrestation des conspirateurs, en commençant par faire de la place dans les prisons, qui vont bientôt devoir accueillir de nombreux visiteurs. Parmi les trente-quatre prêtres et cinquante-six *recusants* emprisonnés, il sélectionne les plus fanatiques, les plus bornés, les moins éduqués, et les envoie à l'échafaud. Les pédagogues, les théologiens et les hommes de science sont épargnés.

Ballard et Babington sont réfugiés chez Pooley, un autre catholique dont Walsingham a su s'assurer les services. Encerclés par la police secrète, Ballard est pris mais Babington réussit à s'enfuir. Aux abois, il retrouve à la cathédrale St Paul d'autres conjurés, dont John Savage, qui en apprenant l'arrestation de Ballard, s'écrie qu'il faut assassiner Elizabeth sur-le-champ ! Babington acquiesce, et lui donne sa bourse, pour acheter des vêtements de cour. Il n'aura qu'à se présenter devant la reine le lendemain et l'abattre. Puis ils se séparent, et Babington est intercepté par le secrétaire du Conseil privé, qui lui donne un message de Walsingham. S'il reste près du Secrétaire, il pourra échapper à la milice de Londres envoyée aux trousses des conspirateurs. Il semblerait que Walsingham, impressionné par les qualités de Babington, souhaite s'en faire un allié. Il lui a d'ailleurs déjà proposé de changer de camp lors d'un entretien privé. Babington et son protecteur se cachent dans une taverne, mais quand le Secrétaire reçoit un message dont il ne révèle pas le contenu, Babington panique et prend à nouveau la fuite. Il retrouve des amis dans le bois de St John, au nord de Londres ; ils se maquillent le visage pour devenir méconnaissables, errent plusieurs jours dans la forêt, pour finalement se réfugier dans la maison d'une famille de *recusants*, où les autorités les découvrent peu après.

Gilbert Gifford fuit en France pour ne pas avoir à être libéré quand tous ses compagnons seront exécutés, et bien qu'il reçoive une pension de cent livres par an du gouvernement anglais, jamais les catholiques ne se douteront de sa trahison. Il ne profitera cependant pas longtemps de son argent et de sa liberté : arrêté dans une maison de passe près de Reims, il mourra en prison quelques années plus tard.

A Londres, l'annonce de l'arrestation des conspirateurs donne lieu à de grandes scènes de liesse populaire. Pendant toute la journée qui suit l'annonce, des cloches sonnent dans la capitale. Les apprentis, les artisans, les soldats devenus mendiants s'amusent derrière les joueurs de tambour et de pipeau, comme s'ils s'apprétaient à partir en guerre.

Quand Amyas Paulet propose à Mary une partie de chasse le 11 août 1586, elle est ravie de cette surprise. Elle choisit longuement sa robe, laisse dans sa chambre le crucifix qu'elle conserve dans les moments difficiles, et chevauche dans la lande avec bonheur. Mais soudain, des cavaliers qu'elle ne reconnaît pas apparaissent à l'horizon. Pendant une seconde, elle se prend à rêver qu'Elizabeth est morte et qu'on vient la libérer, mais le capitaine des cavaliers descend de cheval et déclare solennellement : « Ma reine s'étonne que vous ayez encore conspiré contre elle. » Mary comprend immédiatement que ses jeunes admirateurs ont échoué, et qu'elle va maintenant devoir payer de leur avoir accordé sa confiance.

Emmenée à Tixall, elle tente de résister, mais violemment menacée, elle finit par céder. Pendant deux semaines, elle attend dans sa nouvelle prison, pendant que Paulet et un envoyé de Londres fouillent méticuleusement ses appartements. Ils confisquent tout, et ne laisse plus à Mary que dix-



huit de ses trente-neuf serviteurs et l'argent pour les payer. Le 9 septembre cependant, Londres réclame que l'argent aussi lui soit confisqué, et Mary s'écrit alors à Amyas Paulet : « Il ne me reste désormais plus que mon sang royal et ma foi catholique. »

V. LA REINE À L'ÉCHAFAUD

Quand Elizabeth apprend de la bouche de Walsingham l'étendue du complot qui vient d'être découvert, il lui semble qu'elle n'a échappé à la mort que d'un cheveu. Son conseiller se garde bien de lui dire que pendant tout ce temps, il avait un œil sur les conjurés, et les laissait faire pour qu'ils finissent par impliquer Mary. Il se contente de lui présenter les détails du complot de Babington, la taille du réseau de conspirateurs impliqués, et la preuve que Mary était prête à la faire mourir. La colère d'Elizabeth est à la mesure de sa frayeur, et elle exige pour les coupables un châtiment plus terrible encore que celui habituellement réservé aux traîtres.

Mais les conjurés sont fiers de leur loyauté et de leur dévouement. Ils avouent tout aux deux commissions chargées de les juger, et le 20 septembre, marchent vers leur mort la tête haute. La popularité du gouvernement souffre alors de leur courage, et de la violence de la peine. Comme tous les traîtres, ils sont *hanged, drawn & quartered*, c'est à dire pendus jusqu'à être à demi-mort, puis vidés de leurs organes et démembrés. Pendant toute la durée de leur calvaire, Babington et les six compagnons exécutés avec lui le premier jour, récitent des poèmes, et la population venue assister à leur mort est en vérité choquée par le spectacle. Une émeute finit même par éclater dans la soirée, et le lendemain, on décide de simplement pendre les sept autres condamnés, l'émotion soulevée par la peine officielle étant dangereuse pour l'ordre.

Pour atténuer les effets du calvaire sur l'opinion publique, les conseillers chargés de la propagande font rapidement publier un compte-rendu de l'exécution, qui explique que la reine, dans sa grande clémence, a choisi en personne d'adoucir les souffrances du deuxième groupe de condamnés.

Mais une fois les assassins exécutés, il reste une dernière coupable, la plus difficile à condamner et la plus difficile à punir : Mary Stuart, ancienne reine d'Ecosse, et pour certains, légitime reine d'Angleterre. Elle-même sait que ses jours sont comptés, mais elle ne craint pas la mort ; désormais, elle rêve d'un martyre public qui la ferait entrer dans les annales et n'a peur que d'une chose, la mort secrète, finir empoisonnée ou poignardée dans sa chambre, loin des regards...

Heureusement, le 21 septembre, son souhait est exaucé : elle quitte Chartley Hall — alors que ses gens sont enfermés et les fenêtres gardées pour empêcher la moindre effusion — pour le château de Fotheringay, où elle sera jugée officiellement par une commission exceptionnelle. Au début, les conseillers d'Elizabeth voulaient qu'elle soit amenée à la Tour de Londres, mais après le complot auquel elle vient d'échapper, la reine craint la présence de Mary à Londres. D'autres palais sont proposés, aux environs de la capitale, mais Paulet n'est jamais satisfait de la sécurité, et c'est finalement le château de Fotheringay, à 120 kilomètres du siège du gouvernement, qui est choisi. Arrivée à Fotheringay, on l'enferme dans une petite pièce, les grandes chambres étant réservées aux gentlemen qui vont venir la juger.

Mais si le 8 octobre, les vingt-quatre juges sont désignés, il reste encore un problème de taille. Comment justifier qu'un tribunal anglais juge une reine étrangère ? La plus importante règle de la Common Law est



qu'un accusé ne peut être jugé que par ses pairs ; or la seule personne qui soit l'égale de Mary en Angleterre est Elizabeth elle-même, mais elle ne saura se résoudre à assumer seule la responsabilité du sort de sa cousine. Comment réduire Mary à un sujet d'Elizabeth ? Certains proposent d'arguer la suzeraineté de l'Angleterre sur l'Ecosse, mais ce serait diplomatiquement catastrophique. D'autres estiment que si Mary prétend à la succession du trône anglais, Elizabeth peut prétendre à un pouvoir relatif sur elle, mais jamais ce droit de succession n'a été reconnu officiellement. Finalement, c'est l'Acte d'Association qui sera utilisé. Passé par le Parlement en 1584 pour faire du Pacte d'Association un texte de loi, cet acte est douteux du point de vue du droit anglais, mais il est très populaire à l'époque, et ce à tous les échelons de la société, ce qui lui procure une grande légitimité. C'est donc grâce à lui que Mary est déclarée déchue et condamnable par un tribunal de lords.

Le 11 octobre, les juges arrivent à Fotheringay. Les grands seigneurs logent au château, les autres au village. Parmi eux, des membres du Conseil privé, dont William Cecil lord Burghley, Francis Walsingham ou le catholique Christopher Hatton. Sont aussi présents Ralph Sadler, qui a gardé Mary à une époque, et le comte de Shrewsbury, qui a demandé à être dispensé et auquel on a rétorqué que son absence risquerait fort de confirmer les soupçons contre lui. Burghley et Hatton rendent visite à Mary avec une lettre d'Elizabeth, qui lui explique que ce procès a lieu pour la simple raison qu'elle refuse d'avouer sa culpabilité. Mary répond qu'elle est une reine, qu'elle ne peut être jugée, qu'elle n'a personne pour la conseiller, qu'elle ne connaît pas le droit anglais, qu'elle a juste cherché à recouvrer sa liberté, qu'elle n'a jamais voulu la mort de sa bonne sœur la reine, mais Burghley s'énerve et s'écrie que si elle refuse de légitimer ce tribunal

par sa présence, elle n'en sera pas moins condamnée. La colère du conseiller, inattendue de sa part, est politique : depuis que son petit-fils s'est converti au catholicisme lors de ses études sur le continent, il doit faire la preuve de son hostilité envers Mary. Celle-ci, face à la véhémence du baron, se met à pleurer, et demande à être interrogée par le Parlement plutôt que par un tribunal, mais tout lui est refusé. Pendant trois jours, c'est un bras de fer entre la reine et le Lord Treasurer. Finalement, c'est Hatton qui, par des paroles plus réconfortantes que celles qu'elle a entendues jusqu'ici, convaincra Mary de se présenter à l'audience.

Avant que le procès soit ouvert, cependant, une deuxième lettre d'Elizabeth parvient à la prisonnière, qui lui fait miroiter la possibilité d'un pardon si elle accepte d'être jugée. Mais Mary n'a que faire d'un pardon : en acceptant de se présenter devant ses juges illégitimes, elle valide en partie le tribunal, mais surtout, elle commence à mettre en scène ce martyr qui lui est cher.

Le procès s'ouvre le 15 octobre. La grande salle du château a été tapissée de velours noir pour augmenter sa respectabilité. Au fond, un trône vide, recouvert du dais royal, symbolise la présence d'Elizabeth, tandis que Mary, qui croit à l'origine que le trône est censé l'accueillir, doit se contenter d'un fauteuil de velours rouge placé face au grand siège vide. Les juges sont assis sur des bancs de chaque côté et ne font donc pas face à Mary. En plus des membres du Conseil privé, des chefs de l'administration royale représentent la reine.

Après que Mary est entrée en boitant, soutenue par son médecin (son chirurgien et son apothicaire sont là aussi, ainsi que trois dames de compagnie), le procès commence. Le Lord Chancelier, qui préside, commence par lire les motifs retenus contre Mary. Celle-ci prend la parole,

explique qu'elle est une reine venue se réfugier en Angleterre parce qu'Elizabeth lui avait promis son soutien, et qu'en fait, on l'a jetée en prison. On lui rétorque simplement que c'est faux. Mary essaie alors d'argumenter sur la légitimité de vouloir s'échapper, et nie toute complicité dans la tentative d'assassiner Elizabeth. On sort alors les témoignages de ses deux secrétaires, qui ne vont pas dans ce sens. Désespérée, Mary annonce qu'elle n'a plus aucune intention de régner et souhaite simplement partir, mais on ressort l'affaire des armoires anglaises qu'elle a portées à la cour de France, et le Traité d'Edimbourg qu'elle n'a jamais voulu ratifier. Elle ne peut même plus se défendre, car tous parlent en même temps, pointent du doigt dans sa direction et l'accusent dans un brouhaha incompréhensible. La séance est levée.

Le lendemain, la moitié des juges sont en vêtements de voyage. Déjà lassés, ils ont décidé de partir à la fin de la journée. Burghley décide donc d'en finir, et récapitule rapidement les actes dont elle est coupable pour s'assurer que tous les membres de l'assemblée sont d'accord. Le lendemain, ceux qui seront encore là prononceront la sentence. Mary clôt la séance par un discours dans lequel elle demande à être reçue par Elizabeth devant le Parlement et pardonne à ses juges. Puis elle marche jusqu'à Walsingham, ils parlent quelques minutes, et le Secrétaire d'Etat ressort agacé de la discussion.

Le soir, Elizabeth reçoit le compte-rendu de la journée. Quand elle lit que la sentence sera rendue le lendemain, elle s'inquiète et renvoie immédiatement le messenger. Au milieu de la nuit, Burghley reçoit les ordres de sa maîtresse : aucune sentence ne sera prononcée contre Mary tant qu'elle n'aura pas étudié la question en profondeur. En l'espace de quelques heures, le tribunal est dissous.

Mais Burghley et Walsingham n'en ont pas fini. Les deux hommes, rivaux sur de nombreuses questions, sont d'accord sur l'idée que Mary doit disparaître pour la sécurité du royaume, et ils ne vont pas laisser la reine en décider autrement. C'est pourquoi ils ont rappelé le Parlement. Prévu pour se réunir le 15 octobre, Elizabeth a obtenu qu'il soit repoussé au 29, et quand finalement les deux chambres votent à l'unanimité totale la peine capitale pour la reine d'Ecosse, Elizabeth est partie pour Richmond. Là-bas, elle espère se trouver au calme pour réfléchir longuement à la meilleure voie à suivre, mais elle suit tout de même les débats au jour le jour, et sait qu'une délégation est en route avec une pétition l'implorant de tuer sa cousine. Le 12 novembre, elle donne aux vingt lords et quarante membres du Parlement venus la trouver un discours émouvant sur la difficulté qu'elle a à condamner à mort sa cousine la reine, malgré le devoir qu'elle a de défendre son royaume contre la menace qui pèse sur lui. Le 14, elle se présente au Parlement et demande s'il n'existerait pas une alternative à la condamnation à mort. Mais la réponse est négative.

A Mary, elle rappelle à quel point elle l'a toujours protégée contre les assauts du Parlement et n'en a jamais été remerciée. Elle lui propose une dernière alternative au tribunal : si elle confesse tout dans une lettre privée, il lui sera épargnée d'avoir à répondre de ses actes en public. Bien entendu, Mary refuse elle aussi. Plus son sort est terrible, plus il est public, et plus son martyr sera glorieux. Elizabeth est déchirée par ce dilemme. Si elle avait souhaité une peine exemplaire pour Babington et ses compagnons, c'était aussi dans l'espoir que ses sujets s'en contenteraient, et qu'elle pourrait sauvegarder la vie de Mary, comme une sorte d'otage contre l'Espagne qui n'attend qu'un prétexte pour l'attaquer. Cherchant désespérément à gagner du temps, Elizabeth



décide de dissoudre le Parlement pour l'hiver, mais c'est insuffisant. A Fotheringay, Lord Buckhurst a annoncé à Mary qu'elle était morte, ou presque, et c'est pourquoi il a fait arracher le dais qu'elle avait réussi à faire remettre au-dessus de sa chaise. Paulet fait aussi enlever son piano et ne retire plus son chapeau en sa présence pour affirmer qu'il la considère lui aussi comme à peine plus qu'un cadavre. Dans le grand hall du château, des ouvriers montent l'échafaud. Le 4 décembre, pour que la dissolution du Parlement n'entraîne pas d'émeute, Elizabeth accepte que le verdict soit rendu public par une déclaration officielle ; Burghley rédige l'ordre d'exécution, et la reine n'a plus qu'à apposer sa signature pour être débarrassée à tout jamais du fardeau d'une reine catholique dans son royaume.

La situation internationale est propice. James VI d'Écosse n'a que faire du sort de sa mère : « Qu'elle boive la bière qu'elle a brassée », déclare-t-il à la cour. Ses sujets, cependant, et les nobles en particulier, ont beaucoup de mal à accepter qu'une ancienne reine d'Écosse puisse être condamnée à mort par des Anglais, et James doit agir pour ne pas ternir son image. Il envoie un ambassadeur exceptionnel plaider officiellement la cause de Mary à Londres. Mais en vérité, comme il l'écrit à Leicester, il serait idiot de compromettre, en soutenant sa mère, ses chances d'hériter du trône anglais. Officieusement, il laisse donc à Elizabeth les mains libres.

L'accord de la France est beaucoup plus délicat à obtenir, et Walsingham doit employer des moyens plus retors afin d'assurer à Elizabeth la marge de manœuvre dont elle a besoin pour être en confiance. Car si Henri III n'a aucune affection pour Mary, il se doit de réagir quand des Anglais décident d'exécuter une ancienne reine de France. De plus, ses rapports avec les Guise sont très tendus, et ceux-ci ont le soutien de

Philippe II, dont la rumeur dit qu'il va bientôt envahir l'Angleterre. Laisser mourir un membre de leur clan sans mot dire pourrait bientôt lui coûter très cher. Il envoie donc un ambassadeur exceptionnel, Pomponne de Béllèvre, pour interdire qu'on touche un seul cheveu de Mary, mais Elizabeth attend trois jours après la publication officielle de la sentence pour le recevoir, ce qui signifie clairement qu'elle n'a que faire des états d'âme du roi de France. En effet, depuis quelques jours, Walsingham fait courir le bruit d'une invasion française ; des émeutes éclatent contre les immigrants et Châteauneuf n'ose plus sortir de chez lui. Peu après, William Stafford vient avouer un complot invraisemblable visant à placer un sac de poudre à canon sous le lit d'Elizabeth, et deux Français, Léonard Destrappe et Châteauneuf lui-même, seraient impliqués ! Aussitôt, les ports sont fermés, le trafic est interrompu avec le continent, et Châteauneuf est mis en quarantaine. Plus aucune nouvelle d'Angleterre n'arrive en Espagne ou en France, à l'exception d'un colis de Walsingham à Henri III, contenant une lettre interceptée de Mary, dans laquelle elle lègue tous ses biens au roi d'Espagne. Comme prévu, la nouvelle enlève à Henri III toute envie de s'impliquer plus avant en faveur de son ancienne belle-sœur.

Le dernier royaume à pouvoir lui apporter son aide est, bien sûr, l'Espagne de Philippe II, mais le Prudent a besoin d'un prétexte pour lancer son invasion, et libérer Mary est une bien meilleure raison, en vérité, que venger sa mort. En finir au plus tôt n'est donc sûrement pas la plus mauvaise façon d'empêcher la guerre.

A Fotheringay, Amyas Paulet fait augmenter la garnison, qui compte désormais 70 fantassins et 50 archers. Un prêtre catholique, Préau, est autorisé à rester avec Mary et la tension de plus en plus palpable rend Paulet chaque jour un peu plus dur avec



sa prisonnière. Quand elle lui confie une lettre pour Elizabeth — après s'être frotté les joues dessus pour prouver qu'elle n'était pas empoisonnée — au sujet de son corps, de son fils et du sort de ses serviteurs, il décide de ne pas la transmettre, de crainte qu'Elizabeth soit prise de clémence. Il est convaincu que l'exécution est imminente, et pour ne pas avoir à rendre de comptes à Mary lors de ses visites, il se fait passer pour malade. Après le départ de Préau, Mary se retrouve donc absolument seule, sans aucun visiteur, et le 8 janvier, elle supplie Paulet de revenir la voir. Mais leurs discussions l'échauffent plus qu'il ne peut le supporter et il refuse. Elle veut lui confier une autre lettre pour Elizabeth, mais cette fois, il ne l'accepte pas du tout. Le 21 janvier, il lui enlève ses derniers serviteurs, à l'exception de son médecin français, Bourgoin. Mais au grand dam du géolier, aucun ordre officiel ne lui parvient.

Car malgré le confort diplomatique dont jouit Elizabeth, la décision reste difficile à prendre. Comme tous ses conseillers, elle sait que condamner à mort une personne de sang royal, une ancienne reine étrangère, créerait un précédent plus que fâcheux.

La reine, et les pragmatiques qui entourent Henri III ou le duc de Parme, pensent qu'un assassinat serait plus judicieux. Elizabeth chuchote à qui veut l'entendre que, selon le Pacte d'Association, celui qui abattra la reine d'Écosse se couvrira de gloire. La remarque s'adresse bien entendu à Paulet, qui hésite une seconde, mais écrit bientôt à Walsingham pour lui annoncer qu'il préfère démissionner que commettre un acte aussi déshonorant. Burghley, lui, prie qu'une des maladies dont souffre la prisonnière l'emporte vite.

Mais les fanatiques, au contraire, rêvent d'une mort spectaculaire qui mette de l'huile sur le feu. Dans les campagnes, des

agents de Walsingham font donc courir le bruit que Londres est en flammes et que les Espagnols débarquent sur les côtes. Une panique générale s'installe, des émeutes éclatent dans les villages... Le stratège marche, et pour tous, même Elizabeth, il devient rapidement clair qu'il faut en finir.

Le 1er février, William Davison, secrétaire en second de Francis Walsingham, se présente devant Elizabeth avec une pile de papiers officiels à signer. Au sommet, il place l'ordre d'exécution. Si elle le souhaite, la reine pourra toujours prétendre à une méprise. Elizabeth s'avance, signe le paquet en silence, puis se tourne vers Davison et lui demande s'il est satisfait. « Je préfère », répond-il, « voir mourir une coupable, qu'une innocente. »

Aussitôt, Burghley réunit le Conseil privé. Le sceau du Lord Chancellor est apposé, et Beale, le secrétaire, est envoyé avec un mandat à la prison de Fotheringay, accompagné des comtes de Kent et de Shrewsbury, sous couvert d'aller enquêter sur les paniques collectives qui frappent la région. Quand l'ordre d'exécution signé atteint la retraite où Walsingham, alité, se lamente d'avoir, malgré tout ce qu'il accompli, moins d'influence à la cour qu'un favori futile, il ironise sur le sentimentalisme de sa maîtresse : « J'espère que le chagrin ne la tuera pas. » Puis il envoie Anthony Hall, son homme à tout faire, pour qu'il engage Bull, un des bourreaux de la Tour de Londres. Pour dix livres, celui-ci accepte. Déguisé, sa hache cachée dans un coffre, il est amené à Fotheringay par Digby, un autre serviteur de Walsingham, et s'installe à l'auberge.

Mais déjà, à Londres, Elizabeth regrette. « J'ai fait un rêve horrible », s'écrie-t-elle à Davison, « où je vous plongeais une épée dans le cœur pour avoir causé la mort de Mary ! » Burghley et les autres conseillent immédiatement à Davison de feindre la



10 AOÛT 1585
AU
3 MARS 1587

maladie, et d'aller se reposer loin de la capitale. Car plus rien, pas même les scrupules de la reine, ne peut plus empêcher la mort de Mary Stuart.

Celle-ci, cependant, n'est pas encore au courant. Le 4 février, son médecin veut aller cueillir des plantes médicinales pour aider sa maîtresse à passer l'hiver. Mais le 7 février, sans qu'aucune annonce officielle n'ait été faite, ils commencent à voir affluer des personnalités officielles de la région. Leurs soupçons sont enfin confirmés lorsque, le soir, des hommes se présentent devant Mary, et lui annoncent, d'une traite, qu'elle est condamnée à mort par décapitation, que le mandat est signé, et le sceau apposé. La sentence sera appliquée le lendemain, à l'aube. Calme, elle demande si elle est autorisée à voir un prier. Non. Des papiers, pour écrire ? Non. Des livres, peut-être ? Il n'en est pas question.

Pendant toute la soirée, ses serviteurs, qui sont tout de même autorisés à la voir, pleurent et se lamentent à ses pieds. Elle leur distribue tous ses biens, que ce soit du mobilier, des vêtements ou ses derniers bijoux. Puis elle écrit deux lettres : une confession destinée à Préau, et un message pour Henri III, disant que son médecin Bourgoin viendra faire le récit de sa mort à la cour de France. Cette dernière, écrite à deux heures du matin, est datée du 8 février 1587, jour de sa mort.

Ses dernières heures sont passées à écouter le bruit des marteaux qui finissent de monter l'échafaud. Peu avant l'aube, on vient la chercher. Ses serviteurs, sur ordre d'Elizabeth, n'ont pas le droit de la suivre dans le grand hall, pour ne pas qu'ils puissent recueillir des reliques, mais en vérité, six parviennent à obtenir une dérogation.

Le grand hall est chauffé par une gigantesque cheminée. Au milieu de la pièce,

l'échafaud s'élève à cinq pieds au-dessus du sol. Mary est vêtue de noir et de blanc. Autour de l'échafaud, un cordon de soldats «protège» Shrewsbury, Kent, et les trois cents autres spectateurs. Au dehors, mille autres personnes attendent. Pendant que Mary gravit les marches, on lit la condamnation, puis un pasteur se met à prier en anglais, mais Mary prie en latin par-dessus sa voix. De nombreux anglais commencent alors à se sentir mal à l'aise, mais ce n'est rien comparé au sursaut qui secoue l'assemblée quand Mary retire sa robe, et découvre un corsage, une jupe et des manches écarlates. Le rouge de ses vêtements, couleur des martyrs dans la symbolique catholique, rappelle à chacun l'importance de l'évènement auquel ils assistent.

Selon la tradition, Bull et ses assistants, masqués et habillés en noir sous un tablier blanc, viennent ensuite demander pardon à leur victime, et recueillir ses bijoux. Elle leur abandonne tout, à l'exception de son rosaire ; puis, toujours très calme, elle rassure ses dames de compagnie en français. Enfin, elle s'installe sur le billot, et un assistant vient la tenir en place. Il est dix heures, et le coup s'apprête à tomber.

Malheureusement, tout ne se passe pas comme prévu. Au premier coup, la lame frappe l'arrière du crâne. Le second, plus précis, manque de puissance, et Bull doit finir son ouvrage comme avec une scie. Pour tous, le spectacle est difficile à supporter, mais Shrewsbury finit par éclater en sanglots quand Bull soulève la tête de Mary par les cheveux, et que le crâne glisse de ce qui était en fait une perruque, pour aller rouler au sol. Pour rompre le terrible silence qui suit, le pasteur s'écrie : « Ainsi périssent les ennemis de la reine. » Réveillé par cet appel, le comte de Kent lance à son tour : « Telle est la fin des ennemis de la reine et de l'Évangile. » Un Amen unanime lui répond, et tous pensent avoir retrouvé



10 AOÛT 1585
AU
3 MARS 1587



leur contenance, mais la jupe de Mary se met soudain à bouger, et son petit chien, couvert de sang, finit par s'extraire du dessous, parachevant de donner à la scène son caractère abominable.

Une fois l'acte accompli, le château est fermé. Personne ne doit sortir tant que tous les objets susceptibles de devenir des reliques n'ont pas disparus. Les bijoux donnés aux bourreaux sont confisqués, l'échafaud et les draperies sont brûlés. Le corps de Mary est embaumé et placé dans

un cercueil de plomb. Le fils du comte de Shrewsbury se rend à Londres pour l'annoncer à Elizabeth, qui aussitôt entre dans une colère folle, s'habille de vêtements de deuil et, remplie d'effroi à l'idée d'avoir finalement tué sa cousine, envoie Davison à la Tour pour avoir utilisé le mandat qu'elle avait signé. Tous ses conseillers tombent en disgrâce, mais Burghley, le plus ancien et le plus respecté, ose tout de même lui rappeler qu'il serait maladroit, sur le plan diplomatique, de retirer à l'exécution sa légitimité.



D'autant que partout dans le pays, la mort de la reine catholique est vécue comme une libération. La foule euphorique allume des feux de joie sur la grande place des villages et dans les rues des grandes villes. Lorsque Châteauneuf refuse de participer en offrant du bois, on en allume un devant chez lui, montrant aussi que dans le cœur de certains, c'est une victoire des Anglais sur les Français. Finalement, Paulet est fait chevalier de l'Ordre de la Jarretière, et Davison est libéré, contre une amende de 10 000 marks qu'on ne lui demandera jamais de payer.

En Ecosse, James est secoué par la nouvelle, parfois triste, parfois colérique, mais au fond, il est soulagé d'être enfin le seul roi. Ses sujets, par contre, sont beaucoup moins satisfaits, et des émeutes éclatent à Edimbourg. La cour est en deuil, et le jeune comte d'Argyll se présente devant le roi en armure complète, soutenant que c'est le seul vêtement de deuil digne d'un souverain d'Ecosse. Pendant quelques semaines, les relations entre les deux pays se rafraîchissent, mais l'alliance n'est à aucun moment remise en cause. Le 19 juin 1587, à l'occasion de ses 21 ans, James organise une grande fête de réconciliation entre les catholiques qui demandent à venger la mort de Mary, et les calvinistes qui remercient Dieu de la mort d'un démon. Peu après, il profite de sa récente majorité pour récupérer toutes les terres concédées par les régents lors de sa minorité, et s'arroge la responsabilité des biens de l'Église.

C'est une nouvelle ère qui s'ouvre pour le royaume. L'époque des favoris tout-puissants est révolue, et le plus proche conseiller de James, John Maitland (frère cadet de William) n'est rien de moins qu'un homme d'état talentueux, qui révolutionne la culture politique du pays, en libérant le roi de toutes ses alliances avec les clans pour le placer en position d'arbitre. Lui-

même indigné de la mort de Mary, il refuse de se lancer dans un complot vengeur, et malgré l'impopularité que lui vaut son poste, il réussit à suffisamment renforcer le pouvoir de James pour permettre à celui-ci de tenir tête aux grands seigneurs.

En France, la nouvelle arrive tard, car les ports anglais sont toujours fermés, et aussitôt une messe est organisée à Notre-Dame, à laquelle assistent Henri III, Catherine de Médicis et la jeune génération du clan Guise. Mais la colère d'Henri III concerne surtout ses hommes en prison, et quand Elizabeth les libère en s'excusant pour la méprise, il apparaît aussitôt que le roi de France a décidé de s'en contenter.

Mary ne reçoit pas de funérailles, et à son enterrement à la cathédrale de Peterborough, seuls sont présents quelques nobles et les chevaliers de la Jarretière (James VI fera cependant transférer en grande pompe les restes de sa mère à l'abbaye de Westminster en 1606). Quand des passants demandent qui ces seigneurs en beaux habits sont venus voir mettre en terre, on leur répond qu'il s'agit d'une douairière d'Ecosse, morte de vieillesse dans le pays. Mais si en Angleterre, on veut l'oublier au plus vite, le vœu de Mary est exaucé par l'Espagnol Mendoza, qui dès le 3 mars, commence à faire le récit héroïque de sa mort en martyr. Pourtant, contrairement à ce que Philippe II espérait, la mort de Mary ne déclenche pas de sursaut catholique en Europe. Parsons et les jésuites ont le sentiment d'avoir perdu leur bannière, et leur parti s'effiloche. L'Espagne, malgré sa puissance, se retrouve seule, tandis qu'en Angleterre, la disparition de la seule alternative catholique à Elizabeth unit les citoyens sous leur reine, et contre l'envahisseur. Dans le conflit qui oppose les deux royaumes, la mort de la reine d'Ecosse s'avère être une victoire protestante.



« J'AI PEUT-ÊTRE LE CORPS D'UNE FRAGILE ET FAIBLE FEMME, MAIS J'AI LE CŒUR ET LES TRIPES D'UN ROI, ET D'UN ROI D'ANGLETERRE, QUI PLUS EST ! »

ELIZABETH I^{ÈRE} À TILBURY

L'idée d'une invasion espagnole de l'Angleterre date de 1569, quand l'ambassadeur Guerau de Spes l'a proposé à Philippe II au sein d'un complot pour libérer Mary, mais Philippe à l'époque n'en avait pas bien vu l'utilité. Pendant les années 1570, le terme réapparaissait régulièrement dans les correspondances, lorsque les relations entre les deux pays se détérioraient, mais ce n'est qu'en 1585 que Philippe change finalement d'avis. Le 14, Drake se met en marche vers les West Indies, et pour faire le plein de provisions, choisit ni plus ni moins d'attaquer pendant dix jours d'affilée la côte espagnole. Puis il part pour Carthagène, qu'il prend de nuit et où il s'installe pendant deux mois. Inquiet des dégâts dont Drake est capable à lui seul, Philippe commence à estimer qu'il est sûrement plus réaliste d'organiser une grande

expédition contre l'Angleterre que d'essayer de protéger toutes les routes maritimes du monde contre les corsaires anglais. D'autant qu'une nouvelle génération d'aventuriers, avec Walter Raleigh à leur tête, est en train de se prendre de passion pour la piraterie. De plus, la prise de l'île serait sûrement un grand pas vers l'écrasement final de la révolte dans les Provinces Unies, qui s'éternise encore un peu plus à cause de l'implication des Anglais.

I. LA VOIE DE LA GUERRE

À l'été 1586, quand Philippe signe une trêve avec l'Empire ottoman, et parvient ainsi à faire revenir de nombreux navires, on commence, à Madrid, à réfléchir à un plan d'invasion de l'Angleterre. Deux visions s'affrontent bientôt au Conseil : les



premiers voudraient qu'une grande flotte armée (une « Armada ») en provenance d'Espagne, menée par le Marquis de Santa Cruz, attaque la côte anglaise et dépose une petite armée d'invasion. Les seconds pensent qu'il vaut mieux privilégier les fantassins, et souhaitent voir l'armée de duc de Parme traverser la Manche en barges. Philippe décide d'organiser une invasion hybride : l'Armada de Santa Cruz devra aller attaquer l'Irlande pour créer une diversion, et pendant que l'armée anglaise se mettra en marche vers l'ouest, retourner dans la Manche pour couvrir l'arrivée des troupes de Parme, censées débarquer dans le Kent. L'entreprise est plus réaliste que la flotte immense souhaitée par Santa Cruz, et plus prudente, car en multipliant les quartiers généraux (son conseil à Madrid, celui de Santa Cruz au Portugal, et celui de Parme aux Pays-Bas), il rend le travail des espions anglais plus compliqué.

Pour soutenir l'invasion, Philippe souhaite aussi inspirer une révolte catholique en Angleterre. En exerçant des pressions, il parvient à étendre l'embargo contre l'Angleterre au Portugal, à la France, aux Flandres et à Hambourg. Mendoza encourage les complots en Angleterre, et entraîne involontairement la mort de Mary, qui excite les catholiques, mais pose à Philippe un grave problème : il n'a plus personne à mettre sur le trône une fois Elizabeth déposée. Personne, du moins, qu'une part raisonnable de la population accepterait. Malgré cela, il espère lancer l'expédition à l'été 1587.

II. LA MEILLEURE DÉFENSE...

Mais Philippe espère en vain échapper au réseau d'espions de Walsingham. Le conseiller, depuis plusieurs années, va jusqu'à estimer la santé financière de l'Espagne pour connaître à l'avance les périodes

où elle est susceptible de monter une expédition. Bientôt, le conseiller possède tellement d'informations sur l'invasion organisée par l'Espagne que sa principale difficulté est de faire le tri entre des rapports parfois contradictoires. En fait, cette confusion ne fait que refléter celle qui règne entre les différents cerveaux du projet, ce qui est pour Walsingham la meilleure des nouvelles.

Faisant preuve d'une vue d'ensemble impressionnante, le maître espion choisit alors d'envoyer un ambassadeur à Constantinople, pour convaincre les Turcs de reprendre la guerre contre l'Espagne. Malheureusement, l'Empire ottoman est à cette époque inquiet à l'est par la Perse. En réponse à l'embargo négocié par Philippe, Walsingham envoie un agent financier à Gênes et à Florence, pour obtenir que leurs banques refusent de prêter de l'argent à Philippe. Sûrement impressionnés par la capacité de l'Angleterre à se défendre, ils acceptent, obligeant Philippe à demander de l'aide au pape, qui est, lui, très heureux de pouvoir participer à un événement aussi glorieux que la prise d'une nation hérétique.

Mais l'Angleterre n'est pas à l'abri de ses propres armes. Walsingham démasque deux agents doubles, et se sert d'eux pour fournir à l'Espagne de fausses informations. Mais combien lui échappent ?

Enfin, il emploie une des premières formes de guerre psychologique de l'histoire, en payant des astrologues portugais pour faire des prédictions effroyables quant aux chances de succès de l'Armada.

Mais aussi efficace que soit Walsingham, il ne peut pas grand-chose contre les titanesques moyens de l'empire espagnol. Le seul homme qui soit capable de paralyser l'Espagne et d'aller piller ses richesses



où elles se trouvent, c'est Francis Drake. Au début de l'année 1587, Elizabeth lui fournit quatre bateaux pour aller ralentir les préparatifs espagnols, en attendant qu'elle trouve un moyen de régler diplomatiquement le conflit aux Pays-Bas. La guilde des marchands de Londres en fournit sept de plus, dans l'espoir d'un retour sur investissement. Drake descend donc la côte française et apprend que de nombreux navires marchands sont réunis à Cadix. Il approche prudemment du port, ne sachant l'accueil qui va lui être fait, mais les provisions de la ville sont destinées à l'Armada, et quand les guetteurs voient arriver des navires de guerre, ils en concluent immédiatement que ce sont des bâtiments espagnols. Malgré l'heure tardive, n'attendant pas qu'on le reconnaisse, Drake lance ses navires à l'attaque, et en quelques heures, pille et brûle trente-trois navires, ainsi que plusieurs bâtiments du port. Les provisions et les munitions sont pillées ou détruites, les tonneaux destinés à contenir l'eau douce sont brûlés... C'est un désastre pour les Espagnols, et une victoire éclatante pour Drake, qui repart avec quatre galions pleins. En remontant la côte, il attaque un fort et brûle quelques églises puis, ne pouvant attaquer l'Armada à Lisbonne, il se met à attaquer de petits navires marchands au large. Sa flotte, dispersée par ces activités de petite piraterie, se réunit aux Açores, où elle croise la route d'un énorme navire portugais. Le butin qu'il retire de cette dernière bataille s'élève à 108 000 livres, bien assez pour rembourser l'expédition et faire le bonheur de ses investisseurs londoniens.

Philippe est effondré. Il est impossible, après l'attaque de Cadix, de lancer l'Entreprise avant l'hiver 1587. Il faut donc la repousser à 1588, et payer pendant un an de plus les 33 000 ducats par jour que lui coûte son immense armée.

III. EN PRÉVISION D'UNE INVASION

Ce répit est tout ce dont Elizabeth a besoin, pour tenter de sauvegarder la paix, et pour préparer le pays en cas de guerre.

Depuis 1584, en effet, l'Angleterre a entrepris la construction de neuf gigantesques bateaux de guerre, de 40 à 90 tonnes, adaptés au nouveau type de bataille navale mis au point par les corsaires. Hawkins, le plus ancien des grands navigateurs anglais, conçoit la stratégie de la flotte d'Elizabeth, et a réussi à imposer sa vision de la guerre. En 1587, les trois fleurons de la marine du XVI^e siècle sont mis à l'eau : le *Rainbow*, le *Vanguard* de 500 tonnes, et le *Ark Raleigh* de 800 tonnes. Ces mastodontes couverts de canons, sont destinés à une seule chose, la bataille navale. Ils ne peuvent transporter ni troupes, ni marchandises, ni même beaucoup de provisions. Ils ont pour seule mission d'arrêter l'Armada avant qu'elle n'atteigne les côtes.

Car si elle réussit, l'Angleterre est sans défense, tant et si bien que le gouvernement a remis en place le vieux système de signaux d'alarme sur la côte, et a fait passer à tous les lieutenants de comté des schémas de destruction des ponts et des réserves, destinés à ralentir une armée d'invasion. Ces *Lords Lieutenants*, qui se sont vus confier la responsabilité des ressources militaires de chaque comté, ont pour mission première de faire passer les ordres du gouvernement central aux gouvernements locaux. Ils sont aussi chargés d'entraîner les troupes et de les mener au combat si jamais une bataille a lieu. Souvent, ils délèguent leurs fonctions à des députés, en particulier quand, par désir de centralisation, les membres du Conseil privé se voient offrir le commandement



de plusieurs comtés, en plus de leurs fonctions gouvernementales.

A partir de 1587, les milices commencent à s'entraîner dans des camps spéciaux, sous l'œil aguerri de vétérans des Pays-Bas. En novembre de cette année, une grande conférence militaire est organisée pour décider de la stratégie en cas de débarquement. Comme tous s'accordent à dire que défendre toute la côte est irréaliste, on dresse une liste des lieux de débarquement les plus probables, et on y place des garnisons. Mais les soldats, qui sont des conscrits issus des milices, manquent cruellement d'exaltation : ils n'ont aucun respect ni affection pour leurs supérieurs, qui viennent de régions différentes et qu'ils ne connaissent pas. De même, ils préféreraient faire le guet à l'entrée de leur village plutôt que de devoir protéger une plage à des centaines de lieues de là, qu'ils voient pour la première fois. De plus, ils sont mal armés, peu entraînés (on mélange les

vétérans et les novices dans l'espoir que ces derniers profitent de l'expérience des premiers), et surtout affreusement peu nombreux ; comparée à la France ou l'Espagne, l'Angleterre est pauvre et assez peu peuplée. En avril 1588, l'armée compte seulement 48 127 fantassins et 4 716 cavaliers. Londres a envoyé 6 000 hommes, et s'est vu répondre qu'il en faudrait 10 000. La garnison de Cornouailles, qui a le plus de chances d'être attaquée, passe de 1 500 à 3 600 âmes. Au début de l'été, l'armée nationale s'élève à 87 199 soldats. C'est beaucoup trop pour les ressources de l'île, et toute la nourriture est confisquée pour nourrir l'armée, tandis que le gouvernement va jusqu'à taxer les plus pauvres pour acheter des armes obsolètes, comme les arcs ou des halberdars, aux soldats. La population mécontente attaque des convois de nourriture destinée à l'armée et le Conseil privé est obligé de commander en urgence du seigle de la Baltique. Des ravitailleurs de la flotte achètent du blé et



du malt anglais pour soutenir l'économie locale, mais même les plus aisés commencent à voir le fond de leur bourse. Les 2 400 plus riches sujets de la reine doivent participer à un prêt obligatoire de 75 000 livres, auquel s'ajoutent 30 000 livres prêtées par la ville de Londres.

Mais c'est aussi trop peu — trop peu d'hommes, trop peu de moyens — pour faire face à l'empire espagnol, et c'est pourquoi, jusqu'au dernier moment, Elizabeth tente de négocier une paix aux Pays-Bas avec le duc de Parme. A la fin de l'année 1587, après qu'il a perdu le port de Sluis et offert à Parme un lieu d'embarquement révé face à l'Angleterre, Elizabeth ordonne à Leicester de rentrer avec son armée. La guerre aux Pays-Bas lui coûte trop cher, et elle a besoin d'hommes entraînés pour défendre le royaume. Seules quelques garnisons restent dans les Flandres, et ce jusqu'au XVII^e siècle.

Début 1588, Leicester repart avec pour mission d'organiser une conférence de paix avec les Etats Généraux et les Espagnols, mais les Hollandais refusent ces négociations de paix, car ils savent qu'Elizabeth n'a pas l'intention d'exiger quoi que ce soit en leur faveur, pas même un semblant de liberté de religion. De plus, les Irlandais catholiques qui forment le gros du bataillon de Stanley ont convaincu leur capitaine de changer de camp, et depuis lors, les Hollandais détestent leurs alliés. La conférence que Leicester réussit finalement à organiser se passe donc sans les principaux intéressés, mais peu importe, car Leicester ne sait pas bien ce qu'il doit espérer en tirer (Elizabeth tient à ce que Philippe II rembourse à l'Angleterre le coût de la guerre !), et les Espagnols en vérité n'ont aucune intention d'arriver à un accord, alors que l'invasion — et leur indubitable victoire — est si proche. En fait, ils n'ont accepté ces rencontres que

pour ralentir les préparatifs anglais et pour envenimer les relations d'Elizabeth avec les Etats Généraux (ce qui a très bien marché). Pendant plusieurs semaines, ils repoussent la rencontre, en prétextant que le lieu n'est pas à leur goût. Finalement, en territoire neutre, les négociateurs se réunissent une fois et échangent quelques conditions, mais à peine la conférence a-t-elle commencé que l'Armada arrive au large de la Cornouailles. Plus jamais Elizabeth ne fera confiance à l'Espagne en ce qui concerne les accords de paix.

L'armée anglaise est presque prête à accueillir l'envahisseur, mais pas tout à fait. La flotte du Lord Amiral Howard d'Effingham, menée en second par Drake, essaie depuis plusieurs semaines déjà de rejoindre Lisbonne pour intercepter l'Armada (la stratégie anglaise est de détruire la flotte pour empêcher Parme de lancer ses barges à travers la Manche), mais ils ont été repoussés à plusieurs reprises par la même tempête qui vient d'amener les Espagnols tout contre leurs côtes. Le baron Hunsdon et ses hommes défendent Londres et la reine. Henry Hastings, comte d'Huntingdon, s'assure que les comtés du nord sont prêts à réagir si les Espagnols remontent plus que prévu avant de débarquer. Leicester, enfin, défend l'estuaire de la Tamise depuis le camp de Tilbury, mais le barrage censé empêcher les galères ennemies de remonter est loin d'être terminé.

IV. LA BATAILLE

Heureusement pour eux, l'armée espagnole n'est pas en meilleur état. Au début de l'année, les préparatifs ont pompé toute l'énergie du vieux Santa Cruz, qui a fini par succomber à la fatigue. Il a été remplacé par le duc de Medina Sidonia, un grand seigneur mais qui n'a pratiquement aucune expérience militaire, contrairement à son



prédécesseur célèbre pour sa victoire sur les Français en 1582. Parce qu'il est à peu près du même âge que Parme, les deux hommes deviennent quelque peu rivaux et communiquent mal, ce qui empêche leurs actions d'être bien coordonnées. Ainsi, quand Medina Sidoña arrive au large des côtes anglaises avec l'Armada, il ne sait pas exactement où il doit rejoindre le reste de l'armée.

Or la tempête l'empêche de suivre le plan originel. La mer est déchaînée depuis des semaines, et sa flotte adaptée à la Méditerranée, risque à tout moment d'être dispersée. Déjà, quatre galères sont restées bloquées dans le golfe de Gascogne, empêchant le moindre débarquement de sa part. Il ne sert donc à rien de tenter de braver des vents contraires pour aller créer une diversion en Irlande. Il vaut mieux remonter la Manche, et prendre tout de suite un port anglais, pour permettre à Parme de faire débarquer ses hommes. En chemin, ils sont repérés par la flotte de Howard et Drake, et la bataille commence.

Les Anglais sont incroyablement impressionnés quand ils voient la grande formation en croissant de la flotte espagnole, constituée de 140 bateaux gigantesques, en rangs serrés... La flotte anglaise, si elle compte 200 bateaux, est formée principalement de petites embarcations légères, et comme tous en Europe, les Anglais croient n'avoir aucune chance. Mais en vérité, sur les 28 000 espagnols à bord des navires de l'Armada, 20 000 sont des soldats, contre seulement 8 000 marins. Seuls 23 navires sont des galions, adaptés à la bataille navale, et ils ne possèdent pas le moindre artilleur digne de ce nom.

Les Anglais au contraire, sur les 6 300 hommes qui forment leur petite flotte, possèdent seulement 1492 soldats, mais parmi les trente-quatre navires royaux, 21

sont des machines de guerre de plus de 200 tonnes. Surtout, ils abritent 555 artilleurs qui font cracher le feu à 883 canons longs.

Drake et Howard lancent leurs navires contre les côtés du croissant, qu'ils bombardent de loin avant de s'éloigner, empêchant leurs lents ennemis de tenter la moindre contre-attaque. La méthode est efficace mais lente et frustrante. Quand ils arrivent à court de poudre, l'Armada n'a subi que très peu de dégâts. Medina Sidoña tente alors de piéger les Anglais en ordonnant à quelques galions de suivre la flotte de loin, pour faire croire aux Anglais qu'ils sont abimés et attaquables, mais les deux généraux, bien plus expérimentés, ne mordent pas à l'hameçon. Le 27 juillet, Medina Sidoña décide de mouiller au large de Calais pour réfléchir à la suite des événements. Il serait trop dangereux de rejoindre Parme en longeant la côte car les eaux pourraient s'avérer trop peu profondes. Il se rend alors compte que le fait d'être séparé de son allié le empêche de monter un plan alternatif. Il ne sait pas où est Parme, ni même si celui-ci est conscient que la bataille a commencé. Il ne peut qu'espérer que les barges de Parme réussissent à traverser le blocus hollandais, et envoyer à Madrid une demande de renforts pour la bataille finale. Mais la journée que les Espagnols ont passée à Calais a suffi aux Anglais pour se ravitailler, et au soir du 28 juillet, ils repassent à l'attaque.

La méthode employée est une des préférées de Drake, pour disperser une flotte trop bien organisée. A minuit, ils mettent le feu à huit bateaux remplis de bois, d'huile et de goudron, et lancent ces brûlots dans le port. Plusieurs navires espagnols prennent feu, et les autres tentent de quitter le port aussi vite que possible, sans aucune discipline. L'armée anglaise les cueille un à un, prend quinze navires et disperse les autres. Quelques heures plus tard, une fois



le jour levé, les Espagnols commencent à essayer de se réunir, mais il est trop tard : la flotte anglaise se déploie et attaque les navires à courte portée. Un seul d'entre eux coule, mais tous sont criblés d'avaries, et beaucoup doivent être remorqués. Les Espagnols essaient alors de fuir, mais Howard se lance à leur poursuite. Tous ses bâtiments sont à court de munitions, mais son bluff prend, et les Espagnols, au lieu de mouiller, se lancent en pleine mer, malgré la tempête qui redouble de violence. Le 2 août, Howard arrête la poursuite.

Dans l'esprit des Anglais, ils viennent de gagner la première bataille, mais le plus dur reste à faire. Ils continuent à penser que si la marine flanche, Parme débarquera et prendra le pays. L'Angleterre occupée sera alors ravagée par les procès de l'Inquisition, qui mettra l'île à feu et à sang. En vérité, Philippe II n'a personne à mettre sur le trône d'Elizabeth, et pense se contenter d'une liberté de culte totale pour les catholiques, la fin de l'implication des Anglais aux Pays-Bas, et le remboursement d'une partie des frais de la guerre. Mais à cause des outrances des jésuites, et des complots répétés de Mary, tous les sujets d'Elizabeth sont certains que les catholiques sont des brutes sanguinaires et que le pire est à craindre. La panique collective, qui n'a fait qu'augmenter au cours des quinze dernières années, est à son comble, et par conséquent, la répression contre les catholiques les plus actifs atteint son apogée.

Dans l'armée, malgré les premières victoires, l'humeur n'est pas non plus aux réjouissances. Leicester, qui voit que ses hommes mal nourris et mal équipés ont le moral qui baisse dangereusement, propose à Elizabeth de venir visiter le camp de Tilbury. Le barrage a été emporté par une crue et le pont en bateaux ne sera jamais fini, ce qui rend l'endroit d'autant plus dangereux si une bataille éclate, mais

l'idée plaît à la reine, et le 9 août, elle entre dans le camp à cheval, en magnifique armure, accompagnée de sa garde personnelle habillée de rouge et d'or et portant de superbes hallebardes. Pour les jeunes recrues et les conscrits venus de la campagne, c'est un spectacle magique. Quand elle arrive au point culminant de son discours, vantant avec la plus grande ferveur la gloire de son royaume, les soldats vont jusqu'à s'agenouiller dans la boue à son passage. Soudain, il leur semble qu'ils peuvent avoir enfin confiance. Ils ont raison, car en vérité, la bataille est terminée.

Medina Sidoña, poursuivi, a décidé de rejoindre l'Atlantique par le nord, en contournant l'Ecosse et l'Irlande. Mais le 15 août, la tempête se change en ouragan. Les bâtiments les plus mal en point coulent, les autres s'échouent sur les côtes. En Ecosse, James VI ordonne que les prisonniers soient bien traités, et en Angleterre, la plupart le sont aussi, mais en Irlande, le vice-roi ordonne qu'ils soient tous massacrés, ainsi que ceux qui les abritent...

Au large des Pays-Bas, les barges de Parme sont incapables de percer le blocus hollandais, assuré par une trentaine de navires sous les ordres de Maurice de Nassau, fils benjamin de Guillaume d'Orange. Leur sort est d'autant plus triste que des années d'occupation ont éveillé chez les marins calvinistes une haine féroce des Espagnols, qu'ils déciment sans le moindre remord.

V. APRÈS LA TEMPÊTE

Les premières nouvelles qui atteignent l'Espagne viennent de Mendoza, qui annonce une victoire éclatante et la capture de Drake le Dragon. Le peuple est en liesse et des feux de joie sont allumés, mais le pape, lui, a reçu deux rapports contradictoires, et Philippe ne sait auquel se fier.



Bientôt, cependant, il reçoit des nouvelles de source sûre et commence à se résigner à l'idée que l'Entreprise soit un échec. Il n'a cependant encore aucune idée de l'étendue du désastre.

Quand les premiers navires arrivent au large des côtes espagnoles, et que tous découvrent, horrifiés, que la moitié des bâtiments ont coulé, que ceux qui ont résistés sont en terrible état, que des milliers d'hommes sont morts, Philippe s'enferme aussitôt dans son palais de l'Escorial au nord de Madrid, et reste seul avec son confesseur pendant plusieurs jours. Un deuil national est décrété, pour célébrer la mémoire des 10 000 à 15 000 victimes de la bataille, et pendant les mois qui suivent, le roi, l'Eglise et les grands seigneurs rivalisent de générosité envers les survivants.

En Angleterre, au contraire, les marins sont abandonnés à leur sort. Entre octobre 1587 et octobre 1588, la guerre a coûté à l'Angleterre 400 000 livres. A l'hiver, le pays est ruiné, et l'armée n'est plus payée depuis longtemps. Alors que seulement 500 soldats sont morts des suites des combats, 2 000 de plus meurent du typhus, d'infections évitables et de malnutrition. Des milliers de héros nationaux se retrouvent à mendier dans la rue, tandis que partout, on fête leur victoire.

Des chansons sont écrites sur le vent divin qui a détruit la grande Armada pour sauver l'Angleterre ; le 8 septembre, la façade de St Paul est couverte des bannières espagnoles prises, pour accueillir la reine et illustrer le sermon national prononcé pour l'occasion. Dans toute la ville, on joue des spectacles, comme lors du couronnement d'Elizabeth. Mais pour la reine de 55 ans, les festivités sont assombries par l'ombre de la mort. Quatre jours plus tôt, Robert Dudley, comte de Leicester, son amour de jeunesse, son plus vieil ami, s'est éteint

d'une fièvre attrapée au camp de Tilbury. Il lui avait écrit le 29 juillet pour demander des nouvelles de sa santé à elle, craignant qu'elle ait attrapé un mal comparable lors de son séjour. Plus tard, elle écrira dans la marge, en gros caractères, « SA DERNIERE LETTRE ».

Dans le reste de l'Europe occidentale, le retentissement de cette victoire des Anglais est énorme, car au cours des derniers mois, l'Entreprise s'était changée en une gigantesque machine de propagande catholique. L'armée des serviteurs de Dieu allait, sans le moindre doute et sans la moindre difficulté, écraser la résistance hérétique, pour la plus grande gloire du Seigneur. Or la Vraie Foi a failli. Les éléments se sont déchaînés contre l'Armada et l'ont réduite en miettes. En Espagne, on ne peut s'empêcher de repenser aux terrifiantes prévisions des astrologues portugais, et de douter.

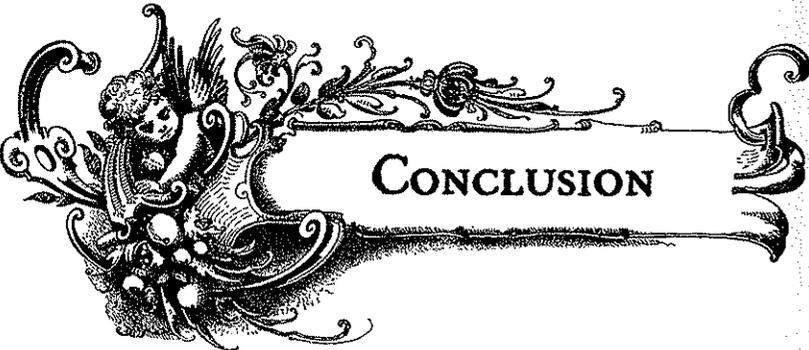
En France, les Guise, à la tête de la Sainte Ligue, s'étaient trouvés en position de force : leur principal soutien, Philippe II d'Espagne, était en train de monter une armée gigantesque, dans le seul but de balayer l'hérésie. Les Huguenots, et d'après eux les modérés, allaient bientôt connaître le sort qu'ils méritaient. Henri III, intimidé, s'était trouvé obligé de nommer Henri de Guise Lieutenant Général du royaume. Or, du jour au lendemain, la menace perd tout son poids, et les Guise leur position. Malgré la nouvelle, et parce que la Ligue a obtenu la majorité aux Etats Généraux d'octobre, Louis, cardinal de Guise, tente un coup de force le 17 décembre et, tendant son verre en direction de son frère, s'écrie : « Je bois à la santé du roi de France. » Six jours plus tard, Henri III convoque le duc de Guise dans sa chambre, et le fait assassiner par sa garde personnelle.

En Hollande, au contraire, rien ne change. Les Anglais et les Espagnols se sont reti-



rés au même moment, et personne n'a donc profité des préparatifs de l'Entreprise. Quand la guerre reprend entre les deux puissances, les Pays-Bas redeviennent un terrain privilégié, et ce jusqu'à la fin du

siècle. Car la guerre avec l'Espagne, si elle n'a jamais été déclarée officiellement, est désormais claire pour tous. En 1597, une deuxième Armada sera même envoyée à l'assaut de l'île, et sera à nouveau un échec.

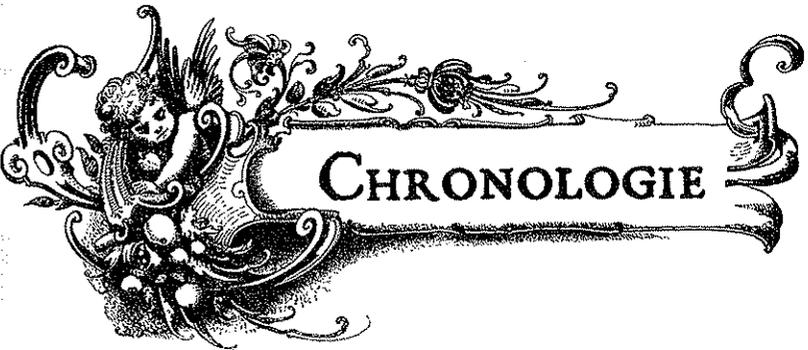


CONCLUSION

Le règne de la reine vierge atteint son apogée. Mais aussitôt le sommet atteint, Elizabeth entame sa lente descente vers la mort. Après Leicester en 1588, Walter Mildmay, un autre vieux compagnon, la quitte en 1589 ; l'année 1590 emporte le diplomate intrigant Thomas Randolph, le fidèle comte de Shrewsbury et l'indispensable Francis Walsingham. Après la mort de Christopher Hatton, son favori catholique, en 1591, il ne lui reste que William Cecil, Lord Burghley, pour la soutenir au milieu des cadavres. Mais lui aussi finira par la quitter, la laissant seule avec une nouvelle génération d'hommes d'état et d'aventuriers, comme Robert Cecil, Walter Raleigh ou le comte d'Essex, qui changeront la cour d'Angleterre en un champ de bataille incessant, pour obtenir des faveurs toujours plus grandes. A l'aube du XVII^e siècle, l'aura de la reine vieillissante commencera à vaciller, alors que ses sujets oseront pour la première fois s'opposer ouvertement à elle. Le comte d'Essex sera décapité pour avoir tenté un coup d'état en 1601, et le Parlement lui reprochera avec force sa propension à accorder des monopoles à tout le monde, comme des cadeaux qui ne lui coûtent rien. A sa mort en 1603, peu pleureront celle qu'ils auraient défendue avec leur vie vingt ans plus tôt.

Pourtant, son règne signe le triomphe de la modération à l'ère du fanatisme. Dans une Europe déchirée où tout conflit prend une dimension sacrée, le pragmatisme d'Elizabeth et de certains de ses conseillers a toujours permis d'empêcher l'escalade. Alors que partout, protestants et catholiques se massacrent (les calvinistes au pouvoir dans les provinces du nord des Pays-Bas sont aussi violents que les inquisiteurs espagnols), elle réussit, malgré quelques répressions sanglantes, à faire cohabiter catholiques et réformés. En obligeant tous ses sujets à se conformer en public à sa religion consensuelle, et en limitant donc les sentiments religieux les plus forts à la sphère privée, elle parvient, en quarante-cinq ans de règne, à étouffer les fanatismes.

Bien entendu, comme les jésuites le craignaient, le catholicisme anglais finit par s'éteindre au XVII^e siècle, mais il le fait paisiblement, sans bruit, et pratiquement sans victime. Malgré les extrémités où elle a parfois été jetée par le bellicisme des grands partis catholiques d'Europe et des aventuriers de son propre royaume, elle reste, sans l'ombre d'un doute, l'un des seuls grands esprits européens de l'époque à avoir toujours rêvé de paix et de tolérance.



CHRONOLOGIE

1568

16 mai : Mary arrive en Angleterre.

Septembre : William Allen fonde le séminaire de Douai.

24 septembre : la flotte de John Hawkins et Francis Drake est décimée par les Espagnols.

4 octobre : la conférence d'York, transférée en novembre à Westminster, doit juger la culpabilité de Mary Stuart dans le meurtre de Darnley.

21 décembre : William Cecil ordonne la saisie de l'or espagnol réfugié en Angleterre.

1569

10 janvier : La conférence de Westminster prend fin. Révolte de Fitzmaurice en Irlande. Conspiration à la cour contre Cecil et pour le mariage de Mary à Norfolk.

Octobre à décembre : la Rébellion du Nord, organisée par les comtes catholiques de Northumberland et Westmorland, est un échec.

1570

25 février : la bulle papale *Regnans in Excelsis* excommunique Elizabeth I^{re}.

Été et automne : la conspiration de Ridolfi, à laquelle prend part le duc de Norfolk, prend forme.

1571

25 février : William Cecil devient baron Burghley.

Printemps : Ridolfi réunit des alliés en Espagne et en Italie.

2 avril au 29 mai : le troisième Parlement du règne d'Elizabeth vote les premières *Treason Laws*.



5 septembre : le duc de Norfolk est arrêté pour sa participation dans le complot Ridolfi.

Décembre : l'ambassadeur espagnol Guerau de Spes est expulsé.

1572

1er avril : les Gueux de mer prennent Brielle, aux Pays-Bas.

29 avril : le traité de Blois scelle l'alliance franco-anglaise.

8 mai au 30 juin : Elizabeth, face au Parlement, refuse de condamner Mary Stuart pour sa participation au complot Ridolfi.

24 mai : Drake entame sa première grande expédition.

1er juin : exécution du duc de Norfolk.

Juillet : Boniface de La Molè courtise Elizabeth pour le compte du duc d'Alençon.

Juillet : Burghley est nommé Lord Treasurer.

11 juillet : des volontaires anglais débarquent aux Pays-Bas.

26 août : le massacre de la Saint-Barthélemy terrifie la cour anglaise.

24 novembre : le comte de Morton devient régent d'Ecosse.

1573

Avril : le traité de Nimègue permet la réouverture du port d'Anvers.

17 avril : l'armée anglaise intervient en Ecosse contre les marianistes.



29 mai : le château d'Edimbourg, tenu par les marianistes, tombe.

9 août : Drake est de retour de son expédition.

18 décembre : Luis de Requesens remplace le duc d'Albe comme gouverneur des Pays-Bas.

20 décembre : Francis Walsingham est nommé Secrétaire d'Etat.

1574

30 mai : Henri III succède à son frère Charles IX, mort empoisonné.



Juillet : Bernardino de Mendoza devient ambassadeur d'Espagne à Londres.

28 août :
Le traité de Bristol rétablit le commerce entre l'Angleterre et l'Espagne.
Les premiers prêtres séminaristes arrivent de Douai.

1575

22 juillet : des anabaptistes meurent sur le bûcher à Londres.

1576

8 février au 15 mars : le Parlement anglais élu en 1572 débat du mariage de la reine.

5 mars : Luis de Requesens, gouverneur des Pays-Bas s'éteint.

1577

Juin : l'archevêque John Grindal est suspendu pour n'avoir pas mis fin aux *prophesyings*.

29 novembre : Cuthbert Mayne est le premier prêtre catholique exécuté en Angleterre.

13 décembre : Drake entame le second tour du monde de l'histoire.

1578

13 octobre : Alexandre Farnèse, duc de Parme, devient gouverneur des Pays-Bas.

Décembre : Jean de Simier courtise à son tour Elizabeth pour le compte d'Alençon, devenu duc d'Anjou.

1579

6 janvier : par la paix d'Arras, les provinces catholiques du sud des Pays-Bas s'allient à l'Espagne.

23 janvier :
Le traité d'Utrecht proclame l'indépendance des provinces du nord, rebaptisées Provinces Unies.
Rébellion de Fitzmaurice en Irlande.

17 juillet : des troupes dépêchées par Philippe II et le pape débarquent en Irlande.

17 au 29 août : François d'Alençon séjourne à Londres.

Septembre : Esmé Stuart, Sieur d'Aubigny, débarque en Ecosse.

3 novembre : Philip Stubbes a la main droite tranchée pour la publication du *Gouffre Béant*.

1580

Janvier : les Provinces Unies demandent l'aide d'Alençon.

10 janvier : Philippe II devient roi du Portugal à la mort de Henri 1^{er}.

19 septembre : Alençon accepte la souveraineté des Pays-Bas par la signature du traité de Plessis-Lès-Tours.

26 septembre :
Drake revient de son tour du monde.
Les premiers jésuites débarquent en Angleterre.

10 novembre : la garnison espagnole de Smervick, en Irlande, est massacrée par l'armée anglaise.



1581

16 janvier au 18 mars : le Parlement élu en 1572 vote des lois qui punissent l'absence au préche.

Avril : une ambassade française vient demander la main d'Elizabeth.

2 juin : le comte de Morton est exécuté pour avoir participé au meurtre de Darnley.

1^{er} novembre : Alençon visite à nouveau Elizabeth.

1^{er} décembre : le jésuite Edmund Campion est exécuté pour trahison.

1582

Tous les jésuites et ceux qui les abritent sont déclarés traîtres.

30 janvier : Alençon part pour les Pays-Bas.

22 août : lors du Ruthven Raid, James VI est fait prisonnier par les Lords protestants.

5 octobre : le calendrier grégorien entre en vigueur. Tous les pays catholiques gagnent dix jours sur les pays protestants (le 16 avril espagnol est le 6 avril anglais).

1583

John Whitgift devient archevêque de Canterbury.

Printemps : Francis Throckmorton commence à comploter contre Elizabeth.

29 juin :

Alençon quitte les Pays-Bas humilié. James VI d'Ecosse échappe à ses ravisseurs.

12 octobre : Throckmorton est arrêté.

1584

Janvier : l'ambassadeur Mendoza est expulsé pour avoir participé au complot de Throckmorton.

Avril : Walter Raleigh fonde la première colonie anglaise en Virginie.

10 juin : Alençon meurt.

10 juillet :

Francis Throckmorton est exécuté. Guillaume d'Orange est assassiné.

3 septembre : le prêtre jésuite Crichton est arrêté.

Octobre : Patrick Gray devient ambassadeur d'Ecosse en Angleterre.

Octobre à novembre : Le Pacte d'Association pour la défense de la reine est rédigé, signé et publié par le Conseil privé.

31 décembre : l'alliance entre Philippe II et Henri de Guise marque la création de la Ligue.

1585

2 mars : le Docteur Parry est exécuté pour avoir comploté contre Elizabeth.

Mars : James VI renonce à s'associer sur le trône avec sa mère.



24 novembre au 29 mars : le cinquième Parlement d'Elizabeth vote la loi de protection de la reine et la loi contre les jésuites.

Avril : Amyas Paulet devient gardien de Mary Stuart.

Mai : l'embargo espagnol sur les navires anglais et hollandais, et l'embargo anglais sur les navires espagnols, marquent le début de la guerre.

10 août : avec le Traité de Nonsuch, Elizabeth accepte d'aider les Provinces Unies.

17 août : le duc de Parme prend Anvers.

14 septembre : Drake part pour les West Indies.

10 décembre : Leicester arrive aux Pays-Bas.

1586

Janvier : Mary Stuart est transférée à Chartley.

Printemps : le complot de Babington commence.

21 juin : Drake revient de Carthagène et la Havane.

25 juin : Mary scelle son sort en écrivant à Babington une lettre incriminante.

8 août : ses biens et ses papiers sont saisis.

30 août : Babington est arrêté.

14-15 octobre : Mary est condamnée.

17 octobre : Philip Sydney meurt à Zutphen, aux Pays-Bas.

29 octobre : le sixième parlement d'Elizabeth s'ouvre.

1587

Janvier : le faux complot Destrappe permet à Walsingham de couper les communications avec le continent.

1^{er} février : Elizabeth signe l'ordre d'exécution de Mary.

8 février : Mary Stuart est décapitée.

10 avril : Drake pille Cadix.

1588

12 mai : lors de la journée des barricades, la Ligue chasse Henri III de Paris.

28 mai : la Grande Armada quitte Lisbonne.

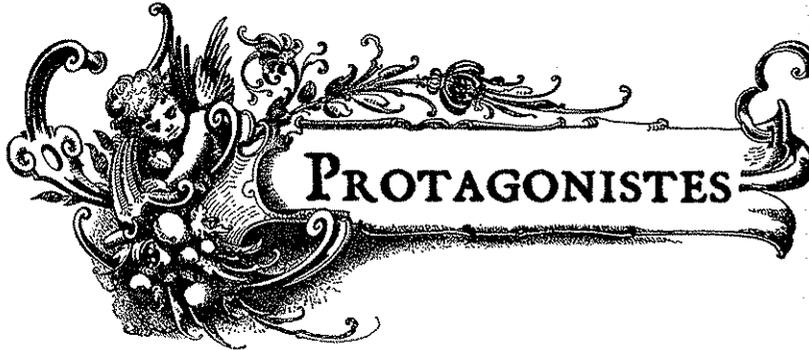
18 juillet : l'Armada est bloquée à Calais.

29-30 juillet : l'Armada est dispersée en mer du Nord.

8 août : Elizabeth fait son grand discours à Tilbury.

4 septembre : Leicester s'éteint.

23 décembre : Henri III fait assassiner le duc de Guise à Blois.

PROTAGONISTES

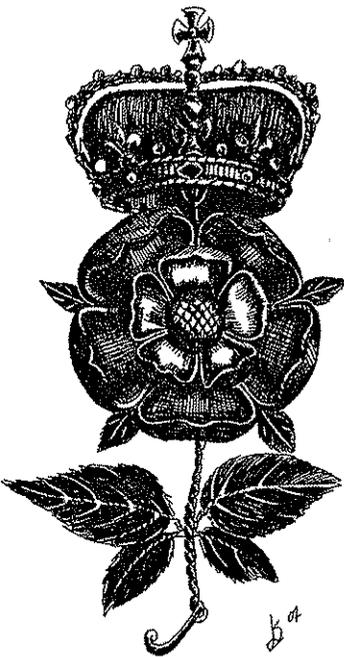
LES ANGLAIS

GEORGE TALBOT, COMTE DE SHREWSBURY

Après l'arrivée de Mary Stuart en Angleterre, ce seigneur catholique du nord est très vite chargé par Elizabeth de « tenir compagnie » à la reine d'Ecosse pendant sa captivité. Géôlier attentionné, on le soupçonne d'être amoureux de sa prisonnière, et elle est rapidement confiée à un autre. Lors de l'exécution de Mary, il sera invité contre son gré à y assister.

THOMAS PERCY, COMTE DE NORTHUMBERLAND

Ce très grand seigneur catholique du nord, n'ayant pas les faveurs d'Elizabeth, perd plusieurs de ses privilèges traditionnels, et finit par se rebeller contre elle, sous la bannière catholique. Après avoir été vaincu, il est capturé en Ecosse et exécuté.



THOMAS HOWARD, DUC DE NORFOLK

Après avoir essayé d'épouser Mary en secret, le plus grand noble d'Angleterre finit exécuté en 1572 pour s'être laissé entraîner dans le complot Ridolfi, qui visait à renverser Elizabeth avec l'aide d'une armée espagnole.

Fiche page 150.

ROBERTO RIDOLFI

Les complots ourdis par ce banquier florentin finiront par coûter sa tête au duc de Norfolk.

FRANCIS WALSINGHAM (PRONONCER « WOLZINEGAMME »)

Le Secrétaire d'Etat d'Elizabeth est aussi son maître-espion et son chef de la propagande. Puritain qui a assisté aux massacres de la Saint-Barthélemy à Paris, il considère que tous les moyens sont bons pour sauvegarder la reine et la religion.

Fiche page 160.

EDMUND GRINDAL

Quand cet archevêque de Canterbury est relevé de ses fonctions pour ne pas avoir mis fin aux prophesyings, Elizabeth devient la seule tête de l'Eglise d'Angleterre.

JOHN WHITGIFT

A la mort de Grindal, Elizabeth peut enfin nommer un nouvel archevêque de Canterbury, et elle choisit pour remplir cette mission un modéré qu'elle apprécie beaucoup, John Whitgift.

AMYAS PAULET

Dernier géôlier de Mary Stuart, c'est un puritain convaincu qui déteste avoir à s'opposer à elle et devient au cours du temps de plus en plus agressif envers elle, jusqu'à la persécuter continuellement à l'approche de sa mort.

Fiche page 196.

LES ESPAGNOLS

GUERAU DE SPES

Cet ambassadeur espagnol trempe dans de multiples complots contre Elizabeth, et son expulsion marque la fin des relations diplomatiques entre les deux pays pendant plusieurs années, malgré le travail officieux du marchand Antonio de Guaras.

BERNARDINO DE MENDOZA

Ce grand seigneur espagnol, ambassadeur de Philippe II à Londres, finira lui aussi expulsé à force de s'impliquer dans des complots visant à assassiner Elizabeth.

ALEXANDRE FARNÈSE, DUC DE PARME

Après s'être distingué contre les Ottomans à la bataille de Lépante, il devient gouverneur des Pays-Bas, où ses décisions tactiques font des miracles contre Maurice de Nassau, puis contre les Anglais. En 1588, il est censé faire traverser la Manche à ses troupes pour les faire débarquer en Angleterre.



LES ECOSSAIS

JAMES VI

Sensible, intelligent et très éduqué, le jeune roi d'Écosse se voit imposer des responsabilités bien trop grandes, et pendant des années, il sera contrôlé par des favoris sans scrupules. Fier et pacifiste, il s'oppose à plusieurs reprises aux calvinistes qui souhaitent lui retirer le gouvernement de l'Église d'Écosse.

Fiche page 177.

GEORGE BUCHANAN

Cet ancien conseiller de Mary Stuart s'est ensuite retourné contre elle et a écrit de terribles diffamations à son sujet. Plus tard, il est responsable de l'éducation de James VI, mais il ne comprend rien aux enfants et traumatise le jeune roi à coups de bâton et d'insultes à propos de sa mère.

ESMÉ STUART, SIEUR D'AUBIGNY

Favori du jeune roi, ce seigneur français reconnaît en James VI un garçon influençable qui pourra lui apporter richesses et titres, mais les autres nobles le détestent pour cela et se liguent contre lui jusqu'à ce qu'il retourne en France.

Fiche page 179.

HENRY STUART, COMTE D'ARRAN

Cet homme violent et antipathique se retrouve à la tête du pays après avoir libéré James VI de ses ravisseurs, tandis qu'Aubigny fuyait, mais c'est un débauché qui manque de sens politique et n'apporte rien à l'Écosse.

JOHN MAITLAND DE THIRLESTANE

Frère cadet de William Maitland, il est fait prisonnier à la prise du château d'Edimbourg mais retrouve ses postes quelques années plus tard et rejoint très vite le Conseil privé, pour devenir le principal compagnon de James VI, car contrairement à ses prédécesseurs, il est un homme d'état très efficace.

Mary Stuart, Elizabeth I, William Cecil (qui devient lord Burghley), Robert Dudley comte de Leicester, et les autres, perdent tous 1 point de BIENVEILLANCE tous les cinq ans. Pour John Knox, cela se traduit par sa mort en 1572.



BIBLIOGRAPHIE

Tout comme dans la bibliographie du premier volume, la très grande majorité des ouvrages sont en anglais, et n'ont jamais été traduits. Un grand merci, donc, à Michel Duchéin, pour ses nombreux travaux en français sur cette région et cette période.

SOCIÉTÉ ET VIE QUOTIDIENNE

• *Short Oxford History of the British Isles: The sixteenth century*, Patrick Collinson, OXFORD UNIVERSITY PRESS, 2002

Une vue d'ensemble qui s'étale sur une assez longue période, mais décode point par point les cultures et les enjeux de l'époque dans les îles britanniques.

• *The Writer's Guide to Everyday life in Renaissance England, 1485-1649*, Kathy Lynn Emerson, BELGRAVE HOUSE, 1996
Un livre introuvable, mais disponible sur Internet à petit prix, qui donne moult détails sur la vie quotidienne, et des conseils

bibliographiques poussés, pour permettre aux écrivains de situer l'action de leur roman dans l'Angleterre de la Renaissance.

• *Life in Shakespeare's England*, John Dover Wilson, PENGUIN, 1944

Un livre consacré à la vie quotidienne à la fin du XVI^e siècle et au début de XVII^e siècle, mais composé presque exclusivement de textes d'époque. La facilité de lecture varie donc en fonction du style de chaque auteur.

• *Eyewitness Guide to Shakespeare*, Peter Chrisp, DORLING KINDERSLEY, 2002

Un ouvrage très intéressant, peu détaillé mais rempli d'anecdotes. Surtout, c'est une des principales inspirations visuelles de ce livre.



LONDRES ET LES VILLES

- *Townspeople and nation: English urban experiences, 1540-1640*, Robert Tittler, STANFORD UP, 2001

Des textes un peu long, mais qui racontent, chacun à leur tour, un événement frappant dans la vie d'un habitant typique. Voir en particulier le chapitre sur les *Thief-takers*.

- *Elizabeth's London*, Liza Picard, PHOENIX, 2003

Une spécialiste de Londres, se basant sur le *Survey* de John Stow, passe en revue la géographie de la cité, ses habitants et leurs activités, avec un regard moderne et l'intention louable d'adresser son livre au grand public.



LA GUERRE

- *Elizabeth's Wars*, Paul E. J. Hammer, PALGRAVE, 2003

Pour ceux qui se passionnent pour les récits militaires, un livre entièrement consacré aux conflits armés auquel l'Angleterre élisabéthaine prend part, expliquant comment ils influent les uns sur les autres, ainsi que sur la vie dans le royaume et en Europe.



L'IRLANDE

- *Ireland in the age of the Tudors 1447-1603: English expansion and the end of Gaelic Rule*, Steven G. Ellis, LONGMAN, 1998

Épais et foncièrement universitaire, ce livre contient des informations très intéressantes sur la société irlandaise, mais qu'il faut aller chercher au milieu de chapitres parfois très compliqués et pointus.



BIOGRAPHIES

- *Elizabeth I*, Christopher Haigh, LONGMAN, 1998

En s'opposant aux visions traditionnelles des historiens sur le siècle élisabéthain, Haigh a le bon goût d'expliquer la plupart des théories rédigées sur le sujet au XX^e siècle, pour les soutenir ou pour les invalider.

- *Elisabeth I^{ère}*, Michel Duchein, FAYARD, 1992

Déjà cité dans le livre de base de *Te Deum pour un massacre*, ce livre – et même cet auteur – est la référence en français sur le sujet. Très explicatif, il a le défaut de traduire tous les noms en français, ce qui rend parfois difficile la mise en relation avec les travaux en langue anglaise.

- *William Cecil, lord Burghley*, Michael A.R. Graves, ADDISON WESLEY, 1998

Appartenant à la même collection que le *Elizabeth I* de Haigh, cet ouvrage organisé par thèmes décrypte la personnalité et le travail du plus grand homme d'état de ce siècle.

- *Elizabeth's Spymaster*, Robert Hutchinson, PHOENIX, 2006

Parfois difficile à lire à cause de la profusion des citations, cet ouvrage n'en reste pas moins un récit passionnant des premières heures de l'espionnage moderne.



SOURCES PRIMAIRES

- *Description of England*, William Harrison, 1587

Un homme d'église qui a changé plusieurs fois d'obédience religieuse décrit la géographie, les conditions sociales et économiques de l'Angleterre, ainsi que l'état de la réforme et la situation politique.

- *A Survey of London*, John Stow, OXFORD UP, 1598

Un amoureux de la capitale se promène dans la cité, décrit les bâtiments anciens ou nouveau, ce qu'on y fait et ce qu'on y faisait dans sa jeunesse, et raconte avec nostalgie l'évolution du style de vie des Londoniens pendant un demi-siècle.

- *The Anatomie of Abuses*, Philip Stubbes, 1583

La vie de tous les jours décrite avec intransigeance par un puritain convaincu. Londres devient Sodome et Gomorrhe avec un pont pour les rejoindre, les pauvres sont envieux et cupides, tandis que les riches sont orgueilleux et gourmands, de telle manière qu'à l'arrivée, tous sont destinés aux flammes de l'enfer.



SITE INTERNET

- *A Compendium of Common Knowledge*
<http://renaissance.duellingmodems.com/compendium/index.html>

Adressé aux acteurs de théâtre, ce site très compartimenté mais particulièrement fourni, explique tout ce qui va de soi pour

un Anglais de cette période, et ce dans le but d'explicitier les références souvent obscures des pièces de Shakespeare, Marlowe ou Jonson.



TÉLÉFILM

Enfin, nous ne saurions trop vous conseiller de jeter un œil au téléfilm *Elizabeth I* de HBO, dont le parti pris d'une violence très graphique est en vérité bien plus réaliste que ce qui avait été fait avant. La qualité de la reconstitution en fait d'ailleurs une des principales influences visuelles de ce supplément.

LES DEUX
REINES



TROISIÈME
PARTIE :
SCÉNARIOS

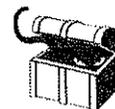


TROISIÈME PARTIE SCÉNARIOS

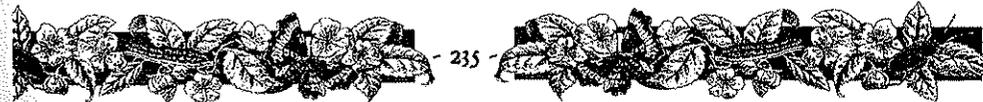
LA FLEUR ET LE SERPENT, PAGE 237

L'ÉTOFFE DU MARTYR, PAGE 267

CE GRAND THÉÂTRE DE FOUS, PAGE 293



Editions du Matagot





SCÉNARIO 4 LA FLEUR ET LE SERPENT

« RESSEMBLE À L'INNOCENTE FLEUR,
MAIS SOIS LE SERPENT QU'ELLE CACHE. »

MACBETH, WILLIAM SHAKESPEARE



près son arrivée en Angleterre, les PJ n'ont réussi à rester avec Mary que quelques heures. Escortée par le député gouverneur Richard Lowther, elle leur a alors demandé de rester en arrière pour expliquer au comte de Northumberland où elle était emmenée.

Northumberland, dont ce sont les terres et qui depuis plusieurs semaines correspond avec Mary, est arrivé quelques heures plus tard à la tête de centaines de cavaliers. Sur plusieurs kilomètres, il a suivi Lowther avec ses troupes, en réclamant que Mary lui soit livrée, mais Lowther a fini par atteindre le château de Carlisle, et Northumberland a abandonné et rebroussé chemin.

Depuis, les PJ sont les hôtes du comte et de son beau-frère, le comte de Westmorland. Pendant un an, ils passent leur temps à parler de politique anglaise et écossaise avec les deux hommes et leur entourage, et peuvent rester en contact avec des seigneurs catholiques écossais, la frontière n'étant pas très éloignée. Mary est encore en résidence surveillée, mais les conditions de sa détention ne sont pas si terribles et tous espèrent encore qu'elle finira par sortir, et ce malgré la décevante issue des conférences d'York et Westminster.

Malheureusement, tout va basculer quand les PJ vont se voir offrir une mission de confiance. Après avoir échoué, ils vont sans le vouloir obliger Northumberland à s'opposer à la couronne, et quand la guerre sera déclarée, ils se retrouveront à devoir, tout au plus, empêcher le pire d'arriver.

I. PRÉLUDE À LA GUERRE

I. LA VIE DE CHÂTEAU

La vie des PJ est assez simple pendant l'année qui suit leur séparation de Mary. Ils mangent bien, malgré la pauvreté de la campagne alentour, sont honorés comme des hôtes de marque parce que les comtes ont l'impression de le devoir à Mary, et il se pourrait même qu'un des PJ se retrouve entraîné dans une aventure amoureuse avec Lady Westmorland, sœur de Northumberland et épouse de l'autre.





En effet, Lady Westmorland est un personnage énigmatique, qui sombre imperceptiblement dans la folie, qui se sent recluse et tenue à l'écart de la cour. Victime d'un complexe de persécution, elle croit devoir faire tout ce qu'elle peut pour survivre au malheur imminent qui va tous les frapper. Son charme étant vénéneux et puissant, elle cherche à séduire tous les hommes qui passent à sa portée et auprès desquels elle pense pouvoir trouver de l'aide en temps voulu.

Selon l'intérêt de chaque PJ pour les femmes, et selon l'intensité de son sentiment d'allégeance envers ses hôtes, le MJ décide de la Difficulté du jet de *Charme*. La plus grande différence entre le score obtenu au jet et la Difficulté choisie, désigne le PJ qui tombera involontairement dans ses filets, mais si plusieurs scores laissent penser que Lady Westmorland a réussi, plusieurs PJ peuvent de leur côté se croire l'élu de son cœur. Elle bénéficiera alors d'un levier dont la force dépendra du degré de culpabilité auquel elle sera parvenue à amener son « amant ».

Qu'elle parvienne ou non à séduire un (ou plusieurs) des PJ, ceux qui résistent à son manège prennent vite conscience de cette caractéristique de leur hôtesse. Une ambiance particulière risque de s'installer entre chaque PJ séduit, et entre un PJ séduit et ses compagnons.

2. MISSION DE CONFIANCE

Les PJ sont sauvés de cette situation par les comtes eux-mêmes, qui leur confient une mission d'importance. Il s'agit de porter un coffre de pièces d'or aux conjurés d'Ecosse qui sont actuellement décimés par les forces du régent Moray (la nouvelle de son accession au pouvoir a d'ailleurs pu laisser un drôle de goût dans la bouche des

PJ). Le plus dur sera de passer la frontière, une petite troupe de marianistes attendant les PJ à quelques lieues seulement après qu'ils l'ont traversée.

S'ils sont d'accord, ils doivent savoir qu'il n'y a que deux manières de rejoindre Carnegie, où les attendent les bénéficiaires du prêt :

- Traverser en rase-campagne. Les propriétaires terriens n'appréciant pas qu'on se permette d'importer quoi chez eux, ils risquent de tirer sur les PJ, de lancer des hommes à leurs trousses, et surtout, de faire prévenir le gouverneur de la marche. Northumberland était traditionnellement le seigneur des marches de l'Ouest et du Centre, mais il a dû y renoncer pour ne pas trop déplaire à la reine. Deux administrateurs en ont hérité, avec pour seul mérite d'être aveuglément loyaux, tandis que lui s'en trouve dépossédé sans avoir jamais trahi son sang. L'autre risque est celui d'être attaqué par des reivers. Les marches écossaises en sont pleines, et ils n'ont peur de rien ; ils s'attaquent à tous ceux qui passent à leur portée et semblent transporter quelque chose de valeur. Un coffret est certain d'attirer leur attention.

- S'ils choisissent de passer par la route, ils sont certains d'être victimes d'un contrôle, et les soldats seront certainement assez nombreux. Mais au moins, les hommes qui gardent la frontière sont assez prévisibles par rapport aux paysans et aux reivers. La route est bien mieux surveillée mais si une méthode judicieuse marche sur le papier, elle a sûrement plus de chances de marcher en pratique.

Les PJ n'ont donc qu'à trouver un plan et à essayer de l'appliquer. Les gardes sont assez tendus à cause des risques de complots, mais pas zélés non plus car peu de conspirations ont encore été découvertes. Il y a



donc moyen de s'en sortir avec un baratin bien mené. La lande est plus hostile, et il faut faire attention à rester loin des habitations. Comme prévu, des reivers repèrent ce petit groupe qui ne semble pas vouloir attirer l'attention, et cherchent à leur tendre une embuscade. Les PJ peuvent les repérer et les éviter, ou se laisser prendre, et devoir combattre ou semer leurs poursuivants. La bande est constituée d'une petite dizaine d'hommes, dont aucun n'a de cheval. Ils savent encercler les bêtes pour les empêcher de fuir, mais ils sont dans l'incapacité totale de poursuivre les montures si les PJ réussissent à forcer le barrage et à les lancer au galop.

Note : en se faisant attaquer par les reivers, les PJ peuvent avoir l'idée de cacher le coffre et de le garder pour eux-mêmes, en faisant croire qu'ils en ont été dépouillés. Cette attitude est encouragée, car elle rend la suite des événements bien plus intéressante en terme de moralité des PJ.

Si tout se passe comme prévu et que les PJ arrivent à Carnegie, ils rencontrent un groupe de cavaliers à l'air tendu et qui cherchent à ne pas trop montrer leurs visages. Les PJ ne reconnaissent personne, mais il n'y a rien d'étonnant, puisque ce sont pour la plupart, manifestement, des gens de basse extraction. Seul le chef pourrait leur être familier, et il s'avère qu'il ne l'est pas. Il loue le ciel qu'ils aient réussi leur mission. La résistance a bien besoin de cet or, en ce moment.

La scène est bien jouée, et les PJ n'ont pas de raison de se douter de quoi que ce soit, ce qui rend la détection des mensonges plus difficile (d'au moins un 1 niveau), mais en fait, ces cavaliers ne sont pas ce qu'ils prétendent être. Ce sont des hommes engagés par le capitaine de la garde du château de Westmorland pour disperser les marianistes et attendre le coffre à leur

place. Le capitaine Garth, fou amoureux de Lady Westmorland, a organisé ce détournement sur ordre de la comtesse, qui cherche à faire dégenerer la situation. Sa manigance a l'effet escompté.

3. REPRÉSAILLES

Après un retour assez calme (ils n'ont rien de précieux ou d'incriminant à transporter), les PJ sont accueillis par Northumberland et Westmorland, qui sont infiniment reconnaissants d'apprendre que tout s'est déroulé comme prévu. Le lendemain, cependant, les PJ sont convoqués et vont découvrir qu'on ne croit pas à leur version des faits. S'ils répondent par la négative dès leur retour, l'action est avancée de douze heures.

Quand les PJ sont convoqués, parce qu'ils ont affirmé avoir bien livré le coffre, ils sont accueillis par des soldats en armure, de la garde du château. Le capitaine Garth et là. Un messenger vient d'arriver d'Ecosse pour annoncer que les seigneurs n'ont pas pu réceptionner le coffre, car des hommes du régent les ont attaqués. Pour les comtes, il ne fait aucun doute que les PJ, ne trouvant personne à qui donner le coffre, ont décidé de le garder pour eux. Les PJ doivent donc se défendre en expliquant ce qui leur est arrivé, et ils sont soutenus par le capitaine Garth, dont la mission est de faire croire aux comtes que des reivers sont responsables de la perte. Lady Westmorland, dont personne n'avait remarqué la présence (à l'exception, peut-être, d'un PJ observateur), abonde dans ce sens et prend la défense des PJ.

Une fois atteint ce but commun aux PJ, au capitaine Garth et à la comtesse, Northumberland se met à réfléchir intensément. Ces marches, sur lesquelles des reivers règnent en maître, sont destinées depuis des décennies à être les siennes, et



les PJ n'interviennent pas à un moment ou à un autre pour essayer de calmer le jeu. L'altercation sera bien évidemment de courte durée, les hommes sachant dès le départ qu'ils ne font pas le poids. Si Northumberland dégaine son épée et est jeté à terre en tentant de combattre, la honte qui le frappe alors se transformera plus tard en rancœur pour les PJ qui l'ont mis dans cette situation. S'ils réussissent à négocier une issue pacifique, la honte lui sera épargnée, mais il n'oubliera pas l'argent qu'ils lui ont fait perdre en se montrant trop crédules face aux voleurs.

II. PAROLES ENFLAMMÉES SUR PIERRE GELÉE

A la suite de son altercation avec les nouveaux administrateurs des marches de l'Ouest et du Centre, Northumberland décide qu'il est temps de réagir contre le gouvernement d'Elizabeth qui s'arroge tous les droits, même sur les vieilles familles nobles qui règnent dans le nord, bien loin des frivolités de la cour. Avec son beau-frère le comte de Westmorland, il s'implique donc dans le complot qui vise à marier Mary au duc de Norfolk, bien qu'eux-mêmes préféreraient largement que la reine d'Ecosse épouse un prince étranger.

Quand Elizabeth découvre le complot et s'inquiète, Norfolk est jeté en prison et les deux seigneurs sont convoqués par le comte de Sussex, Lord Lieutenant du Nord, qui les réprimande comme des enfants. Humiliés, ils se sentent poussés à bout par Elizabeth, mais c'est surtout Lady Westmorland qui les finit par les convaincre d'agir en soutenant à qui veut l'enten-



dre que si rien n'est fait pour pousser les réformés du pouvoir, les grandes familles catholiques comme la leur finiront ruinées, sans aucun droit sur leurs terres ni sur leurs châteaux, à devoir ramper dans la boue comme des animaux pour survivre.

Car la crainte générale est bien qu'Elizabeth, les considérant comme des traîtres, leur confisque leurs titres et leurs terres. Quand la peur devient trop grande, en octobre 1569, ils se soulèvent et organisent la Rébellion du Nord.

Mais après avoir pris Durham et réunis quelques milliers de sympathisants, ils échouent à libérer Mary, et se replient dans leurs terres pour l'hiver, espérant trouver du soutien d'ici au printemps, quand les combats recommenceront.

I. UNE GRAVE DÉCISION

Les PJ, pendant la guerre, ont assisté à la prise de Durham, puis sont remontés veiller sur Lady Westmorland pendant que les comtes descendaient chercher Mary. A ce moment, ils n'ont pas pu s'empêcher de penser qu'ils restaient en arrière à cause des événements du début de l'année. Ils sont donc au château de Westmorland quand l'armée revient, après n'avoir pas réussi à libérer Mary, et se prépare à passer l'hiver. Après des retrouvailles chaleureuses mais formelles et polluées par la pression qui pèse sur les comtes, les PJ sont emmenés à l'écart de la petite cour pour se voir offrir une nouvelle mission.

Les comtes ont apprécié ce qu'ils ont fait pour Lady Westmorland, mais ils ont de nouveau une mission difficile à leur confier, qui demande de l'esprit et de l'endurance. Ils espèrent de tout cœur que les PJ vont accepter.

Comme ceux-ci le savent, la rébellion doit maintenant trouver l'aide de comtes catholiques qui ne se sont pas encore soulevés : Cumberland, dans la marche de l'Est, Derby, plus au sud, et d'autres. Pour l'instant, ils n'ont pas l'air de vouloir s'opposer à Elizabeth, mais s'ils croient que Norfolk soutient leur action et s'apprête lui-même à intervenir, ils changeront sûrement d'avis. Ils ont donc rédigé une fausse déclaration de soutien soi-disant adressée par Norfolk à ses vassaux, et les PJ doivent la diffuser, dans les campagnes, auprès des petits seigneurs et des plus grands... Ils ont quelques semaines devant eux pour organiser une propagande efficace.

Plusieurs personnes sont en mesure de les aider :

- dans le village de Caitheart, Francis Raghnebie possède une imprimerie cachée dans son cellier. Ensemble, ils peuvent imprimer la déclaration ;

- des villageois soulevés, grâce à la déclaration ou à autre chose, peuvent porter des missives dans les comtés voisins ou aller placarder des affiches sur les places de marché, à l'entrée des hôtels de ville...

- des pillards écument la région depuis le début de la révolte, et peuvent servir de bras armé aux PJ s'ils réussissent à les convaincre de se ranger aux côtés des rebelles.

Les PJ sont censés accepter, d'une part parce qu'ils sont les obligés de leurs hôtes (et plus encore de ceux-ci, qui sont de véritables protecteurs), et d'autre part parce qu'ils ont échoué lors de la première mission qui leur a été confiée. Cependant, ils ont reçu, à peine deux jours plus tôt, une lettre du duc de Norfolk lui-même, adressée directement à eux :



Messieurs X, Y, Z,

protecteurs célèbres de mon amie la reine Mary Stuart d'Ecosse,

Je vous écris ces lignes depuis la Tour de Londres, où ma cousine Elizabeth, reine d'Angleterre, m'a fait enfermer pour avoir cherché à épouser votre maîtresse en secret. Ma vie est de ce fait à la merci de ses humeurs, et la rébellion de mes seigneurs de Northumberland, de Westmorland et Leonard Dacre l'a mise dans un état de grande détresse, qui pourrait me coûter la tête.

La rébellion a échoué, sans le moindre doute. D'ici au printemps, mon seigneur le comte de Sussex, Lord Lieutenant du Nord, aura soulevé tant de loyalistes dans les campagnes et à la cour qu'il écrasera sans la moindre difficulté toute tentative de résistance. La reine, cependant, ne semble pas encore décidée à se débarrasser de moi, ce qui signifie qu'il m'est encore possible de sauver la reine Mary de sa prison et de lui faire retrouver ses droits. Je crains, cependant, que les comtes rebelles ne se servent de mon nom pour justifier leur action, m'entraînant par la même occasion dans leur chute.

Si vous désirez toujours libérer la reine d'Ecosse, je vous implore de faire tout ce qui est en votre pouvoir pour empêcher mes seigneurs de Northumberland et de Westmorland de m'impliquer plus avant dans cette tentative vouée au désastre.

Pour les PJ, la difficulté est alors de gérer ces deux positions contradictoires en fonction de ce qui leur paraît le plus honorable, le plus prudent, et le meilleur pour Mary.

Enfin, avant qu'ils soient partis, les PJ sont approchés par Lady Westmorland — par l'intermédiaire d'un des PJ qu'elle aura réussi à séduire, si c'est le cas — et recommence à déplorer la tiédeur de son mari et de son frère. « Regardez », leur lance-t-elle, « ce qu'ils ont en leur possession, sans oser l'utiliser. » Et elle leur tend une

déclaration du pape Pie V, qui annonce que la reine Elizabeth est excommuniée de l'Eglise du Christ et que tous les croyants ont désormais le devoir de faire tout ce qui est en leur pouvoir pour l'expulser du trône qu'elle usurpe. Les comtes, affirmant-elle, craignent la lourdeur des représailles s'ils publient cette déclaration bientôt officialisée, mais le temps des demi-mesures est passé, elle en est convaincue. Il faut maintenant utiliser toutes les armes en leur possession pour vaincre les hérétiques avant qu'ils ne soient tous massacrés.

2. LA CAMPAGNE ENNEIGÉE

En possession de la lettre de Norfolk, de la fausse déclaration de soutien, et du Regnans in Excelsis d'origine inconnue, les PJ sont prêts à quitter le château en direction de Caithcart. A eux de décider des moyens qu'ils souhaitent employer, en fonction de leurs allégeances. S'ils appliquent le plan des comtes, ils sont confrontés à :

- des villageois effrayés et très pauvres, qui n'ont pas voulu s'impliquer au début et ne souhaitent pas changer d'avis, même au vu des documents en possession des PJ ; mais qui craignent plus que tout la violence et qui peuvent donc être menacés.

- des bourgeois protestants mais traditionnalistes, qui considèrent la déclaration de Norfolk — lui-même protestant mais proche des catholiques — parlante, mais qui n'ont aucune envie de prendre les armes. En insistant, il est possible de les convaincre de mettre un de leurs serviteurs au service des PJ. S'ils apprennent l'existence du Regnans in Excelsis, ils ferment la porte immédiatement, et sont prêt à tirer sur les PJ depuis une fenêtre pour les faire partir, car ils ont parfaitement conscience du danger que le document présente pour ceux qui sont pris en sa possession.

- Francis Raghnebie, de Caithcart, est prêt à mettre sa machine au service des comtes, et imprime la déclaration de Norfolk sans surveiller, mais le Regnans in Excelsis est un document brûlant, et il aura besoin qu'on l'aide à se décider. Surtout s'il apprend qu'il est imprimé à l'insu des deux seigneurs.

- Les pillards qui, en effet, écument la lande, appartient à plusieurs bandes de villageois sans scrupules et poussés au crime par la pauvreté extrême de la région. Certains ont des chevaux volés,

d'autres sont à pieds. Certains ont des armes modernes, comme des halberdars ou des mousquets, trouvés dans le sillage de l'armée rebelle, mais la plupart n'ont que de vieilles armes, comme un arc long familial ou un bill rouillé. Ceux qui n'ont pas d'arme digne de ce nom ont plus souvent un bâton lesté qu'une fourche ou autre outil agricole. Quelques marteaux de guerres sont aussi visibles. En fonction des chefs, ils seront plus ou moins intéressés par l'offre des PJ, mais la plupart, si on ne leur montre pas de l'or, préfèrent s'attaquer aux PJ. Si les PJ ont pensé à parler de cette éventualité aux comtes, ceux-ci leur ont fourni une bourse réservée à enrôler des troupes de pillards. En cas d'altercation, les pillards, dont le nombre varie entre une et deux douzaines, cherchent à intimider les PJ, puis attaquent à distance jusqu'à ce qu'ils se sentent suffisamment confiants pour attaquer de près. Si les PJ chargent et ne se montrent pas effrayés, les pillards doutent, et à la première blessure ouverte d'un des leurs, ils se dispersent.

Bien entendu, dans certaines localités, afficher des documents incriminants déclenche des problèmes avec les habitants, et si les PJ se chargent eux-mêmes de ce genre de travaux, ils seront confrontés à de la populace qui ne veut pas de la guerre, à des victimes des pillards qui demandent réparation auprès de ceux qui sont responsables de la rébellion... Les PJ devront parfois choisir entre leur mission et les désirs justifiés de la population à laquelle ils imposent le conflit.

3. L'ARMÉE EST EN AVANCE

Pendant que les PJ travaillent à la propagande, ou à envoyer des missives aux seigneurs, l'armée du comte de Sussex avance, bravant l'hiver contre toute attente. Le Lord Lieutenant du Nord a fait l'er-



reur de laisser repartir Northumberland et Westmorland après les avoir convoqués et, parce qu'il est catholique lui aussi, certains à la cour d'Elizabeth suspectent qu'il leur a volontairement donné l'occasion de se rebeller. Pour prouver sa loyauté, il a réuni autant de sympathisants que possible dans le sud du royaume, et a lancé ses troupes à l'assaut du froid. Personne dans le nord ne se doute qu'il arrive et partout où il s'arrête, il fait pendre arbitrairement des villageois, pour l'exemple et en vertu de la loi martiale.

Si les PJ chevauchent à travers la lande dans le cadre de leurs activités, ils aperçoivent eux-mêmes les premières troupes au loin, et se retrouvent vite nez à nez avec une bande d'éclaireurs qui essaie de les arrêter. S'ils restent dans leur quartier général, au près de la presse ou dans une maison quelconque, ils voient passer dans la grand-rue du village la même troupe d'éclaireurs, suivie de près par le gros de l'armée.

Attendre que les éclaireurs aient fait demi-tour ou se soit éloignés est une mauvaise idée, car leur attention est attirée par les chevaux attachés devant la maison et par des informations qu'ils ont reçues concernant une presse d'imprimerie dans ce village. En effet, les hommes de Sussex ont capturé des messagers et des porteurs de pamphlets, et le comte est très mécontent de ce qu'il a découvert. En voyant la déclaration de Norfolk, il devine que c'est un faux, mais craint les effets de sa diffusion, et s'il trouve une trace du Regnans in Excelsis, il décide de mettre la région à feu et à sang jusqu'à ce qu'il ait débusqué les coupables.

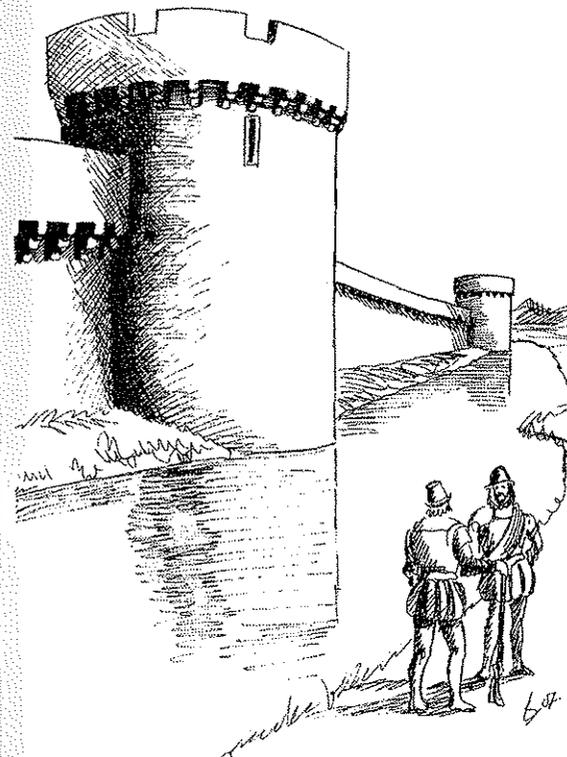
Dès qu'ils sont au courant, les PJ doivent choisir entre courir prévenir les comtes, les laisser se faire prendre, et chevaucher de village en village pour dire à la population de se réfugier dans les forteresses de la région.

S'ils choisissent la première solution, ils doivent quitter le village au plus tôt, rejoindre le plus vite possible le château principal du comte de Northumberland, quitte à être poursuivis par des cavaliers de Sussex après s'être fait repérer. Arrivés là-bas, on les remercie bien, mais pendant que Westmorland prépare l'armée au départ en direction de la frontière écossaise, Northumberland annonce aux PJ la terrible nouvelle : sa sœur, la comtesse de Westmorland, a quitté le château parce qu'elle détestait la compagnie de l'armée et est allée s'installer avec la garde dans le fort de Bracton. Il faut absolument que les PJ aillent la chercher avant que Sussex n'atteigne le fort. Ils n'auront aucun mal à la rattraper avec des chevaux, puisque l'armée est à pied.

S'ils choisissent la deuxième solution, qu'ils se désintéressent de tout le monde et laissent l'armée de Sussex avancer pendant qu'ils se cachent ou s'enfuient, un messager finit par les retrouver, et leur parle du fort de Bracton, où la comtesse de Westmorland est sur le point d'être assiégée, ainsi que la population du comté. Peut-être reviennent-ils alors sur leur décision.

S'ils décident d'organiser la protection de la population, les shérifs, constables et autres petits administrateurs prennent la tête de leur village et emmènent les habitants au fort de Bracton. Ils avouent aussi aux PJ que non seulement il y aura sûrement besoin de leur aide pour défendre le fort, mais que c'est aussi peut-être l'endroit où ils seront le plus en sécurité. Si les PJ acceptent de rejoindre le fort, ils découvriront en arrivant que Lady Westmorland s'y est installée avec sa garde.

Si les PJ fuient, le scénario est terminé. Si pour une raison ou une autre, ils décident de rejoindre la forteresse, le dernier acte commence.



III. TENIR, TRAHIR OU TRÉPASSER

Quand ils arrivent au fort de Bracton, les villageois continuent d'affluer, et la grande cour intérieure de cet édifice médiéval est pleine. S'ils se dirigent vers la tour centrale, ils croisent le capitaine Garth et Lady Westmorland, qui leur demandent ce qu'ils font ici. Bien entendu, ils ont reçu la nouvelle de l'avancée de l'armée loyaliste par les villageois, et si les PJ lui parlent de l'accompa-

gner vers l'Écosse, la comtesse, à qui on a manifestement posé la question plusieurs fois, hurle qu'elle ne fuira pas, qu'elle est sur ses terres, qu'Elizabeth peut régner sur les calvinistes de Londres, mais qu'ici, c'est elle la reine ! Elle ne reste pas hystérique longtemps, mais la peur et l'entêtement combinés ont clairement triomphé de sa raison, et après s'être calmée, elle repart en direction de la tour en titubant à moitié. Le capitaine marmonne des excuses à l'attention des PJ, leur demande s'ils ont l'intention de rester combattre. Lui-même va s'enfermer avec sa trentaine d'hommes et la comtesse dans la tour, car ils ne sont pas suffisamment nombreux pour défendre la cour, et s'ils le souhaitent, ils peuvent venir aussi.

Si les PJ acceptent, ou déclinent l'offre et s'apprentent à quitter le fort, un bourgeois les approche, et les implorant de rester avec les villageois. L'armée du comte de Sussex a attrapé des hommes portant des missives et des pamphlets séditieux, et ils pendent des dizaines de personnes dans le but de retrouver les coupables. Pour faire sortir les officiers enfermés à l'intérieur (le capitaine Garth, le lieutenant Halbray et les sergents Sackton et Browne), ainsi que la comtesse, ils vont s'attaquer aux villageois. Il y aura d'autres pendaisons pour l'exemple, peut-être des supplices... Les PJ, dit-il, s'ils ont la moindre pitié, doivent rester pour les aider. Là encore, s'ils décident de fuir quand même, le scénario s'achève, sauf s'ils sont restés quelque temps au fort — pour tenter de convaincre Lady Westmorland, par exemple — auquel cas, quand ils s'apprentent à



sortir, l'armée de Sussex est là, qui s'extirpe des ombres de la forêt et se pose en ordre dans la petite plaine. En quelques dizaines de minutes, le fort est encerclé par une force nombreuse, mais très fatiguée, et mal équipée pour l'hiver.

I. PARLEY

Une fois le soir venu, les hommes de Sussex viennent installer quatre torches sur

des piquets à mi-chemin entre la lisière de la forêt et l'entrée du fort. Un homme s'avance en faisant signe qu'il souhaite parlementer. Il est accompagné de quelques officiers équipés d'armes qu'ils ne tiennent pas pour autant à la main.

Le capitaine Garth et son lieutenant sortent de la tour pour participer aux négociations, mais bien sûr, c'est sur les PJ que la population compte, les soldats ayant prouvé qu'ils n'avaient pas l'intention de les protéger. Les notables font donc pression sur les PJ pour qu'ils s'impliquent, si ceux-ci n'ont pas naturellement l'intention de le faire.

Le représentant du comte de Sussex, le capitaine Cullerton, est un homme habile et il va rapidement le prouver en voyant approcher deux groupes séparés. Il commence par stipuler les conditions de Sussex : les soldats doivent se rendre, ainsi que tous les notables. Si des villageois ont participé à la diffusion des pamphlets séditieux, ils doivent être livrés aussi, ce qui donne une assez

bonne idée du sort réservé aux prisonniers. Le capitaine Garth et le lieutenant Halbray le comprennent vite, et si c'est le cas des PJ, ils peuvent essayer d'intervenir pour obtenir que moins de prisonniers soient exécutés. En particulier, demander la vie sauve pour les villageois, les notables, et même les soldats. Mais le négociateur, en entendant l'accent des PJ, trouve une méthode efficace pour diviser ses adversaires. Il est certain, annonce-t-il aux PJ devant les deux autres, qu'en vertu de leur nationalité, ils

seront eux-même relâchés pour des raisons diplomatiques, s'ils acceptent de livrer les autres. Immédiatement, Garth et Halbray tournent les talons et se dirigent vers le fort, où ils réunissent les soldats dans la cour. Si les PJ continuent à tenter d'obtenir la vie sauve pour le plus grand nombre, il leur répond sèchement qu'ils négocient comme s'ils avaient le moindre poids, alors qu'à l'aube, ils seront rasés par l'armée du Lord Lieutenant. Juste après qu'ils auront pendu les traîtres capturés plus tôt dans la journée...

2. RESSOURCES LIMITÉES

Il fait nuit quand, à leur retour, les PJ sont accueillis par la garde du capitaine Garth au grand complet. Le lieutenant explique qu'ils sont arrêtés pour avoir tenté de les trahir. Les PJ doivent négocier malgré les menaces du capitaine, qui cherche à les empêcher de se défendre, et qui ira jusqu'à frapper lui-même un des PJ en cas de besoin, et s'écriera soudain : « J'aurais dû ordonner aux reivers de vous tuer quand ils en avaient l'occasion », trahissant ainsi sa participation au petit complot qui les a mis en mauvaise posture et a incité Northumberland et Westmorland à déclencher cette guerre.

Garth a raison de s'inquiéter de ce que les PJ pourraient dire, car ils ont des arguments intéressants de leur côté. D'une part, les villageois lancent des insultes contre les soldats qui ne leur prêtent – apparemment – pas la moindre attention. Si les PJ déclarent à haute voix que la garde a l'intention de les laisser mourir, un début d'émeute se déclenche et alors que des soldats s'apprennent à se défendre, le sergent Sackton ordonne à tous de s'arrêter et déclare que c'est vrai, les ordres qu'ils ont reçus sont déshonorants et qu'il a l'intention de rester à l'extérieur de la tour avec les villageois.

Si les PJ ne semblent pas sur le point d'utiliser leur second argument, la folie manifeste de Lady Westmorland et l'obésité aveugle du capitaine Garth, c'est Sackton qui le fait lors de son discours. Ce pavé dans la mare fait énormément de dégâts. Garth se jette sur l'accusateur, mais le lieutenant Halbray tire son arme et menace son supérieur. Cet argument l'a touché en plein cœur, car depuis des mois, il se retient de faire la moindre remarque à propos de la passion dévorante qu'éprouve le capitaine pour la vénéreuse comtesse de Westmorland. A cet instant, la plupart des soldats ne savent pas quoi faire, et même Halbray n'est pas sûr de la conclusion à laquelle il espère arriver. Si les PJ jouent sur cette indécision, parlent des villageois à protéger tandis que Garth cite le devoir de défendre la comtesse, les soldats se répartissent naturellement en deux groupes égaux, une moitié restant fidèle au capitaine tandis que l'autre suit le lieutenant Halbray et le sergent rebelle dans le camp des PJ. Si les PJ expriment à haute voix leurs soupçons selon lesquels Garth a détourné l'or, l'incrédulité est générale mais, sans pour autant signifier qu'ils le croient coupables, plus de soldats prennent leurs distances vis-à-vis du capitaine, et environ les deux tiers de la troupe, rejoint les rebelles. Halbray, hésitant, adresse à Garth un regard accusateur et avoue que depuis quelques mois, il porte de très beaux habits quand il visite la comtesse.

Ceux qui restent suivent le capitaine et le deuxième sergent dans la tour, où ils s'enferment, sous les cris et les insultes.

Mais une fois que les PJ ont réussi à prendre le dessus sur leur adversaire, il leur reste le plus difficile, organiser la défense du fort.

Au départ, cela peut leur paraître impossible et sans intérêt, auquel cas le lieutenant Halbray leur donne son avis sur la situation :



le gros de l'armée n'a pas arrêté sa marche pour une forteresse n'abritant aucun chef de la révolte, d'autant que Sussex est pressé car les conditions sont difficiles pour une armée aussi vite levée, et que les comtes seront bientôt en Ecosse, où il ne pourra pas les suivre. L'armée qui les assiège est donc bien plus petite qu'elle n'en a l'air, et utilise sûrement le couvert de la forêt pour cacher ce manque réel de moyens. Ils sont tout de même assez nombreux pour prendre la forteresse et massacrer tout le monde, mais parce que Sussex est pressé, et que ce château n'a pas de fonction stratégique, la principale raison de ce détour d'une partie de l'armée est d'appliquer la loi martiale et de faire des exécutions pour l'exemple. S'ils résistent à l'assaut du lendemain matin, et font des dégâts suffisamment importants, ils pourront certainement parlementer une seconde fois et obtenir des conditions bien meilleures, pour la simple raison qu'assiéger un château sans intérêt pendant plusieurs jours alors qu'ils sont pressés, et perdre des hommes alors qu'ils n'ont rien à obtenir, serait une décision parfaitement idiote.

3. LA BATAILLE

Pendant la nuit, la plupart devraient dormir pour être capables de se battre le lendemain, mais certains auront mieux à faire. Fabriquer des armes rudimentaires est important, ainsi qu'essayer de désorganiser les troupes.

Le plus facile est l'emploi du feu. La lisière de la forêt est suffisamment proche pour pouvoir tirer des flèches enflammées dessus. Si elles sont lancées en petite quantité, elles permettent de jeter un peu de chaos sans être trop dangereuses, parce que l'atmosphère est humide, et que la neige offre autant d'eau que nécessaire, mais si des dizaines sont lancées, le feu se propage malgré les efforts des soldats et, surtout,

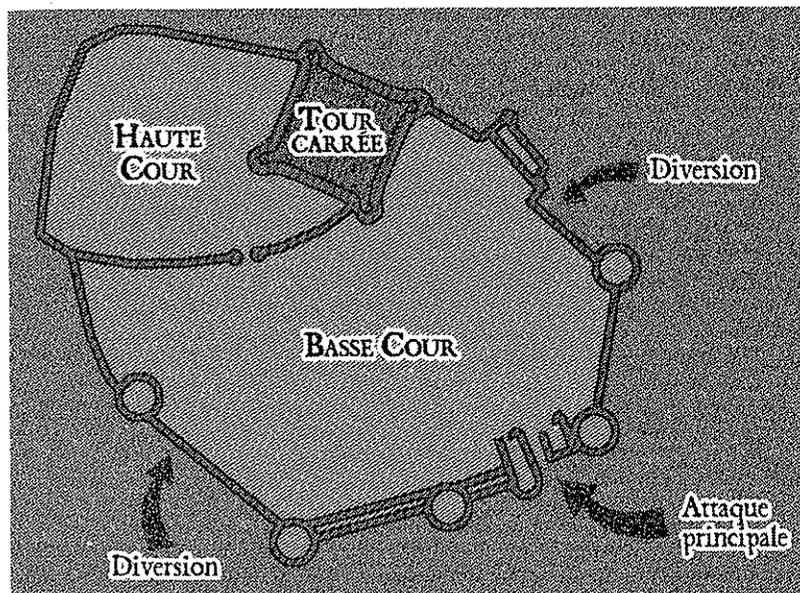
produit énormément de fumée. La plaine est plongée dans le noir et l'air devient de plus en plus irrespirable ; l'armée s'éloigne et se désorganise en partie, tandis qu'à l'intérieur du fort, on regrette le geste qui est sur le point de tuer tout le monde.

Des bandes de soldats ou de PJ peuvent aussi sortir du fort discrètement, et aller semer la mort dans les camps, en essayant de s'attaquer en priorité aux officiers. Cette méthode est aussi dangereuse qu'elle est peu honorable, mais des dégâts très élevés peuvent être infligés à l'ennemi.

A moins que les PJ ne trouvent une méthode particulièrement efficace, à l'aube, comme prévu, les hommes qu'ils ont envoyés arpenter la campagne sont pendus à des arbres. Peu après, la bataille commence.

Ainsi que l'avait prédit le lieutenant Halbray, les troupes sont bien moins nombreuses qu'ils ne le faisaient croire, et ils n'ont qu'un nombre extrêmement réduit d'échelles, et aucun instrument de siège, ce qui permet aux PJ, aidés des officiers insubordonnés, d'organiser la défense là où l'attaque se concentre. Il y a en fait trois points de pression : la porte que l'armée ennemie essaie d'enfoncer, et deux endroits où les hommes de Sussex essaient d'enjamber le rempart avec des échelles. Ces deux points ne sont pas dangereux, car les échelles ne sont pas suffisamment nombreuses pour permettre aux soldats de l'extérieur de déborder les défenseurs. Des villageois armés de crochets et sous les ordres de notables autoritaires, peuvent repousser les assauts, pour permettre aux PJ et aux soldats de se réunir autour de la porte, qui risque de lâcher rapidement si on n'empêche pas les attaquants de manier leur grand bélier.

En plus des soldats, certains bourgeois savent tirer à l'arc, et peuvent donc manier ceux des soldats pendant que ceux-ci sont



occupés ailleurs (même si, pour tirer depuis les remparts sur les attaquants, il vaut mieux laisser la tâche à un professionnel).

Le matériel disponible à l'intérieur du fort n'est pas indiqué précisément, pour laisser au MJ la possibilité de rebondir sur les propositions des joueurs : si un plan intelligent requiert des échelles, il y en a. S'il faut une marmite, la cuisine au pied de la tour en contient une. Pour aider les PJ à trouver des idées, les matériaux qui traînent dans la cour sont du bois de chauffage et de la paille, protégés des intempéries par un simple toit, des outils agricoles, mais aussi des instruments de forgeron. Il y a des animaux, ce qui signifie de la fange inflammable (qui ne se mélange pas vraiment à la terre gelée et peut donc être récupérée).

Dans l'ensemble, le peu de moyens des deux camps donne à la bataille un air

médiéval qui devrait choquer les PJ, mais l'ambiance de cette fin de scénario est à la glorification de l'idéal chevaleresque. Finalement, une des pièces qui servent à tenir la porte fermée lâche, et celle-ci s'entrouvre. Quelques soldats ennemis commencent à entrer au compte-gouttes, donnant l'occasion aux PJ de combattre au corps à corps, mais après seulement quelques minutes de combat acharné, le capitaine laissé en arrière par Sussex reçoit l'ordre d'abandonner et de rejoindre le reste des troupes au plus vite.

Il rappelle ses hommes et demande à parlementer à nouveau, mais il a déjà perdu. Il reformule ses conditions, et insistera si les PJ refusent de but en blanc, mais s'ils sont un peu subtils, expliquant par exemple que les villageois restés derrière sont ceux qui sont fidèles à la reine, il jouera leur jeu pour ne pas perdre la



face. Il reparle des pamphlets, dont il veut connaître les auteurs, mais si les PJ se dénoncent, il ne saura trop quoi faire car il a besoin d'eux pour mettre fin à tout ça aussi vite que possible. Si on lui présente le tribut, il laisse repartir tout le monde. Sinon, il continue à demander la tête des officiers. Halbray, gravement blessé lors de

L'OR DES REIVERS

L'or que les PJ ont donné aux reivers n'est pas entièrement tombé entre leurs mains. Une partie, selon le contrat oral, est revenue au capitaine Garth, qui ne s'en sépare jamais, et l'a donc amené avec lui au fort. La remarque de Halbray, un peu plus tôt, permet aux PJ de deviner que Garth a bien récupéré une partie de l'or, et ils peuvent chercher à aller le récupérer, ce qui signifie cependant prendre la tour, ou trouver un moyen très détourné de pénétrer à l'intérieur comme si de rien n'était. Le petit coffret recouvert de cuir dans lequel il garde l'argent est caché sous son matériel militaire, dans la minuscule chambre aménagée pour lui, mais il reste en permanence avec la comtesse et celui qui réussit à arpenter les couloirs et les escaliers étroits sans que personne ne s'en inquiète peut très facilement le trouver et l'emporter.

Offrir une grosse somme d'argent (probablement tout) comme un tribut au chef de l'armée, est tout simplement le moyen le plus efficace pour obtenir de meilleures conditions de reddition.

la dernière bataille, est prêt à se rendre. Il déclare que les deux sergents sont morts, mais c'est un mensonge, et parce qu'il ment mal, il a besoin des PJ pour confirmer avec plus de talent. Si les PJ ne gèrent pas les exigences du capitaine avec beaucoup d'habileté, celui-ci, les voyant à court d'idées, reprendra confiance en lui, et exigera des PJ qu'ils lui livrent Garth.

Si le MJ souhaite continuer le scénario et mettre les PJ face à un choix moral difficile, ceux-ci sont obligés d'accepter. Sinon, Halbray, qui commence à respirer difficilement, sort la clé de la tour, et la tend au capitaine de la compagnie loyaliste. Qu'il aille chercher Garth lui-même si c'est si important pour lui.

Quoi qu'il soit décidé, quand finalement la tour est ouverte, de l'intérieur ou de l'extérieur, les soldats sortent le corps de Garth. Lady Westmorland l'a convaincu que ses hommes allaient le trahir, et il en a poigné un sans raison apparente. La blessure est large mais peu profonde, et il devrait s'en sortir. Garth, acculé par les autres soldats pour l'empêcher de faire plus de mal, est finalement tombé en arrière dans les escaliers et s'est brisé la nuque. Lady Westmorland est enfermée au sommet, et tous les gardes qui ont passé ces dernières heures avec elle se désintéressent de son sort. Si les PJ montent la voir, elle se jette sur l'un d'eux, délirante, et parle de complot contre elle, des hommes cachés dans l'ombre qui veulent l'assassiner, et emploie une variante distordue et triste du numéro de séduction qui encore récemment lui donnait du pouvoir.

Mais c'est bien fini. Le capitaine est parti sur ordre de Sussex, et les villageois commencent à quitter le fort, tandis que d'autres restent pour soigner les blessures des combattants.



CONCLUSION

Pendant quelques semaines, l'armée de Sussex applique la loi martiale et met la région à feu et à sang. Northumberland est fait prisonnier en Ecosse et Leonard Dacre, qui était resté en arrière pour combattre, est vaincu. Les PJ quittent la région avec, tout au plus, le reste de l'or volé par le capitaine Garth, mais c'est sûrement la plus mauvaise utilisation qu'ils puissent faire de l'argent, le plus courtis étant de le laisser à Lady Westmorland, et le plus honorable

étant de le distribuer aux notables pour organiser la reconstruction des villages brûlés par l'armée.

Les PJ se trouvent jetés sur les routes, connus des autorités du royaume comme étant des alliés des rebelles catholiques du pays. Pendant plusieurs années, ils vont devoir errer, se cacher, s'installer à l'écart ou retourner en France.

Ils ne se verront proposer une nouvelle mission sur l'île qu'en janvier 1587, soit dans dix-sept ans. Mais cette fois, ce sera à la demande des Guise eux-même.

PERSONNAGES NON JOUEURS

THOMAS PERCY, COMTE DE NORTHUMBERLAND

Northumberland est un homme petit, avec une petite tête, des cheveux et une barbe très courts, qui tente de se donner une image plus impressionnante en s'enfouissant sous des couches de tissus épais et de fourrures, réunis en un costume typique des seigneurs de la région, qui sert avant tout à protéger le corps du froid intense de l'hiver dans le nord de l'Angleterre.

Le comte est un ancien magnat, fils de magnat, qui a essayé de s'assurer la reconnaissance d'Elizabeth, mais de quoi avait-il l'air, un seigneur catholique traditionaliste des régions reculées, au sein d'une cour pleine de chevaliers humanistes qui ont plus de poids que les grands nobles parce qu'ils savent bien danser ? Tenu à l'écart malgré ses efforts, il a même dû renoncer à son pouvoir sur les marches de l'ouest et du centre parce qu'on ne lui faisait clairement pas confiance. Fier et humilié, conciliant et repoussé, il ne peut pas tout accep-



ter, et quand Mary arrive en Angleterre, il décide que le moment est venu de prendre position pour quelqu'un qui saura le récompenser pour ses mérites. Obsédé par l'importance du sang, il est peu tolérant

envers l'insubordination et regarde de haut les hommes et femmes qui le servent, à l'exception des PJ qui, bien entendu, sont entourés d'une aura particulière.

Thomas Percy, Duc de Northumberland

Grâce : Intrigant
Providence : Pauvre pêcheur (D4)
Bienveillance : 8

Savoir : Lettré (D10)

Mémoriser 4	Arithmétique 2
Armurerie 3	Artillerie 1
Astronomie 1	Cartographie 1
Comptabilité 3	Cosmographie 2
Droit 1	Fauconnerie 3
Grec Ancien 1	Héraldique 3
Intendance 2	Latin 2
Lire / Écrire 2	Philosophie 1
Stratégie 1	Théologie 2

Sensibilité : Étriqué (D6)

Perception 2	Comp. musicale 1
Évaluation 2	Perspicacité 1

Entregent : Badin (D8)

Charme 3	Baratin 2
Commander 2	Danse 1
Éloquence 2	Étiquette 3
Marchandage 2	Pose 2

Puissance : Délicat (D6)

Bonus Dégâts -1	Pièces d'armure 3
Efforts 2	Armes d'hast 1
Lutte 1	

Complexion : Dispos (D8)

Endurance 3	Dive bouteille 1
-------------	------------------

Adresse : Gauche (D6)

Course & initiative 3	
Actions/tour 2	Archerie 2
Arquebusade 2	Calligraphie 1
Équitation 2	Escrime 3
Esquive 2	Main gauche 2

LADY WESTMORLAND

Lady Westmorland est une femme d'une effrayante beauté. Tous en la voyant comprennent, plus ou moins consciemment, que l'attrance qu'elle inspire n'est pas un hasard, mais un effet recherché et travaillé, accentué à l'aide de vêtements superbes et d'un maquillage subtil. Son port hautain, ses pommettes marquées, et sa propension à porter du violet, couleur



Lady Westmorland

Grâce : Piquante, Vénusté
Providence : Brebis égarée
Bienveillance : 5

Savoir : Mêlé (D8)

Mémoriser 3	Arithmétique 1
Astrologie 2	Astronomie 1
Cosmographie 3	Grec Ancien 1
Héraldique 2	Jeux de table 3
Latin 3	Lire / Écrire 2
Parfumerie 1	Stratégie 5
Théologie 1	

Sensibilité : Fin (D10)

Perception 4	Évaluation 2
Instr. de Musique 3	Littérature 1
Maquillage 4	Perspicacité 1

Entregent : Sémillant (D20)

Charme 6	Baratin 3
Chant 1	Comédie 6
Commander 1	Danse 3
Éloquence 2	Étiquette 1
Intimidation 2	Marchandage 5
Mendier 2	Pose 6

Puissance : Menu (D4)

Bonus Dégâts -2	Pièces d'armure 1
Efforts 1	

Complexion : Languide (D6)

Endurance 2

Adresse : Gauche (D6)

Course & initiative 2	
Actions/tour 2	Calligraphie 1
Équitation 2	Esquive 1
Jeux de cartes 2	

réservée à Elizabeth, entourent cette beauté d'une aura de danger qui définit à merveille la personnalité de la comtesse.

Car Lady Westmorland a vécu trop longtemps trop loin de la cour. Très souvent seule, elle a commencé à utiliser ses char-

mes sur les hommes et s'est rendu compte qu'elle avait un véritable talent. Elle s'est donc mise à multiplier les aventures, augmentant toujours plus les risques d'échec découverte ; mais cette conscience aiguë des précautions à prendre, alliée à l'impression toujours plus concrète d'être tenue à l'écart de la cour, l'a rendue peu à peu paranoïaque, jusqu'à ce que ce sentiment devienne le plus fort et qu'un jour, elle glisse vers l'autre bord. Depuis, elle devient chaque jour plus retorse, plus effrayée, et se cherche en permanence des protecteurs pour la sauver du désastre dont elle est la principale cause. Elle entraîne son mari et son frère vers la guerre, pousse ses amants à la faute et est la cause, presque à elle seule, de la chute des grands seigneurs du nord.

CHARLES NEVILLE, COMTE DE WESTMORLAND

Ami de Northumberland depuis qu'il a épousé sa sœur, c'est un homme discret, un peu insignifiant comparé aux deux personnalités qui l'entourent. Catholique convaincu, il est cependant entraîné dans la révolte par sa femme et par son beau-frère. Il ne mènera aucune véritable bataille, restera en retrait pendant la plus grande partie de la rébellion, et survivra finalement, alors que Northumberland sera pris et exécuté, et que sa femme sombrera dans la folie. C'est un personnage qui, en évitant la gloire, évitera aussi le destin tragique et le martyre, et ne s'éteindra que des années plus tard en Espagne, pauvre et assez seul.

Westmorland est un homme de taille moyenne, qui n'est pas maigre mais semble fragile. Il porte les cheveux très courts, comme son beau-frère, et prend soin de sa petite barbe et de sa fine moustache. Comme Northumberland, il porte souvent



des lourds vêtements médiévaux et des fourrures, qui l'épaississent un peu et limitent son aspect frêle.

Charles Neville, comte de Westmorland

Grâce : Fuyant
Providence : Pauvre pêcheur (D4)
Bienveillance : 7

Savoir : Lettré (D10)

Mémoriser 4	Arithmétique 2
Armurerie 1	Artillerie 1
Astronomie 1	Cartographie 2
Comptabilité 3	Cosmographie 4
Droit 2	Héraldique 3
Intendance 4	Jeux de table 1
Latin 2	Lire / Écrire 2
Stratégie 2	Tactique 1
Théologie 1	

Sensibilité : Étriqué (D6)

Perception 2	Évaluation 2
Instr. de Musique 2	Littérature 1
Orientation 2	Perspécité 1

Entregent : Badin (D8)

Charme 3	Baratin 2
Chant 1	Commander 2
Danse 1	Éloquence 1
Étiquette 4	Marchandage 3
Mendier 2	Pose 2

Puissance : Délicat (D6)

Bonus Dégâts -1	Pièces d'armure 3
Efforts 2	Armes d'hast 1
Lutte 2	

Complexion : Dispos (D8)

Endurance 3	Dive bouteille 1
-------------	------------------

Adresse : Gauche (D6)

Course & initiative 2	
Actions/tour 2	Archerie 2
Arquebusade 1	Calligraphie 1
Équitation 3	Écime 2
Esquive 2	Jeux de cartes 1
Main gauche 2	

LE CAPITAINE GARTH

Grand, musculeux, au menton droit et au regard intense, c'est un homme qui inspirait, jusqu'à il y a peu, beaucoup de respect. Grâce à une loyauté indéfectible envers le comte de Westmorland et aux conseils avisés du Lieutenant Halbray, il parvenait à agir avec honneur en toutes circonstances. Mais il est tombé dans les filets de Lady Westmorland, qui à coup de compliments et de petites menaces, a littéralement plié son esprit pour qu'il ne sache plus que la servir. Il a fallu du temps pour en arriver là, mais quand les PJ ont pour la première fois affaire à lui, lorsqu'il paie les reivers pour se faire passer pour un marianiste, il a déjà perdu tout sens critique et ne fait plus qu'obéir à sa maîtresse.

Inconsciemment, il déteste ce qu'il est devenu, et craint au plus haut point qu'on le confronte à la vérité ; c'est ce qui le rend



LE LIEUTENANT HALBRAY

Halbray est un homme très grand, moins fort que son supérieur mais à la figure aussi noble et aux traits ciselés. Ancien ami du capitaine Garth, avec qui il a rempli dans sa jeunesse de nombreuses missions contre les reivers écossais, il s'en est détaché à mesure

Le capitaine Garth

Grâce : Autorité
Providence : Brebis égarée
Bienveillance : 5

Savoir : Mêlé (D8)

Mémoriser 3	Armurerie 4
Artillerie 2	Cartographie 1
Comptabilité 1	Cosmographie 2
Héraldique 2	Lire / Écrire 1
Stratégie 1	Tactique 3

Sensibilité : Obtus (D4)

Perception 1	Évaluation 2
Orientation 2	Perspécité 2

Entregent : Fruste (D6)

Charme 2	Baratin 1
Commander 3	Discretion 1
Éloquence 1	Étiquette 3
Intimidation 3	Marchandage 1

Puissance : Musculeux (D12)

Bonus Dégâts 2	Pièces d'armure 9
Efforts 5	Armes d'hast 5
Bagarre 1	Forcer 2
Lutte 3	Saut 2

Complexion : Gaillard (D10)

Endurance 4	Dive bouteille 1
Natation 2	

Adresse : Ingambe (D8)

Course & initiative 3	
Actions/tour 2	Acrobatie 1
Archerie 3	Arquebusade 2
Chirurgie 1	Détrousser 2
Équitation 3	Escalade 2
Écime 4	Esquive 2
Main gauche 3	

colérique et violent dès qu'il n'est pas en claire position de force.

Il porte une cuirasse sur un pourpoint brun, et des chausses et haut-de-chausses gris foncé. Il garde en permanence une forte épée à la ceinture.

Le Lieutenant Halbray

Grâce : Maître archer, Stoïcisme
Providence : Soutenu par la grâce (D10)
Bienveillance : 7

Savoir : Limité (D6)

Mémoriser 2	Armurerie 4
Artillerie 2	Cartographie 1
Cosmographie 1	Héraldique 3
Intendance 2	Latin 1
Lire / Écrire 1	Tactique 4

Sensibilité : Obtus (D4)

Perception 1	Dessin 1
Orientation 2	Perspécité 1

Entregent : Disert (D10)

Charme 4	Commander 5
Discretion 2	Éloquence 3
Étiquette 3	Intimidation 2
Pose 1	

Puissance : Musculeux (D12)

Bonus Dégâts 2	Pièces d'armure 9
Efforts 5	Armes d'hast 3
Bagarre 2	Forcer 3
Lutte 2	Saut 2

Complexion : Languide (D6)

Endurance 2	Dive bouteille 1
-------------	------------------

Adresse : Leste (D10)

Course & initiative 4	
Actions/tour 3	Acrobatie 1
Archerie 4	Arquebusade 2
Équitation 4	Escalade 2
Écime 5	Esquive 3
Lancer 3	Main gauche 4



que celui-ci perdait peu à peu de sa grandeur d'âme sous les coups répétés de la comtesse. Il continue à agir avec honneur envers son supérieur, et s'assure que celui-ci a toujours le respect de ses hommes en passant des ordres en son nom, mais il souffre d'avoir à remplir cette mission, la lassitude l'envahit et il perd peu à peu ses repères. Il commence à se contenter de suivre le capitaine Garth, ce qui l'empêche de comprendre toujours clairement ce qui se passe, mais quand il est finalement extirpé de cette demi-somnolence, il redevient soudain l'homme d'action courageux et droit qu'il était pendant sa jeunesse aux côtés de son ami.

LE SERGENT SACKTON

Le sergent Sackton est un homme de taille moyenne avec un léger embonpoint, mais surtout une impressionnante masse de muscles. Sa face large est couverte d'une barbe touffue, assez bien entretenue, de couleur plus sombre que ses courts cheveux châtain. Engagé dans la garde du château contre l'avis de son père bourgeois, il croit dur comme fer à la noblesse de sa fonction. Au cours des années, il a perdu une grande partie de son idéalisme pour apprendre à suivre les ordres à la lettre et a ainsi pu gravir quelques échelons, au prix d'exactions ordinaires dont il souffre beaucoup plus que les autres soldats autour de lui. Mais sous cette apparence de militaire obéissant se cache toujours l'homme généreux et chevaleresque qui rêve d'être à la hauteur des héros de contes. Il n'hésite pas à faire le choix le plus difficile si sa conscience le lui dicte, en particulier quand il lui apparaît que ses supérieurs ne sont pas à la hauteur de l'obéissance qu'il est censé leur devoir. Courageux et droit, il est le parfait second du lieutenant Halbray quand la bataille commence. La contradiction de ses sentiments lors de conflits au sein de la troupe s'oppose à l'attitude de

Le sergent Sackton

Grâce : Stoïcisme, Tête brûlée
 Providence : Touché par la grâce (D10)
 Bienveillance : 7

Savoir : Limité (D6)

Mémoriser 2	Armurerie 3
Artillerie 2	Astrologie 1
Cartographie 1	Comptabilité 2
Cosmographie 1	Intendance 1
Latin 1	Lire / Écrire 2
Tactique 3	Théologie 1

Sensibilité : Ouvert (D8)

Perception 3	Évaluation 1
Orientation 3	Perspicacité 2
Pistage 1	

Entregent : Rustaud (D4)

Charme 1	Commander 2
Discrétion 1	Étiquette 2
Intimidation 2	

Puissance : Musculeux (D12)

Bonus Dégâts 2	Pièces d'armure 9
Efforts 5	Armes d'hast 5
Bagarre 3	Forcer 2
Lutte 4	Saut 2

Complexion : Gaillard (D10)

Endurance 4	Dive bouteille 1
-------------	------------------

Adresse : Ingambe (D8)

Course & initiative 3

Actions/tour 2	Archerie 3
Arquebusade 1	Chirurgie 1
Équitation 2	Escalade 3
Écime 5	Esquive 3
Jeu de cartes 1	Lancer 2
Main gauche 4	Se cacher 2

l'autre sergent, caractérisé simplement par son indéfectible loyauté au capitaine.

Il porte comme ses deux supérieurs une simple cuirasse sur le corps par-dessus un pourpoint sombre, et se bat avec une hallebarde et un fauchon.



LE CAPITAINE CULLERTON

Cullerton est le capitaine de la compagnie laissée en arrière par le comte de Sussex pour réprimer les actes séditieux

Le capitaine Cullerton

Grâce : Cavalier infatigable
 Providence : Pauvre pêcheur (D4)
 Bienveillance : 6

Savoir : Mêlé (D8)

Mémoriser 3	Armurerie 1
Artillerie 2	Cartographie 3
Comptabilité 2	Cosmographie 2
Fauconnerie 3	Intendance 3
Lire / Écrire 2	Stratégie 1
Tactique 1	

Sensibilité : Obtus (D4)

Perception 1	Littérature 1
Orientation 2	Perspicacité 1
Pistage 1	

Entregent : Disert (D10)

Charme 4	Baratin 2
Commander 2	Eloquence 1
Étiquette 3	Marchandage 1
Mendier 2	Pose 3

Puissance : Membru (D8)

Bonus Dégâts 0	Pièces d'armure 5
Efforts 3	Armes d'hast 2
Lutte 2	

Complexion : Dispos (D8)

Endurance 3	Dive bouteille 1
-------------	------------------

Adresse : Gauche (D6)

Course & initiative 2

Actions/tour 2	Archerie 2
Arquebusade 2	Équitation 4
Écime 3	Esquive 2
Jeu de paume 1	Jeu de cartes 2
Main gauche 2	Écime 4
Esquive 2	Main gauche 3

commis par les PJ dans la région. C'est un homme de belle stature, qui ne porte pas d'armure mais un beau pourpoint gris foncé sous une cape gris clair avec des hauts-de-chausses et des chausses noires. Il porte aussi un grand chapeau avec une plume d'autruche. Il ressemble plus à un courtisan coquet qu'à un homme d'action, ce qu'il n'est d'ailleurs pas. C'est un militaire entraîné à obéir sans réfléchir pour en recevoir des honneurs, et si Sussex souhaite qu'il soit d'une violence aveugle pour prouver sa propre loyauté à la reine, il le fait sans sourciller. Mais les conditions sont particulières car le crime est grave, et Cullerton estime – de toute manière – que la sentence est justifiée. Il s'apprête donc à prendre des dizaines de gens pour que l'exemple soit bien compris par tous. Heureusement, il est aussi pressé de rejoindre l'armée pour participer aux véritables batailles et se couvrir de gloire, et se montrera donc assez impatient dans toutes ses décisions, que ce soit lorsqu'il décide d'attaquer la forteresse ou lorsqu'il accepte d'abandonner la plupart de ses exigences en échange d'une « reddition ».

LES SOLDATS

Le scénario comprend un grand nombre de soldats d'origines variées, parfois ennemis, parfois alliés, parfois agressifs et parfois non.

Les premiers rencontrés sont ceux qui surveillent la frontière au niveau des grandes routes. Ils ont pour ordre de fouiller tout ce qui passe, mais il n'y a jamais rien de suspect et ils s'ennuient un peu. Si les PJ n'agissent pas bizarrement, mentent bien, jouent la comédie à merveille et ont très bien caché le coffre, ils ne sont pas un obstacle très compliqué à surmonter. Si quelque chose cloche, cependant, où que les PJ se montrent peu coopérants, ils



Les soldats

Savoir : Limité (D6)

Mémoriser 2	Armurerie 3
Artillerie 2	Héraldique 2
Tactique 2	Théologie 2

Sensibilité : Obtus (D4)

Perception 1	Orientation 2
Perspicacité 2	

Entregent : Fruste (D6)

Charme 2	Intimidation 2
Marchandage 1	Pose 2

Puissance : Vigoureux (D10)

Bonus Dégâts 1	Pièces d'armure 7
Efforts 4	Armes d'hast 4
Bagarre 2	Lutte 3

Complexion : Gaillard (D10)

Endurance 4	Dive bouteille 3
-------------	------------------

Adresse : Ingambe (D8)

Course & initiative 3

Actions/tour 2	Archerie 2
Arquebusade 3	Braconnage 1
Détrousser 2	Escrime 3
Esquive 2	Jeux de cartes 1
Jeux de dés 2	Lancer 2

peuvent devenir zélés, plus par agacement que par conviction.

Les suivants sont les soldats de la garde de Westmorland Castle. Ils ont quelques doutes quant à la personnalité du capitaine Garth, mais sont d'une grande loyauté car ils respectent le lieutenant Halbray et ses décisions, qu'ils attribuent souvent à son supérieur, ce qui participe aussi à les rendre obéissants. Ce sont des hommes peu éduqués, et parfois assez antipathiques quand ils se cachent derrière leur devoir

d'obéissance, mais ce sont aussi des habitants de la région, qui connaissent beaucoup de paysans et de bourgeois. Quand il s'agit de les protéger, beaucoup sont prêts à faire preuve d'un grand courage et d'une grande humanité.

Les derniers sont les volontaires de l'armée loyaliste. Ce sont des protestants ou des catholiques parfaitement loyaux envers la reine, qui ont répondu à l'appel du comte de Sussex pour mettre un terme à la rébellion armée dans le nord. Ils ont suivi le comte sur des centaines de kilomètres, à travers un temps de plus en plus difficile, sous la neige, et quand ils arrivent sur place, l'extrémisme de leur position politique, la fatigue aussi intellectuelle que physique, et la rancœur envers ceux qu'ils sont venus mater les rend capables de toutes les exactions ordonnées par le Lord Lieutenant du Nord.

REIVERS ET PILLARDS

Les reivers écossais et les pillards qui arpentent la campagne anglaise après le passage de l'armée des comtes ont en commun l'origine, les méthodes et le but. Ils viennent de familles paysannes, ont envie de gagner leur vie à la pointe d'une arme, et ils s'attaquent exclusivement à des cibles beaucoup plus faibles, soit par le nombre, soit par l'équipement ou l'entraînement, et le plus souvent, ils se contentent de ceux qui sont pauvres, faibles et en petits dangers, pour ne pas rendre leur tâche trop dangereuse. La seule différence est que les reivers sont les descendants mesquins d'une culture de la résistance à l'envahisseur anglais, là où les pillards sont juste des paysans à qui la pauvreté a fait perdre tout scrupule.

Aussi, les reivers sont des cavaliers plutôt bien armés d'épées et de haches, tandis que



Francis Raghnebie

Providence : Bon samaritain (D8)
Bienveillance : 8

Savoir : Docte (D12)

Mémoriser 5	Architecture 2
Arithmétique 1	Artillerie 1
Astrologie 2	Astronomie 1
Cartographie 1	Comptabilité 2
Cosmographie 3	Grec Ancien 1
Imprimerie 5	Intendance 1
Français 2	Latin 2
Lire / Écrire 3	Philosophie 2
Stratégie 1	Théologie 1

Sensibilité : Ouvert (D8)

Perception 3	Dessin 4
Enluminure 3	Évaluation 1
Littérature 2	

Entregent : Fruste (D6)

Charme 2	Discretion 1
Éloquence 1	Enseigner 2
Étiquette 1	Marchandage 2

Puissance : Menu (D4)

Bonus Dégâts -2	Pièces d'armure 1
Efforts 1	Forge 1

Complexion : Dispos (D8)

Endurance 3	Menuiserie 1
-------------	--------------

Adresse : Gauche (D6)

Course & initiative 2

Actions/tour 2	Arquebusade 1
Calligraphie 3	Ebénisterie 1
Esquive 1	Jeux de cartes 2
Se cacher 1	

les pillards sont pour la plupart à pied, à l'exception de leurs chefs, et sont équipés de ce qu'ils ont pu trouver, le plus souvent des bills et des arcs longs. Tous sont habillés de frusques délavées qui devaient à l'origine être de couleur beige ou brune, de longues chemises passées dans des trousses qui descendent presque à mi-mollet.

On utilise le portrait des reivers fourni dans le premier volume.

FRANCIS RAGHNEBIE

Raghnebie est un homme de taille moyenne, à la silhouette ronde bien qu'il ne soit pas gras. Entre deux âges, il a déjà des cheveux gris et blancs qui illustrent bien sa nature un peu inquiète. Il porte une chemise beige sous un long jerkin gris sans bouton, et des trousses grises.

Fils de propriétaire terrien, il a été envoyé en France pour étudier, en espérant faire de lui un grand homme. Malheureusement, à la mort de ses parents, il a dû rentrer sans avoir fini ses études, pour veiller sur ses terres. Mais il détestait ce travail et n'avait aucun talent pour ça. Il a donc revendu la plupart des terres, s'est construit un petit pécule et a ouvert une librairie où il vend des almanachs et de petits traités religieux. La population ne lisant pas, son commerce ne rapporte rien, mais il vit avec l'argent mis de côté et reçoit de temps en temps des commandes des seigneurs de la région qui sont bien contents d'avoir un imprimeur aussi près de chez eux, alors que le second plus proche doit être à des centaines de lieues.

Il aime les livres plus que les pamphlets, n'a aucun amour pour la mission que lui confie les PJ et s'effondre en pleurs quand l'armée de Sussex met le feu à sa boutique, car il a abandonné tout ce qui importait à

ses parents, tout ce qui compte à l'époque, pour réaliser ce petit rêve sans prétention, envolé en quelques minutes. C'est un homme au courage paisible, qui dit ce qu'il pense et défend ses convictions, politiques ou religieuses (résolument conservatrices), mais n'a jamais pris une arme pour s'en servir comme d'un argument.



Les villageois

Providence : Pauvre pêcheur (D4)

Savoir : Sot (D4)

Mémoriser 1

Sensibilité : Ouvert (D8)

Perception 3	Cuisine 2
Orientation 2	Perspicacité 1

Entregent : Fruste (D6)

Charme 2	Créie 2
Discretion 1	Marchandage 1
Mendier 1	

Puissance : Vigoureux (D7)

Bonus Dégâts 1	Pièces d'armure 7
Efforts 4	Bagarre 1
Forcer 3	

Complexion : Dispos (D8)

Endurance 3	Ménuiserie 2
-------------	--------------

Adresse : Ingambe (D8)

Course & initiative 3	
Actions/tour 2	Braconnage 2
Escalade 1	Esquive 3
Lancer 2	Se cacher 3

LES VILLAGEOIS

Ce sont des femmes, des enfants, des vieillards... La plupart des hommes ont suivi l'armée des comtes et personne ne sait ce qu'ils sont devenus. Ce sont des gens qui ne veulent pas entendre parler de la guerre, et à qui on l'impose, en brûlant leurs villages, en les enfermant dans un château et en menaçant de pendre certains d'entre eux sans vraie raison. Ils sont las et parfois en colère, mais ils savent qu'ils ne peuvent pas faire grand-chose contre des soldats équipés et entraînés.

LES NOTABLES

Ce sont des villageois plus éduqués, qui ont l'habitude de prendre en charge les affaires de la région. Ils connaissent tout le monde autour d'eux, et ont un sentiment de responsabilité envers la communauté.

Les notables

Grâce : Sens politique
Providence : Fils prodigue (D6)

Savoir : Mêlé (D8)

Mémoriser 3	Architecture 1
Armurerie 1	Artillerie 1
Comptabilité 3	Cosmographie 2
Droit 2	Héraldique 2
Intendance 4	Latin 1
Lire / Ecrite 2	Stratégie 1
Tactique 1	

Sensibilité : Étriqué (D6)

Perception 2	Dessin 1
Enluminure 1	Évaluation 3
Orientation 2	Perspicacité 2

Entregent : Disert (D7)

Charme 4	Baratin 1
Commander 2	Enseigner 1
Étiquette 3	Intimidation 1
Marchandage 2	Pose 1

Puissance : Délicat (D6)

Bonus Dégâts -1	Pièces d'armure 3
Efforts 2	Armes d'hast 2
Lutte 1	

Complexion : Dispos (D8)

Endurance 3	Dive bouteille 1
-------------	------------------

Adresse : Gauche (D6)

Course & initiative 2	
Actions/tour 2	Archerie 2
Arquebusade 1	Calligraphie 2
Équitation 1	Escrime 2
Esquive 1	

Quand la situation devient grave, certains perdent leurs moyens, comme n'importe qui dans des circonstances similaires, mais beaucoup sublimement cette responsabilité et font preuve d'un grand courage. Ils prennent alors la tête des villageois, défendent leurs intérêts auprès des soldats et des PJ, et dirigent des troupes quand la bataille commence. Ils se sont déjà entraînés avec les armes traditionnelles anglaises et peuvent

aussi seconder les soldats. Quand l'un de ces derniers tombe, ils peuvent récupérer ses armes et reprendre le combat.

Étant bourgeois, ils cherchent plus à s'habiller comme les riches familles de Londres que comme des paysans. Ils portent donc souvent pourpoint et cape, et des hauts-de-chausses bien plus courts que la plupart des villageois.





QUESTIONNAIRE

Quatre-vingt-sept années s'écoulaient entre la fin du quatrième scénario de la campagne et le début du cinquième. Pendant toutes ces années, les PJ vivent d'autres aventures ou s'installent quelque part et profitent de quelque revenu constant. Mais surtout ils mûrissent, car beaucoup d'événements très graves les obligent à modifier leur point de vue sur le monde. Si le MJ décide, plutôt que de jouer d'autres scénarios pendant cette période, de passer directement à la fin de la campagne, ce questionnaire adressé aux PJ permet aux joueurs de décider de l'orientation de leur personnage après des années de conflit religieux en Europe. Il contient aussi quelques synopsis (ou références à des synopsis du livre) au cas où le groupe souhaiterait vivre quelques courtes aventures supplémentaires en rapport avec l'actualité anglaise, entre les deux scénarios.

Certaines réponses attribuent un +1C ou un +1P, qui signifie que le personnage prend position pour le parti catholique ou protestant. Une forte majorité de l'un ou de l'autre dénote une attitude fanatique qui devrait compter dans le calcul de la Bienveillance.

1) EN FÉVRIER 1570, PIE V EXCOMMUNIE ELIZABETH DANS LE REGNANS IN EXCELSIS.

- a) C'est déplorable, mais compréhensible, étant donné l'attachement d'Elizabeth à la réforme. +1C
- b) C'est le meilleur moyen de déclencher un soulèvement catholique nécessaire. +1C
- c) Voilà une preuve de la malfaisance du pape et de ses sbires. +1P
- d) Cette attaque flagrante du pape contre l'autorité royale est le meilleur moyen de causer une guerre civile inutile.

2) EN 1571, LE PARLEMENT D'ELIZABETH VOTE LES PREMIÈRES TREASON LAWS, QUI CONDAMNENT COMME SÉDITIEUX DE DIRE DE LA REINE QU'ELLE EST « HÉRÉTIQUE », « SCHISMATIQUE », ETC.

- a) Il fallait s'attendre à une telle tyrannie de la part d'un gouvernement mal-sentant. +1C



- b) Elizabeth, en mettant son veto sur la plupart des propositions, a prouvé son désir de tolérance.

- c) Elizabeth a eu tort de poser son veto, car les catholiques sont un vrai danger pour le pays. +1P

- d) Elizabeth a eu tort de poser son veto, car elle incite à se soulever contre le pouvoir royal.

3) EN AVRIL 1572, LES GUEUX DES MERS, CES PIRATES CALVINISTES HOLLANDAIS, PRENNENT BRIELLE. PEU APRÈS, DES VOLONTAIRES ANGLAIS ET HUGUENOTS LES REJOIGNENT.

- a) Les Espagnols devaient s'en douter quand ils ont envahi le pays...

- b) Les calvinistes sont de plus en plus agressifs et finiront par vouloir annihiler la vraie foi. +1C

- c) C'est une véritable croisade qui commence. +1P

- d) Il y a quelque chose de nauséabond à voir ainsi des sujets se soulever contre leur roi

4) APRÈS L'ALLIANCE DE BLOIS QUI SCELLE L'ALLIANCE FRANCO-ANGLAISE, LE DUC D'ALENÇON SE MET À COURTISER ELIZABETH.

- a) Ce n'est pas le vaillant Henri d'Anjou qui s'abaisserait à cela. +1C

- b) Sans aucun doute, ce garçon désespère d'avoir un jour un royaume à gouverner.

- c) Quoi de mieux pour la France, qu'une alliance avec le plus grand royaume réformé d'Europe. +1P

- d) Quoi de mieux pour la France, dans son conflit contre les Habsbourg, qu'une alliance avec l'Angleterre.

SYNOPSIS : les PJ sont chargés par les Guise de saboter les relations en organisant de faux attentats contre La Mole, puis contre Jean de Simier, les envoyés d'Alençon. Ils doivent trouver des Anglais très violemment xénophobes, et leur faire accepter des plans d'assassinats impossibles à réussir. S'ils sont habiles, ils peuvent même organiser un attentat plus réaliste et sauver la vie de la cible en intervenant juste à temps, pour obtenir des récompenses !

5) QUAND SURVIENNENT LES MASSACRES DE LA ST BARTHÉLEMY,

- a) Vous les considérez comme une regrettable nécessité pour retrouver un jour l'unité.

- b) Vous comprenez le désir de rétablir l'unité, mais condamnez vivement la méthode.

- c) Vous trouvez que c'est une monstruosité papiste typique, et remerciez le ciel d'y avoir échappé. +1P

- d) Soit vous y avez participé, soit vous regrettez de ne pas avoir été là. +2C

6) GRÂCE À L'INTERVENTION ANGLAISE, LES DERNIERS MARIANISTES RÉFUGIÉS AU CHÂTEAU D'EDIMBOURG TOMBENT.

- a) Voilà un pays qui retrouve, lui, un semblant d'unité.



b) C'est une aberration honteuse vis-à-vis du droit de Mary.

c) L'intervention d'Elizabeth est déplacée et prouve sa position à l'égard de Mary.

7) EN NOVEMBRE 1577, LE PREMIER PRÊTRE CATHOLIQUE EST EXÉCUTÉ EN ANGLETERRE.

a) Voilà qui est nécessaire depuis longtemps. +1P

b) Il était évident qu'ils en viendraient au martyre de saints hommes. +1C

c) la condamnation pour trahison prouve qu'Elizabeth croit en la tolérance religieuse.

d) La condamnation pour trahison est une hypocrisie pour cacher une peur grandissante des catholiques.

SYNOPSIS : Les PJ peuvent vivre les évènements du synopsis *Tous plus fous que lui*, page 45.

8) AUX PAYS-BAS, LES PROVINCES CATHOLIQUES DU SUD S'ALLIENT AVEC L'ESPAGNE CONTRE LES PROVINCES CALVINISTES DU NORD, QUI DÉCLARENT LEUR INDÉPENDANCE.

a) Il est triste d'en arriver là, mais peut-être la partition est-elle nécessaire.

b) Les calvinistes sont bien les plus infâmes rebelles que la terre ait porté. +1C

c) Ceux qui gouvernent les provinces du sud ne sont rien de plus que des traîtres. +1P

9) EN 1580, LES ANGLAIS MASSACRENT LES TROUPES ESPAGNOLES ET ITALIENNES DÉBARQUÉES À SMERWICK.

a) C'est une honte, qui devrait inciter Philippe à raser l'île hérétique. +1C

b) Il est encore trop bon d'avoir épargné les officiers à la tête de ces fourbes envahisseurs. +1P

c) S'ils avaient été traités comme des soldats, cela signifiait que l'Espagne avait déclaré la guerre. Les exécuter comme des bandits permet d'éviter le conflit de grande ampleur. C'est compréhensible mais bien peu honorable.

10) LE PARLEMENT DE 1572 VOTE EN 1581 DE NOUVELLES LOIS CONTRE LES CATHOLIQUES.

a) C'est bien normal pour les empêcher de reprendre le pouvoir. +1P

b) C'est bien normal si Elizabeth souhaite conserver le statu quo.

c) C'est la preuve des intentions hostiles d'Elizabeth à l'égard des catholiques. +1C

d) La reine a encore une fois fait preuve d'une grande tolérance en bloquant certaines propositions des fanatiques.

11) À LA FIN DE L'ANNÉE, LE JÉSUITE EDMUND CAMPION EST EXÉCUTÉ POUR TRAHISON.

a) Ainsi meurent les traîtres. +1P

b) Il serait bien hypocrite de dire que ce pacifiste a été tué pour avoir eu des propos séditieux.



c) Voilà qui montre le véritable visage d'Elizabeth. +1C

12) FRANÇOIS D'ALENÇON, QUI AVAIT ACCEPTÉ LA SOUVERAINETÉ DES PAYS-BAS OFFERTE PAR LES CALVINISTES, QUITTE LE RAYS HUMILIÉ.

a) Il n'aurait jamais du s'impliquer dans le marasme hollandais.

b) Voilà qui met fin aux rêves de mariage franco-anglais.

c) Voilà qui lui apprendra à prendre les armes contre de bons catholiques ! +1C

d) C'est un désastre pour les réformés qui tentent de survivre contre l'Inquisition. +1P

SYNOPSIS : Les PJ avaient déjà mis fin aux possibilités de mariage en déclenchant un scandale lors du séjour d'Alençon en Angleterre, comme dans le synopsis «Un beau spectacle». Cette fois, cependant, ils étaient chargés de ruiner la réception non pas à la demande d'un courtisan mais des Guise eux-mêmes, qui voulaient empêcher l'union.

13) LE COMLOT DE THROCKMORTON EST DÉCOUVERT EN 1583

a) Les papistes d'Espagne, de France et d'Italie n'abandonneront donc jamais ! +1P

b) Il est assez incroyable de voir autant d'hommes dédiés à assassiner une reine de droit divin, et encore plus de constater que toutes les têtes couronnées du continent ont un doigt dedans.

c) Il y a quelque chose de diabolique chez Walsingham qui lui permet de déjouer ainsi tous les complots. +1C

d) Elizabeth doit tout de même être coupable de quelque chose pour que tant de ses sujets cherchent à la tuer !

14) UN AN PLUS TARD, LE PACTE D'ASSASSINATION, QUI PROMET D'ASSASSINER QUICONQUE PROFITERAIT DU MEURTRE D'ELIZABETH, EST SIGNÉ PAR DES MILLIERS DE GENS DANS TOUT LE PAYS.

a) Cette loyauté d'une telle partie de la population est assez impressionnante pour un monarque décrit partout comme une diablesse.

b) Voilà qui illustre bien à quel point la réforme est profondément implantée dans le cœur des Anglais.

c) Il est navrant qu'un texte aussi lamentable du point de vue du droit acquière un tel pouvoir.

d) Voilà qui montre aux papistes ce qui les attend. +1P

15) AU RÉVEILLON 1584, PHILIPPE II OFFRE SON SOUTIEN À LA SAINTE LIGUE D'HENRI DE GUISE.

a) Les mal-sentants vont enfin recevoir ce qu'ils méritent. +1C

b) Les papistes préparent de nouveaux massacres. +1P

c) Les Guise n'ont jamais caché le peu de respect qu'ils avaient pour la couronne...



**16) À LA SUITE D'UN NOUVEAU
COMLOT, DES LOIS SUR LA
PROTECTION DE LA REINE ET CONTRE
LES JÉSUITES SONT VOTÉES.**

- a) Que les papistes n'aillent pas dire que ces lois ne sont pas justifiées. **+1P**
- b) Il est commun pour les tyrans de faire des martyrs de ceux qui résistent. **+1C**
- c) Elizabeth aura tenu longtemps avant d'être finalement obligée de condamner les gens pour leur foi...

**17) L'ANGLETERRE S'IMPLIQUE
OFFICIELLEMENT AUX CÔTÉS
DES PROVINCES UNIES, CONTRE
L'ENVAHISSEUR ESPAGNOL.**

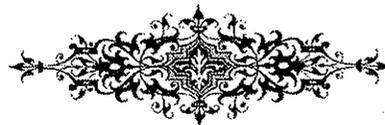
- a) C'est le premier pas vers une alliance des puissances réformées. **+1P**
- b) S'attaquer à l'Espagne est un faux pas qui va coûter cher à Elizabeth.
- c) Philippe n'a plus aucune raison d'épargner le royaume hérétique. **+1C**
- d) Il n'y a rien d'étonnant à voir ainsi évoluer les horribles relations diplomatiques entre les deux pays.

**18) MARY ANNONCE PAR ÉCRIT À
ANTHONY BABINGTON QU'ELLE EST
PRÊTE À VOIR MOURIR ÉLIZABETH
POUR SORTIR DE SA PRISON, ET SCELLE
AINSI SON SORT.**

- a) Tout ce que les conspirateurs auront réussi à accomplir est de condamner leur étendard à la mort.
- b) Enfin l'intrigante va payer pour tous ses crimes ! **+1P**

c) Voilà, Elizabeth a enfin trouvé une raison de se débarrasser de sa rivale. **+1C**

d) Il est compréhensible que la reine d'Ecosse ait fait tout ce qui était en son pouvoir pour quitter sa prison.



A partir de ces réponses, les joueurs peuvent décider comment leur personnage se positionne au tout début de l'année 1587. Sont-ils toujours résolument loyaux aux Guise et à Mary Stuart, ont-ils des doutes, ou ont-ils simplement changé de camp ? Cette réflexion les aidera à faire le « bon » choix lors du prochain scénario.

Il faut aussi décider de ce que sont devenus les PJ à l'issue de la période. Sont-ils en Angleterre, en France, ailleurs ? Vivent-ils cachés ou au grand jour ? Comme sont-ils contactés par les alliés des Guise au début du cinquième scénario, lorsque ceux-ci leur demandent d'abandonner leurs activités pour participer à une dernière conspiration ?



Ce scénario propose de découvrir la vie difficile des catholiques en Angleterre, des français exilés, et des comploteurs en général. L'ambiance générale se veut oppressante, les PJ se sachant en permanence traqués par la police secrète, espionnés par certains de leurs soi-disant alliés et haïs par la population que la propagande a rendue paranoïaque. Engagés dans un complot pour libérer Mary et tuer Elizabeth, ils vont devoir choisir entre la loyauté, la prudence, l'audace ou la mort.

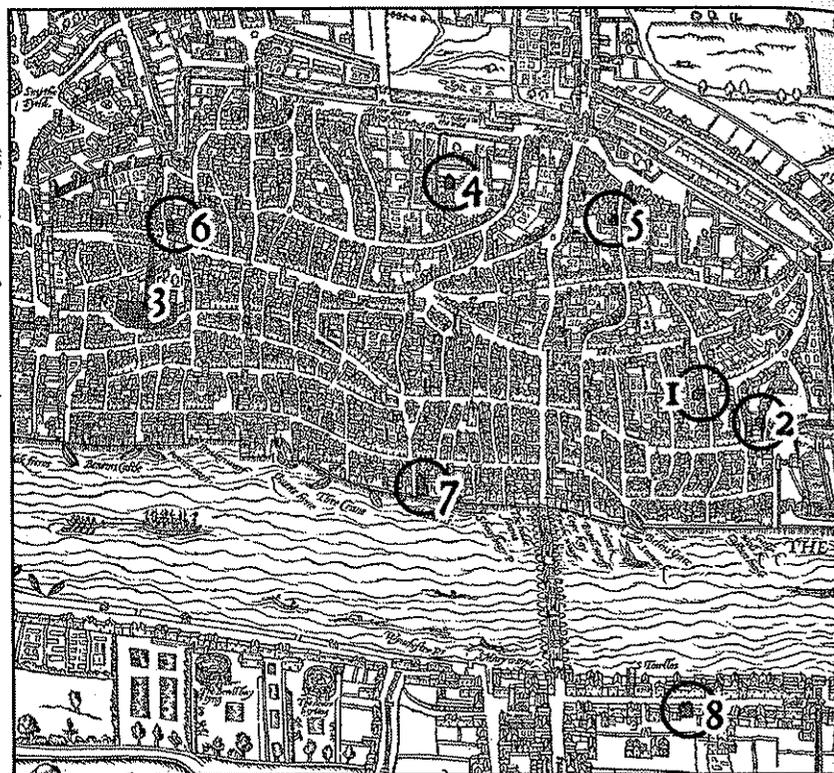
Le scénario met aussi en scène la ville de Londres. Les PJ auront à faire des allers-retours entre différents quartiers et différentes populations, ce qui rend la lecture du chapitre sur la capitale plus que nécessaire pour ceux qui espèrent faire vivre le décor.

Février 1587. Dix-sept années se sont écoulées depuis la Rébellion du Nord et la répression organisée par le comte de Sussex pour plaire à sa reine. Quoiqu'ils aient fait pendant toutes ces années, et quelles que soient leurs motivations actuelles, les PJ se retrouvent à Londres, envoyés aider une petite bande de conspirateurs paniqués et peu organisés. A la suite du complot ourdi par Anthony Babington et ses amis, le Parlement

anglais a obtenu que Mary soit condamnée à mort, et il ne reste plus à Elizabeth qu'à signer l'ordre d'exécution, ce à quoi elle s'est toujours refusée jusqu'ici. Quelques jeunes catholiques, d'origines variées mais liés par leur intense dévotion à l'image romantique véhiculée depuis quelques années par la reine d'Ecosse depuis sa prison, ont décidé sur un coup de tête de tenter l'impossible : libérer Mary de la forteresse de Fotheringay, abattre la prostituée hérétique avant qu'elle se décide à signer l'ordre d'exécution, et offrir son trône à la belle princesse que chantent les poètes. En quelques semaines, ils ont réussi à attirer l'attention de patrons catholiques plus expérimentés et de l'ambassadeur français Châteauneuf. Par son intermédiaire, ce sont les Guise qui demandent aux PJ d'intervenir, en raison de leur grande implication dans le destin de Mary Stuart, et de l'expérience certaine dont ils bénéficient. Dans la situation actuelle, alors que la ligne soutenue par Philippe II est chaque jour plus puissante, il paraît difficile de refuser. D'autant que s'ils réussissent, la récompense sera sûrement à la hauteur de l'exploit. Ils ont donc pour ordre de se rendre à la cathédrale St Paul de Londres le plus vite possible, pour y rencontrer leurs alliés. La bague de Lady Jean Stuart servira à les reconnaître, et un des PJ devrait la porter.



- LES LIEUX CLÉS DU SCÉNARIO -



- 1 - Maison de Walsingham
- 2 - Chambre de Bull
- 3 - Cathédrale St Paul
- 4 - Grey Hound Inn

- 5 - Cache des conspirateurs
- 6 - Maison de Gentillet
- 7 - Manoir de Châteauneuf
- 8 - Boîte aux lettres morte



RÉSUMÉ

Les conspirateurs, peu expérimentés, n'avaient aucune chance d'échapper à l'attention des hommes de Walsingham, mais celui-ci les laisse faire car il sait le complot facile à déjouer et pense pouvoir l'utiliser pour sa propagande. Son agent parmi les conjurés, Robert Barnard, lui fournit des informations au jour le jour.

Quand il apprend que les PJ sont sur le point d'arriver, il décide d'essayer de s'en faire des alliés pour espionner dans l'entourage des Guise. Il leur confie donc une mission simple, espionner les conjurés, et leur fait comprendre qu'ils ont choisi le mauvais camp. Et pour appuyer un peu plus son propos, il leur fait comprendre que Mary va être exécutée.

Mais alors qu'il souhaite voir les événements s'enchaîner paisiblement, le chasseur de catholiques Richard Topcliffe attaque et massacre les conjurés lors d'une réunion, poussant ainsi les survivants à l'action. Les PJ sont implorés de jouer un petit rôle, en allant chercher un pistolet miniature et une balle bénie destinée à Elizabeth, mais pendant qu'ils remplissent leur mission — ou trahissent —, l'espion Robert Barnard, acculé, les accuse d'espionnage. Les conjurés apprennent au même moment que Mary est morte, et désespèrent. Quand les PJ reviennent, ils sont arrêtés, et Richard Stapleton, fanatisé par la mort de son frère lors de l'attaque, décide d'aller abattre la reine une fois pour toutes. Les PJ, après avoir justifié leur innocence (véritable ou non), doivent tenter de l'en empêcher, mais les hommes de Topcliffe sont encore à leurs trousses, et la situation dégénère.

I. LES HOMMES DE
WALSINGHAM

Qu'ils arrivent de la campagne anglaise où ils étaient réfugiés pendant toutes ces années, qu'ils sortent d'une prison où ils avaient réussi à s'aménager un cocon ou qu'ils débarquent de France après quinze années sur le continent, le spectacle de la capitale est impressionnant. Tout d'abord, parce que c'est une métropole fourmillante d'activités en tout genre, où l'on crie, on court, on se bagarre et on s'insulte, on se dévisage et on s'insurge, dans un désordre déconcertant. Surtout, parce que l'atmosphère est terriblement tendue. A voix basse, on chuchote des rumeurs alarmantes, d'un débarquement espagnol en Cornouailles, d'une invasion française par l'Ecosse... Le duc de Guise, à la tête d'une armée d'assassins, aurait débarqué dans le Kent et marcherait actuellement sur Fotheringay, massacrant tout le monde sur son passage. La peur se lit sur les visages, et en quelques minutes, les PJ devraient se rendre compte que ce que leur guide leur a dit est vrai : « Attention, quand vous entrerez dans Londres, gardez la bouche fermée. Les Français ne sont plus les bienvenus depuis que Stafford — et ses complices à la solde d'Henri III — ont tenté de faire exploser la reine en mille morceaux. Si on reconnaît votre accent, vous êtes sûr d'être battus, et peut-être bien pendus, par la foule ! »

Heureusement, à peine ont-ils passé les portes de la cité, ou à peine sont-ils descendus de bateau, qu'un jeune anglais, habillé et coiffé avec soin, sinon richement, les approche et leur demande de le suivre s'ils veulent la vie sauve. C'est Anthony Hall, un serviteur habile, et donc apprécié, de Walsingham. Il les mène à une haute et belle demeure dans le centre de la ville, qui n'est autre que la maison du Secrétaire d'Etat et



son quartier général. Ils sont cependant immédiatement conduits dans une petite pièce au rez-de-chaussée, et n'ont donc pas l'occasion de voir à l'étage les chambres-prisons, le bureau où Thomas Phelippes décrypte les messages et l'atelier où Arthur Grégory fabrique ses reproductions des cachets de Mary, Châteaufort, Philippe II d'Espagne ou Henri de Guise...

I. ENTREVUE AVEC LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT

Laissés seuls quelques minutes dans la petite pièce, les PJ peuvent discuter de ce qui leur arrive, mais très vite, un homme entre, et referme calmement la porte derrière lui. Grand, très brun, les cheveux et la barbe coupés très courts, il est vêtu entièrement de noir, à l'exception d'une petite fraise qui représente toute l'étendue de sa coquetterie. Clairement puritain, il parle parfaitement français mais avec un accent anglais prononcé.

« Bonjour, messieurs », commence-t-il dans la langue des PJ, « veuillez vous asseoir ». Les PJ n'auront pas manqué de remarquer les chaises qui entourent la haute table de bois, et qui indiquent que leur propriétaire, sans être un grand seigneur, possède tout de même quelques moyens.

« Je suis Francis Walsingham », lance-t-il simplement en guise d'introduction, une fois les PJ installés. « J'imagine que vous avez entendu parler de moi. »

En effet, les PJ devraient avoir entendu des histoires effrayantes sur le maître-espion de la reine, et sur sa capacité à faire tomber les plus habiles dans ses filets. Ils doivent savoir que tous les complots contre Elizabeth depuis plus de dix ans ont tous été déjoués par cet homme. Et les voilà chez lui...

Une fois passée la première réaction des PJ, quelle qu'elle soit, il en arrive au fait : « Je sais ce que vous êtes venus faire à Londres. Je sais ce que l'on attend de vous, et je sais ce que vous êtes prêts à obéir, plus par avidité et par loyauté » (le ton est ironique) « envers les Guise, que par affection pour la reine d'Écosse. Alors écoutez-moi bien ».

Walsingham est un manipulateur de talent, qui a déjà retourné des dizaines de catholiques fervents, et les a convaincus de trahir leur cause et leurs amis. Quand il décide de convaincre les PJ qu'ils n'ont aucun intérêt à s'impliquer dans le complot, et qu'ils gagneraient bien plus à espionner pour son compte, il met toute son énergie et toute son intelligence dans son discours. Pour que les joueurs sentent véritablement la justesse de ses arguments, chaque MJ devrait adapter ces derniers aux opinions de son groupe, en s'inspirant de ce qu'ils ont répondu au questionnaire. Voici les arguments principaux avancés par Walsingham (ils peuvent être complétés avec d'autres) :

- Quoi qu'en disent les théoriciens du continent, l'Angleterre est un pays majoritairement réformé, qu'un monarque catholique n'a aucune chance de pouvoir gouverner en paix ;

- Si Mary réussit à faire se soulever les catholiques du pays, ils ne ramèneront pas le royaume à ce qu'il était avant, car ils ne sont pas assez nombreux. Ils ne feront que déclencher une guerre civile ;

- À l'heure actuelle, tous les catholiques qui acceptent de se conformer en public à la religion d'état vivent en paix, et le fait qu'ils se conforment prouve qu'ils préféreraient le compromis à la guerre sainte ;

- Mary, elle, ne voit pas les choses de la même manière, car elle s'est depuis long-



temps éloignée du roi de France, pour se rapprocher de l'Espagne. Qu'importe la guerre civile, quand tous ceux qui la conseillent rêvent d'Inquisition ?

• Ainsi, la seule chose qui permettrait à Mary d'atteindre le trône serait une intervention espagnole, qui se traduirait par l'ouverture immédiate de gigantesques tribunaux de l'Inquisition, devant lesquels mourraient des milliers d'innocents.

Toutes ces affirmations ne sont pas aussi vraies, et Walsingham se montre sous un jour beaucoup plus tolérant qu'il n'est en réalité, mais le but est de convaincre les PJ qu'aider Mary mettrait l'île à feu et à sang.

Toutes ces raisons, cependant, s'adressent en priorité à leur conscience, tandis qu'en vérité, leur principale motivation est peut-être politique.

Actuellement, en France, les rapports entre Henri III et les Guise sont très tendus. Si l'on entend parler de leur action à la cour française, et il le faudra bien si les PJ espèrent recevoir une récompense quelconque, ils doivent prendre des précautions, car chaque choix qu'ils font est une position prise au sein du conflit français. Aider Mary signifie affirmer leur allégeance au parti des Guise ; la trahir à la demande de Walsingham montre qu'ils servent en priorité l'autorité royale — celle d'Elizabeth en l'occurrence — ce qui plaira à Henri III ; assassiner Mary en secret pour dénouer la situation diplomatique internationale serait faire preuve d'un sens politique aigu, ce qui séduirait fortement Catherine de Médicis et donc son fils (mais obligerait les PJ à quitter le pays au plus vite, Elizabeth profitant de cette aubaine pour prouver tout l'amour qu'elle avait pour sa cousine en faisant supplicier ses meurtriers).

Walsingham ne parle pas d'une récompense en argent. Ses finances sont vides et à son grand désespoir, il ne s'est pas vu offrir les possessions de Babington après avoir déjoué le complot. Dépit, il s'est retiré de la cour à la campagne, et s'il est revenu à Londres, ce n'est que depuis qu'il a entendu parler de cette nouvelle conspiration, et personne à la cour ne sait qu'il est ici. Si les PJ posent la question, cependant, il leur promettra à contrecœur une récompense. C'est ainsi qu'il s'assure les services de tous ses hommes et a conscience que pour beaucoup de gens, c'est la meilleure motivation.

L'entrevue dure en toute probabilité plusieurs heures, Walsingham leur laissant de grandes plages de temps pour réfléchir, délibérer, et pour laisser travailler la claustrophobie, puisqu'à aucun moment ils ne sont autorisés à quitter la petite pièce (la grande table prenant toute la place, ils se gênent les uns les autres quand l'un d'eux tente de tourner autour). Pourtant, toutes ces délibérations n'ont pas grand intérêt, car jamais Walsingham ne leur demande d'accepter ou de refuser. Selon ses propres mots, il ne cherche qu'à leur fournir une vision d'ensemble de la situation.

Finalement, quand il estime que la fatigue a fait tout le bien qu'elle pouvait, il les invite à sortir de la petite pièce, et leur donne un petit papier contenant une adresse : Coneycatcher House, Southwark.

La maison est censée être abandonnée, mais tout ce qui est glissé entre ses volets fermés se retrouve sur son bureau avant la nuit tombée. Si jamais les PJ ressentent le besoin de communiquer avec lui discrètement, se sera très facile...

Il les accompagne ensuite vers la porte et se reprend soudain. Il aurait un service à leur demander : une lettre cachetée et



une bourse qu'il leur confie, doivent arriver le plus tôt possible dans les mains d'un certain Bull, qui habite au dernier étage d'une grande bâtisse face à la Tour de Londres, non loin d'ici. La bâtisse est facile à reconnaître grâce au bas-relief d'un homme d'épée sculpté au-dessus de la porte.

Une fois libérés, trois choix s'offrent aux PJ : aller porter la lettre et l'argent à Bull ou l'ouvrir et garder l'argent pour eux ; aller voir la Coneycatcher House pour en tirer des informations ; ou, bien entendu, se rendre à St Paul avec la bague de Jean Stuart au doigt, pour rencontrer les conjurés.

2. BULL LE BOURREAU

Le chemin entre le quartier général de Walsingham et la maison de Bull est en effet très court, tous deux habitant aux environs de la Tour de Londres. De même, le bas-relief, comme promis, permet de reconnaître la demeure facilement.

Le bâtiment est en mauvais état, et clairement habité par plusieurs familles. Après avoir suivi un couloir bas et monté un escalier en colimaçon affreusement étroit sur trois étages, ils arrivent au sommet, devant une lourde porte de bois. L'homme qui ouvre est grand, massif, le visage un peu gras et le menton mal rasé. Il faut lui expliquer qui les envoie pour pouvoir entrer dans son appartement, raisonnablement spacieux mais contenant très peu de mobilier. Dans la salle principale trône simplement un large coffre, qui semble être sa principale possession.

Il lit le message de Walsingham lentement, puis marmonne : « C'est pas trop tôt ». Puis il demande aux PJ douze couronnes, mais la bourse n'en contient que dix, et il

les accepte rapidement. Il se dirige ensuite vers son coffre, l'ouvre et en vérifie le contenu : un masque noir, un tablier blanc taché de sang, et une longue hache, dont le tranchant récemment aiguisé brille tandis que le reste du métal a noirci. Si les PJ posent une question sur le contenu du message ou sur sa mission, il leur tend simplement la lettre :

Cher monsieur Bull,

Sa majesté a enfin accepté de signer l'ordre, et la prison de Fotheringhay se trouve cruellement en manque d'un homme tel que vous pour le mettre à exécution. Je vous demande tout au plus un peu de discrétion, et une certaine vélocité, car tous les notables censés y assister seront bientôt sur place et n'attendent plus que vous.

F. Walsingham

A cet instant, les PJ sont les seuls, à l'exception du Conseil privé et de quelques hommes de confiance de Walsingham, à savoir que Mary va être exécutée. Et ce, dans les jours qui viennent.

Ils redescendent tous ensemble et, arrivés au bas de l'escalier au bout du couloir, Bull le bourreau leur dit adieu et part seul.

Si les PJ ne vont jamais voir Bull, Walsingham en conclut qu'ils ont décidé



de s'opposer à lui, et c'est un de ses serviteurs, Anthony Hall, qui va engager Bull. Si les PJ décident d'empêcher Bull de quitter son appartement, il fait usage de sa grande hache et de sa force étonnante, ce qui devrait coûter aux PJ plus qu'ils n'avaient prévu.

2. LA BOÎTE AUX LETTRES

Si les PJ sont véritablement frappés d'indécision, ils peuvent ne jamais aller voir la maison abandonnée dont leur a parlé Walsingham. S'ils y vont, cependant, à n'importe quel moment du scénario, ils découvrent le pittoresque quartier de Southwark avec ses tavernes, ses bordels, ses théâtres et ses arènes de jeux, ainsi que ses criminels en tout genre.

La Coneycatcher House en elle-même (facile à trouver grâce à son enseigne de piège à lapin) est délabrée, mais dans ce quartier, il paraît étonnant qu'elle n'ait pas été investie par des mendiants ou des tire-laine. La vérité, c'est que des hommes de Walsingham viennent régulièrement relever la « boîte aux lettres » et s'assurent que personne ne s'y installe. Très étroite, la façade ne comporte qu'une porte basse solidement condamnée, et une petite fenêtre dont un passant a violé l'intégrité. L'un des deux volets entre lesquels ils sont censés glisser leur message a été arraché, et en s'approchant un peu de la fenêtre, on devine immédiatement, derrière le panneau de gauche qui reste, une lettre cachetée traînant sur le rebord.

Si les PJ sont venus trahir les conjurés et souhaitent eux-mêmes laisser un message, il est possible qu'ils se contentent de poser une seconde lettre sur le rebord, auquel cas les releveurs la trouveront et l'amèneront à Walsingham. Ils peuvent aussi essayer de casser un carreau ou d'enfoncer la porte

pour mettre la correspondance secrète à l'abri, auquel cas les releveurs croiront que les PJ n'ont rien apporté, et donc choisi le camp adverse.

Mais il est aussi possible qu'en voyant la seconde lettre, ils décident de la voler et de l'ouvrir, soit parce que la curiosité est trop forte, soit parce qu'ils ont fermement pris position en faveur de Mary et souhaitent combattre Walsingham avec toutes les armes à leur disposition. S'ils ouvrent la lettre, ils peuvent lire ce message codé :

NP NQWOC CWO OYXZYJFW
HPNPKNCCONCWITQWWQYEW
BCW IEPEGPQW IQAJFCEO
BCWWJW.

XR

qui signifie :

LA LISTE EST TOUJOURS
VALABLE ET LES MISSIONS DES
FRANCAIS FIGURENT DESSUS.

PH

L'intérêt de ce message pour les PJ est de découvrir l'existence d'un autre espion, et ses initiales, mais décoder le message prend du temps et de l'énergie. Pour le leur épargner, le MJ peut demander aux joueurs de faire un jet de SENSIBILITÉ difficile, ou prévoir à l'avance que Walsingham leur a fourni le code (de sorte que les joueurs, sans avoir de gros efforts à faire, aient quand même le plaisir de décoder le message eux-mêmes) :



A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M
P	K	G	B	C	I	A	R	Q	Z	D	N	T

N	O	P	Q	R	S	T	U	V	W	X	Y	Z
E	Y	X	M	F	W	O	J	H	L	U	S	V

Sauf que les initiales sont des fausses, employées par Robert Barnard dans sa correspondance, et le message aussi. Barnard est bien un espion infiltré chez les conjurés, que les PJ peuvent essayer de démasquer, mais ses initiales, pour eux, sont RW. De même, Walsingham n'a pas de liste des missions que les PJ auront à remplir, mais le but du message est de leur faire peur, de leur faire croire qu'ils sont surveillés en permanence et attendus où qu'ils aillent, dans l'espoir que, tout bien considéré, ils estiment plus prudent de trahir leur cause. Aux PJ d'évaluer le pour et le contre...

Pendant leur séjour à Southwark, les PJ peuvent aussi être pris pour cible par des voleurs, qui essaieront soit d'aller chercher quelque chose dans les poches, soit d'obtenir ce qu'ils veulent par la force. Il peut être amusant de leur faire voler la bague de Jean Stuart pour obliger les PJ à leur courir après. Si les PJ ont eu à faire à un cutpurse, c'est-à-dire un discret qui n'a aucune chance de leur tenir tête, le MJ peut décider qu'il a été attrapé par un upright-man et ses hommes, qui lui ont pris la bague et offriront bien plus de résistance quand les PJ chercheront à la récupérer.

Pour découvrir l'identité de l'espion, à savoir Robert Woodward, de son vrai nom Barnard, le plus simple, mais aussi le plus risqué, sera de retourner près de la maison de Walsingham et de guetter l'arrivée où le départ de quelqu'un, pour l'intercepter et l'interroger dans le but de lui faire avouer.

Il faut un homme au courant de toute l'affaire pour savoir qui espionne tel groupe, mais s'ils ont trouvé les initiales PH, la plupart savent qui les utilise fréquemment.

3. LES CONJURÉS DE ST PAUL

Quand enfin les PJ arrivent à St Paul, si l'un d'entre eux porte bien la bague de Jean Stuart, ils sont immédiatement reconnus et amenés à l'intérieur par de jeunes hommes à la fois inquiets et excités. La mission qu'ils se sont imposée commence à peser sur leurs frères épaules, et l'arrivée de compagnons célèbres est la meilleure nouvelle qu'ils aient reçue jusqu'ici (au sein des cercles de marianistes romantiques, les aventures en Ecosse des PJ ont été étoffées au cours des années pour devenir des exploits épiques).

Arrivés dans une aile de la cathédrale St Paul pratiquement dédiée aux rencontres de conspirateurs, on présente aux PJ le groupe d'idéalistes qu'on les a chargés de seconder :

Anthony Middleton
Robert Woodward (de son vrai nom Robert Barnard)
Sir Richard Stapleton
Sir Bryan Stapleton
William Babthorp

Aussitôt présenté, Bryan Stapleton quitte la cathédrale. Il part organiser une réunion avec tous les conjurés, maintenant qu'ils sont entrés en contact avec les Français.



Quand les PJ se présentent à leur tour, ils peuvent lire sur les visages des jeunes hommes toute la déférence que leur inspirent ces noms associés aux plus grands exploits du siècle. Certains peuvent même aller jusqu'à demander des détails sur tel ou tel coup d'éclat extravagant qui leur est attribué (le MJ peut en profiter pour citer un coup d'éclat qui a vraiment eu lieu lors de la campagne, et dont les joueurs seront heureux d'entendre parler).

Une fois les présentations terminées, Richard Stapleton, qui semble être le chef de la bande, explique aux PJ qu'il leur reste à réunir les autres conjurés pour la réunion de ce soir, et que les PJ ont donc quelques heures à eux s'ils le souhaitent. Le rendez-vous est à 8h du soir, dans une auberge catholique situé au fond d'une ruelle près de Three Needle Street. Le Grey Hound Inn est facile à trouver, et les PJ n'ont donc pas besoin de guide. Ils peuvent suivre leurs nouveaux amis, discuter du plan (ce qu'ils n'aiment pas faire dans la rue), ou ils peuvent reprendre leurs activités ; peut-être souhaitent-ils aller voir Bull, ou aller enquêter sur la boîte aux lettres morte à Southwark. Ou alors aller boire une verre dans une belle aiehouse de la capitale...

II. CONSPIRATION

I. LA RÉUNION

L'assemblée est bien trop nombreuse pour que chacun se présente, et après avoir expliqué à tous qui sont leurs invités, les jeunes hommes de St Paul restent avec les PJ pour que ceux-ci ne se sentent pas trop à l'écart. La réunion a pour but de distribuer les tâches maintenant que les PJ sont arrivés. C'est à ce moment qu'ils

apprennent, de toutes les missions, laquelle ne peut être remplie que par eux.

L'ambassadeur Châteauneuf a confié un coffret à Philibert Gentillet, un catholique français qu'il protège. Ce coffret contient un pistolet miniature de fabrication allemande, dissimulable dans un pli de vêtement, et surtout une balle en argent, bénie par le pape et dédiée à l'assassinat d'Elizabeth. Or la maison de cet homme est située dans le quartier français qui est actuellement le théâtre d'émeutes : en prévision de la mort de Mary et pour empêcher l'ambassadeur français de tenir le roi et les Guise au courant de ce qui se passe, Walsingham a organisé un faux complot. William Stafford, un de ses obligés, est venu avouer avoir participé à une conspiration qui consistait à placer un sac de poudre à canon sous le lit de la reine. Il a dénoncé l'ambassadeur Châteauneuf et son secrétaire Léonard Destrappes comme ayant participé aussi, et a fourni à Walsingham un prétexte pour les mettre en quarantaine, Châteauneuf ayant à peine le temps d'envoyer le coffret à Gentillet. La propagande, rebondissant sur cette affaire, s'est déchaînée, et des émeutes contre les immigrés français ont éclaté. Philibert Gentillet s'est enfermé chez lui avec ses deux serviteurs et, craignant un piège, n'ouvrira qu'à d'autres catholiques français (il déteste les Huguenots qui forment la majorité des habitants du quartier, et qu'il croit en bons termes avec la population).

Les missions destinées aux autres conjurés consistent à :

- réunir des forces à la campagne pour mettre une petite armée à la disposition de Mary, en utilisant les listes d'alliés rédigées par Babington ;

- préparer le petit château des Stapleton, dans le comté de York, pour accueillir Mary ;



- négocier avec Châteauneuf une intervention française très rapide, avant que la répression ne les ait balayés ;

- et bien sûr, une fois l'arme rapportée par les PJ, l'un des conjurés doit approcher Elizabeth et l'abattre.

L'atmosphère est évidemment assez tendue, mais l'arrivée des célèbres Français a bien élevé le moral de la petite troupe, qui s'affaire autour d'une longue table au centre de la taverne. Les PJ, et quelques autres, sont en périphérie, mais inconsciemment, beaucoup attendent d'eux qu'ils participent, réfléchissent, et pointent du doigt les incohérences de leur plan ou leurs espoirs irréalistes. Si les PJ veulent prendre la situation en main et s'impliquer très avant, on les laissera faire : ici, ils sont aussi respectés que Jules César.

2. TRAHISON !

A plusieurs reprises, les PJ sont approchés par leurs jeunes amis, qui viennent discuter d'aventure, de Mary, de l'Ecosse ou de la France, et médisent des réformés avec un humour naïf. Sympathiques et attendrissants, ils sont censés plaire aux PJ, même si ceux-ci peuvent être agacés par le sentiment d'avoir hérité d'une bande de petits frères. Un événement, cependant, va bientôt les rapprocher.

Si pendant une conversation, l'un des PJ réussit un jet d'écoute difficile, il peut entendre de nombreux bruits de pas au dehors, qui s'arrêtent devant la taverne. Sinon, ils comprennent que quelque chose cloche lorsque Bryan Stapleton, qui monte la garde, s'écrie en regardant au dehors : « La police secrète ! Ils sont là ! »

Aussitôt, la petite troupe se met à paniquer et à courir en tous sens, certains ayant la

présence d'esprit de ramasser le contenu de la table, sans pour autant savoir quoi en faire. Il existe deux issues : la porte de derrière débouche sur une cour immonde peuplée de deux énormes porcs, où toutes les maisons alentours jettent leurs ordures pour ne pas trop salir la ruelle. La cour donne sur les portes et les fenêtres d'autres maisons qui, traversées, mènent à d'autres rues. C'est le chemin le plus évident et celui que prendront la plupart des fuyards, mais il est justement encombré de conjurés paniqués qui se font attraper un à un par les soldats. Tandis qu'en montant l'escalier jusqu'au troisième étage, les PJ atteignent un grenier dont la fenêtre donne directement sur celle du bâtiment d'en face. Deux planches traînant à côté peuvent être posées sur le rebord des deux fenêtres pour traverser la rue. Au sommet, les avancées sont telles qu'il n'y a qu'1m50 de vide à traverser, mais au-dessous, dans la ruelle, des soldats montent la garde, et si les PJ ou leurs accompagnateurs font un faux pas, ils risquent d'attirer l'attention sur eux. Trois hommes, John Wakefield, Edmund Bartles et Peter Hayworth, connaissent ce deuxième chemin. Ils préviennent Middleton et Balthorp, qui préviennent immédiatement les PJ. Ils peuvent cependant être poursuivis par des soldats qu'il faut combattre dans les escaliers et enfermer au rez-de-chaussée en condamnant le chemin à mesure que les fuyards s'élèvent.

La police secrète est sous les ordres de Richard Topcliffe, chasseur de catholique et tortionnaire célèbre, d'un sadisme et d'une violence inouïe. Lors de la fuite des PJ et de leur petite équipe, il serait intéressant, pour augmenter la tension, qu'ils aient l'occasion de s'en rendre compte. Bryan Stapleton, en essayant de mieux condamner la porte, est jeté à terre et assommé quand les soldats l'enfoncent. Son frère aîné, Richard, veut retourner le chercher, mais les soldats sont bien trop nombreux.



Le temps de le convaincre de s'en aller, si ce sont eux qui s'en chargent, les PJ ont l'occasion de voir entrer Topcliffe et de le voir s'amuser à faire mal à des prisonniers, blessés ou non. Ils peuvent aussi voir son visage s'illuminer lorsqu'il voit que les soldats ont attrapé une serveuse. Il l'attrape alors par les cheveux et la tire au dehors en s'écriant : « Celle-ci a l'air coriace. Je l'interrogerai chez moi ! » En passant au-dessus de la rue, les PJ peuvent assister à la suite. Plus d'une dizaine de conspirateurs ont été arrêtés, et un soldat annonce à Topcliffe qu'ils sont prêts à être interrogés. Il arrête alors de s'imposer à la serveuse, et l'emmène à l'intérieur : « Tu vas voir, ça va te plaire. » Et quelques secondes plus tard, un homme se met à hurler de douleur. Richard Stapleton est tremblant ; quand ils estiment avoir échappé à leurs poursuivants, et se posent pour la première fois, il vomit.

3. PASSAGE À L'ACTE

A ce moment, une question se pose à la petite troupe : faut-il abandonner ? Certains d'entre eux ont été pris, et il ne fait aucun doute que l'un d'eux finira par parler. Sur la petite trentaine qu'ils étaient, presque la moitié est tombée aux mains de l'ennemi, et la plupart de ceux qui restent sont ici ; ce sont Sir Richard Stapleton, Middleton, Babthorp, Woodward, Wakefield, Bartles, Hayworth et les PJ.

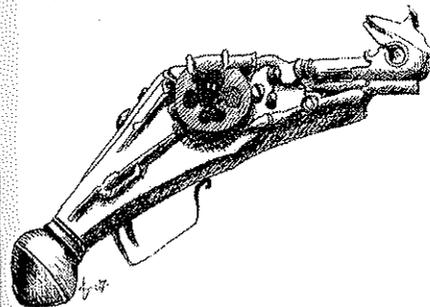
Peut-être faut-il remettre l'entreprise à plus tard, Elizabeth ne donnant pas l'impression de vouloir signer l'ordre d'exécution de sitôt. Si les PJ ont compris que Mary est sur le point d'être tuée, ils peuvent l'annoncer aux autres, auquel cas tous se reprennent et décident de se remettre au travail. De toute manière, ils doivent agir vite, et donc trop vite pour les autorités. Si les PJ ne disent rien, ou si tous sont déjà au courant que l'exécution de Mary est imminente, c'est

Woodward qui essaie de convaincre les autres de ne pas baisser les bras. En tant qu'agent provocateur de Walsingham, il a besoin que le complot entre dans sa phase concrète. En évoquant la figure de Mary sous sa forme la plus romantique, il réussit facilement à remettre ses compagnons en selle, mais peut avoir plus de mal à prendre les PJ du bon pied. Un autre argument est que la nouvelle du complot risque d'inciter Elizabeth à signer l'ordre d'exécution, et qu'il faut donc libérer Mary avant qu'elle ne soit exécutée par leur faute.

Tous sont d'accord pour penser qu'il est important d'assassiner Elizabeth avec la balle bénie par le pape : c'est le meilleur moyen de légitimer leur action aux yeux de tous les catholiques dormants du pays, et le faire au même moment que la libération de Mary Stuart permettra de profiter, au moins pendant les premières heures et peut-être les premiers jours, du chaos ambiant.

Les Français doivent donc aller chercher le coffret pendant que les autres attendent dans une cachette, et aller voir la maison de Châteauneuf. Bien que l'ambassadeur soit en quarantaine, les PJ trouveront peut-être un moyen de pénétrer à l'intérieur, et la conspiration aura bien plus de chances de réussir s'ils parviennent à convaincre leur hôte, un intrigant patenté, d'obtenir une intervention des Guise. Ensuite, les conspirateurs se sépareront en un groupe d'assassins et un groupe de libérateurs.

De plus, Stapleton annonce qu'il va s'atteler à une autre tâche pendant ces quelques heures, et que tous les volontaires peuvent aider de leur côté : ils sont allés prévenir en personne tous les conspirateurs. Aucun message n'a pu être intercepté. Il y a donc un traître parmi ceux qui étaient présents à la réunion, et il faut le trouver.



III. LA BALLE BÉNIE

Pourtant, ce n'est peut-être qu'au moment où les membres du groupe donnent aux PJ l'emplacement de leur retraite secrète (dans un appartement de Smithfield appartenant aux Stapleton), que ceux-ci se souviennent de l'autre adresse qui leur a été fournie le jour même : celle de la boîte aux lettres de Walsingham.

Une fois séparés, les PJ ont donc l'occasion de faire ce qui leur chante. Ils peuvent aller à la boîte aux lettres, et trahir leurs nouveaux amis en espérant échapper aux hommes de Walsingham. Ils peuvent trouver le message, essayer de le décoder, et apprendre les fausses initiales ; ou ils peuvent se diriger vers le quartier français pour récupérer le précieux coffret.

I. L'IRASCIBLE FRANÇOIS

Les rues du quartier français sont en très mauvais état. Des bandes d'apprentis, le plus souvent saouls, harcèlent les commerçants, leur jetant des pierres et des insultes. Si on les regarde plus de quelques secondes et qu'ils s'en rendent compte, ils s'énervent contre le coupable et s'attaque à lui (bien que ce soit surtout des menaces et des insultes, plus que de la violence physique).

L'arrivée des PJ éveille les soupçons de plusieurs d'entre eux, qui les observent avec insistance. Comme les PJ n'ont que le nom de la rue, ils doivent essayer de se renseigner auprès de la paroisse, des commerçants, ou d'une femme qui glisserait la tête entre ses volets pour observer ce qui se passe au-dehors. A la paroisse, on les envoie paître car ils ne sont que de sales Français qui prennent le travail des bons Anglais et en profitent pour comploter contre la vraie foi.

Bien entendu, si les apprentis et les brutes en tout genre qui les accompagnent reconnaissent un accent français, ou pire, s'ils entendent parler la langue, ils s'excitent et prennent les PJ pour cible. Ils se contentent cependant toujours de violence verbale, et ne dérogeront pas à cette règle à moins d'être provoqués. Si un affrontement éclate, cependant, les rangs des adversaires des PJ grossiront rapidement, et il sera important pour eux de se dégager très vite avant d'être encerclés (s'ils sont pris, les sanctions seront plus ou moins violentes en fonction de l'offense, mais ils seront au moins roués de coups).

S'ils réussissent tout de même à atteindre la maison de Philibert Gentillet, et qu'ils sont seuls, ils devront trouver un moyen de le convaincre qu'ils sont français (ce qui devrait être facile), de bons catholiques (mission plus compliquée), et des alliés de Mary (il n'a jamais vu la bague, mais si les PJ lui content son origine avec un peu d'éloquence, il les croit). S'ils sont poursuivis par une foule en colère et demandent désespérément l'asile en français, il estime que c'est une bonne preuve et les laisse se glisser dans l'entrebâillement avant de tout refermer.

Une fois à l'intérieur, et s'ils ne viennent pas déjà de passer vingt minutes à l'entrée, les PJ découvrent le caractère irascible de leur hôte. Il ne fait que médire en permanence :



des Anglais, des Huguenots, de ses amis les Guise et de Châteauneuf, qui l'ont so-disant abandonné à son sort au milieu des hérétiques et des barbares... Puis soudain, il leur lance : « C'est vrai, tout ce que je vous dis, et c'est une honte ! Châteauneuf devrait envoyer des hommes pour me tirer d'ici, s'il tient tant à ce que je vous aide ! Avec un cadeau comme ça, il veut que je finisse pendu. Repartez d'où vous venez, et dites à Châteauneuf qu'il n'aura pas la balle tant que je ne serai pas sorti d'ici ! »

Voilà qui risque de poser problème aux PJ : la clé du coffret est bien cachée, et la clé de la commode où se trouve le coffret, sans être vraiment dissimulée, demande tout de même de fouiller le mobilier (étonnamment garni pour une maison de cette époque). Les PJ peuvent essayer de raisonner Gentillet, mais s'il remarque qu'on essaie de le caresser dans le sens du poil, il se braque encore plus violemment. Ils peuvent essayer de le menacer, et même mettre leurs menaces à exécution, mais les deux serviteurs de Gentillet sont aussi dans la maison, et l'un d'eux sortira un pistolet si les PJ se montrent violents. Enfin, ils peuvent accepter et aller voir Châteauneuf.

2. LA RÉCEPTION DE L'AMBASSADEUR

La maison de l'ambassadeur Châteauneuf est surveillée par plusieurs soldats en armure. Personne ne peut entrer ou sortir sans une autorisation spéciale, et il faudrait un petit escadron de gens de pied pour forcer la défense. Il y a cependant moyen de pénétrer chez lui par le ponton, car sa maison donne sur la Tamise, s'ils réussissent à se débarrasser des deux gardes postés là (comme ses embarcations ont été confisquées, il suffit de deux gardes pour donner l'alarme si jamais une barge semble

vouloir accoster). Obliger les gardes à quitter leur poste ou les mettre hors d'état de nuire avant qu'ils aient eu le temps d'appeler à l'aide permet d'entrer dans la maison par la porte de derrière (fermée à clé bien entendu, mais qui peut être crochétée ou ouverte avec la clé d'un des gardes).

A l'intérieur, Châteauneuf et ses nombreux serviteurs paniquent en voyant arriver les PJ, mais l'ambassadeur a une telle passion pour les complots qu'il accepte de croire tout ce que les PJ lui racontent. Il propose de fournir aux PJ deux hommes pour escorter Gentillet vers la maison de Destrappes, qui est en prison et n'en a pas besoin. Elle est bien plus petite que sa belle demeure actuelle, mais il sera au moins en dehors du quartier français. Il ne peut, cependant, proposer une participation immédiate des Guise. Sa correspondance est totalement bloquée, et même s'il trouvait un moyen de lui faire traverser la Manche, la réaction armée mettrait forcément trop de temps à se mettre en place. Au mieux, il peut envoyer un autre de ses serviteurs voir Hector Gasquez, un homme de Philippe II à Londres, qui pourra essayer de déclencher l'intervention espagnole en préparation (c'est de la grande Armada dont il est question).

Pendant que les PJ sont à l'intérieur, il y a beaucoup de chances que la supercherie qui leur a permis d'entrer soit découverte. Il leur faut alors forcer le barrage de soldats sur le ponton ou carrément sauter à l'eau depuis une fenêtre. Un ou deux soldats pourront leur tirer dessus, mais tous portent une armure qui les empêche de nager. Reste la possibilité de prendre un bateau pour poursuivre les PJ, mais il faut les rattraper avant que ceux-ci aient disparu après avoir atteint une ruelle proche.

S'ils reviennent avec une escorte, ou se proposent de l'emmener chez Destrappes, il cherche deux clés dans ses affaires, en



utilise une pour ouvrir la commode où se trouve le coffret, et l'autre pour ouvrir le coffret. Il montre le contenu à ses invités, puis referme, repart chercher une petite bourse, dans laquelle il met la clé avant de confier le tout aux PJ. Et pas une seule seconde il ne cesse de se plaindre du monde entier. A court d'idées, il trouve ensuite une méchanceté à dire contre les Juifs ou les Turcs. S'ils doivent l'accompagner chez Destrappes, il s'agit de rester très discret pendant tout le parcours.

3. TROP DE TRAITRES

Avant ou après avoir rempli cette mission, ils peuvent choisir de prendre position par rapport au traître. Soit ils considèrent que la situation est trop dangereuse et qu'il vaut mieux trahir à leur tour pour être dans les petits papiers de Walsingham, soit ils tentent de retrouver l'espion en suivant la piste de la boîte aux lettres.

Mais le meilleur indice est sûrement celui que Barnard leur fournit lui-même, en mettant son serviteur à leurs trousses. En effet, il panique lorsque Stapleton annonce qu'il se lance aux trousses du traître, et décide qu'il lui faut fournir un bouc émissaire pour ne pas être suspecté. Pour accuser les PJ, dont il sait par Walsingham qu'ils sont susceptibles de trahir, il les fait suivre par Gabriell, le serviteur qu'il utilise habituellement pour communiquer ses informations, et que les conjurés ne soupçonnent pas du tout. Celui-ci a pour mission d'analyser la conduite des PJ pour que Barnard puisse agir en conséquence : s'ils trahissent, il suffit de les dénoncer aux autres conspirateurs et de leur tendre un piège, ainsi qu'aux soldats anglais qui les accompagneront peut-être. Si ceux-ci enquêtent sur l'espion, Gabriell revient immédiatement et prévient son maître, qui invente une trahison des PJ et prétend que son serviteur en a été témoin. Si les PJ se

contentent de remplir leur mission principale, Barnard évite d'employer une méthode trop agressive qui pourrait paraître suspecte, et se contente de faire part à ses compagnons de ses soupçons contre les PJ. Mais Stapleton est tellement désireux de trouver des coupables qu'il prend toutes les affirmations de Barnard pour argent comptant.

Si les PJ repèrent Gabriell, et réussissent à l'attraper, ils peuvent lui faire avouer le nom de son maître : Robert Barnard. Mais il ne correspond ni aux initiales sur le message, ni à un nom qu'ils connaissent. Il faudra beaucoup insister pour lui faire dire le nom de Robert Woodward, mais les PJ ont alors en main toutes les informations nécessaires, surtout s'ils font aussi avouer à Gabriell le but final de sa mission : les dénoncer.

Si les PJ préviennent Walsingham d'une manière ou d'une autre, il leur demande de retourner avec les autres comme si de rien n'était, et de leur fournir la balle (avec le secours des autorités si besoin est). Bien qu'il ne le leur dise pas, il souhaite pousser les conjurés à un acte d'agression flagrant, armés de la balle bénie par le pape, car maintenant que le sort de Mary est réglé, il souhaite obliger Elizabeth à durcir les lois contre les catholiques, et cet événement lui serait très utile. Ils sont donc renvoyés chez les conspirateurs, où Woodward les attend.

IV. LE TEMPS DE SAUVER DES VIES

Pendant l'absence des PJ, deux événements graves se produisent. Tout d'abord, Barnard décide de se retourner contre eux, et comme il a toute la confiance des autres, ses accusations sont dangereuses pour les PJ. Ensuite, ils apprennent que Mary est



morte, exécutée le matin même. Ces deux nouvelles, aussi difficiles à croire l'une que l'autre, ont porté un coup dur au moral des jeunes hommes, qui sont très confus quand les PJ les retrouvent.

I. MENSONGES & VŒUX

En passant dans la rue, d'ailleurs, les PJ entendent des voix se disputer et reconnaissent celles de leurs alliés. Ils ne peuvent cependant pas entendre exactement ce qu'ils disent.

Quand ils entrent dans la pièce, tous les regards se tournent vers eux et se posent un instant. Après quelques secondes de battement, Stapleton se jette sur eux et doit être retenu. Il les traite de tous les noms et les accuse du sort de son frère et de Mary. Les autres sont abattus et ne savent pas quoi penser. La nouvelle de la mort de la reine d'Écosse les a emplis d'une grande lassitude, mais ils ont aussi très peur des tortures de Topcliffe et du sort réservé aux traîtres. A contrecœur, ils mettent les PJ en joue avec des armes prévues à l'avance et leur demandent de déposer leurs armes.

Ils ne sont pas certains que les PJ soient coupables, mais des détails troublant les accusent (découverts ou inventés par Barnard) et ils ne peuvent pas se permettre de les laisser en liberté. On leur noue les mains dans le dos et on les fait asseoir contre un mur.

Les PJ doivent donc essayer d'obtenir qu'on les libère, d'autant que Stapleton, qui tient de moins en moins en place, pense qu'il faudrait les tuer tout de suite et en finir une fois pour toutes. Si les PJ se défendent et installent le doute chez leurs interlocuteurs, lui ne peut supporter sa propre hésitation et s'écrie que c'en est trop, qu'il va en finir avec la tyrannie hérétique. Il prend une arme au

hasard et s'apprête à sortir quand Bartles et Hayworth le rappellent. Il ne sert plus à rien d'abattre Elizabeth si Mary ne peut plus hériter du trône. C'était non seulement la seule véritable prétendante catholique, mais la seule vraie prétendante tout court. Si le trône se libère aujourd'hui, les prétendants sont nombreux et aucun n'a le poids suffisant pour l'emporter. Intrigues, assassinats, guerres intestines feront sombrer le royaume dans le chaos. Et tout ce qu'il réussira à obtenir pour lui-même, c'est le supplice, et après qu'il les aura dénoncés sous la torture, ce sera leur tour... Est-ce vraiment là ce dont il rêve ? Mais il n'écoute déjà plus. Woodward/Barnard, à son tour, prend la parole, mais c'est pour lui conseiller de prendre le coffre ramené par les PJ. Stapleton demande si ça a vraiment encore la moindre importance, et Barnard répond qu'il pense que oui. Bien entendu, il sert les intérêts de Walsingham qui souhaite que la tentative d'assassinat soit entourée d'une aura de catholicisme. Stapleton finit par accepter et Barnard quitte la pièce juste derrière lui, pour aller prévenir son serviteur qu'Elizabeth va être victime d'un attentat. Le risque pris par Walsingham, Barnard, et les PJ s'ils appartiennent finalement à ce camp, est que personne ne sait comment Stapleton a prévu de pénétrer à Westminster, et donc, au fond, personne ne sait comment l'arrêter. Ils considèrent juste tous deux que s'il est attendu, et l'entourage de la reine surveillé, il n'a pas la moindre chance de réussir.

A ce moment-là, Barnard n'a peut-être plus de serviteur, si les PJ ont été plus violents avec lui que de raison ; auquel cas il part prévenir Walsingham lui-même après s'être excusé auprès des autres. Sinon, il revient à l'intérieur, où les PJ, s'ils ne savent pas encore qu'il est l'espion, doivent commencer à avoir des doutes (d'autant qu'il apparaît clairement lors de l'interrogatoire qu'il est leur accusateur).



Si les PJ réussissent à négocier leur libération, c'est certainement en faisant tomber Barnard par la même occasion (qu'il soit présent ou non). Certains se demandent alors pourquoi, s'il est l'agent de Walsingham, il a insisté pour que Stapleton prenne l'arme, et la réponse la plus évidente est que Walsingham attend de Stapleton qu'il commette l'attentat, pour l'attraper et l'interroger, mais aussi pour durcir la répression anti-catholique. Il faudra sûrement, cependant, quelques minutes pour en arriver à une telle conclusion.

2. TOUS DES PÊCHEURS

Dès que la petite bande (Anthony Middleton, William Babthorp, John Wakefield, Edmund Bartles, Peter Hayworth et les PJ) a compris que Stapleton avait toutes les chances de se faire prendre, il s'agit de l'intercepter. S'il réussit, le royaume tombera dans le chaos. S'il échoue, les seules victimes seront les conspirateurs eux-mêmes, tout autant qu'ils sont.

Bartles et Hayworth, les deux modérés, s'excusent d'avoir un service de plus à demander aux PJ, d'autant que la mission est plus que périlleuse, mais eux-mêmes ne sont pas des hommes d'action, et leurs trois comparses, autour de Middleton, continuent de penser qu'Elizabeth mérite de mourir. C'est donc aux PJ, dont l'héroïsme n'est plus à prouver, qu'il revient de retrouver Stapleton et de l'empêcher de commettre l'irréparable. Ils peuvent emprunter un bateau pour atteindre Westminster par la rivière, ou longer la grève à cheval (la distance est courte et peu parfaitement être parcourue à pied, mais le temps presse). Si les PJ pensent pouvoir s'en sortir en laissant Stapleton se faire prendre et en négociant leur innocence avec Walsingham, le MJ peut faire dire aux conjurés les plus fanatiques que Stapleton réussira sûrement, car son plan est très bien préparé.

Les PJ seront alors peut-être plus touchés par le risque de chaos en Angleterre que par le sort de leurs compagnons.

Walsingham, prévenu de l'imminence du dernier acte, croit avoir fait le nécessaire en prévenant la garde de Westminster et en envoyant Topcliffe après Stapleton, mais il n'a pas conscience de la qualité de préparation du plan de l'assassin (tout simplement parce que celui-ci n'en a jamais vraiment parlé autour de lui). Stapleton prend donc un bateau jusqu'à Bankside, longe la rivière à pied jusqu'à être face à Westminster Hall. Là, un homme l'attend dans une belle barque, avec des vêtements de cour et une fausse lettre de William Cecil, assurant que Stapleton est un neveu qu'il désire présenter à la reine. Le conducteur de la barque joue son serviteur, et les deux hommes ayant longtemps répété la scène, ils pénètrent dans l'enceinte sans la moindre difficulté, parce que les gardes attendent un bourgeois seul et n'ont aucune raison de se méfier d'un gentilhomme accompagné, qui les laisse vérifier son épée de cérémonie et ne porte pas d'arme à feu.

Les PJ, une fois à Westminster, auront beaucoup plus de mal à passer la garde, qui ne craint pas qu'ils soient des assassins (puisque'ils recherchent un homme seul), mais simplement des indésirables : des gueux, des aventuriers, des voleurs, selon l'élégance de leur accoutrement. Il faut donc marchander, peut-être graisser la patte ou menacer de représailles, pour réussir à entrer. Et une fois à la cour, le final peut commencer.

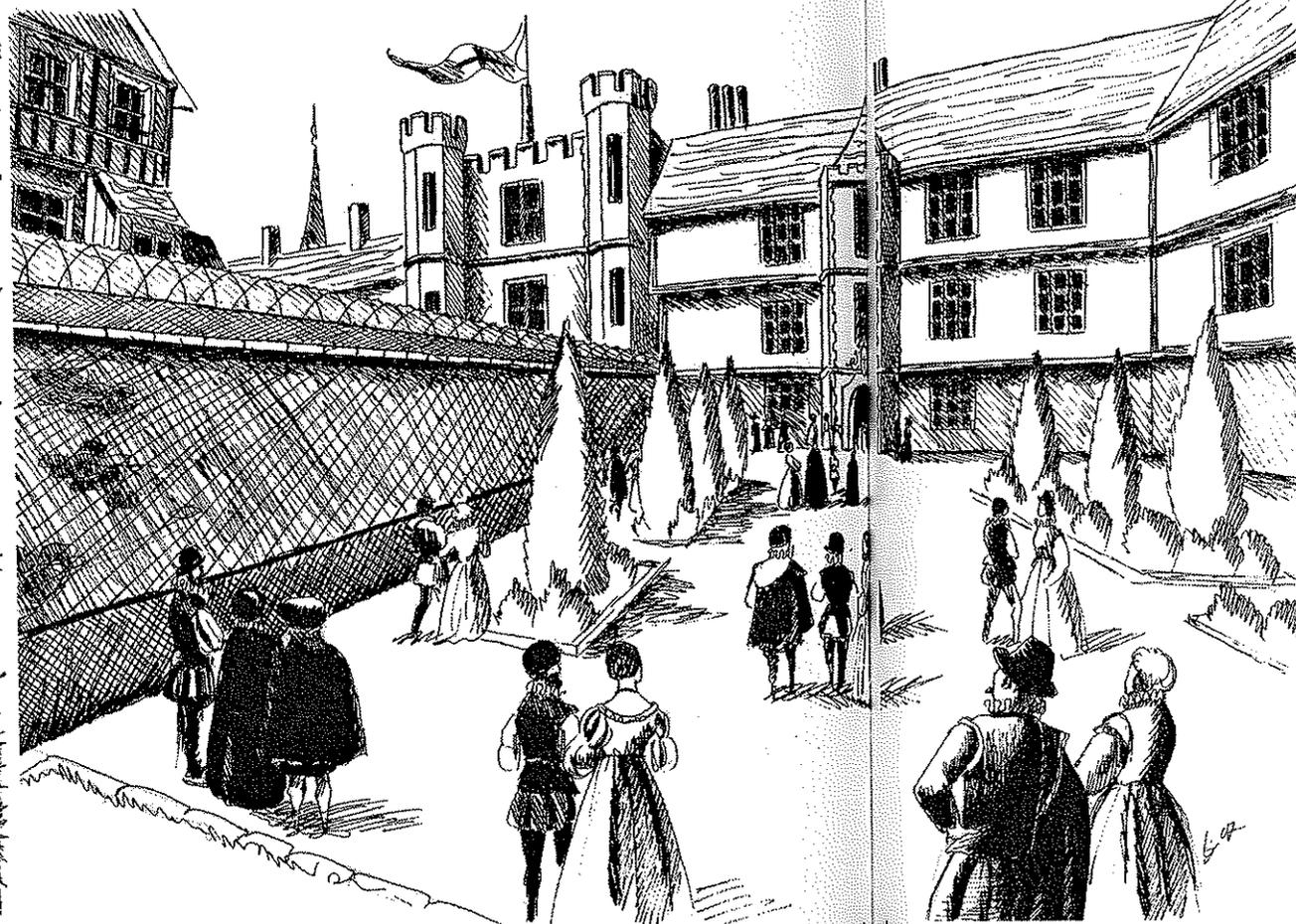
Elizabeth n'est pas là. Elle se repose dans ses appartements, avec ses dames de compagnie et quelques musiciens. Les courtisans, au contraire, sont là par dizaines, et s'affairent autour des grands, auprès des conseillers... Les PJ, s'ils les ont déjà aperçus, peuvent reconnaître le comte de Leicester et son



filz adoptif le comte d'Essex. Il y a aussi Sir Walter Raleigh, Nicholas Bacon, Walter Mildmay et d'autres. Mais surtout, et les PJ peuvent très vite s'en rendre compte, il y a Richard Topcliffe et ses hommes, eux aussi à la recherche de l'introuvable Stapleton. Mais s'ils ont un objectif similaire, les PJ et la police secrète sont loin de pouvoir faire

équipe, car ils se sont tous déjà vus à la réunion, et se reconnaîtront comme des ennemis. Topcliffe, en particulier, les considère comme des proies et est incapable de revenir sur sa décision une fois prise.

Il s'agit donc de trouver Stapleton, qui erre dans les galeries autour de Westminster



CONCLUSIONS POSSIBLES

Si les PJ ont réussi à empêcher l'attentat discrètement, ils peuvent approcher Walsingham pour essayer d'en tirer une récompense. Celui-ci leur promet un soutien politique et financier de la part de l'ambassadeur anglais en France, qui est un de ses disciples, mais ils doivent accepter de continuer leur travail, de rester avec les conjurés jusqu'à ce qu'ils retournent en France, et là, de le garder informé des agissements des catholiques anglais dans l'entourage des Guise. Cela signifie rejoindre la Sainte Ligue en temps qu'espion, ce qui ne paraît pas forcément une occupation très paisible, mais ce n'est qu'à cette condition qu'il accepte de les soutenir. Sinon, il se lave les mains de leur sort, ce qui signifie que s'ils sont pris, ils seront jugés comme agents à la solde des traîtres à la reine... Il leur fait le même marché s'ils sont faits prisonniers à Westminster.

S'ils sont repérés et doivent fuir, approcher de la maison de Walsingham leur est impossible, et ils n'ont donc pas moyen de savoir ce qu'il pense faire pour les aider. Comme il ne fera pas le premier pas, ils doivent trouver un moyen d'entrer en contact avec lui, et s'ils y parviennent, il leur proposera le même marché.

Si à aucun moment ils n'ont joué le jeu de Walsingham, ils sont des fugitifs comme tous leurs compagnons. Ceux-ci resteront à leurs côtés pour se sentir en sécurité, et il faudra compter avec eux s'ils espèrent retourner en France. C'est ainsi qu'ils arrivent à l'été 1588.



PERSONNAGES NON JOUEURS

Les conspirateurs

Grâce : Intrigants
Providence : Pauvres pécheurs (D4)

Savoir : Lettré (D10)

Mémoriser 3	Arithmétique 2
Armurerie 1	Artillerie 1
Astronomie 2	Comptabilité 1
Cosmographie 3	Droit 1
Héraldique 3	Intendance 1
Jeux de table 2	Latin 2
Lire / Écrire 3	Philosophie 2
Stratégie 1	Théologie 3

Sensibilité : Ouvert (D8)

Perception 4	Dessin 1
Instr. de Musique 1	Littérature 2
Perspicacité 1	

Entregent : Fruste (D6)

Charme 4	Baratin 1
Éloquence 1	Étiquette 2
Marchandage 1	

Puissance : Membre (D8)

Bonus Dégâts 0	Pièces d'armure 5
Efforts 3	Bagarre 1
Lutte 2	

Complexion : Languide (D6)

Endurance 2	Dive bouteille 1
-------------	------------------

Adresse : Gauche (D6)

Course & initiative 2	Actions/tour 2
Archerie 2	Arquebusade 1
Calligraphie 1	Équitation 3
Escrime 2	Esquive 1
Jeux de cartes 1	Main gauche 2

LES CONSPIRATEURS (PORTRAIT COMMUN)

Middleton, Babthorp, Wakefield, Bartles, Hayworth et les autres répondent tous à un portrait commun. Ce sont de jeunes hommes de bonne famille, qui ont grandi dans un milieu très traditionaliste (la plupart à la campagne). Beaucoup ont grandi ensemble, et sont devenus des catholiques convaincus à l'adolescence, par rébellion contre la religion d'état. Un peu plus âgés, ils sont montés vers la capitale, où ils ont rejoint des cercles papistes plus ou moins secrets jusqu'à ce que l'un d'eux parle de libérer Mary Stuart. Dévoués à l'image qu'elle véhicule d'elle-même dans le milieu catholique anglais, ils sont prêts à toutes les audaces — et toutes les idioties — pour la servir et se couvrir de gloire. Ils n'ont pas pour autant l'étoffe de martyrs, et se mettront à paniquer en prenant conscience de ce que leur mission implique comme risque concret pour eux-mêmes.

Ils portent des vêtements de bonne qualité, gris ou noirs pour se fondre dans la population puritaine de la capitale. Certains, parce qu'ils sont issus de la petite noblesse, portent une rapière à la taille.



SIR RICHARD STAPLETON

Sir Richard, avec son frère Bryan, est à l'origine de la conspiration. Bien qu'ils n'aient pas eu l'idée originelle, ce sont eux qui l'ont mise à exécution, qui ont réuni des volontaires, organisé des réunions secrètes, et eux que Châteauneuf a réussi à approcher juste avant qu'ils soient séparés par la mise



en quarantaine de l'ambassadeur français. Celui-ci, voyant comme ils étaient jeunes, peu expérimentés, et fragiles psychologiquement malgré leur détermination, a décidé de faire appel aux PJ. Sa perception, pour une fois, a été bonne, et les PJ peuvent se rendre compte à quel point Stapleton a peu de prise sur ses émotions. Quand son frère meurt, tout disparaît

dans sa tête à part le besoin de trouver des coupables et de se venger d'eux. Il n'arrive plus à réfléchir, se contente de suivre son instinct, de prendre le premier argument venu pour argent comptant à condition qu'il aille dans son sens. C'est alors qu'il commence à devenir dangereux, véritablement fanatisé, capable de suivre n'importe quel conseil offert avec quelque talent de manipulateur.

Presque grand, il a arrêté assez tôt l'exercice physique et n'est donc pas très costaud. Bien qu'il soit parmi les plus âgés de la troupe, son visage donne l'impression qu'il n'est pas encore sorti de l'adolescence.

On utilise le même portrait que les autres conspirateurs.

ROBERT BARNARD/ WOODWARD (ALIAS PH)

Robert Barnard n'est pas un personnage très sympathique, mais ce n'est pas un monstre pour autant. Régulièrement sans le sou, il fait depuis des années de l'espionnage pour Walsingham pour recevoir un peu d'argent en échange. Dans certaines conditions, ses péripéties se limitent à trouver et dénoncer des catholiques intransigeants dans telle ou telle région du royaume. Il ne retire aucun plaisir particulier de cette activité, mais elle est peu à peu passée du statut de «moyen de faire un peu d'argent supplémentaire» à «source exclusive de revenus». Sans s'en rendre compte, il est devenu un espion professionnel, qui se tient constamment à l'affût et se jette sur toutes les occasions qui se présentent de servir Walsingham et d'obtenir une récompense. La seule chose qui empêche le personnage d'être tragique est sa propre capacité à ne pas y penser, à vivre au jour le jour, de manière parfaite-



ment irresponsable, en sachant qu'il pourra toujours dénoncer quelques catholiques pour rembourser ses dettes.

Agé de 44 ans, il a le visage banal qui sied à un espion, et la stature correspondante, ni grand, ni petit, ni gros, ni maigre. Ses vêtements ne sont pas de bonne qualité, mais récents : il porte un pourpoint brun, presque bordeaux, et des hauts-de-chaus-ses gris.

On utilise le portrait d'Espion Professionnel de la page 120.

GABRIELL

Ce serviteur représente en grande partie le talent de Barnard. Il est les mains, les yeux, les oreilles et les jambes de l'espion, c'est-à-dire qu'il prend peu de risques mais fait tout le travail. Les deux hommes se sont connus dans la maisonnée d'un catholique dénoncé par Barnard et qui employait Gabriell. Celui-ci, soupçonnant Barnard et craignant de se trouver sans emploi, vint simplement voir l'espion et lui demanda s'il lui avait trouvé un poste pour remplacer celui qu'il voulait lui faire perdre. Barnard eut alors la présence d'esprit, plutôt que d'étrangler le maître chanteur, de reconnaître sa perspicacité, et lui proposa de travailler avec lui. Gabriell, qui avait déjà développé ses compétences en trempant dans des affaires louches, se contenta de négocier une part de la récompense gagnée pour la dénonciation de son maître.

Depuis, ce petit homme trapu est devenu une pièce maîtresse de tous les plans de Barnard et remplit son rôle à merveille, bien qu'il soit peu loyal, et n'hésitera pas, un jour, à le trahir s'il a la chance inouïe de trouver un employeur plus généreux. Car grâce au caractère dépensier de son

Gabriell

Grâce : Doigts de fée, Fureteur
Providence : Brebis égarée
Bienveillance : 5

Savoir : Sot (D4)

Mémoriser 1	Astrologie 1
Comptabilité 2	Droit 1
Intendance 3	Lire / Écrire 1
Stratégie 3	

Sensibilité : Fin (D10)

Perception 4	Évaluation 3
Orientation 2	Perspicacité 4
Pistage 3	

Entregent : Disert (D10)

Charme 4	Baratin 4
Comédie 2	Discretion 5
Éloquence 2	Étiquette 3
Marchandage 5	Mendier 3

Puissance : Menu (D4)

Bonus Dégâts -2	Pièces d'armure 1
Efforts 1	Bagarre 1

Complexion : Languide (D6)

Endurance 2

Adresse : Preste (D12)

Course & initiative 5	
Actions/tour 3	Arquebusade 1
Braconnage 2	Crochetage 4
Détrousser 5	Équitation 1
Escalade 2	Escrime 1
Esquive 3	Jeu de dés 2
Se cacher 6	

maître, aussitôt qu'il a un peu d'argent, il porte des vêtements de qualité. Sa chemise beige est passée dans des troussees brunes, elles-mêmes enfilées dans de hautes bottes de cuir brut, et il cache une dague interdite à l'intérieur de son jerkin.



GUILLAUME DE L'AUBESPINE, BARON DE CHÂTEAUNEUF

Le baron de Châteauneuf est le parfait successeur de La Mauvissière, en ce qu'il est un indéfectible intrigant, avec aussi peu de talent pour rester discret qu'un enfant qui se cache en mettant ses mains devant ses yeux. Proche des Guise, seul allié indéfectible de Mary en Angleterre, il



trempé dans tous les complots qui impliquent la reine d'Écosse. Mais il n'est tellement pas à la hauteur de Walsingham que le conflit est inexistant. Il continue à vouloir agir dans son dos alors que le Secrétaire d'État est au fait des conspirations avant lui. Avec ceux qu'il estime être ses alliés, c'est un homme sincère, fidèle à cette mission qu'il s'est confié.

Guillaume de l'Aubespine, baron de Châteauneuf

Grâce : Fureteur, Intrigant
Providence : Pauvre pécheur (D4)
Bienveillance : 5

Savoir : Docte (D12)

Mémoriser 5	Arithmétique 2
Astronomie 1	Cartographie 2
Comptabilité 5	Cosmographie 3
Droit 2	Héraldique 2
Imprimerie 1	Intendance 4
Langue étrangère 3	Latin 2
Lire / Écrire 4	Philosophie 1
Stratégie 2	

Sensibilité : Fin (D10)

Perception 4	Évaluation 4
Littérature 1	Perspicacité 3

Entregent : Rustaud (D4)

Charme 1	Éloquence 1
Enseigner 2	Étiquette 3
Intimidation 1	Marchandage 5

Puissance : Délicat (D4)

Bonus Dégâts -2	Pièces d'armure 1
Efforts 1	

Complexion : Languide (D6)

Endurance 2 Dive bouteille 1

Adresse : Gauche (D6)

Course & initiative 2	
Actions/tour 2	Arquebusade 1
Calligraphie 2	Équitation 3
Escrime 1	Jeu de cartes 2

C'est un homme moyen et sec, très sophistiqué dans ses attitudes mais pas spécialement habillé avec goût. Selon la mode française sous Henri III, il porte des hauts-de-chausses qui lui moulent presque les cuisses et une petite cape par-dessus son pourpoint, le tout de couleur sombre pour indiquer son statut, avec quelques broderies pour casser la monotonie.



PHILIBERT GENTILLET

Cet homme antipathique et râleur, âgé de près de soixante ans, est arrivé en Angleterre en 1572. Appartenant à un petit cercle de commerçants catholiques et conservateurs de Paris, il a cependant été secoué d'un dégoût profond au moment de la St Barthélemy, et sur un coup de tête, a décidé de quitter la capitale française pour son homologue anglaise. Mais le voyage, passé avec des réfugiés huguenots, et sa vie dans le quartier pauvre de St Martin le Grand, ont agi sur son mauvais caractère, et aujourd'hui, au lieu d'être en colère contre les massacres, il hait les huguenots qui l'ont, quinze ans plus tôt, incité à quitter ses amis pour venir ici. Ce personnage à la psychologie contradictoire, au caractère si mauvais qu'il s'en veut d'avoir bon fond, vit grâce aux bénéfices de son commerce, repris par son deuxième fils, qui lui envoie de l'or. Accompagné simplement de deux serviteurs, dont un muet, Galisson, il

PHILIBERT GENTILLET

Grâce : Sens du négoce
Providence : Pauvre pécheur (D4)
Bienveillance 3

SAVOIR : Docte (D12)

Mémoriser 5	Arithmétique 2
Astronomie 1	Cartographie 2
Comptabilité 5	Cosmographie 3
Droit 2	Héraldique 2
Imprimerie 1	Intendance 4
Langue étrangère 3	Latin 2
Lire / Écrire 4	Philosophie 1

SENSIBILITÉ : FIN (D10)

Perception 4	Évaluation 4
Littérature 1	Perspicacité 3

ENTREGENT : Rustaud (D4)

Charme 1	Éloquence 1
Enseigner 2	Étiquette 3
Intimidation 1	Marchandage 5

PUISSANCE : MENU (D4)

Bonus dégâts -2
Pièces d'armure lourdes 1
Effort 1

COMPLEXION : Languide (D6)

Endurance 2 Dive bouteille 1

ADRESSE : Gauche (D6)

Actions/tour 2	Course 2
Initiative 2	Arquebusade 1
Calligraphie 2	Équitation 3
Escrime 1	Jeux de cartes 2

trempé avec acharnement mais presque à contrecœur, dans toutes les affaires de Châteauneuf, qu'il connaissait à Paris et qui lui rend visite régulièrement.

Voûté, ridé, il accuse son âge. Ne sortant presque jamais de chez lui, et ne recevant aucune visite depuis que les émeutes ont commencé, il erre à l'intérieur de sa grande maison dans une grande chemise de nuit brodée de rouge et d'or.



LA POLICE SECRÈTE

Les soldats qui accompagnent Topcliffe sont des membres des forces de l'ordre londoniennes, qui ont été repérés pour leur ferveur religieuse et leur désir de servir l'état. Contrairement à la plupart des baillifs, ce ne sont pas des brutes ivrognes, mais des brutes tempérées et admirablement dénuées d'esprit critique. Il faut bien ça pour supporter les exactions cruelles et quotidiennes de Topcliffe. Ce sont des hommes dangereux, car entièrement dévoués à une cause violente, qui obéissent aveuglément aux ordres d'un psychopathe sanguinaire.



La police secrète

Grâce : Tête brûlée
Providence : Brebis égarée

Savoir : Sor (D4)

Mémoriser 1	Cosmographie 1
Lire / Écrire 1	Tactique 2
Théologie 1	

Sensibilité : Étriqué (D6)

Perception 2	Orientation 2
Pistage 4	Vénérie 2

Entregent : Fruste (D6)

Charme 2	Commander 1
Crée 3	Discretion 1
Étiquette 2	Intimidation 3

Puissance : Vigoureux (D10)

Bonus Dégâts 1	Pièces d'armure 7
Efforts 4	Armes d'hast 3
Bagarre 1	Lutte 2
Saut 2	

Complexion : Gaillard (D10)

Endurance 4	Canotage 2
Natation 2	

Adresse : Ingambe (D8)

Course & initiative 3	
Actions/tour 2	Acrobatie 1
Archerie 3	Arquebusade 2
Crochetage 3	Équitation 1
Fiscalade 2	Escrime 3
Esquive 2	Lancer 2
Main gauche 2	Se cacher 2

Ils ne portent pas d'uniforme, mais des vêtements noirs, qui servent à la fois à les camoufler, à les rendre plus impressionnants et à exprimer leur puritanisme convaincu. Ils sont armés de hallebardes et protégés par un casque.



LES APPRENTIS

Issus de populations très variées, les apprentis ont un esprit de corps effrayant, et une tendance à la boisson, ce qui fait d'eux de parfaits émeutiers. Dès qu'une question est suffisamment abordée par la propagande de l'état, certains d'entre eux prennent le problème à cœur et des dizaines d'autres les suivent pour le plaisir de se défouler «au service d'une bonne cause». Actuellement, la cause qui unit les émeutiers est la haine des Français. Traditionnelle et accentuée

Les apprentis

Providence : Pauvres pêcheurs (D4)

Savoir : Limité (D6)

Mémoriser 2 Tactique 1

Sensibilité : Étriqué (D6)

Perception 2 Navigation 2
Orientation 4 Pistage 2

Entregent : Rustaud (D4)

Charme 1 Baratin 2
Criée 3 Intimidation 2
Pose 1

Puissance : Membru (D8)

Bonus Dégâts 0 Pièces d'armure 5
Efforts 3 Bagarre 2
Forcer 3 Lutte 1
Saut 1

Complexion : Gaillard (D10)

Endurance 4 Dive bouteille 3
Natation 2

Adresse : Ingambe (D8)

Course & initiative 3
Actions/tour 2 Escalade 1
Jeux de dés 1 Lancer 2
Se cacher 3

à Londres par l'antipathie des habitants de la capitale à l'égard des immigrés, cette émotion généralement canalisée a éclaté au grand jour quand le gouvernement de la reine a publié des pamphlets dévoilant une terrible tentative de meurtre sur la personne de la reine. Les coupables, des Français, ont mis leurs compatriotes en mauvaise posture.

La plupart portent des chausses, un pourpoint et un manteau, costume habituel des apprentis. Ceux qui n'en ont pas sont les plus jeunes, c'est-à-dire des adolescents auxquels leur maître n'a pas encore offert de vrais vêtements. Ils sont armés — quand ils le sont — de simples bâtons, et infliger une blessure à l'un d'entre eux fera reculer tout le monde. Ils se contenteront alors de jeter des pierres de loin, en attendant que les watchmen (appelés à la rescousse) arrivent.



SCÉNARIO 6 CE GRAND THÉÂTRE DE FOUS

« DÈS QUE NOUS NAISSONS,
NOUS PLEURONS D'ÊTRE VENUS
SUR CE GRAND THÉÂTRE DE FOUS. »

LE ROI LEAR, WILLIAM SHAKESPEARE

Le dernier scénario de la campagne des deux roines met en scène le retour des PJ en France. Leurs convictions devraient déjà être ébranlées par leur expérience au sein d'une conspiration, mais cette fois, ils vont devoir se faire passer pour des Huguenots pour pouvoir traverser la Manche à la veille de la bataille contre la Grande Armada. De retour en France, ils devraient avoir un regard neuf sur la situation politique et religieuse dans leur pays.

Tilbury où ils ont l'intention de faire sauter le barrage à l'aide d'un coffre de poudre. Après une altercation violente, les PJ et les conspirateurs restants se retrouvent au milieu du camp anglais, où on leur conseille de rejoindre un bateau de pirates huguenots en partance pour Calais. Mais alors qu'ils pensaient rejoindre le port pour y attendre les restes de l'Armada, quand ils arrivent dans la Manche, la bataille est à son comble. Le navire se jette au cœur de l'action et oblige les PJ à prendre les armes contre leurs coreligionnaires, avant de pouvoir enfin accoster en France.

SYNOPSIS

Après s'être caché pendant des mois, les PJ et leurs alliés conspirateurs décident finalement de quitter le pays pour aller se réfugier en France. Le plan qui vise à descendre la Tamise en bateau pour voler ensuite un navire au camp de Tilbury n'est cependant pas réalisable, et surtout, pas destiné à réussir, car les conspirateurs les plus fanatisés l'ont en fait conçu pour que les autres acceptent de se rendre à

INTRODUCTION

Quand le scénario commence, les PJ se cachent depuis plus d'un an dans les abords de Londres. Ils ont fini par traverser en direction de Southwark, en payant un waterman à prix d'or pour qu'il ne pose pas de questions (inutile d'essayer par le pont en



raison des contrôles), et vivent désormais dans une chambre de l'auberge du Pressing Iron, repaire de criminels en tout genre. Le groupe de conspirateurs qui continue d'accompagner les PJ est divisé, et la majorité espère encore une victoire catholique, pour ne pas avoir à abandonner leur patrie. C'est pour attendre l'armée espagnole qu'ils sont restés aussi longtemps, et les autres, refusant de partir sans eux bien qu'ils n'aient aucune envie de voir l'Inquisition débarquer en Angleterre, ont convaincu jusqu'ici les PJ de rester aussi. Mais bien que la bataille soit imminente, les intransigeants ont finalement accepté de quitter le pays.

Les deux camps

Le scénario fait constamment référence aux « fanatiques » et « modérés », pour distinguer les conspirateurs qui se sentent en priorité catholiques et ceux qui se sentent en priorité anglais. En fonction des personnages qui ont survécu au scénario précédent, les deux camps seront constitués de :

LES FANATIQUES

Sir Richard Stapleton
Anthony Middleton
William Babthorp
John Wakefield

LES MODÉRÉS

Robert Woodward (alias Barnard)
Edmund Bartles
Peter Hayworth

I. QUITTER LONDRES OU MOURIR

I. SOUTHWARK SOUS LES ÉTOILES

Le départ est pour ce soir. Rosie, une vieille maquerelle sympathique envers les catholiques, a usé de son influence dans le quartier pour trouver aux fugitifs un bateau non réquisitionné et un waterman pour le conduire, mais la fille qu'elle doit leur envoyer pour les prévenir de l'heure et du lieu est très, très en retard. La tension augmente à mesure que le soir avance. Ils auraient dû retrouver leur guide dès la nuit tombée, mais ils sont bloqués dans leur chambre tant que la ribaude n'est pas arrivée, et il fait déjà bien sombre. De plus, ils ne peuvent même pas aller la guetter à l'entrée, car si le tenancier voit qu'ils ont l'intention de quitter l'auberge, il leur demandera de payer le dernier mois, ce qu'ils ne sont pas en mesure de faire avec les quelques pennies qui leur restent (Rosie, qui paie le waterman, a l'air de penser qu'ils n'ont qu'à partir discrètement une fois en possession des informations nécessaires).

Jusqu'ici, les conspirateurs ont réussi à les convaincre de ne pas courir un tel risque, mais si un PJ souhaite trouver de l'argent, il peut descendre dans la salle principale pour soutirer quelques piécettes aux clients, soit en allant piocher dans les bourses, soit en jouant aux cartes et aux dés. Mais attention à ne pas se faire prendre, car la clientèle appartient presque exclusivement à des bandes de tire-laine, et s'ils attrapent un voleur ou un tricheur qui n'a pas bien choisi son camp, ils n'appelleront pas la garde. Ils l'emmèneront dehors, dans une



ruelle non éclairée, et au mieux, lui feront des encoches dans les oreilles (pour une petite somme et un membre peu influent). La sentence maximale, bien entendu, est un couteau dans le ventre.

De plus, il y a aux tables de jeu des tricheurs professionnels, qui pourraient faire regretter au PJ de s'être embarqués dans l'aventure.

Le plan

Conçu et proposé par les intransigeants, il consiste à quitter Londres en barque le soir et descendre la Tamise jusqu'à l'estuaire. Là, un barrage les empêchera d'aller plus loin : le waterman repartira, tandis qu'ils traverseront le barrage, nageront jusqu'aux navires et en voleront un suffisamment petit pour pouvoir le conduire le long de la côte avant de traverser vers Calais. Deux des conspirateurs viennent d'un village de pirates en Cornouailles et assurent la navigation.

Ce plan peut paraître irréaliste, mais il n'est de toute façon pas censé réussir. Les fanatiques ont un autre plan en tête et sont capables de beaucoup déformer la vérité pour convaincre les PJ qu'il y a une chance de s'en sortir de cette manière.

Au bout d'un certain temps, cependant, il faudra bien se rendre à l'évidence qu'elle ne viendra pas. Il faut donc sortir, et comprendre ce qui s'est passé. L'un des conspirateurs ne peut se promener en ville avec son lourd coffre d'affaires personnelles, et

il refuse de s'en séparer ; ses compagnons proposent donc de rester à l'auberge pour surveiller les affaires, et les PJ se retrouvent livrés à eux-mêmes.

Au bordel de Rosie, ni la vieille maquerelle, ni Avis, la jeune fille qu'elle a envoyée dès 8h du soir, ne sont là quand les PJ passent. Bien qu'elles soient tenues de rester avenantes, un jet de *PERSPICACITÉ* par défaut permet de voir que les filles du bordel s'inquiètent de ces absences, et si on réussit à les convaincre de se livrer, elles feront part de leurs soupçons que Rosie est sortie pour retrouver Avis parce qu'elle ne revenait pas.

Si on les interroge sur Avis, la plupart ne savent presque rien sur elle, car elle est jeune, et ne passe donc pas trop de temps au bordel à faire la fête. Les clients doivent la voir pour la première fois pour croire qu'elle est encore vierge et payer le supplément qui va avec, donc elle va les chercher au théâtre ou aux arènes avant de les ramener ici. Si on leur demande spécifiquement des informations sur son passé, elles savent uniquement qu'elle a un accent du Kent, et que Rosie l'a sauvée d'un upright-man qui avait tendance à la battre. Aucune n'a la moindre idée du nom de l'upright-man.

Pour en savoir plus, il faut donc ressortir du bordel.

Aller chercher Avis à Bankside, où se trouvent le théâtre et les arènes, est rapide, car le théâtre est fermé le soir, la plupart des arènes aussi, et dans les deux qui accueillent du monde, aucune des filles à payer ne s'appelle Avis. L'un des gentils-hommes, cependant, réagit en entendant le nom. C'est lui, dit-il somme toute fièrement, qui a dépuisé la ribaude. Peter Care n'est qu'un petit bourgeois de Londres qui vient souvent à Southwark le soir, et qui se fait entourer d'intéressées dès l'instant qu'il prouve sa naïveté, mais il possède



une information intéressante, que les PJ peuvent obtenir en le faisant parler un peu plus (ce qu'il fera avec plaisir, malgré les jeunes femmes qui approchent et détournent parfois son attention) : elle ne l'avait pas emmené chez Rosie, car à l'époque, elle travaillait encore pour l'upright-man anonyme. Son souvenir est un peu vague, mais il peut y mener les PJ s'ils se montrent convaincants.

Suivre la trace de Rosie est facile car beaucoup la connaissent dans le quartier, mais aborder des inconnus est une mauvaise idée, car l'accent français des PJ risque de leur causer des problèmes. S'ils trouvent une solution, cependant, la piste de Rosie les mène quelques rues plus loin, devant une petite maison avec des barreaux aux fenêtres et à la porte de laquelle Rosie frappe et crie pour qu'on lui ouvre. Quand elle repère les PJ, elle leur demande ce qu'ils font ici d'un air un peu paniqué, mais avant qu'ils aient eu le temps de répondre, un gros homme au visage rouge ouvre la porte, l'air fatigué.

C'est George Rasmith, un vieux petty constable qui profite de la vie à Southwark. Rosie, qui le connaît apparemment très bien, lui avoue ses soupçons comme quoi un certain Handsie a enlevé Avis. Rasmith n'a pas du tout l'air enchanté de devoir affronter Handsie, et il plaide dans ce sens, mais Rosie, à moitié aguicheuse, à moitié menaçante, finit par le convaincre de venir avec elle chez Handsie. Il entre à nouveau mettre des vêtements d'extérieur et chercher son mousquet, ainsi que ses insignes des forces de l'ordre.

Rosie en profite pour dire aux PJ qu'elle les a oubliés, qu'elle les croyait partis. S'ils demandent où est le bateau, elle hésite à leur répondre, et les prie de venir avec George et elle récupérer Avis (« Après tout, c'est pour vous qu'elle est sortie »).

En la brusquant un peu, les PJ peuvent lui faire dire où est la barque, mais s'ils ne sont pas prêts à s'attaquer à elle dans l'état de détresse où elle se trouve, ils sont bien obligés d'accepter de l'aider. Quand Rasmith ressort, elle leur conseille d'éviter de parler tout haut, par les temps qui courent. Ensemble, ils vont chez Handsie, la haute maison délabrée où Avis avait amené Care, le bourgeois naïf.

2. LES MAUVAISES GENS

La maison aux volets fermés, semble abandonnée. En frappant à la porte, personne ne répond.

Si les PJ arrivent en compagnie de Rosie et Rasmith, l'une veut entrer, convaincue que les ravisseurs de sa petite font la sourde oreille pour ne pas avoir à rendre des comptes. Le constable préférerait éviter d'en arriver à de telles extrémités. Si les PJ n'interviennent pas, c'est encore elle qui finit par l'emporter.

S'ils arrivent avec Peter Care, il reste avec eux, content d'avoir trouvé des compagnons aussi intéressés, mais s'ils essaient d'entrer, il faudra se débarrasser de lui, où il sera soudain pris de soupçons, et les quittera discrètement pour aller prévenir la garde. Il ne rencontrera que Rasmith, qui arrive en sens inverse sous l'égide de Rosie.

Pénétrer à l'intérieur est aisé car, s'il a les moyens de s'acheter une serrure, il préfère montrer que personne n'ose venir voler chez lui. Le mobilier intérieur est en bien meilleur état que la façade. Il y a de la nourriture qui pend aux poutres, des coffres pour s'asseoir, une table, un plan de travail pour cuisiner. Le sol est couvert de paille grossièrement mélangée à de la terre et les murs sont couverts de scènes bibliques écaillées, ornées d'ajouts



plus récents à caractère obscène. Il n'y a personne et rien de bien intéressant au rez-de-chaussée.

À l'étage, au contraire, il n'y a presque plus de mobilier, à l'exception de nombreux coffres remplis de produits divers. Dedans, des pamphlets puritains contre Elizabeth, des armes, de l'alcool et de la nourriture d'un genre que les PJ ont déjà vu : du marché noir.

Handsie et ses hommes, entre autres activités, font du trafic. Ils récupèrent des produits à bas prix, souvent interdits pour une raison ou une autre, qu'ils savent pouvoir revendre à la bonne adresse s'ils en trouvent (c'est le cas des pamphlets, confisqués puis volés avant leur destruction, ou de la nourriture, qui est réservée à des épiceries sans licence). Mais à cause de la guerre, ils se sont fait confisquer la plupart de leurs bateaux et ont beaucoup plus de mal à traverser la Tamise.

Or Avis, qui éprouve une sorte d'allégeance craintive à l'égard de Handsie, a beaucoup hésité et est finalement venue prévenir l'upright-man qu'elle connaissait l'emplacement d'un bateau non réquisitionné. Handsie s'est jeté sur l'occasion, et il est parti avec ses rufflers voler, par la force, le bateau à son propriétaire.

Si les PJ ne devinent pas eux-mêmes, c'est Rasmith qui le fait, et si le constable n'est pas avec eux, c'est de toute manière le moment qu'il choisit pour débarquer avec Rosie (quoi qu'il arrive, ils surprennent les PJ chez Handsie). Mais l'officier n'est pas content du tout de trouver les PJ chez l'upright-man, qui lui graisse la patte de temps en temps pour entretenir la courtoisie de leurs rapports. Comme leur accent lui revient encore moins que leurs actes, il faudra toute leur diplomatie, et l'aide de Rosie, pour s'en faire un allié.

Après quelques explications, les PJ, Rosie et Rasmith partent en direction du bateau (dont seule Rosie connaît l'emplacement), et quand ils arrivent, tout le monde est là.

Si les PJ ne négocient pas une arrivée furtive dès le début du trajet, Rosie et Rasmith ne se poseront pas la question. Quand ils arrivent en vue du bateau, avant que les PJ aient eu le temps de proposer un plan, Rasmith se met à crier en direction d'Handsie (il estime qu'annoncer son arrivée mettra ses interlocuteurs plus en confiance que s'il les surprend). Deux rufflers lèvent la tête, et préviennent leur chef de l'arrivée du constable. L'upright-man, qui est accompagné de trois rufflers et deux swaddlers, n'a pas du tout l'air content de voir Rasmith, et ce d'autant plus que celui-ci est accompagné de Rosie, qu'il n'apprécie pas et dont il connaît l'influence, mais la jeune fille à ses côtés, elle, est parfaitement paniquée. Elle lui avait bien dit qu'elle aurait dû retourner immédiatement à la maison de passe, s'écrie-t-elle, avant qu'il ne lui ordonne de se taire.

- Handsie n'a aucune intention de rendre le bateau, et quand Rosie lui demande de relâcher Avis, il décide sur un coup de tête de montrer qui commande et refuse, arguant qu'Avis est revenue et qu'elle veut rester avec lui.

- En vérité, si Avis est venue le voir de son plein gré, elle préférerait repartir, et si Handsie s'attaque à Rosie physiquement, elle prendra parti pour sa nouvelle maîtresse.

- Rosie craint de s'opposer à Handsie, et a l'intention de lui laisser le bateau s'il laisse partir Avis. Son drôle d'instinct maternel lui fait oublier les PJ dès qu'elle s'inquiète pour Avis.

- Rasmith cherche désespérément une issue diplomatique, mais il prendra parti



pour Rosie s'il le faut. Si Rosie obtient la «dibération» d'Avis en abandonnant le bateau, et que les PJ s'opposent à cette solution qui les prive de leur moyen de partir, il considérera que les PJ sont des causeurs de troubles et soutiendra Handsie contre eux.

Si les PJ arrivent sans Rosie et Rasmith, Handsie commencera par essayer de les intimider, et s'il échoue, il met ses menaces à exécution en envoyant ses hommes contre eux. Il n'y a pas vraiment moyen d'éviter le combat, à moins d'effrayer Handsie avec de fausses menaces exagérées. Pendant la bataille, cependant, Rosie et Rasmith arrivent, et comme la maquerelle prendra instinctivement position en faveur des PJ (qui semblent en mesure de sauver Avis), Rasmith leur vient en aide avec son mousquet.

La plupart des combats se font sur la berge, mais Handsie, Avis et un swaddler restent sur le bateau. Combattre dessus demande de faire un jet d'ADRESSE à chaque blessure, pour ne pas tomber à l'eau. Handsie porte une rapière pour la forme, mais il ne se battra qu'à armes égales. Tant qu'il a des hommes, il les laisse combattre pour lui, et s'il se trouve seul contre plusieurs PJ, il se rend. Si un PJ l'aborde seul ou avec l'aide d'une des deux femmes, il combat.

Une fois leurs adversaires vaincus (et ils ne sont pas du genre à combattre jusqu'à la mort), les PJ sont maîtres du navire. Le waterman a été assommé et jeté à l'eau, mais les roseaux qui ont plié sous son poids l'ont gardé à la surface. Si les PJ le cherchent, un jet de Médecine facile permet de le remettre sur pied.

Il ne reste plus qu'à envoyer chercher les autres conspirateurs. Rosie propose de la faire elle-même pendant qu'Avis reste avec les PJ et Rasmith. Elle soupçonne les PJ

d'être capables de partir sans leurs alliés, et préfère laisser des témoins. S'ils essaient de s'en aller comme si de rien n'était, Rasmith réagit et fait savoir qu'il ne les laissera pas faire. S'ils essaient de le faire partir avec Avis à coup de baratin, le temps qu'il leur faut pour les convaincre suffit pour que les autres conspirateurs arrivent en vue du bateau, deux d'entre eux portant leur coffret. Ils remercient Rosie, et la petite troupe est prête à partir.

II. VERS CALAIS

Lorsque la petite troupe passe sous le pont de Londres puis devant la Tour de Londres et voient finalement disparaître la capitale, les modérés retrouvent quelques couleurs à mesure que l'espoir de jours meilleurs se fait plus concret, mais les catholiques intransigeants, ceux qui jusqu'au dernier moment ont voulu rester pour voir l'Espagne sauver le royaume de l'hérésie, ont le visage dur.

Mais ce n'est pas de la déception ou de la colère que les PJ observateurs peuvent apercevoir dans leur regard ; c'est une détermination sauvage, contenue derrière un visage qui se veut impassible. Deux d'entre eux sont assis sur le coffre sans lequel ils ne voulaient pas partir. Si on leur demande ce qu'il y a dedans, ils répondent qu'il s'agit d'affaires personnelles qu'ils ne sauraient laisser derrière eux, mais si on les oblige à l'ouvrir, ils se lèvent, l'un d'entre eux se penche, l'autre, en tire un pistolet, et quand le couvercle se rabat en arrière, il pointe son pistolet contre un sac de toile. A l'intérieur se trouvent cinquante livres de poudre noire, destinées à faire sauter le barrage à Tilbury, construit à l'entrée de l'estuaire de la Tamise pour empêcher les Espagnols de remonter vers Londres et la cour d'Elizabeth. Poussés



à cette extrémité, ils avouent leur plan et menacent de tout faire sauter immédiatement si on tente de les en empêcher. Ceux qui veulent quitter le bateau peuvent le faire maintenant (c'est le choix du waterman) ; ceux qui sont prêts à courir de vrais risques pour soutenir les gardiens de la seule vraie foi continuent jusqu'à Tilbury.

Si on ne les pousse pas à ouvrir le coffre, rien ne se passe tant qu'ils n'ont pas atteint

le camp de Tilbury, quelques heures avant le matin, alors que la brume commence à engloutir l'estuaire.

I. FYRE OVER WATER

Le plan original consiste à avancer le plus loin possible à la faveur de la nuit et de la brume, puis de laisser le bateau au barrage, de traverser celui-ci (ce ne sont que des



cordages de navires qui tiennent ensemble des pièces de bois) tandis que le waterman rejoint la rive un peu plus haut et se repose avant de remonter vers Londres. Une fois passé le barrage, ils nagent dans l'estuaire jusqu'à trouver un petit navire à voler.

Mais le plan des fanatiques est plus simple. Arrivés au barrage, ils laissent aux autres un peu d'avance, ou s'assurent de leur coopération avec un pistolet, et placent le sac de poudre au centre du barrage. Ils ont prévu une mèche lente à base de poix, pour leur permettre de s'éloigner avant l'explosion. Si tout se passe comme prévu, l'explosion coupera le barrage en deux, et le courant ouvrira les deux moitiés comme deux grandes portes, laissant la voie libre aux bateaux espagnols qui ne devraient pas tarder à arriver.

La première différence est que lorsqu'ils arrivent, il pleut violemment. En mer, une terrible tempête a passé les dernières semaines à faire tourbillonner les navires anglais et espagnols sans qu'ils réussissent jamais à atteindre leurs objectifs (les Anglais n'ont pas pu descendre jusqu'à Lisbonne et les Espagnols n'ont pas pu remonter jusqu'en Irlande). Les deux flottes sont donc dans la Manche, à réparer, tandis que les PJ, normalement, essaient de monter sur le barrage, secoué par de grosses vagues. Quelques jets d'Adresse seront nécessaires pour ne pas tomber à l'eau ou se blesser.

Les fanatiques, de leur côté, sont de plus en plus tendus à mesure qu'ils comprennent qu'allumer la bombe va être compliqué. Ils discutent à voix basse et décident finalement de laisser le sac dans le coffre, de glisser la mèche allumée à l'intérieur, de refermer et de sauter à l'eau immédiatement pour échapper à l'explosion. De cette manière, il devient encore plus facile de ne pas attirer l'attention des autres, même si les PJ ont des chances d'avoir des soup-

çons à ce point, et qu'un coup d'œil suffira pour les voir en train d'enfoncer le coffre entre des planches et des cordes au milieu du barrage.

Quel que soit le déroulement des événements, si un des modérés apprend ce que leurs prétendus amis veulent faire, il le dira à haute voix et avec son compagnon, s'opposera à l'exécution du plan. C'en est trop. Ils n'aiment pas Elizabeth et auraient aimé voir Mary sur le trône, mais Mary est morte, c'est fini, il n'y a plus rien à espérer. Si les Espagnols envahissent le pays, ils le mettront à feu et à sang. L'Inquisition n'est pas tolérante comme Mary l'était en Ecosse ; elle allumera des bûchers dans chaque village comme aux Pays-Bas, et bientôt le pays sera divisé, en gayer, baigné de sang innocent. Comment peuvent-ils espérer voir cela arriver ? S'il faut prendre les armes contre leurs amis pour les empêcher de faire sauter le barrage, c'est à cet instant qu'ils se rendent compte qu'ils en sont capables.

Les fanatiques considèrent encore les modérés comme leurs amis, et éviteront de leur faire du mal, mais s'ils n'ont plus aucun choix, dans le feu de l'action, ils sont prêts à tirer dans le coffre et à les tuer tous au nom de leur mission divine. Ils n'ont pas dormi depuis 24 heures, et sont victimes d'une émotion intense : tous leurs sentiments sont exacerbés et leurs actes, comme leurs paroles, peuvent s'avérer contradictoires.

Les PJ, dans ces conditions, n'ont qu'à prendre position, mais la différence avec les modérés, c'est que les fanatiques n'hésiteront pas à leur faire du mal car ils éprouvent énormément de dépit envers eux pour n'avoir pas été capables de leur offrir une victoire. Chaque fois qu'un personnage reçoit une blessure, il doit réussir un jet d'ADRESSE ou tomber à l'eau.



Si le coffre explose, les plus proches sont immédiatement soufflés et jetés à l'eau, le barrage lâche et commence à glisser. Des dizaines de soldats approchent et tirent sans sommation sur les nageurs (en essayant tant bien que mal d'empêcher la pluie de mouiller la mèche). En ce qui concerne les dégâts dus à l'explosion, au MJ de décider quel genre de blessure il souhaite infliger à chaque personnage. Une blessure très grave qui tue un PNJ est un bon moyen de rajouter un peu d'émotion, car quel que soit leur camp, les conspirateurs sont amis et une mort est très douloureuse pour chacun. Ce peut même être l'occasion d'un virement de bord pour l'un des fanatiques. Tuer ou blesser gravement un PJ, au contraire, serait dommage, alors que les dernières scènes d'adventures de la campagne sont si proches.

2. AMIS OU ENNEMIS ?

Quelle que soit l'issue de la confrontation, il n'est plus question de voler un bateau. Les fanatiques, qu'ils aient survécu ou non, ont menti sur leurs capacités de navigateurs pour faire accepter leur plan et venir ici. Les survivants sont de toute manière sûrement trop peu nombreux pour déplacer les bateaux, plus imposants que le plan l'avait laissé penser. Les PJ se retrouvent dans une position difficile, et la seule solution est de se mêler aux autres soldats.

Si une explosion a eu lieu ou que des coups de feu ont retenti, le camp est en émoi, et accourt en direction des personnages. Si l'explosion a détruit le barrage, c'est même le branle-bas de combat. Sortir de l'eau devant des soldats est extrêmement suspect, et il faut réussir un jet difficile de *Baratin* pour s'en sortir. Nager loin des bruits de combat et sortir de l'eau à l'abri des regards permet de n'avoir à fournir qu'un mensonge facile pour expliquer qu'ils soient complètement

tremés (le mieux serait même de mettre la main sur des vêtements secs). Un pont de bateaux est en cours de construction pour rejoindre les deux rives de l'estuaire ; il est facile de monter à bord grâce aux cordages sur les côtés, et peu de gens s'inquiéteront de les voir arriver d'ici. L'accent français n'est pas un problème : les soldats considèrent simplement que les PJ appartiennent à un équipage de corsaires huguenots venus aider les Anglais.

A un moment, les conspirateurs sont reconnus par une petite bande de soldats qui les appellent par leurs noms et leur font de grands signes. Ce sont de jeunes catholiques de la même région, qui se sont engagés pour protéger leur pays contre l'envahisseur. Ils racontent que l'Armada porte à son bord l'Inquisition, censée mettre le royaume au pas, mais hérétiques ou non, ils sont tous anglais, et les Espagnols ne saqueront pas Londres comme ils ont saqué Anvers. Les modérés sont un peu embarrassés et ne savent pas toujours quoi répondre, et leur honte empire quand les jeunes gens accusent Elizabeth d'avoir déclenché la guerre : si elle n'avait pas fait exécuter Mary Stuart, disent-ils, Philippe n'aurait pas réagi comme ça. Ces histoires de complots, ce sont des mensonges : ils connaissent des dizaines de catholiques, et aucun ne serait capable d'assassiner la reine.

Mais très vite, l'attention des jeunes gens se porte sur les PJ. Qui sont-ils ? Que font-ils ici ? Ils sont très heureux de rencontrer des français venus les aider à défendre leur pays. En 1572, eux, les catholiques, avaient acquisé en entendant parler de la St Barthélemy, mais ils n'avaient pas idée que c'était aussi terrible ; et puis, après tout, c'était pour assurer l'unité, ce qui peut se comprendre...

La scène n'est pas nécessaire, mais elle permet aux PJ de réfléchir une seconde à



tout ce qu'ils ont vécu, et à la signification que prend la religion en fonction de qui a le pouvoir et du pays où l'on vit. Un quiproquo similaire aura lieu à bord du navire pirate.

Car tant qu'ils sont dans le camp, on continuera à considérer les PJ comme des Huguenots, et ils seront dirigés vers un navire pirate rempli de jeunes volontaires français, qui s'apprête à partir pour le port de Calais, où il mouillera en attendant l'Armada. Même si les PJ cherchent à partir dans une autre direction à chaque fois qu'ils croisent un gradé, on finit par leur demander qui ils sont et les envoyer vers les navires. De toute manière, c'est une aubaine que de pouvoir monter à bord pour rejoindre Calais avant que la bataille n'éclate, et ce bien qu'il faille argumenter abondamment pour expliquer que les membres anglais de leur petit groupe viennent aussi. Ils seront les seuls à parler anglais à bord du navire, et ni le capitaine ni ses lieutenants n'apprécient l'idée d'avoir sous leur commandement des hommes qui ne comprennent pas les consignes.

Si toutefois ils y parviennent, alors toute la petite bande monte à bord, se voit attribuer des tâches simples (comme porter des cordages ou des boulets) et les voiles se déploient tandis que le jour commence à pointer à l'horizon (la côte donne vers l'est).



III. LA GRANDE ARMADA

I. DE LA COMPLEXITÉ DES QUESTIONS DE RELIGION

Une fois le bateau en pleine mer, plusieurs matelots se trouvent libérés de leurs obligations (malgré le mauvais temps et les vents très forts) et approchent les PJ et leurs compagnons anglais. Ils se présentent, les remercient de les avoir rejoints, et leur font part de leur fierté d'aider le royaume d'Angleterre, tour à tour en français ou dans un mauvais anglais. Presque toute la famille de l'un d'eux vit à Londres. Ils ont fui la France en 1576, tandis que lui devenait matelot sur un navire de pirates



de Navarre. Un autre a perdu ses deux sœurs en 1572 à Bourges, de la main des papistes. Un autre, encore, s'était engagé aux côtés du duc d'Alençon aux Pays-Bas. A l'époque, il espérait vraiment qu'Alençon épouserait Elizabeth. Il a vu l'Inquisition à l'œuvre dans les territoires envahis et pour rien au monde ne souhaite voir la même chose en Angleterre et en Ecosse... Puis ils se mettent à louer le gouvernement anglais et assurent aux conspirateurs qu'ils ont bien de la chance de vivre sur l'île, où l'hérésie papiste a enfin disparu. Les Anglais sont de plus en plus mal à l'aise et jettent des regards perdus en direction des PJ. Ils craignent de faire un faux pas et d'être lynchés par leurs nouveaux amis. Ceux-ci doivent alors faire preuve d'habileté pour essayer de se débarrasser des matelots sans se montrer impolis, ou tout au moins obtenir que les conspirateurs ne soient pas inquiétés.

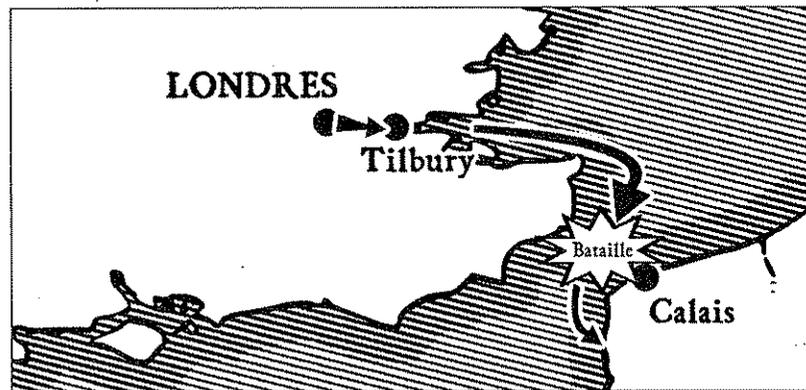
Si la conversation glisse vers les projets de l'équipage quant à l'Armada, ils expliquent qu'ils vont se poster au large de Calais pour attendre, avec d'autres, les navires espagnols qui réussiront à traverser après avoir rencontré la flotte de Howard et Drake. Ils devraient être déjà assez amochés, et donc à la portée d'équipages de corsaires. Avec un peu de chance, le

butin permettra même d'équiper le navire de meilleurs canons. Ils n'ont clairement aucune idée de ce qui les attend.

2. LA BATAILLE

Quand le navire, après quelques heures de traversée, contourne la côte et arrive au point le plus étroit de la Manche, le spectacle qui les attend est incroyable. A cause des cris du vent et des coups de tonnerre, ils n'ont entendu aucun coup de canon, et n'ont aucune idée de l'intensité de la bataille avant de se retrouver plongés dedans.

Au lieu de s'être rencontrées au large de Lisbonne, les deux grandes armées ont été poussées vers le nord par la tempête. Elles se sont donc rencontrées une première fois dans la Manche, lors d'une bataille qui n'a pas causé beaucoup de dégâts. Puis Medina Sidoña, le général des forces espagnoles, a décidé de mouiller au large de Calais. Au milieu de la nuit, Drake et Howard ont lâché les brûlots, déclenché une panique et cueilli les navires au fur et à mesure qu'ils fuyaient. Ainsi en a-t-il été jusqu'au matin. Quand les pirates huguenots et les PJ atteignent la bataille, elle en est à sa dernière étape, la plus violente, la plus désordonnée et la



SCÉNARIO 6
CE GRAND
THÉÂTRE
DE FOUS



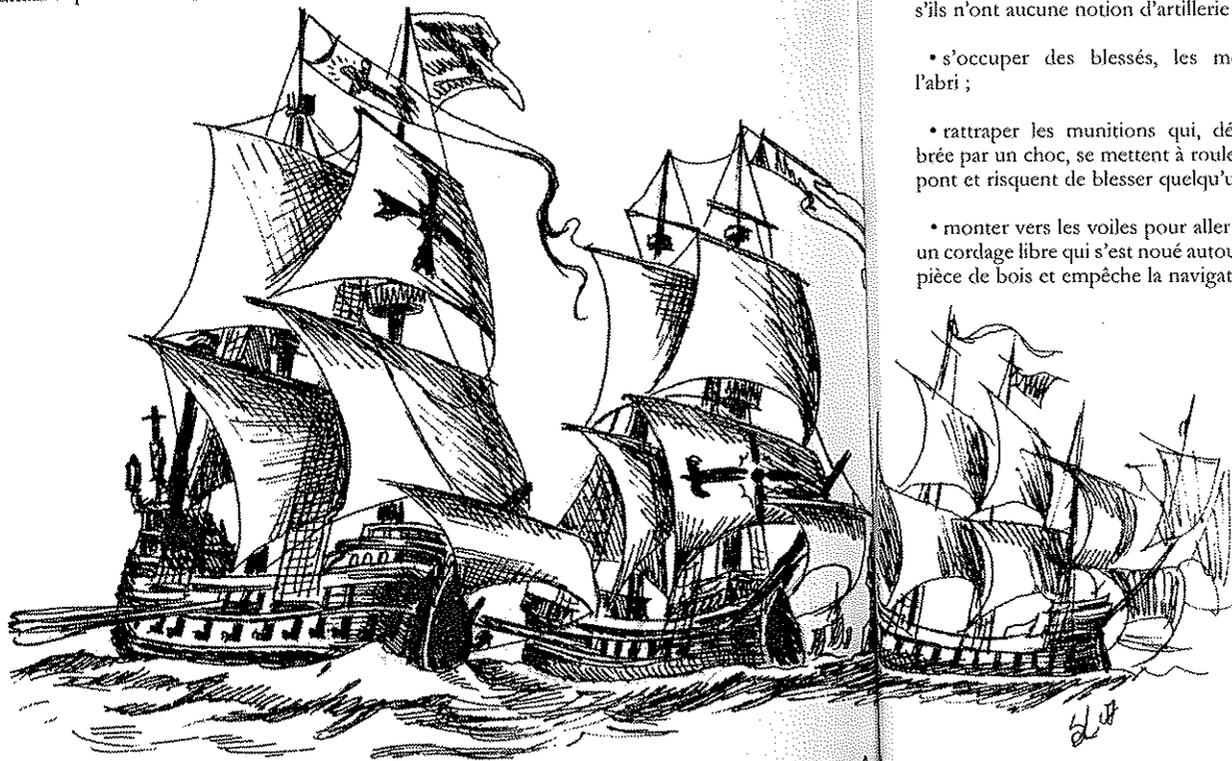
III. LA
GRANDE
ARMADA

plus meurtrière : pour empêcher les navires espagnols de se regrouper, les Anglais sont passés à l'attaque à courte portée. Les galères et les galiots peuvent enfin riposter, mais la force de tir anglaise est tellement impressionnante qu'ils sont criblés de trous avant d'avoir pu répondre efficacement.

Des dizaines de morceaux d'épaves flottent, avec des hommes accrochés qui essaient de ne pas se noyer. Les Huguenots sont prêts à venir en aide à ceux qui appellent en anglais, mais les Espagnols ne sont pas les bienvenus à bord. Si les PJ se montrent plus humains que leurs compagnons, peut-être à

la demande de leurs amis conspirateurs, ils s'attirent des ennuis et doivent se justifier et prendre la défense des espagnols contre les Huguenots et contre les pirates anglais sauvés des eaux. Il se peut aussi qu'en essayant d'aider un homme, un des PJ ou un des conspirateurs tombe à l'eau. Les vagues étant très hautes, le jet de *Natation* pour rester à la surface est alors tout au moins malaisé, et probablement difficile.

Pour le capitaine, la meilleure décision ne fait aucun doute : il faut se jeter dans la bataille, car c'est maintenant que tout se joue. Les PJ peuvent avoir en tête de



SCÉNARIO 6
CE GRAND
THÉÂTRE
DE FOUS



III. LA
GRANDE
ARMADA

continuer vers Calais quoi qu'il arrive, mais il sera très difficile d'obtenir gain de cause. Ils ont donc toutes les chances de se retrouver au cœur de la bataille, frappés d'embruns, entendant les boulets voler dans toutes les directions alors que le vent qui tourbillonne porte l'odeur de fumée et de poudre. Parfois, les navires sont si proches les uns des autres que les coups de canons font voler les éclats de bois jusque sur le pont du navire pirate. Les PJ sont censés participer :

- fournir les artilleurs, ou faire eux-mêmes tirer les canons si l'artilleur est blessé, tandis qu'il leur explique comment faire s'ils n'ont aucune notion d'artillerie ;
- s'occuper des blessés, les mettre à l'abri ;
- rattraper les munitions qui, déséquilibrée par un choc, se mettent à rouler sur le pont et risquent de blesser quelqu'un ;
- monter vers les voiles pour aller couper un cordage libre qui s'est noué autour d'une pièce de bois et empêche la navigation.

Bientôt, la bataille perd de son intensité, mais les PJ et leurs compagnons ne s'en rendent pas compte, car ils sont soudain attaqués par un énorme navire espagnol qui se rapproche dangereusement à leur gauche, semble vouloir leur rentrer dedans et les oblige à s'écarter des autres. Poussés vers l'extérieur de la bataille, ils voient apparaître la côte sur leur droite, tandis que la galère, très abimée, cherche à se mettre en parallèle. Il ne fait aucun doute que le capitaine espère aborder le bateau des Huguenots et en prendre possession, soit dans le but d'utiliser les matériaux à bord pour réparer, soit simplement parce qu'il pense que son propre bâtiment va finir par couler.

Pendant de longues minutes, il presse son adversaire, le poussant irrémédiablement vers la côte jusqu'à ce qu'il n'y ait plus moyen d'empêcher le contact. Tandis que les marins font ce qu'ils peuvent pour trouver une issue, les autres se préparent à l'inévitable bataille. Il faut s'assurer que les espagnols sortis de l'eau — s'il y en a eu — sont dans l'incapacité de se retourner contre leurs sauveurs. Il faut aussi s'assurer que tous les hommes à bord ont au moins une arme pour pouvoir se défendre.

Quand les navires sont pratiquement au contact, les PJ peuvent voir à l'intérieur de la coque de l'immense galère tant les trous sont larges ; il y a alors moyen de jeter de la poudre pour l'y faire exploser ou de faire tirer les canons en essayant de viser les points faibles (un jet par défaut d'*Architecture* permet de trouver les points de portance). Enfin, les flancs entrent en contact, une grande secousse fait tomber tous ceux qui ne se tiennent pas bien et les premiers soldats se jettent sur le pont tandis que d'autres agrippent le rebord avec des crochets.

Pendant plusieurs minutes, les combats font rage tandis que sur la droite, les falaises



l'époque bénie des bordels de monastères, qu'elle n'a pas connue mais dont on parlait encore beaucoup dans sa jeunesse), elle s'évertue à prodiguer des conseils maternels. Elle a tendance à faire trop confiance aux gens qu'elle apprécie, ce qui peut lui valoir des déconvenues, comme c'est le cas avec la « trahison » d'Avis ou pourquoi pas avec les PJ, s'ils ont l'inélégance de la maltraiter pour connaître l'emplacement du bateau. Habituellement de bonne humeur, elle l'est beaucoup moins lors du scénario, à cause de l'inquiétude que lui cause la disparition d'Avis.

AVIS

Quand Avis est arrivée à Londres avec son frère Daniel, à la recherche d'un travail de servante, elle était très pauvre et les soldats du pont de Londres lui ont interdit le passage, de crainte qu'elle ne vienne mendier. Elle est donc restée à Southwark pendant que Daniel rendait quelques services à des brigands du coin. Elle-même s'ennuyait énormément, jusqu'à ce qu'un upright-man surnommé Handsie l'approche et la séduise avec des babioles et des histoires de tire-laine amusantes. Peu après, il la violait, même si lui arguerait qu'elle était plus ou moins consentante, «sachant à quoi elle devait s'en tenir» et «dans quoi elle s'engageait». Séparée de son frère depuis quelque temps déjà, car il détestait qu'elle traîne avec Handsie, elle est restée avec lui parce qu'elle craignait l'extérieur. Après quelques mois, Rosie a entendu parler d'elle et est venue négocier avec Handsie, qu'elle a un peu maltraité, lui-même n'osant se défendre à cause des nombreux amis de la maquerelle. Mais inconsciemment, Avis conserve un sentiment d'allégeance auprès de Handsie, dont elle a été la servante plus que la maîtresse forcée, et dont elle garde un souvenir déjà un peu distordu.

Maignrelette mais jolie, elle a des cheveux blonds qui tirent vers le roux, et quelques tâches de rousseur. Elle est vêtue du costume habituel des filles de sa condition, mais si les matériaux ne sont pas de très bonne qualité, la découpe et les décorations ont bénéficié du savoir-faire de plusieurs femmes du bordel de Rosie.

Grâce : Piquante
Providence : Pauvre pécheresse (d4)
Bienveillance : 10

On utilise le portrait de Prostituée page 87.

NATHANIEL MULBERRY, DIT HANDSIE

Ancien serviteur de marchand, reconverti en crapule de talent, Handsie est un homme antipathique, violent, vulgaire et sans scrupules, mais il a aussi un charme décalé qui plaît à certaines jeunes femmes et incite certaines personnes à voir en lui un chef digne de ce nom. Il joue sur cette impression et parle de manière autoritaire à ses hommes, conscient qu'ils interprètent cette attitude comme une marque de grandeur. Avec la bande qu'il est parvenu à réunir autour de lui, il trempe dans de nombreuses activités illicites et lucratives, que ce soit la contrebande, le racket, le vol à la tire ou, de manière marginale, la prostitution. Le bon souvenir qu'a gardé Avis de lui est en partie dû à ce qu'il ne peut vraiment se résoudre à vendre les services des filles qu'il attire dans ses filets.

Déjà marqué malgré ses trente années et quelques, superficiellement balafra à la mâchoire, il a un visage dur de roublard. Plutôt grand, pas très costaud, il porte des vêtements très travaillés destinés à nourrir son ego et à promouvoir son mode de vie



partout où il se rend. Les couleurs sont vives et ne respectent pas les sumptuary laws.

Ses hommes sont des bandits en tous genres, pour lesquels on utilisera le portrait de Voleur de la page 49.

GEORGE RASMITH

Le petty constable de Southwark est âgé, fatigué, et vit tranquillement dans sa petite maison de son salaire et des pots-de-vin que lui proposent les bandes de brigands en échange de son inaction. Audacieux dans sa jeunesse, il a perdu de son courage à mesure que son métier lui plaisait moins, et aujourd'hui, il rechigne à prendre son

Nathaniel Mulberry, dit Handsie

Grâce : Sens du négoce
Providence : Brebis égarée
Bienveillance : 5

Savoir : Limité (D6)

Mémoriser 2	Artillerie 1
Comptabilité 2	Droit 1
Intendance 2	Lire / Écrire 1
Stratégie 2	Tactique 1

Sensibilité : Obtus (D4)

Perception 1	Cuisine 1
Évaluation 1	Orientation 1

Entretien : Galant (D12)

Charme 5	Baratin 3
Comédie 2	Commander 3
Discretion 1	Floquence 2
Intimidation 3	Marchandage 3
Pose 4	

Puissance : Délicat (D6)

Bonus Dégâts -1	Pièces d'armure 3
Efforts 2	Bagarre 3
Forcer 1	Saut 1

Complexion : Gaillard (D10)

Endurance 4	Canotage 3
Dive bouteille 2	Natation 1

Adresse : Ingambe (D8)

Course & initiative 3	
Actions/tour 2	Arquebuse 2
Braconnage 1	Crochetage 1
Détrousser 4	Équitation 1
Escalade 2	Écriture 3
Fiscalité 3	Jeux de cartes 2
Jeux de dés 3	Main gauche 1
Se cacher 2	

mousquet ou sa hallebarde lorsqu'il sort. Il apprécie aussi très peu de devoir remettre sa position en cause en s'attaquant à une bande qui lui paie la «taxe». Mais il a vécu trop longtemps dans le quartier pour



ne pas s'inquiéter de ce qui s'y passe, et en cas de problème grave, il interviendra toujours, quoique à contrecœur. Rosie, qui est presque une notable à Southwark, est aussi un ancien amour de Rasmith, ce qui explique son dévouement quand elle vient le trouver.

Grand, gros et mal rasé, il plaque les quelques cheveux gras qui lui restent sur le crâne et pose un grand bonnet dessus. Il ne porte jamais la moindre pièce d'armure, mais un simple pourpoint usé et rapiécé, dont il est impossible de deviner la couleur d'origine.

Grâce : Robuste
Providence : Pauvre pêcheur (d4)
Bienveillance : 3

On utilise le portrait de Petty Constable de la page 55.

BRAIR GHEWIN, WATERMAN

Ghewin a été marin pendant des années, jusqu'à ce que la flotte de Hawkins soit attaquée par les Espagnols en 1568. La bataille, soudaine et meurtrière, a coûté la mort à nombre de ses compagnons, mais contrairement à beaucoup d'autres qui en ont tiré une grande haine des Espagnols et le besoin de se venger, lui en a gardé une peur panique des batailles navales. Désireux de justifier ce dégoût autrement que par de la lâcheté, il a développé une vision pacifiste du monde en parfait désaccord avec la culture européenne dominante. En vingt ans, il a acquis une tolérance surprenante et une capacité à éviter la conscription qui force le respect. À presque cinquante ans, cependant, il n'est plus aussi capable de travailler seul, et ne sait pas se défendre quand les trafiquants décident de lui voler son bateau.

En effet, la malnutrition a doucement raison de ses os, qui deviennent poreux, de ses articulations, qui s'engourdissent, et de ses muscles, qui ne répondent pas toujours avec l'intensité qu'il souhaiterait. Voûté, il est cependant encore capable de ramer et de nager, car ce sont les seuls mouvements qu'il a continué à travailler.

Grâce : Robuste
Providence : Touché par la grâce (d10)
Bienveillance : 3

On utilise le portrait du Waterman de la page 68.

LES SOLDATS ANGLAIS

Les soldats qui protègent l'estuaire de la Tamise au camp de Tilbury viennent d'horizons variés et ne sont pas tous aussi heureux d'être ici. Ils sont même de plus en plus nombreux à se plaindre de la malnutrition, des mauvaises conditions, du travail difficile qui ne sera de toute manière pas terminé d'ici l'arrivée des Espagnols. On parle de désertion. Mais contrairement aux Pays-Bas, où ils quittaient leurs postes par centaines après quelques jours seulement, ils restent bien plus longtemps ici, acceptent beaucoup plus de privations, parce qu'il s'agit de défendre leur pays. Tous sont convaincus que l'Armada amène avec elle l'Inquisition, qui va allumer des bûchers dans chaque village.

Ils appartiennent à des escadrons très variés, certains portant des mousquets ou des arquebuses (+2 Arquebusade), des piques ou des halberdes (+2 Armes d'hast)... Très peu d'entre eux portent plus qu'une cuirasse, par-dessus leurs vêtements de tous les jours, et la plupart n'ont même pas ça. Presque tous, cependant, portent un casque.



Les soldats anglais

Providence : Pauvre pêcheur (D4)

Savoir : Sot (D4)

Mémoriser 1	Armurerie 3
Artillerie 2	Tactique 2

Sensibilité : Étriqué (D6)

Perception 2	Orientation 2
--------------	---------------

Entretien : Fruste (D6)

Charme 2	Chant 1
Créer 2	Étiquette 1
Intimidation 1	Pose 1

Puissance : Vigoureux (D10)

Bonus Dégâts 1	Pièces d'armure 7
Efforts 4	Armes d'hast 3
Bagarre 2	Forcer 1
Lutte 1	Saut 1

Complexion : Dispos (D8)

Endurance 3	Canotage 2
Dive bouteille 2	Natation 1

Adresse : Leste (D10)

Course & initiative 4	
Actions/tour 3	Archerie 3
Arquebusade 3	Escalade 2
Escrime 3	Esquive 4
Jeux de cartes 1	Jeux de dés 2
Lancer 2	Main gauche 1
Se cacher 2	

LES PIRATES HUGUENOTS

Ce sont des volontaires qui ont l'habitude de combattre les Espagnols. Quand il est devenu clair que Philippe II allait attaquer l'Angleterre, protectrice de la réforme, ils se sont immédiatement sentis concernés, d'autant plus que Philippe soutient la Ligue, et que sa victoire éclatante contre l'hérésie risque d'obliger Henri III à accorder certaines exigences aux Guise concer-

nant la réforme en France. Ils ont tous une histoire personnelle plus ou moins tragique, et ont été pendant des années les témoins privilégiés de la persécution des protestants. Fanatisés par des expériences traumatisantes et par leurs nombreux combats en mer, ils croient à une guerre sainte qu'ils mènent contre les papistes et qui doit s'achever dans le sang.

Bien équipés par rapport aux soldats anglais, ils portent tous une dague à la ceinture et des vêtements simples et pratiques mais aux couleurs et aux décorations extravagantes. Lorsqu'ils n'ont pas besoin de se déplacer dans les cordages, ils enfilent des pièces d'armures variées, et récupèrent dans le stock une arme qui leur plaît, que ce soit une hache, un marteau, une rapière ou un fauchon... Aucune de leur armes n'est bien entretenue, mais ils ont depuis longtemps choisi de compenser la quantité que la qualité.

Grâce : Tour de main
Providence : Brebis égarées

On utilise le portrait de Pirate de la page 116.

LES SOLDATS ESPAGNOLS

Les milliers de soldats soulevés par Philippe sont pour la plupart des gens de pied, et non pas des marins (qui, eux, ont les valeurs du Pirate, comme les Huguenots). Ils portent des pièces d'armure lourde qui les font couler comme des pierres quand ils tombent à l'eau, et rechignent donc à sortir des cales des galères où ils attendent de pouvoir débarquer. Mais dans le cas de la galère qui aborde le navire des PJ, ils cherchent cette fois à ne pas couler en prenant les pièces d'un bateau ennemi. Ils se sont donc préparés en enlevant certaines pièces pour améliorer leur agilité, et sautent



littéralement du pont de leur immense bâtiment sur le petit navire huguenot. Ils restent cependant mal équipés, et s'ils sont mieux protégés que les marins, ils doivent faire un jet malaisé d'ADRESSE à chaque fois qu'ils reçoivent des dégâts pour ne pas tomber. Quand les Huguenots jettent certains d'entre eux à l'eau à la fin du scénario, ils sont bien entendu autorisés à retirer leur armure.

Ils se battent de manière assez chaotique, mais réussissent quelques manœuvres quand ils sont menés par un de leurs caporaux, qui possède en plus des valeurs suivantes un score de 3 en *Tactique* et la grâce *Autorité*.

Les soldats espagnols

Providence : Pauvre pêcheur (D4)

Savoir : Sot (D4)

Mémoriser 1 Armurerie 3
Artillerie 2 Latin 1

Sensibilité : Étriqué (D6)

Perception 2 Navigation 1
Orientation 2

Entregent : Fruste (D6)

Charme 2 Baratin 1
Criée 2 Intimidation 2
Marchandage 1

Puissance : Vigoureux (D10)

Bonus Dégâts 1 Pièces d'armure 7
Efforts 4 Armes d'hast 5
Bagarre 1 Forcer 2
Lutte 3 Saut 1

Complexion : Dispos (D8)

Endurance 3 Dive bouteille 1
Natation 1

Adresse : Leste (D10)

Course & initiative 4
Actions/tour 3 Archerie 2
Arquebusade 3 Escalade 2
Escrime 4 Esquive 3
Lancer 1 Se cacher 1

